



**HAL**  
open science

# Le Real Madrid : joyau de l'Espagne franquiste. L'âge d'or du club vu par le journal ABC entre 1943 et 1960

Aurélien Ros

► **To cite this version:**

Aurélien Ros. Le Real Madrid : joyau de l'Espagne franquiste. L'âge d'or du club vu par le journal ABC entre 1943 et 1960. Histoire. 2011. dumas-00673820

**HAL Id: dumas-00673820**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00673820>**

Submitted on 24 Feb 2012

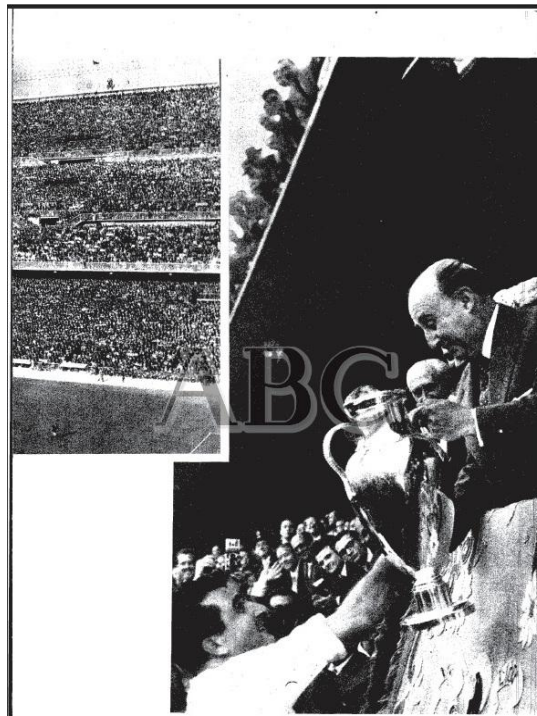
**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aurélien ROS

## Le Real Madrid : Joyau de l'Espagne franquiste

*L'âge d'or du club vu par le journal ABC entre 1943 et 1960.*



***Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »***

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et des échanges culturels internationaux (R)

***sous la direction de Mme Marie-Anne MATARD-BONUCCI***

**Année universitaire 2010-2011**



Aurélien ROS

## Le Real Madrid : Joyau de l'Espagne franquiste

*L'âge d'or du club vu par le journal ABC entre 1943 et 1960.*

***Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »***

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et des échanges culturels internationaux (R)

***Sous la direction de Mme Marie-Anne MATARD-BONUCCI***

**Année universitaire 2010-2011**

*Ce mémoire est dédié à Jacques Ferran,  
et à tous ceux qui partagent notre passion du sport et de l'Histoire.*

## **Avertissement**

L'ensemble des traductions des articles ainsi que des ouvrages non traduits en français a été faite par moi-même. Je m'excuse par avance auprès des hispanophones qui trouveront sans doute quelques erreurs. J'ai toujours essayé de respecter à la lettre le sens et la forme originaux.

## Remerciements

En premier lieu je tiens à remercier Mme Matard-Bonucci qui a accepté de prendre la direction de ce travail en cours d'année et avec qui j'ai eu grand plaisir à travailler.

Je remercie également M. Bruneteau, Mme Quashie et toutes les personnes qui m'ont permis de réaliser ce travail ici à Madrid, où j'ai passé une année extraordinaire.

Un immense merci à Marta, Laura et Luda pour leur aide lors des traductions et de la mise en page, et à Matthieu pour sa relecture et pour ses précieuses corrections, qui n'ont certainement pas suffi à faire disparaître toutes mes coquilles.

Enfin, j'ai une pensée pour ceux et celles qui m'ont accompagné pendant cette année, et avec qui j'ai partagé mes difficultés et aussi quelques bons moments : Susanna, Alberto, Joe, Julián, Christian, Nara...

# Sommaire

<b>PARTIE 1 - LE PREMIER FRANQUISME : LA PHASE DE CONSOLIDATION DU REGIME</b> .....	<b>20</b>
CHAPITRE 1 – L’ESPAGNE DE L’APRES GUERRE CIVILE.....	21
Qu’est-ce que le franquisme ? .....	22
Quelle Espagne au sortir de la guerre civile ? .....	30
Que reste-t-il du football et du Real en 1939 ?.....	35
CHAPITRE 2 – LE FOOTBALL SOUS LA DICTATURE FRANQUISTE.....	40
La vision franquiste du sport .....	40
Le football : une drogue sociale ou un exutoire ?.....	48
Une pratique culturelle sans équivalent.....	53
L’administration du sport franquiste : La démocratie organique appliquée au sport.....	57
Le football : un moyen de contestation privilégié pour les nationalismes .....	63
Le recrutement des Hongrois en 1956 : un moyen de propagande politique pour le régime .....	69
Les mauvais résultats de l’équipe nationale .....	76
<b>PARTIE 2 - LE REAL MADRID C.F. : LE MEILLEUR CLUB DU XX<sup>E</sup> SIECLE</b> .....	<b>78</b>
CHAPITRE 3 – LA DIRECTION ET LE FONCTIONNEMENT DU CLUB .....	79
L’ère Bernabéu (1943 – 1978) : une trajectoire similaire à Franco .....	79
Un fonctionnement administratif calqué sur le régime ? .....	93
La place du monde politique et des militaires dans le club .....	99
Les ressources et les finances du club .....	104
Un soutien politique spécial pour le Real ? .....	116
Des conflits entre le club et les institutions franquistes (DND, RFEF) ?.....	124
CHAPITRE 4 – COTE SPORTIF : LE REAL MADRID, UNE MACHINE A GAGNER DES TITRES .....	126
1943-1960 : La constitution d’une équipe redoutable grâce au recrutement des meilleurs joueurs.....	126
Les succès en championnat et en Copa : La rivalité avec les grands clubs espagnols .....	137
Les succès en Coupe d’Europe. Une invincibilité de 5 ans .....	140
La construction d’un mythe de l’âge d’or du club (56-60).....	148
<b>PARTIE 3 - UN CLUB SYMBOLE DE L’ESPAGNE DES ANNEES 40 – 50.....</b>	<b>153</b>
CHAPITRE 5 – LE CLUB DANS LA VILLE.....	154
Une identification longue et difficile avec la capitale .....	154
La rivalité avec l’autre club de Madrid .....	160
Le Real Madrid dans l’espace de la ville.....	165
CHAPITRE 6 – L’IMAGE DU CLUB EN ESPAGNE : INCARNATION DU POUVOIR CENTRAL ? .....	170
Le club de la capitale du régime.....	170
Franco et le football, une passion ? .....	175
Le club et son lien avec la monarchie.....	178
ABC un journal madridiste ?.....	182
CHAPITRE 7 – L’IMAGE DU CLUB EN EUROPE : LE REAL MADRID, DIPLOMATE DU FRANQUISME PENDANT L’ISOLEMENT .....	187
L’image de l’Espagne en Europe entre 1943 et 1960. La condamnation, l’isolement, puis la rédemption .....	187
La création de la coupe d’Europe.....	194
La Coupe d’Europe qui permet la rencontre avec le monde extérieur.....	199
La récupération des résultats par le monde politique.....	202
Le club représentant de l’Espagne auprès des communautés d’émigrés.....	206

## Introduction

*« Le Real Madrid est la meilleure ambassade  
que nous ayons envoyée à l'étranger »*

Fernando María Castiella,  
ministre des Affaires Etrangères  
de l'Espagne (1957-1969).

Le 19 mai 1960, à Glasgow (Hampden Park), le Real Madrid remporte devant 130.000 spectateurs sa cinquième Coupe d'Europe après une victoire écrasante face à l'Eintracht Francfort (7-3). C'est l'apogée sportive d'un club qui domine l'Europe du football sans partage depuis la création de la compétition continentale en 1956. A cette date, le Real Madrid est le club le plus populaire du monde. Vingt ans plus tôt, au sortir de la guerre civile espagnole, le même club était pourtant au bord de la disparition. Il avait tout perdu pendant la guerre : joueurs, entraîneurs, dirigeants, capitaux et même son stade avait subi des détériorations partielles. A cela, il faut ajouter l'ascension du voisin local clairement favorisé par le pouvoir politique : l'Atletico Madrid, produit de la fusion de l'équipe de l'armée de l'air et de l'autre club de Madrid. Nous verrons que la progression fulgurante du Real Madrid est en grande partie l'œuvre d'un homme : Santiago Bernabéu Yeste qui prit sa direction en 1943 et qui restera à sa tête jusqu'à sa mort en 1978. Le constat est donc celui de l'avènement d'un club hors du commun dans un contexte très particulier, celui du franquisme. La période de gloire du Real Madrid est indissociable du contexte dictatorial.

Evoquer la dictature franquiste en Espagne est un problème. La mémoire de la guerre civile et du franquisme, très douloureuse, est un profond vecteur de clivage national. Cette mémoire a donc été longtemps occultée par les pouvoirs politiques pour permettre de



panser les plaies d'un demi-siècle de scission de la société espagnole. Cependant, la *loi sur la mémoire historique*<sup>1</sup> de 2007 a relancé le débat sur les crimes impunis de la guerre civile et de la dictature. Cette loi très controversée a rompu avec le pacte silencieux établi autour de la Transition espagnole (1976 – 1982) qui consistait à évoluer en douceur vers un régime démocratique, sans condamner le précédent régime ni mettre à l'écart ses principaux hauts fonctionnaires. Le passage de la dictature à la démocratie a été largement mythifié et érigé en modèle mondial durant les premières années, construisant ainsi la mémoire d'un grand succès collectif espagnol<sup>2</sup>. Cette vision fut remise en cause très récemment par une lecture critique de la Transition et de ses limites<sup>3</sup>. Le processus de stabilisation de la démocratie s'est accompagné d'un oubli un peu confus de la dictature, malgré l'omniprésence des symboles franquistes dans l'espace public. La condamnation des crimes, et l'exhumation des fausses communes de la guerre civile provoquent actuellement un débat très vif dans une Espagne qui n'est manifestement pas prête à admettre dans son ensemble la réalité de son histoire. Le 30 Octobre 2010, sur une proposition du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol (PSOE), le conseil municipal de la ville d'Ávila<sup>4</sup> (Castille-et-Léon) décide de soumettre à votation l'annulation du titre honorifique d'alcalde honoraire<sup>5</sup> dont disposait le *Caudillo*. A l'unanimité des voix, la distinction accordée au dictateur en 1959 est abolie conformément à la *Loi sur la mémoire historique*. Cependant, on retiendra que le Parti Populaire<sup>6</sup> (PP), premier parti national, s'est abstenu de ce vote, ce qui met en évidence le rapport très ambigu entretenu par une bonne partie de classe politique espagnole avec la mémoire de la dictature.

L'historiographie du franquisme est tellement controversée qu'elle participe aussi de ces querelles mémorielles. Elle a amplement été conditionnée par des considérations idéologiques qui s'inscrivaient dans le prolongement de la guerre civile. L'historiographie

---

<sup>1</sup> Voir MARTÍN PALLÍN, José Antonio ; ESCUDERO, Rafael (dirs). *Derecho y memoria histórica*, Madrid, Editorial Trotta, 2008.

<sup>2</sup> Sur la mythification de la Transition, nous renvoyons à DEMANGE, Christian. « La Transition espagnole : grands récits et état de la question historiographique », ILCEA, mis en ligne le 30 novembre 2010. <<http://ilcea.revues.org/index874.html>> Consulté le 10 février 2011.

<sup>3</sup> MOLINERO, Carme. *La Transición, treinta años después*, Barcelone, Península, 2006. Nous citerons aussi le très récent ouvrage de l'écrivain Javier Cercas, écrit sous la forme d'un récit historique, il donne une vision inédite et très intéressante d'un épisode dramatique de la Transition : la tentative de putsch du 23 février 1981. CERCAS, Javier. *Anatomie d'un instant*, Arles, Actes Sud, 2010.

<sup>4</sup> Ávila est la capitale de la province d'Ávila, elle compte environ 55 000 hab.

<sup>5</sup> Le titre d'Alcalde correspond en Espagne au maire français.

<sup>6</sup> Le Parti Populaire disposait cependant de la majorité des sièges au conseil, il aurait donc pu faire obstacle à cette proposition en participant au vote.

favorable à la dictature fut longtemps incarnée par la figure de Ricardo de la Cierva<sup>7</sup>, qui fut l'historien officiel du régime, avant d'être ministre de la Culture durant la Transition, et militant de la droite conservatrice. Ses ouvrages révèlent une sympathie assumée pour le régime et son chef, et une volonté de justification du coup d'Etat, malgré un « effort certain d'objectivité » et de rigueur scientifique comme le souligne le spécialiste français Bartolomé Bennassar<sup>8</sup>. Jusqu'à la Transition, les travaux historiques sur le franquisme sont surtout venus de l'étranger, car par exemple les recherches de Stanley Payne (Etats-Unis) sur la Phalange<sup>9</sup> furent censurées en Espagne. Raymond Carr puis Paul Preston sont les deux principales figures britanniques de l'histoire de l'Espagne contemporaine. Comme le fait remarquer à juste titre l'historien Santos Juliá, à partir de la libéralisation politique de la fin des années 70, il ne s'est pas écoulé un an sans que ne paraissent des dizaines de livres sur l'histoire récente de l'Espagne<sup>10</sup>. Pendant une vingtaine d'années, l'accès aux sources a provoqué une grande profusion éditoriale<sup>11</sup>, les ouvrages ont fleuri sur les thèmes traditionnels et peu novateurs tels que : la responsabilité de la guerre civile, l'aide étrangère, la répression, la politique internationale franquiste, les liens avec l'Eglise,...etc. L'historiographie du premier franquisme est indissociable de celle de la guerre civile, au sujet de laquelle la recherche fut un peu phagocytée par les polémiques mémorielles, comme en témoigne l'usage de concepts parfois inappropriés. Paul Preston publie par exemple en 2011 un ouvrage intitulé *L'Holocauste espagnol*<sup>12</sup>. Dans une interview accordée à *El País* en 2005, l'historien Julián Casanova regrettait que la recherche se soit trop longtemps concentrée de manière réductrice sur deux questions : qui a provoqué la guerre civile et quel camp a tué le plus d'opposants<sup>13</sup> ?

Malgré ce contexte favorisant les analyses passionnelles, un certain nombre d'historiens espagnols spécialistes de la question et soucieux d'objectivité ont émergé depuis la Transition démocratique, dont les plus grandes figures sont Juan Pablo Fusí,

---

<sup>7</sup> CIERVA, Ricardo de la. *Francisco Franco, un siglo de España*, Madrid, Edición Nacional, 1973.

<sup>8</sup> BENNASSAR, Bartolomé. *Franco*, Paris, Perrin, 1995, p. 14.

<sup>9</sup> PAYNE, Stanley. *Falange. Historia del fascismo español*, Ruedo Ibérico, Paris, 1965. Puis ensuite, PAYNE, Stanley. *El régimen de Franco*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

<sup>10</sup> JULIÁ, Santos (Dir.). *Memoria de la Guerra y del Franquismo*. Madrid, Taurus, 2006, p. 16.

<sup>11</sup> BLANCO RODRÍGUEZ, Juan Andrés ; RIESCO ROCHE, Sergio ; RUIZ FRANCO, M<sup>re</sup> del Rosario. *La Guerra Civil (1936-1939). Bibliografías de Historia de España*, vol. I, Madrid, Centro de Información y Documentación Científica (CINDOC), 1996, p. 6.

<sup>12</sup> PRESTON Paul, *L'Holocauste espagnol*, Barcelone, Debate, 2011.

<sup>13</sup> CASANOVA Julián, " Mensonges convaincants ", *El País*, 14 juin 2005, p. 14.

Javier Tusell, Carme Molinero et Santos Juliá. Durant les années 1990, des études régionales permirent une nouvelle approche de l'histoire de la guerre civile et du franquisme, avec des méthodes pluridisciplinaires, et une histoire plus socioculturelle. Cependant, force est de constater que malgré cet engouement, la recherche accusait toujours au tournant du siècle de graves déséquilibres régionaux et thématiques. La grande majorité des études se penchant ainsi sur le camp républicain à travers le prisme de la répression nationaliste, et se situant de préférence en Catalogne ou au Pays Basque<sup>14</sup>. Durant les années 2000, de nouveaux thèmes ont été balayés comme l'histoire économique, sociale et culturelle de la dictature, ou encore une histoire des soutiens sociaux et économiques au coup d'Etat de 1936<sup>15</sup> et des réseaux qui ont favorisé la construction de l'Etat franquiste, ce qui a permis de combler quelques vides historiographiques qui restent toutefois évidents.

Le débat sur les origines et la nature du régime rebondit en 2003, lorsque le journaliste Pio Moa a publié un ouvrage révisionniste intitulé *Les mythes de la guerre civile*<sup>16</sup>, dans lequel il remet en cause la thèse qui donne au camp nationaliste la responsabilité du déclenchement de la guerre. Ce grand succès éditorial fut rapidement contesté de manière virulente par le milieu universitaire, avec notamment des critiques de Javier Tusell<sup>17</sup> ou de Paul Preston<sup>18</sup>. Mais à la surprise générale, Pío Moa reçut le soutien de l'Américain Stanley Payne, ce qui permit de relancer le débat historiographique. D'une manière générale, si les perdants de la guerre civile ont gagné la bataille mémorielle, l'Histoire, elle, reste en travaux. Un excellent article de Jean Meyer<sup>19</sup> paru en 2006 dans la revue *Esprit* donne une vision à peu près claire de l'état de la bibliographie sur le sujet et des difficultés de dépasser la lutte mémorielle qui empoisonne le débat.

---

<sup>14</sup> PRADO HERRERA, María Luz de. "La historiografía de la Guerra Civil y del primer franquismo: reflexiones y nuevos planteamientos en el setenta aniversario", *Studia Historica, Historia contemporánea*, n°25, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 2007, p. 303-321.

<sup>15</sup> MOLINERO, Carme. «La política social del régimen franquista. Una asignatura pendiente de la historiografía», *Ayer*, n° 50, Madrid, 2003, p. 319.

<sup>16</sup> MOA, Pío. *Los mitos de la Guerra Civil*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2003.

<sup>17</sup> TUSELL, Javier, « El revisionismo histórico español », *El País*, 8 juillet 2004.

<sup>18</sup> PRESTON, Paul. *El Mundo*, 24 juin 2003.

<sup>19</sup> MEYER, Jean. « Mémoires et histoires : la nouvelle guerre civile espagnole », *Esprit*, juillet 2006.

Une étude du sport professionnel peut paraître de moindre intérêt à côté des travaux de recherche plus « classiques », mais l'histoire du sport est avant tout l'histoire d'une culture de masse. Et comme le fait remarquer à juste titre Paul Preston dans sa préface de *fútbol y franquismo*, « Il manquait une bonne connaissance de ces millions d'Espagnols qui ne faisaient ni partie de l'Espagne officielle, ni de la lutte héroïque contre la dictature »<sup>20</sup>. En effet l'intérêt majeur de ce type de recherche est d'évoquer la première passion des Espagnols sous la dictature : le football. Cette activité aristocratique importée de Grande Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle s'est peu à peu imposée comme la principale distraction populaire en remplacement de la tauromachie jusqu'à devenir *le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme*<sup>21</sup>. A travers l'histoire du Real Madrid, c'est donc une histoire de la vie quotidienne des Espagnols que l'on se propose d'aborder. L'objet de ce travail sera d'étudier l'histoire du Real Madrid pendant les années les plus dures de la dictature franquiste et de l'autarcie de l'Espagne. La chronologie retenue est circonscrite à la période correspondant à l'ascension du club au sommet du football mondial, qui coïncide avec la consolidation et l'aboutissement du premier franquisme. Ainsi, ce travail débute avec l'arrivée à la tête du club de Santiago Bernabéu Yeste, dont nous préciserons les modalités rocambolesques, en 1943, et elle s'achève avec l'apogée sportive du club concrétisée par la cinquième victoire consécutive en Coupe d'Europe en 1960. Il conviendra toutefois de dépasser ce cadre lorsque la compréhension des faits le commandera.

L'histoire du sport sous les dictatures a fait l'objet d'un certain nombre d'études très intéressantes, notamment menées au cours des quinze dernières années. Pierre Milza avait mis en évidence l'usage géopolitique du sport dans son article « Sport, guerre et politique »<sup>22</sup>. Désormais on connaît mieux les politiques sportives des régimes fasciste<sup>23</sup>,

---

<sup>20</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

<sup>21</sup> DURAN FROIX, Jean Stéphane. «Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante)», *Du loisir aux loisirs dans l'Espagne du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, 2006, Les travaux du CREC en ligne, n°2. (Article consulté en février 2011) <<http://crec.univ-paris3.fr/loisirs/03-duran.pdf>>

<sup>22</sup> MILZA, Pierre. « 1896-1996 : Sport, guerre et politique. La face noire des Jeux Olympiques », *L'Histoire*, n° 199, mai 1996, pp. 77-84.

<sup>23</sup> DIETSCHY, Paul. « Les matches du Stadio Mussolini : sport, football et politique à Turin sous le fascisme », *Cahiers d'histoire*, tome XXVIII, 1993, n° 2, pp. 153-174. Et du même auteur : « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 55-3, juillet-septembre 2008, pp. 61-84.

soviétique<sup>24</sup> et nazi<sup>25</sup>. En ce qui concerne, plus précisément, le football sous le franquisme, l'ouvrage pionnier de référence a été rédigé par le britannique Duncan Shaw durant les années quatre-vingt. Il s'agit de sa thèse doctorale, dirigé par Paul Preston, et publiée sous le titre : *Fútbol y franquismo*<sup>26</sup>. Son travail basé sur le dépouillement des archives du club, de la presse, et sur des interviews de journalistes, a permis de démontrer l'usage du football par le régime comme « drogue sociale » et comme « somnifère politique ». Il pointa également le Real Madrid comme « équipe du régime », en rappelant les liens parfois étroits qui existèrent entre le club phare de la capitale et certains hauts fonctionnaires qui ont pu profiter de l'image favorable du club pour la faire rejaillir sur le régime. Les autres spécialistes de la question sont surtout des journalistes reconvertis en historiens du sport, comme Carlos Fernandez Santander<sup>27</sup>, dont l'ouvrage de synthèse retrace toute l'histoire du football espagnol entre 1936 et 1975, s'attardant surtout sur les grands événements liés au monde politique. Citons encore Julián García Candau<sup>28</sup>, qui a écrit plusieurs ouvrages sur l'instrumentalisation du football, ainsi qu'une biographie de Santiago Bernabéu. Ce dernier fut toutefois épinglé par l'historien du sport Felix Martialay dans *Las grandes mentiras del fútbol español*<sup>29</sup>, pour son manque de rigueur scientifique et pour un certain nombre d'approximations historiques. Le centenaire du Real Madrid en 2002 fut l'occasion de la parution de deux ouvrages extrêmement précieux sur l'histoire du club, incluant de longs développements sur la période franquiste. Le premier est l'œuvre du professeur d'histoire contemporaine de l'Université de Madrid, Ángel Bahamonde Magro<sup>30</sup>. L'autre fut publié avec le parrainage de la Fondation Real Madrid et dirigé par une équipe d'historiens universitaires, dont Eduardo González Calleja<sup>31</sup>. Tous ces ouvrages sont en castillan et ne sont malheureusement pas traduits en français, et il est très difficile d'avoir accès, en France, à une étude sur l'histoire du sport pendant la dictature franquiste, à l'exception d'un article de González Calleja, intitulé « le Real Madrid, 'équipe du

---

<sup>24</sup> RIORDAN, James. *Sport soviétique*, Paris, Vigot, 1980.

<sup>25</sup> BOJIDAROVITCH, Romain. *Berlin, des Jeux comme les autres ?*, Grenoble, UPMF, 2004.

<sup>26</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

<sup>27</sup> FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *El futbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, San Martin, 1990.

<sup>28</sup> GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalón, 1980. Mais aussi GARCIA-GANDAU, Julián. *Madrid/Barca, Historia de un desamor*, Madrid, 1996. Ou encore GARCIA CANDAU, Julián. *Bernabéu, el presidente*, Madrid, Espasa, 2002. Et surtout l'article GARCÍA CANDAU, Julián. « *Cuarenta años de nacionalfutbolismo* », El País Semanal, Madrid, 27-II-1977.

<sup>29</sup> MARTIALAY, Félix ; SALAZAR, Bernardo de. *Las grandes mentiras del fútbol español*, Madrid, Fuerza Nueva, 1997.

<sup>30</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002.

<sup>31</sup> ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Historia del Real Madrid, 1902-2002. La entidad, los socios, el madridismo*, León, Everest, 2002.

régime' ? Football et enjeux politiques pendant la dictature de Franco »<sup>32</sup> qui a été traduit et publié dans un ouvrage de synthèse sur l'histoire du football au XX<sup>e</sup> siècle.

Dans cette étude, il s'agira de comprendre comment le Real Madrid a-t-il pu acquérir un tel prestige. Quelle a été la place du monde politique dans cette évolution ? Il est coutume de dire que le Real Madrid bénéficie du soutien de la maison royale, mais quels ont été les liens du club avec les Bourbons pendant la dictature ? Et quelles furent ses relations avec le pouvoir en place ? A partir du moment où le club a acquis son immense popularité, en Espagne et à l'étranger, quel usage a été fait de son image ? Pour répondre à ces questions, nous nous baserons principalement sur les archives du journal *ABC*, principal quotidien espagnol édité à Madrid durant la période franquiste. La consultation gratuite de l'intégralité des archives du quotidien en ligne ainsi que l'existence d'un moteur de recherche par date et par mots-clefs ont énormément facilité notre travail de dépouillement. Nous avons donc dépouillé les pages sportives du quotidien pour étudier son analyse (ou l'absence de traitement) des principaux événements de notre période, afin de percevoir les représentations autour du club qui étaient diffusées en Espagne sous la dictature. Dans un contexte de censure officielle, initiée par la *Loi sur la Presse*<sup>33</sup>, la seule possibilité des journaux autorisés était de servir les intérêts du nouvel Etat<sup>34</sup>. Chaque directeur de journal était nommé responsable de la censure dans son entreprise, et donc potentiellement condamnable s'il ne se pliait pas aux consignes légales. Il était par exemple interdit de reprendre des dépêches des agences de presse étrangères qui n'avaient pas été avalisées par l'agence espagnole EFE. *ABC* était connu pour son orientation monarchiste qui lui a valu quelques remontrances de la part de la Direction Générale de la Presse<sup>35</sup>. Il y avait très peu de journaux après la guerre civile, ce qui a permis à *ABC* d'asseoir sa notoriété face à ses trois concurrents *Ya*, *Arriba*, et *La Vanguardia*. En 1943, le tirage du journal fut de 29.503.000 exemplaires puis de 34.748.000 exemplaires en 1946, ce qui en faisait le premier quotidien national. Le nombre de pages dédiées au sport ne cessa d'augmenter proportionnellement au nombre de pages total du journal. En 1943, on

---

<sup>32</sup> GONZALEZ CALLEJA, Eduardo. « Le Real de Madrid, 'équipe du régime' ? Football et enjeux politiques pendant la dictature de Franco ». In : GASTAUT, Yvan ; MOURLANE, Stéphane. *Le Football dans nos sociétés. Une culture populaire 1914-1998*, Paris, Autrement, 2006.

<sup>33</sup> *Ley de Prensa*, de 1938 fut en vigueur jusqu'en 1966, elle a ensuite été assouplie.

<sup>34</sup> IGLESIAS, Francisco. *Historia de una empresa periodística, "prensa española editora de ABC y Blanco y negro*, Madrid, Editorial Prensa Española, 1980, p. 351.

<sup>35</sup> *Idem*, p. 357.

avait en général, une à deux pages sportives par jour, pour un total d'une vingtaine de pages. Ce nombre était réduit, en raison principalement de la pénurie de papier après la guerre et pendant l'isolement<sup>36</sup>. Par exemple, durant la semaine du 17 au 22 août 1943, le quotidien proposa une moyenne de 16 pages à ses lecteurs. A la fin des années cinquante, cette moyenne s'élève à 50 pages, avec environ 2 à 3 pages de sport au quotidien et davantage les week-ends en fonction de l'actualité sportive. Sur ce plan, *ABC* est un quotidien réputé proche du Real Madrid, et en effet, on observe par exemple que les journalistes voyageaient en compagnie du club, et à ses frais, lors de ses déplacements à l'étranger. Le Real Madrid pouvait donc choisir les journalistes qui l'accompagnaient<sup>37</sup>, nous reviendrons sur ce point dans la troisième partie.

Nous nous appuyerons également sur le témoignage de Jacques Ferran qui nous a fait l'honneur de nous accorder un entretien. Aujourd'hui âgé de 90 ans, ancien rédacteur de *L'Equipe* et de *France Football*, il est l'un des créateurs<sup>38</sup> de la Coupe d'Europe des Clubs Champions remportée à neuf reprises par le Real Madrid et surtout il était un ami de Santiago Bernabéu et de son adjoint Raimundo Saporta. La compétition que Jacques Ferran a contribué à créer a permis au Real de se construire une dimension populaire européenne par ses victoires répétées<sup>39</sup> à la fin des années 50. Nous verrons ainsi en quoi la venue du Real dans les pays étrangers a contribué au « désenclavement » de l'Espagne sur la scène européenne.

*Real Madrid*, ou tout simplement le *Real*, sont les dénominations génériques du club que l'on utilise le plus souvent en France, mais il faut savoir qu'en Espagne on le nomme plus volontiers *el Madrid*. On emploiera donc indifféremment ces dénominations pour évoquer le club. Cela s'entend par opposition à *el Atleti* qui est l'autre club de la ville (Atletico de Madrid). En réalité, le Real s'appelait tout simplement *Madrid Football Club* lors de sa fondation en 1902 par, ironie de l'histoire, de jeunes commerçants catalans émigrés depuis Barcelone vers la capitale. La même année, le premier président du club,

---

<sup>36</sup> *Idem*, p. 361.

<sup>37</sup> ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p. 491.

<sup>38</sup> C'est lui qui a écrit le premier règlement officiel de la compétition.

<sup>39</sup> Le Real a remporté successivement les cinq premières éditions de la Coupe d'Europe des Champions en 1956-1957-1958-1959-1960.

Juan Padrós, fut à l'origine de la création d'un grand tournoi national en l'honneur du Roi Alphonse XIII, à l'occasion de sa majorité. La Coupe du Roi était née. Dix ans plus tard, il fut également le premier président de la *Real Federación Española de Fútbol*. Le Real Madrid inscrit les premières lignes de son palmarès entre 1905 et 1908 grâce à ses victoires répétées dans cette nouvelle *Copa del Rey* et, en 1920, Alphonse XIII accorda au club son titre de *Real*. Cette distinction honorifique lui sera retirée lors de la proclamation de la République d'Espagne en 1931, puis lui sera rendue par le régime franquiste en 1941. Le club est très attaché à ce patronage royal, il possède notamment la couronne d'Alphonse XIII qui trône symboliquement sur son blason officiel depuis 1920. La couleur traditionnelle du club est le blanc, c'est la raison pour laquelle les joueurs sont surnommés les *merengues*. Le Real Madrid est bien davantage qu'un club de football, c'est une vaste entité omnisport qui s'est notamment dotée au début du XX<sup>e</sup> siècle d'une célèbre section de basketball (1929) dont Raimundo Saporta aura la charge à partir de 1952 et pendant une vingtaine d'années. Cette section basketball, très prestigieuse, a aussi remporté de nombreux trophées nationaux et européens durant les années 50 et 60, ce qui a contribué à la notoriété du club. Il y a également une section de rugby (1924), d'athlétisme (1930), d'échecs (1933)... Nous ne traiterons pas ces aspects et nous nous focaliserons sur le club de football. Le premier âge d'or du Real eut lieu durant la période républicaine (1931 – 1936), durant laquelle le club termina cinq fois dans les deux premiers du championnat national, la *Liga*, et remporta deux *Copas del Presidente de la República*. Mais le déclenchement de la guerre mit un terme à ce cycle positif durant l'été 1936.

Le club a toutefois eu le temps de se construire avant-guerre une première notoriété qui lui permit de s'attirer l'affection d'un nombre croissant de supporters que l'on nomme génériquement les *hinchas* pour tous les clubs. Plus précisément, les supporters du Real Madrid sont les *madridistas*<sup>40</sup>, tandis que ceux de l'Atletico de Madrid sont les *colchoneros*<sup>41</sup>, ceux du F.C. Barcelone sont les *culés*<sup>42</sup>. Ces supporters ont pour habitude

---

<sup>40</sup> Les *madridistas* sont les supporters du Real Madrid, mais les joueurs sont parfois appelés les *merengues* en raison des couleurs blanches qu'ils portent.

<sup>41</sup> Le mot *colchoneros* qui signifie « matelassiers » vient du fait qu'après la guerre civile, durant l'autarcie et la pénurie matérielle, les matelas étaient le plus souvent faits de tissu rouge et blanc, à l'image des couleurs du club. On a donc commencé à appeler les supporters de l'Atletico ainsi. Cela n'a rien de péjoratif. Les joueurs de l'Atletico sont parfois appelés les *rojiblancos*.



de s'organiser en sociétés et de se réunir régulièrement pour partager leur passion dans une ambiance festive. Ces groupes de fans organisés sur un mode associatif s'appellent des *peñas*, en général leur siège est un bar qui est le point de rencontre pour vivre ensemble les matches à la radio, puis à la télévision depuis les années 60. Chaque *peña* compte entre 50 et 200 membres durant notre période<sup>43</sup>. Les *peñas madridistas* sont reconnues officiellement par le club, et peu à peu elles se sont dispersées dans toute l'Espagne, en 1956 le club reconnaissait 81 *peñas*<sup>44</sup>. Nous verrons que leur nombre a considérablement augmenté pendant la période de l'hégémonie européenne. Les supporters les plus proches du club et les plus impliqués sont les *socios*, ils payent leur cotisation chaque année pour disposer de ce statut. Cela leur offre un certain nombre de privilèges, ils ont par exemple le droit d'assister aux matches à certaines places, le droit d'utiliser les différentes installations du club (gymnases, piscines, terrains de tennis...). Enfin, et surtout, ils ont un véritable rôle dans la gestion et les orientations du club puisqu'ils peuvent assister aux Assemblées Générales et élire les dirigeants du Real Madrid, cela bien sûr dans le cadre de la loi, qui évoluera en la matière comme nous le verrons. Les *socios* sont la base sociale du club. Enfin, tous les clubs possèdent leur propre centre de formation que l'on appelle la *cantera*, celle du Real Madrid fut très performante durant les années 60, puisqu'elle a fourni la majorité des joueurs qui ont conquis la sixième Coupe d'Europe du club en 1966. Durant notre période, c'est davantage sur le recrutement que sur la formation qu'a misé le Real Madrid.

Le traitement des résultats du Real Madrid par *ABC* nous donne des indications sur le discours officiel franquiste vis-à-vis du club, en dépit des divergences qu'a pu avoir le quotidien monarchiste avec les autorités. On verra que ce discours évolua en fonction du prestige du club. Durant notre période, le lecteur d'*ABC* trouvait dans le journal le seul moyen de revivre les matches auxquels il ne pouvait souvent pas assister pour des raisons géographiques ou économiques. Les pages sportives du quotidien lui permettaient d'assouvir sa passion pour le football. Car mise à part la retransmission des matches en

---

<sup>42</sup> Le mot *culé* vient du fait que lorsque le Barça évoluait dans son ancien stade, rue de l'Industrie, les passants dans la rue pouvaient voir les postérieurs des supporters qui étaient assis en tribune supérieure. Encore une fois, ce surnom n'a rien de péjoratif.

<sup>43</sup> Selon les chiffres fournis par ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p. 442.

<sup>44</sup> *Idem*.

direct à la radio, la presse était le seul média qui livrait un résumé des matches *a posteriori* ainsi qu'une analyse technique. La question qui nous occupera est de savoir quelles furent les représentations véhiculées par l'actualité du Real Madrid dans *ABC*. En quoi le discours autour du club et de ses succès a-t-il pu prendre une coloration politique ? Nous sommes conscients que l'interprétation politique que l'on peut donner à un article sportif est parfois exagérée, et il est difficile pour l'historien de discerner l'influence du contexte politique dans le discours. Par exemple, lorsqu'un journaliste français fait, en 2011, un usage abusif des métaphores guerrières pour décrire un match de football, ce n'est pas parce qu'il subit la pression d'un régime politique belliqueux. Lorsque c'est un journaliste allemand qui le faisait en 1938, l'interprétation est différente. Nous essayerons donc de mettre en évidence les représentations construites autour du Real Madrid en insistant sur les messages qui se cachent parfois derrière le récit de l'actualité *madridiste*. Mais il conviendra pour cela de bien présenter par ailleurs le club, son fonctionnement, et le contexte dans lequel il évolue pour comprendre son rôle et sa place dans l'Espagne du premier franquisme.

Cette appellation de *premier franquisme* est empruntée à l'historiographie traditionnelle<sup>45</sup> du régime. Elle représente la période allant de 1936 à 1959, et correspond quasiment à notre cadre chronologique (1943 – 1960), qui relève davantage de critères inhérents à l'histoire du Real Madrid. Ce premier franquisme symbolise la formation de la nouvelle société espagnole, sa configuration selon un cadre idéologique, politique, culturel et économique qui permit de jeter les bases de ce que l'on nomme le *régime franquiste*. Outre le contexte d'autarcie et d'isolement international sur lequel nous reviendrons très largement, cette période est aussi celle de la répression physique et économique la plus dure, c'est celle de la purge des entreprises et de la fonction publique<sup>46</sup>. Sur ce sujet, il faut signaler l'ouvrage récent de Javier Preda Rodríguez<sup>47</sup>, paru en 2010. Alors que la Seconde Guerre mondiale provoque l'échec de la « fascisation » de l'Espagne, se produit en parallèle l'institutionnalisation du régime selon le principe de la *démocratie organique*, peu à peu mise en place durant les années 40. Il s'agissait d'une certaine forme de

---

<sup>45</sup> On reprend ainsi le découpage chronologique retenu par ARÓSTEGUI, Julio. «La historiografía sobre la España de Franco. Promesas y debilidades », *Historia Contemporánea*, n° 7, Universidad del País Vasco, 1992.

<sup>46</sup> Sur la purge de l'Education Nationale voir MORENTE VALERO, Francisco. *La Depuración del magisterio nacional (1936-1943): la escuela y el Estado nuevo*. Valladolid, Ambito, 1997.

<sup>47</sup> PREDA RODRIGUEZ Javier, *La España masacrada. La represión franquista de Guerra y posguerra*, Alianza, Madrid, 2010.

représentativité politique, non pas grâce à des partis, mais au travers des trois formes d'organisation sociale reconnues par l'Etat : la famille, le syndicat, et le voisinage (village ou quartier)<sup>48</sup>. La date de 1959 qui est habituellement retenue pour signifier le passage au *second franquisme*, a d'abord été relevée par les économistes, car il s'agit de la date de l'abandon de l'autarcie économique. Mais en même temps, cette date marque la fin d'une époque de stabilisation des principes constitutifs du franquisme, qui se concrétise par la promulgation des *Principes généraux du Mouvement* en 1958<sup>49</sup>. Par la suite, le régime sera plus ouvert, et on verra apparaître quelques tentatives timides de libéralisation, notamment au niveau de la presse grâce aux réformes de Fraga en 1966, mais aussi au niveau syndical avec la volonté d'ouverture de José Solís<sup>50</sup>. Cette expérience tourna court avec le grand remaniement ministériel de 1969. C'est dans ce contexte politique sur lequel nous reviendrons plus loin que le Real Madrid a écrit une grande partie de son gigantesque palmarès. A tel point que le club est devenu le symbole du football qui gagne en Europe, contrairement par exemple au football français, romantique et chatoyant, mais dépourvu de titre sur la même période<sup>51</sup>.

A travers l'analyse du discours proposé par *ABC*, notre travail s'articulera autour de la problématique suivante : en quoi l'âge d'or du Real Madrid reflète-t-il le contexte politique de l'Espagne du premier franquisme ?

Pour répondre à cette question, nous commencerons par préciser la nature de ce contexte très particulier, qui correspond à la période de stabilisation du régime. Tout d'abord d'un point de vue politique, la nature du régime et l'organisation de la société ont suscité un débat historiographique important, nous verrons que le football est un moyen intéressant de les analyser. Le monde du sport est également bouleversé par les dégâts de la

---

<sup>48</sup> Sur le sujet nous renvoyons à l'ouvrage de TUSELL, Javier. *La dictadura de Franco*, Alianza, 1988, 1996, pp. 86-105.

<sup>49</sup> Sur ce découpage chronologique voir SÁNCHEZ RECIO, Glicerio. "Líneas de investigación y debate historiográfico", *revista AYER*, n° 33, 1999, (page consultée en janvier 2011), <<http://www.ahistcon.org/docs/ayer/AYER33-02.pdf>>

<sup>50</sup> José Solís souhaitait fortifier le Mouvement National en officialisant l'existence de « tendances » au sein du Mouvement, mais il s'opposa sur ce point avec Carrero Blanco qui obtint de Franco sa destitution en 1969.

<sup>51</sup> Le Stade de Reims a perdu deux fois en finale de la Coupe d'Europe contre le Real Madrid en 1956 et 1959. Tandis que l'équipe de France a perdu en demi-finale de la Coupe du Monde 1958 contre le Brésil de Pelé malgré un jeu très offensif.

guerre civile et par la nouvelle donne politique. C'est dans ce cadre que le Real Madrid a construit sa légende sportive.

Ensuite, nous reviendrons plus en détail sur l'entité sportive qu'est le Real Madrid. Le fonctionnement du club et son mode de gestion traduisent à bien des égards la réalité politique dans laquelle il évoluait. Il conviendra de s'attarder à ce propos sur la personnalité de Santiago Bernabéu, dont la trajectoire parallèle à celle de Franco est fascinante. Cette seconde partie sera aussi l'occasion d'évoquer la réussite sportive du club et la mythification de l'épopée des cinq Coupes d'Europe.

L'ultime aspect qui sera développé au cours de cette étude est celui des représentations véhiculées par le Real Madrid. Il apparaît que trois échelles d'observation se prêtent à l'analyse de cette image du club. A l'échelle de la capitale, nous verrons comment le Real s'est construit son identité et son patrimoine. A l'échelle nationale, l'image du club qui représente la capitale était inévitablement liée à celle du pouvoir et donc de la dictature. Enfin, à l'échelle internationale et dans un contexte d'isolement diplomatique, le prestige du club fut utilisé comme un produit d'exportation pour promouvoir l'image de l'Espagne en Europe et dans le monde. A ce titre, on peut qualifier le club d'ambassade du régime franquiste.

## **Partie 1**

-

### **Le premier franquisme : La phase de consolidation du régime**

La période dite du « premier franquisme » (1939-1959) est marquée par l'isolement et la pénurie, tandis que le « second franquisme » (1959-1975) se caractérise par l'ouverture au monde, l'abandon de la politique économique d'autarcie qui permit le « miracle » économique espagnol et enfin la crise et la fin du régime. Nous reprenons ici la périodisation la plus souvent retenue dans l'historiographie du franquisme<sup>52</sup>.

L'Espagne de Franco a longtemps été considérée comme un Etat en marge de l'Europe. En marge de son développement économique tout d'abord. En marge de l'intégration européenne ensuite. Cette mise à l'écart de l'ensemble de la péninsule ibérique<sup>53</sup> est en partie le fruit d'un d'isolationnisme volontaire et en partie la conséquence de la condamnation du régime franquiste par les démocraties libérales. Avant d'aborder plus précisément la politique sportive mise en place par le régime, il convient de préciser la nature complexe de cette dictature militaire, dans la mesure où ce contexte politique joua un rôle déterminant dans l'histoire du Real Madrid et de l'ensemble du monde sportif après la guerre civile.

## **Chapitre 1 – L'Espagne de l'après guerre civile**

Le régime mis en place par le Général Francisco Franco à la suite de la guerre civile espagnole mérite un certain nombre de précisions car il revêt une nature hybride. Le débat historiographique a longtemps été très vif sur sujet, nous nous appuyerons ici sur les travaux d'historiens académiques reconnus comme Javier Tusell, Juan Pablo Fusí, Bartolomé Benassar ou encore Carme Molinero.

---

<sup>52</sup> SÁNCHEZ RECIO, Glicerio. "Líneas de investigación y debate historiográfico", *revista AYER*, n° 33, 1999, (page consultée en janvier 2011), <<http://www.ahistcon.org/docs/ayer/AYER33-02.pdf>>

<sup>53</sup> Il convient d'ajouter à l'Espagne le Portugal qui a connu également une longue période d'isolement sous la dictature de Salazar (1932-1968)

## *Qu'est-ce que le franquisme ?*

Le 17 juillet 1936, le soulèvement militaire orchestré par une partie des généraux contre le gouvernement républicain du Front Populaire provoque le début de la guerre civile espagnole<sup>54</sup>. Ce coup d'Etat militaire est justifié par l'exaspération d'une partie de l'armée face à la perte de son influence depuis la chute de Miguel Primo de Rivera, et face à la crise des valeurs traditionnalistes et catholiques. Dans un contexte social extrêmement crispé et violent<sup>55</sup>, la République n'a jamais réussi à agréger tous les Espagnols autour du principe démocratique, ainsi l'armée qui est restée gardienne des traditions et du conservatisme ne cesse de montrer des tendances putschistes<sup>56</sup> au cours des années 30. Avec l'arrivée au pouvoir du Front Populaire en février 1936, c'est l'ensemble de l'Espagne aristocratique, catholique, et traditionnaliste qui se sent menacée par le « péril rouge ». Le soulèvement militaire du 17 juillet, fomenté par les généraux José Sanjurjo et Emilio Mola, traduit en premier lieu une volonté de retour à l'ordre ancien. Par ailleurs, il ne faut pas oublier de rappeler les violences anarchistes, anticléricales et révolutionnaires qui ont accompagné le gouvernement du Front Populaire au printemps 1936 et qui ont largement contribué à renforcer le sentiment de menace bolchevique. La réaction militaire a très vite réuni derrière elle un conglomérat de forces conservatrices disparates : phalangistes bien sûr, mais aussi cedistes<sup>57</sup>, fascistes, monarchistes, carlistes, et la hiérarchie de l'Eglise catholique<sup>58</sup>. Le 21 septembre 1936 à Salamanque, les généraux rebelles choisissent Francisco Franco comme Généralissime et le 1<sup>er</sup> octobre il est confirmé comme *Caudillo* et chef d'Etat possédant tous les pouvoirs. Il réunit l'ensemble des partis et des familles politiques qui s'étaient soulevés contre la république au sein du

---

<sup>54</sup> Il convient de signaler que certains historiens révisionnistes datent d'octobre 1934 les causes du déclenchement de la guerre civile, à cause de la menace de coup d'Etat socialiste, puis ensuite à cause de la « terreur du Front Populaire ». Cela permet notamment de dédouaner le camp nationaliste de la responsabilité de la guerre. C'est la thèse des historiens réputés favorables au régime comme Ricardo de la Cierva, ou Pio Moa.

<sup>55</sup> Dans son ouvrage, Bennassar déclare que l'insurrection des Asturies d'octobre 1934 a déclenché « un processus révolutionnaire qu'il ne sera plus possible de contrôler. » BENNASSAR, Bartolomé. *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, 2004.

<sup>56</sup> Sur la tentative de putsch militaire du général Sanjurjo en 1932 voir notamment TUSELL, Javier. *Historia de España en siglo XX : vol.2*, Madrid, Taurus, 2006.

<sup>57</sup> La CEDA (Confédération Espagnole des Droites Autonomes) a été fondé en 1933 par José María Gil-Robles. Elle réunit l'ensemble des forces de droite sous la Seconde République, elle est plutôt dominée par les monarchistes. La CEDA remportent les élections législatives en 1933 mais ne sera pas appelée à gouverner seule en raison du risque de révolution socialiste.

<sup>58</sup> Au sujet du ralliement de l'Eglise catholique (à l'exception notable de l'Eglise basque) au soulèvement militaire, lire avec profit la *pastorale collective de l'épiscopat espagnol* en date du 25 juillet 1937.

« Mouvement National », composé du seul parti légal : la Phalange Espagnole Traditionnaliste et la Junte Offensive Nationale-Syndicaliste (FET y de las JONS). En l'absence de programme politique précis, les premières mesures du gouvernement franquiste se caractérisent par la lutte contre le communisme et le libéralisme. Un régime autoritaire se met en place peu à peu durant la guerre dans la partie du pays dominée par les forces nationalistes.

La victoire des troupes franquistes sur les troupes républicaines entre 1936 et 1939 est le fruit d'un appui déterminant de la part des fascismes italien et allemand. Cette aide militaire répond à un rapprochement idéologique assez net au cours des premières années de règne de Franco. L'imitation du régime mussolinien est frappante à certains égards<sup>59</sup>. Cette « fascisation » échoue cependant avec la défaite de l'Italie fasciste en 1943, qui coïncide avec la mise à l'écart du principal ministre Serrano Suñer en octobre 1942. Ce dernier étant réputé pour sa germanophilie et sa proximité avec les extrêmes-droites européennes. Au modèle fasciste, Franco a notamment emprunté l'usage du culte de la personnalité comme nous pouvons le constater lors de la finale de la Coupe du Généralissime<sup>60</sup>. Le fait qu'il ait donné son nom à la principale compétition footballistique nationale ne peut cependant pas être interprété comme un acte politique représentatif puisque sous la Seconde République la Coupe d'Espagne s'appelait « Coupe du Président de la République », et aujourd'hui elle s'appelle « Coupe du Roi », sans que l'on y voie une manœuvre de propagande quelconque. Il est simplement d'usage d'intituler la compétition au nom du chef de l'Etat. En revanche, le traitement par *ABC* de la présence du Généralissime lors de la finale de l'édition 1943 traduit bien ce culte de la personnalité mis en place par le pouvoir. Cette finale à laquelle participa le Real Madrid fait la une du journal en date du 22 juin mais la rédaction choisit un cliché d'une demi-page du Caudillo en train de saluer la foule du haut de la tribune présidentielle, comme si cela était l'événement majeur de cette soirée de football<sup>61</sup>. Cette photographie est accompagnée de deux autres, plus petites, montrant, d'une part, une phase de jeu surplombée par la foule

---

<sup>59</sup> Sur le débat au sujet de la nature du régime franquiste (un fascisme ?), voir TUSELL, Javier. *La dictadura de Franco*, Alianza, 1988, 1996, pp. 86-105. Et FUSÍ, Juan Pablo. *Franco*, Madrid, Ediciones El País, 1985.

<sup>60</sup> Il y a deux compétitions nationales majeures en Espagne : Le championnat que l'on appelle également « *La Liga* » ; et la Coupe d'Espagne, qui porte habituellement le nom du chef d'Etat : *Copa del Generalísimo* en l'occurrence.

<sup>61</sup> Annexe 1.



des spectateurs agglutinés dans les tribunes et, d'autre part, le capitaine de l'Atlético de Bilbao<sup>62</sup> recevant le trophée des mains du Généralissime en personne. Le titre majeur de cette une est le suivant : « S.E. le chef de l'Etat présida, avant-hier, la finale du tournoi de football : Coupe du Généralissime<sup>63</sup> ». Le match, qui a vu le Real Madrid s'incliner par un but à zéro, passe au second plan puisque c'est la présence de Franco et son acclamation qui sont rappelées dans le sous-titre qui accompagne l'iconographie :

« Dans le stade Metropolitano se joua la finale de ce championnat pour le Real Madrid et l'Atlético de Bilbao. Le Caudillo fut acclamé avec un enthousiasme délirant par les 50.000 spectateurs, qui lui offrirent d'impressionnantes ovations à son arrivée, durant le match, et au moment de remettre le trophée au vainqueur. Nous reproduisons dans cette page Son Excellence saluant l'immense foule qui l'acclamait, une vision du terrain durant le match et l'instant de la remise de la Coupe. <sup>64</sup> »

L'accent est mis très clairement sur la popularité et le charisme du chef de l'Etat. L'événement footballistique ne semble être que le théâtre de son meeting politique. Cette exaltation de la personne du chef est une des caractéristiques fondamentales du régime franquiste, et elle est surtout symptomatique des premières années de la dictature. Comme en témoigne le récit du match dans les pages sport, la figure du chef est sacrée et ce dernier est objet d'une admiration sans limites. Avant même de décrire la composition des équipes ou de donner des renseignements techniques, l'auteur s'attarde longuement sur la présence du Généralissime et la ferveur patriotique qui l'accompagne :

« Peu avant sept heures, le groupe de cornettistes du Front de la Jeunesse fit résonner les notes de l'Hymne National : la foule se recueillit instantanément en un lourd silence, et ensuite, des milliers et des milliers de gorges déployées proclamèrent un « Franco, Franco, Franco ! » comme démonstration impressionnante et unanime de patriotisme et de respect. Accompagné de son épouse et de sa fille Carmen, le Caudillo fut reçu par le ministre de l'armée, le général Asensio, le capitaine général de la Région, lieutenant général Saliquet, et le délégué national des Sports, lieutenant général Moscardó, suivi des autorités et de la hiérarchie (militaire).

Le trajet de la voiture jusqu'au balcon présidentiel fut une acclamation unique et vibrante, et ensuite, durant un long moment, à chaque apparition du Caudillo en tribune honorifique, les ovations se prolongèrent et ont même semblé se multiplier. Sans aucune exagération,

---

<sup>62</sup> L'orthographe du nom du club de Bilbao évoluera jusqu'à s'appeler « Athletic de Bilbao », nous reviendrons plus loin sur la « castillanisation » des noms de clubs.

<sup>63</sup> ABC, 22 juin 1943, p.1. « S.E. el jefe del Estado presidio, anteayer, la final del torneo de fútbol, copa del Generalísimo ».

<sup>64</sup> ABC, 22 juin 1943, p.1. « En el Estadio Metropolitano se jugó por el Real Madrid y el Atlético de Bilbao la final de este campeonato. El Caudillo fue aclamado con delirante entusiasmo por los 50.000 espectadores, que le tributaron imponentes ovaciones a su llegada, durante el partido y en el momento de entregar el trofeo al equipo vencedor. Reproducimos en esta página a Su Excelencia saludando a la inmensa muchedumbre que le vitoreaba, un aspecto del campo durante el juego y el instante de la entrega de la Copa. »

l'hommage au Généralissime, spontané et unanime, fut une preuve catégorique et enthousiaste de l'adhésion au Chef de l'Etat et libérateur de la Patrie. <sup>65</sup> »

Cet article est particulièrement significatif pour démontrer la nature du régime franquiste. La figure du Chef est indissociable du régime qui n'existe qu'à travers sa propre personne. Le système s'est d'ailleurs désagrégé de lui-même après sa mort<sup>66</sup>. Le débat historiographique sur la nature fasciste ou non du régime de Franco a eu lieu au cours des années 1970 à la suite des travaux pionniers de Linz (1964)<sup>67</sup>. Ce dernier, réputé « fonctionnaliste », a introduit dans le débat historique des méthodes d'analyse empruntées à la sociologie dont il était issu. Il proposait d'étudier le fonctionnement du régime selon une série de concepts précédemment définis comme ceux de « régime autoritaire », « pluralisme limité ». Ces travaux ont été complétés par les études historiques de Javier Tusell<sup>68</sup>, qui a inventé le concept d'« arbitrage » pour définir le rôle de Franco, il faudrait aussi évoquer les travaux de Guy Hermet<sup>69</sup>, ou de Juan Pablo Fusí<sup>70</sup>. La communauté historienne s'accorde aujourd'hui sur le fait que le franquisme, dans sa durée, ne peut pas être considéré comme un fascisme, même s'il partagea, à ses débuts, quelques points communs avec le modèle italien, hérités de la fin des années 1930. On parle plus volontiers de régime autoritaire, assez loin des totalitarismes italien et allemand. D'une part, Franco n'est pas un chef charismatique, il a construit avec habileté son image d'homme populaire et de père débonnaire de la Nation grâce à la propagande, mais il n'a jamais utilisé le discours public avec le même talent que Mussolini ou Hitler. En réalité c'est un homme peu à l'aise face à la foule et assez maladroit dans l'usage du verbe. D'autre part, Franco

---

<sup>65</sup> ABC, 22 juin 1943, p 15. "Pocos minutos antes de las siete, la banda de corpetas del Frente de la Juventud trenzó en el aire las notas del Himno Nacional: la muchedumbre se recogió instantáneamente en un severo silencio, y en seguida, millares y millares de gargantas proclamaron un "¡Franco, Franco, Franco!" como marejada de impresionante y unánime demostración de patriotismo y respecto. Acompañado por su esposa y su hija Carmen, el Caudillo fue recibido por el ministro del Ejército, general Asensio; el capitán general de la Región, teniente general Saliquet, y el delegado nacional de Deportes, teniente general Moscardó, seguidos de autoridades y jerarquías.

El trayecto desde el coche hasta el palco presidencial fue un vítor único y vibrante; y luego, durante largo rato, al aparecer el Caudillo en el sitio de honor, las ovaciones se prolongaron y aun parecían multiplicarse. Sin exageración alguna, el homenaje al Generalísimo, espontáneo et unánime, fue una rotunda prueba entusiástica de la adhesión al jefe de Estado y liberador de la Patria."

<sup>66</sup> Sur la Transition démocratique espagnole voir l'ouvrage de référence : TUSELL, Javier. *Historia de la transición, 1975-1986*, Madrid, Editorial Alianza, 1996.

<sup>67</sup> LINZ, Juan. An Authoritarian Regime: The Case of Spain. In: ALLARDT, Eric ; LITTUNEN, Yrjö. *Cleavages, Ideologies, and Party Systems. Contributions to Comparative Political Sociology*, Helsinki, The Academic Bookstore, 1964, p. 291-341.

<sup>68</sup> TUSELL, Javier. *La dictadura de Franco*, Alianza, 1988, 1996, pp. 86-105.

<sup>69</sup> HERMET, Guy. « Autoritarisme, démocratie et neutralité axiologique chez Juan Linz », *Revue internationale de politique comparée*, janvier 2006, pp. 83-94.

<sup>70</sup> FUSÍ, Juan Pablo. *Franco, autoritarismo y poder personal*, Madrid, ediciones El País, 1985.

est avant tout un militaire, il n'a qu'une culture politique très limitée et sa prise de pouvoir n'est ni démocratique, ni appuyée par un mouvement de masses. Enfin et surtout, il tolère l'existence d'un certain nombre de « familles » au sein du Mouvement National, ce qui signifie une forme de pluralisme politique, bien différent du modèle démocratique toutefois. Franco n'est qu'un arbitre suprême au sein de son régime, il se contente de répartir avec autorité les pouvoirs en jouant des rivalités (entre phalangistes, membres de l'Opus Dei, militaires) pour conforter sa propre position. En favorisant tantôt un groupe d'influence tantôt un autre, il a su diviser autour de lui sans que son pouvoir personnel ne soit jamais remis en cause par aucun des groupes. Il convient cependant de citer les auteurs qui insistent bien davantage sur les racines fascistes du franquisme, bien que leurs travaux s'inscrivent le plus souvent dans un contexte de confrontation idéologique qui tend à simplifier l'analyse d'un régime extrêmement complexe. Il s'agit de Josep Fontana<sup>71</sup>, Julián Casanova<sup>72</sup> ou encore les tout premiers travaux du spécialiste états-unien Stanley Payne<sup>73</sup>.

A partir du moment où le football est devenu la première passion des Espagnols, dépassant la tauromachie au cours des années 1940-1950<sup>74</sup>, Franco n'a fait qu'utiliser les opportunités qui s'offraient à lui par ce biais pour faire des apparitions populaires remarquées, notamment lors des finales de Coupe se disputant à Madrid. Ainsi il est à nouveau en une d'ABC le 6 juillet 1948, alors qu'il remet au capitaine du F.C. Séville le précieux trophée disputé dans le stade du Real Madrid, dans le quartier de Chamartín<sup>75</sup>. Cette même scène se reproduira en 1949 et en 1951, à chaque fois que la finale se joue à Madrid, Franco fait la une du quotidien avec la Coupe entre les mains, et le football est relégué au second plan<sup>76</sup>. Le 6 juin 1948, dans les pages sport on peut lire en principal sous titre : « Le Chef de l'Etat qui était présent lors du match depuis la loge présidentielle et qui

---

<sup>71</sup> FONTANA, Josep. *España bajo el franquismo*, Barcelone, Edición Critica, 1986.

<sup>72</sup> CASANOVA, Julián. *El pasado oculto. Fascismo y violencia en Aragón (1936-1939)*, Madrid, Siglo XXI, 1992.

<sup>73</sup> PAYNE, Stanley. *Falange. Historia del fascismo español*, Paris, Ruedo Ibérico, 1965.

<sup>74</sup> DURAN FROIX, Jean Stéphane. «Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante)», *Du loisir aux loisirs dans l'Espagne du XVIII au XXème siècle*, 2006, Les travaux du CREC en ligne, n°2. (Article consulté en février 2011) <<http://crec.univ-paris3.fr/loisirs/03-duran.pdf>>

<sup>75</sup> Annexe 2.

<sup>76</sup> ABC, 6 juillet 1948; ABC, 31 mai 1949; et ABC, 29 mai 1951.

a remis la coupe au capitaine de l'équipe lauréate, a été largement ovationné.<sup>77</sup> » Comme un symbole de l'abandon progressif de la rhétorique fasciste et d'une certaine volonté de normalisation internationale du régime au fil des années, on observe qu'en 1957 pour la première fois alors qu'il remet un trophée footballistique, Franco ne fait pas la une d'*ABC*. Pourtant c'est un événement majeur puisqu'il vient d'offrir au Real Madrid sa deuxième Coupe d'Europe consécutive qu'il a lui-même présidé dans le stade de Chamartín, que l'on nomme désormais stade Santiago Bernabéu<sup>78</sup>. Le Généralissime est cependant en photo en page 5 avec la Coupe d'Europe dans les mains<sup>79</sup> et il y a également un article en pages sport dédié à l'acclamation qu'il a reçue de la part du public, on y insiste encore une fois sur la présence de sa famille : « alors qu'ils apparaissaient devant la balustrade de la loge, la foule offrit à Son Excellence, qui était accompagné de sa femme doña Carmen Polo de Franco, une salve d'applaudissements prolongés<sup>80</sup> ». Ces références récurrentes à la famille du dictateur, qui l'accompagne ici au stade, permettent de mettre en lumière un autre aspect essentiel de l'idéal de vie promu par le régime. Le discours traditionnaliste met toujours en valeur la famille qui est l'un des piliers du fonctionnement de l'Etat franquiste. Au même titre que le syndicat vertical, l'Eglise ou l'armée, la famille est un facteur de la stabilité de l'Etat et une marque de l'emprise de l'Eglise catholique sur la société.

Le franquisme est avant tout un régime de réaction, un régime conservateur qui entend défendre des traditions contre les idéologies qui menacent l'Espagne. La première et la plus dangereuse de ces menaces est le communisme. Toutes les mesures répressives et liberticides du régime s'appuient sur une vision du monde simpliste et dichotomique issue de la guerre civile. La lutte contre le communisme est à la source même de la légitimité du pouvoir. Or, le football a mis Franco dans une position délicate lorsqu'en 1960 l'Espagne doit affronter l'Union soviétique dans le quart de finale de la toute première Coupe d'Europe des Nations. Il était prévu que les demi-finales et la finale se disputent en Espagne. Mais que faire si l'URSS élimine l'Espagne ? Il est inenvisageable qu'une équipe

---

<sup>77</sup> *ABC*, 6 juillet 1948, p. 13. «*El Jefe del Estado, que presenció el partido desde el palco presidencial y entregó la copa al equipo vencedor, fué largamente ovacionado.*» Voir également Annexe 2.

<sup>78</sup> A partir de janvier 1955, l'assemblée générale du club décide de changer le nom du stade pour honorer le président du club. Voir plus loin, La Partie II, Chapitre 4, p. 86.

<sup>79</sup> Annexe 5.

<sup>80</sup> «*El Jefe del Estado, aclamado por el público*», *ABC*, 31 mai 1957, p. 53.

soviétique reçoive en terre espagnole une quelconque distinction sportive. Pour se prémunir d'un tel péril, la décision suivante est prise :

« En ce qui concerne la phase finale de la Coupe d'Europe des Nations, il a été décidé que dans le cas où la Russie serait éliminée par l'Espagne, cette phase finale se jouerait en terrain espagnol du 3 au 10 juillet prochain, mais que si l'Espagne était éliminée par la Russie, la phase finale se jouerait en terrain français du 26 juin au 3 juillet prochain.<sup>81</sup> »

Cette annonce passe presque inaperçue puisqu'elle est publiée à la fin de cinq pages sport dédiées à la cinquième victoire consécutive du Real Madrid en finale de Coupe d'Europe, il n'y a pas d'article isolé pour traiter cette information. D'une manière générale, le lectorat de *ABC* sera très mal informé de l'évolution des discussions au sujet de ce match prévu entre deux ennemis diplomatiques séculaires. Il n'est pas fait mention de ce match pendant une semaine, alors que le 26 mai, on apprend dans un minuscule encart de quelques lignes que « le match Espagne – Russie (est) suspendu<sup>82</sup> », aucune précision n'est apportée. « La fédération espagnole de football a communiqué à la F.I.F.A. qu'étaient suspendues les rencontres de football entre les sélections de l'Espagne et de l'U.R.S.S., valant pour la Coupe d'Europe des Nations.<sup>83</sup> » On notera par ailleurs l'usage très exceptionnel dans cet article du terme « U.R.S.S. » car la seule dénomination admise dans l'Espagne franquiste était celle de Russie, comme un négationnisme du succès de la Révolution bolchevique et du caractère socialiste de l'Etat soviétique. Enfin le 1er juin, *ABC* informe son lectorat que « la Russie n'a pas accepté de jouer en terrain neutre avec l'Espagne<sup>84</sup> ». Le quart de finale n'aura donc jamais lieu et l'Espagne se retire de la compétition en prétextant dans les colonnes du principal quotidien national un refus des autorités soviétiques d'accepter les conditions espagnoles. Il se trouve en réalité que l'équipe nationale d'Espagne était tellement médiocre qu'une élimination paraissait se dessiner comme une évidence<sup>85</sup>. Afin d'éviter l'humiliation à domicile, les autorités sportives ont refusé de se plier au règlement officiel de la compétition puis décidé de s'en

---

<sup>81</sup> *ABC*, 19 mai 1960, p. 77. « en cuanto a la fase final de la Copa de Europa de las Naciones, se ha decidido que en caso de que Rusia fuera eliminada por España, esta fase final se jugaría en campos españoles del 3 al 10 de julio próximo, pero que si España fuera eliminada por Rusia, la fase final se jugaría en campos franceses del 26 de junio al 3 de julio próximos. »

<sup>82</sup> «El partido España-Rusia, suspendido», *ABC*, 26 mai 1960, p. 69. «La Federación Española de Fútbol ha comunicado a la F.I.F.A. que quedan suspendidos los encuentros de fútbol de las selecciones nacionales de España y de U.R.S.S., valederos para la Copa de Europa de las Naciones.»

<sup>83</sup> *Idem*

<sup>84</sup> «Rusia no ha aceptado de jugar en campos neutrales con España», *ABC*, 1er juin 1960, p. 51.

<sup>85</sup> Sur le niveau de l'équipe nationale voir plus loin Partie I, Chapitre 2, p. 76.

retirer. Selon Dunan Shaw<sup>86</sup>, cette décision a été prise en conseil des ministres, notamment à la suite des pressions de Camilo Alonso Vega, ministre de l'Intérieur entre 1957 et 1969. Ce dernier aurait rappelé que de nombreux militaires ont souffert sur le front russe, avec lui, au sein de la « Division Azul » pendant la Seconde Guerre mondiale. Il aurait ainsi réussi à convaincre le ministre des Affaires Etrangères Fernando María Castiella de retirer la sélection nationale de la toute nouvelle compétition européenne plutôt que d'aller disputer un match de football en URSS. Cet épisode très symbolique démontre l'influence qu'a pu avoir le monde politique dans la sphère sportive au cours de notre période. Ce type d'intervention radicale reste toutefois exceptionnel.

---

<sup>86</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

## *Quelle Espagne au sortir de la guerre civile ?*

Comme nous venons de le voir, on peut donc appréhender les grandes lignes de la nature du régime franquiste à travers l'analyse des événements footballistiques. Nous avons sélectionné trois grandes dates de l'histoire du Real Madrid qui permettent de percevoir les trois caractéristiques majeures de l'Espagne du premier franquisme.

Bien que l'on ne puisse parler de dictature militaire à part entière, le régime de Franco est un régime dominé par l'armée. Au-dessus des querelles d'influence incessantes entre phalangistes et technocrates de l'Opus Dei, les militaires ont toujours gardé une place prépondérante au sein du système. Et Franco, conscient mieux que quiconque de son poids, s'est toujours assuré de ne pas trop mécontenter la hiérarchie de sa propre corporation d'origine. Les hauts gradés ont toujours eu des places de choix au conseil des ministres et, comme nous le verrons plus loin, ils ont eu la mainmise sur l'administration sportive. Le 23 juin 1947, le Real Madrid remporte à La Corogne sa deuxième Coupe du Généralissime consécutive et le représentant du Chef de l'Etat qui remet au capitaine madrilène le trophée n'est autre que le ministre de la Marine, l'amiral Francisco Regalado Rodriguez. Ce dernier est d'ailleurs en une d'*ABC* le lendemain aux côtés des vainqueurs du jour<sup>87</sup>. Cette mise en avant d'un militaire proche de Franco est assez rare tant l'armée s'est montrée aussi influente que discrète durant toute la dictature. L'amiral Regalado, qui présida cette finale de 1947 est un ami de longue date du Généralissime, il avait participé avec lui au soulèvement de juillet 1936. A son image, les militaires ont eu un poids considérable dans les nouvelles instances sportives de l'après guerre civile. Il n'y a pas de ministère des sports dans le régime franquiste, mais une administration contrôle toute la politique sportive nationale, il s'agit de la Délégation Nationale des Sports (Delegación Nacional de Deportes, DND). La DND fut créée par décret le 22 février 1941, elle est l'un des départements du Mouvement National et tient lieu de Comité National Olympique Espagnol, en contradiction totale avec les règles apolitiques de l'Olympisme<sup>88</sup>. La DND est composée presque exclusivement de phalangistes mais son président est un militaire, il s'agit du héros de l'Alcazar de Tolède en 1936, le général José Moscardó, il avait résisté

---

<sup>87</sup> *ABC*, 24 juin 1947.

<sup>88</sup> Voir : Comité International Olympique, *Charte Olympique*, Lausanne, CIO, 2004.

durant trois mois au siège des troupes républicaines, ce qui lui confère une certaine popularité bien qu'il ne soit pas du tout réputé pour ses compétences dans le monde du sport. Nous verrons dans la seconde partie de ce travail que le Real Madrid a lui aussi compté beaucoup de militaires dans ses instances dirigeantes.

La seconde caractéristique du régime que l'on peut souligner est le poids de l'Eglise catholique. La société espagnole du milieu du XXe siècle est profondément chrétienne. Ainsi lorsque le Real Madrid a achevé la construction de son grand stade en 1947, il convient de le faire bénir pour s'assurer de la protection divine. Le match d'inauguration du nouveau stade de Chamartín a lieu en décembre 1947 face au club portugais du Belenenses de Lisbonne et on apprend dans *ABC* qu'aura lieu « dans la matinée, en plein milieu du terrain, une messe et une bénédiction du stade<sup>89</sup> ». L'Eglise catholique est présente partout dans l'Espagne de Franco, à tous les étages de la société, dans chaque parcelle de la vie publique. A tel point que certains auteurs parlent de national-catholicisme<sup>90</sup> pour décrire le régime de l'après-Seconde Guerre mondiale, ou encore de fascisme clérical<sup>91</sup>, non sans insinuer une certaine parenté avec les régimes de l'Axe défait. La confessionnalisation de l'Espagne doit s'entendre avec la légitimation *a posteriori* de la guerre civile comme croisade contre le communisme. Il est donc tout à fait logique que le football, comme n'importe quelle activité, n'échappe pas à l'influence de l'Eglise.

« La messe solennelle dans la matinée fut écoutée par plusieurs milliers de socios et d'invités et parmi eux le président et les dirigeants du Belenenses. Ensuite, le père Soria bénit le terrain, et le président, M. Bernabéu, prononça quelques mots pour souligner la foi et le sentiment chrétien et sportif du Madrid et des madrilènes. <sup>92</sup> »

La bénédiction du nouveau stade permet de percevoir la religiosité de cette société espagnole, très attachée à ses traditions catholiques. Les valeurs chrétiennes sont

---

<sup>89</sup> «Hoy por la tarde se celebrara el partido inaugural del Estadio de Chamartín», *ABC*, 14 décembre 1947, p. 25. «*Por la mañana, en el propio terreno, misa y bendición del campo*».

<sup>90</sup> BOTTI, Alfonso. *Cielo y dinero. El nacionalcatolicismo en España (1881–1975)*, Madrid, Alianza Editorial, 1992.

<sup>91</sup> TREVOR-ROPER, Hugh. The Phenomenon of Fascism. In: WOOLF, Stuart (dir.). *Fascism in Europe*, Londres, Methuen, 1981, p. 26-28.

<sup>92</sup> «En la solemne inauguración del estadio de Chamartín, el Real Madrid venció al Belenenses, de Lisboa, por tres goles a uno», *ABC*, 16 décembre 1947. «*La misa solemne por la mañana fue oída por varios miles de socios e invitados y entre estos el presidente y los directivos del Belenenses. Luego, el padre Soria bendijo el terreno, y el presidente, Sr. Bernabéu, pronunció unas palabras para subrayar la fe y el sentido cristiano y deportivo del Madrid y de los madriños.*»



perpétuellement mises en avant, et on fait aussi appel à la charité pour juguler une situation économique et sociale catastrophique après presque trois ans de guerre civile. Dans une Espagne dévastée par la famine et la misère, on peut lire au beau milieu de la page sportive du quotidien *ABC* du 28 novembre 1939 : « Madrilène : face à un hiver rude, ta condition d'Espagnol t'impose le devoir d'apporter le confort et la chaleur dans les foyers de tes frères. Offre généreusement les habits que tu as en trop.<sup>93</sup> » Huit ans plus tard, la situation ne s'est guère améliorée en raison de la politique isolationniste espagnole. Ainsi, au cours de cette cérémonie d'inauguration de 1947, il ne faut pas perdre de vue que c'est au cœur d'une Espagne coupée du monde que va se dérouler le match inaugural. Il convient donc de prendre en compte la nature de l'adversaire du Real Madrid pour comprendre la dernière caractéristique de cette dictature.

Si le Real Madrid a invité les Portugais de Lisbonne pour ce match amical de prestige c'est parce que personne d'autre en Europe ne voulait venir disputer un match en Espagne. Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, les démocraties triomphantes ont publié une déclaration tripartite condamnant le régime franquiste qui avait largement collaboré avec les fascismes pendant la guerre. Derrière un discours officiel construit a posteriori de neutralité et de grande fermeté face aux exigences de l'Allemagne, Franco avait en réalité négocié avec Hitler les conditions d'un éventuel engagement de l'Espagne au sein des forces de l'Axe, et ce à l'encontre de l'avis de l'Etat major espagnol franchement hostile à un nouveau conflit<sup>94</sup>. La nature de cette négociation et de la position de l'Espagne face au conflit mondial a été étudiée notamment par Rafael García Pérez<sup>95</sup> et Javier Tusell<sup>96</sup>. Mais le Généralissime, qui aurait souhaité obtenir le Maghreb français en plus de reprendre Gibraltar, s'est montré un peu trop ambitieux au vu des faibles ressources que l'Espagne dévastée était en mesure de mettre à la disposition de l'Allemagne. D'autre part, Franco ne souhaitait pas se brouiller avec le voisin portugais soutenu par l'Angleterre, ni mettre l'Espagne en danger de destruction totale. Ses généraux ont informé le *Caudillo* à plusieurs reprises du risque immense que représenterait pour

---

<sup>93</sup> *ABC*, 18 novembre 1939, p.13. « *Madrileño: frente al duro invierno, tu condición de español te impone el deber de llevar consuelo y calor a los hogares hermanos. Entrega generoso las prendas que te sobren.* »

<sup>94</sup> DEFORNEAUX, Marcelin. *L'Espagne de Franco pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, L'Harmattan, 2007.

<sup>95</sup> GARCÍA PEREZ, Rafael. *Franquismo y tercer Reich*, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1994.

<sup>96</sup> TUSELL, Javier. *Franco, España y la Segunda Guerra mundial*, Madrid, Ediciones Temas de hoy, 1995.

l'Espagne un engagement total aux côtés d'Hitler. L'envoi sur le front russe de la célèbre « Division Bleue » en 1941 ne fut que la rétribution du soutien nazi lors de la lutte contre les communistes pendant la guerre civile. Après la victoire totale des Alliés, la Note Tripartite (France, Etats-Unis, Royaume-Uni) du 4 mars 1946, condamnant sévèrement le régime du Pardo, officialise la mise à l'écart de l'Espagne sur la scène diplomatique tant que le régime dictatorial resterait au pouvoir. A partir de cette date, s'ouvre pour l'Espagne un long isolement international qui durera jusqu'en 1953. Cette situation d'isolement total du régime a été analysée par Florentino Portero<sup>97</sup>. Ainsi, lorsque le Real Madrid cherche un adversaire étranger prestigieux pour inaugurer le stade flambant neuf de Chamartín en 1947, il ne trouvera guère que les Portugais de Lisbonne pour répondre favorablement à l'invitation. Dans *ABC*, on se félicite de l'organisation de ce match, qui offre « une attente extraordinaire<sup>98</sup> ». Il faut dire que les contacts avec l'étranger sont très rares dans l'Espagne des années 1940. L'Espagne n'est pas admise à l'Organisation des Nations Unies, à la suite d'une résolution proposée par le Mexique, à cause de ses relations ambiguës avec les totalitarismes avant et pendant la Seconde Guerre mondiale. Par conséquent elle ne fait pas non plus partie des grandes organisations internationales qui y sont affiliées comme la FAO (*Food and Agriculture Organization*), l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé), ou l'UNESCO (Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture). D'une manière générale, le régime franquiste est condamné par l'ensemble de la communauté internationale avec fermeté jusqu'en 1950, notamment par les membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU, à l'exception notable du Royaume-Uni, qui s'opposa par exemple à la proposition soviétique de soutien actif aux forces démocratiques espagnoles<sup>99</sup>. Churchill et ses successeurs défendirent une attitude de non-ingérence à l'égard des affaires internes de l'Espagne. Au contraire de la France, en raison d'une opinion publique résolument antifranquiste et de l'engagement des émigrés espagnols dans la Résistance française. Rappelons que c'est depuis la France, et avec le soutien tacite de l'Etat, que partit en octobre 1944 le projet raté d'invasion du Val D'Aran par des troupes d'émigrés espagnols, dans le but de renverser le régime franquiste. Après le départ de la grande majorité des représentations diplomatiques étrangères de Madrid en 1946, le seul allié dont disposera Franco durant les années d'isolement sera le régime de Perón en Argentine, avec lequel l'Espagne maintint quelques accords commerciaux, et

---

<sup>97</sup> PORTERO, Florentino. *Franco aislado. La cuestión española 1945-1950*, Madrid, Aguilar, 1989.

<sup>98</sup> *ABC*, 14 décembre 1947, p.25. "Extraordinaria expectación".

<sup>99</sup> PORTERO, Florentino. *Op. cit.*

l'*Estado Novo* de Salazar au Portugal. Cela explique donc pourquoi en 1947 le Real Madrid ne trouve guère d'autre adversaire pour un match de gala lors de l'inauguration du grand stade de Chamartín. De la même manière, entre 1939 et 1949, l'équipe nationale d'Espagne n'a trouvé que cinq Nations pour l'affronter en match amical<sup>100</sup> : L'Allemagne nazie, l'Italie fasciste, la France de Vichy, le Portugal de Salazar et la Suisse... L'isolement de l'Espagne fut donc également un isolement sportif. Dans le discours officiel toutefois, l'isolement s'appelle « autarcie » et « autosuffisance », et c'est un choix autant qu'une nécessité pour dynamiser l'industrie et donc l'économie nationale. Nous verrons plus loin que par chance pour Franco, le déclenchement de la Guerre froide devait offrir à sa dictature un nouveau statut et de nouveaux soutiens inespérés.

En ce qui concerne la situation économique et sociale de l'Espagne au sortir de la guerre civile, elle est tout simplement catastrophique. Le pays vit dans une pénurie chronique d'énergie et de nourriture. Durant le premier franquisme, les Espagnols vivent au rythme des rationnements alimentaires et du marché noir, qui représente environ 10% de l'économie nationale<sup>101</sup>. La politique industrielle de substitution des importations est un désastre économique. Il faudra attendre 1957 et la hausse des importations de pétrole en provenance des Etats-Unis pour que le niveau de vie des Espagnols ainsi que les niveaux de production dépassent leur niveau de 1936<sup>102</sup>. Rappelons que durant la même période l'ensemble de l'Europe occidentale connaît un grand essor économique qui permet par ailleurs le développement de l'Etat providence. Ce décalage immense entre des dynamiques économiques radicalement opposées crée un fossé avec le reste de l'Europe que l'Espagne mettra presque quarante ans à combler.

---

<sup>100</sup> SHAW, Duncan. *Op. cit.*

<sup>101</sup> MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Patria, pan y justicia. Nivel de vida i condicions de treball a catalunya 1939-1951*, Barcelona, La Magrana, 1985.

<sup>102</sup> MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Historia de España, XVIII, Historia contemporánea, Historia política, 1939-2000*, Madrid, ISTMO, 2001, p.114.

## *Que reste-t-il du football et du Real en 1939 ?*

Dès la fin de la guerre civile, les instances sportives ont tenté de réorganiser les compétitions nationales qui avaient disparu du fait de la scission du pays pendant plus de deux ans. Dès l'année 1939 des championnats régionaux sont organisés, puis le championnat national, interrompu depuis 1936, reprend son cours le 5 décembre 1939. Les équipes qui forment ce championnat sont à peu près les mêmes que celles de l'avant-Guerre<sup>103</sup>. Cependant tous les clubs ne sortent pas indemnes du conflit et le Real est sans aucun doute l'une des formations les plus touchées. Pour saisir l'ampleur du désastre il convient de rappeler qu'en 1936, le Madrid F.C., qui avait perdu son titre de « Real » avec la proclamation de la République en 1931, était l'un des meilleurs clubs du pays. Il avait fini second du Championnat, et avait remporté la Coupe d'Espagne. Après la victoire du Front Populaire en 1936, un Comité de saisie de la fédération sportive ouvrière fut mis en place. Certains joueurs rejoignirent le camp républicain pour combattre, d'autres fuirent le pays vers l'Amérique latine, la plupart des dirigeants abandonnèrent le club<sup>104</sup>. Les locaux de la direction du club restèrent fermés après le 18 juillet car les élites étaient suspectées de soutenir le soulèvement militaire. Les dirigeants ont tous disparu pendant un moment avant que le Madrid F.C., en voie de décomposition, demande son incorporation au championnat catalan pour maintenir une activité sportive. Mais après le refus catégorique du F.C. Barcelone d'intégrer l'éternel rival dans sa compétition catalane, le club de Madrid entre en sommeil et suspend son existence en octobre 1936. Pourtant il semble que la majorité des clubs catalans étaient favorables à ce projet : « *defensar Madrid es defensar Catalunya* »<sup>105</sup>. « Sur les 20 joueurs qui évoluaient au club le 18 juillet 1936, 14 continueront à jouer après la guerre, 3 prendront le chemin de l'exil, et les 3 autres prirent leur retraite de façon plus ou moins forcée<sup>106</sup>. » Ainsi en 1939, le Madrid F.C., qui retrouvera son titre de « Real » en 1941, est en situation de faillite économique, il n'a presque plus de joueurs à disposition, son ancien président Sanchez Guerra (ancien

---

<sup>103</sup> L'Athletic-Aviación de Madrid a cependant intégré ce championnat de manière contestée, nous y reviendrons dans la Partie III, Chapitre 7, p. 159.

<sup>104</sup> Voir BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002.

<sup>105</sup> Citation issu de BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p.178.

<sup>106</sup> GONZALEZ CALLEJA, Eduardo. « Le Real de Madrid, 'équipe du régime' ? Football et enjeux politiques pendant la dictature de Franco ». In : GASTAUT, Yvan ; MOURLANE, Stéphane. *Le Football dans nos sociétés. Une culture populaire 1914-1998*, Paris, Autrement, 2006.

secrétaire général du Président de la République) est en prison, il n'a plus d'abonnés non plus, et la plupart des trophées et archives du club ont disparu. Par ailleurs l'ancien vice-président Gonzalo Aguirre Martos est mort assassiné par les milices républicaines tout comme le trésorier Valero Rivera Ridaura qui fut fusillé. Encore plus grave dans la perspective d'un redressement, le club n'a plus de stade à disposition, puisque l'enceinte de Chamartín, qui avait été peu touchée avant l'entrée des troupes nationalistes dans Madrid, a servi en 1939 de camp de concentration pour les prisonniers politiques républicains et ses parties en bois ont servi de combustible. Il faudra une série de travaux qui dureront jusqu'en octobre 1939 pour réparer le stade. Une messe fut donnée pour le premier match joué par le Real Madrid à domicile après la guerre civile.

« Une messe a été célébrée dans la matinée du dimanche dans le stade rénové de Chamartín, à laquelle ont assisté le gouverneur militaire, M. Sáez de Buruaga ; le président de la fédération nationale, des dirigeants et de nombreux *socios*.

Plus tard furent déposées plusieurs couronnes dans le petit monument commémoratif, pendant que le doyen des dirigeants du Madrid prononçait quelques mots d'hommage en l'honneur de Ceux du Club madridiste qui sont tombés (*Los Caídos*), cela se finit par les *vivas* rituels<sup>107</sup> »

Inutile de préciser que les véritables causes de la dégradation du stade n'ont jamais été évoquées dans le quotidien *ABC*. On peut seulement lire une description des dégâts en avril 1939, on y parlait de « stade inutilisable »<sup>108</sup> et de « terrain de jeu dans des conditions désastreuses »<sup>109</sup>. L'état du stade est tellement piteux que le journaliste se montre même très pessimiste : « Pourra-t-on jouer à Chamartín cette saison ? Certainement non.<sup>110</sup> » L'avenir donnera tort à ces lignes mais le stade étant la principale source de revenu du club, les perspectives eurent été très sombres sans la présence de deux banquiers (le marquis de Bolarque et López Quesada) dans la « Junte de Sauvetage » du club qui se forma en mai 1939. Un homme est à l'origine de la résurrection du club, il s'agit de Pablo Hernández Coronado<sup>111</sup>. Il fut tour à tour gardien, arbitre, journaliste, puis était devenu le

---

<sup>107</sup> « Misa en el campo de Chamartín », *ABC*, 24 octobre 1939, p.16. « En la mañana del domingo se celebró una misa en el restaurado campo de Chamartín, a la que asistieron el gobernador militar, Sr. Sáez de Buruaga; presidente de la Federación nacional, directivos y numeroso socios.

Más tarde, en el pequeño monumento conmemorativo fueron depositadas varias coronas, mientras el más antiguo presidente del Madrid pronunciaba unas palabras de homenaje en honor de los Caídos del Club madridista, que terminaron con los vivos de ritual. »

<sup>108</sup> *ABC*, 25 avril 1939, p.26. « El campo está inservible »

<sup>109</sup> *ABC*, 25 avril 1939, p.26. « El terreno de juego está en condiciones desastrosas »

<sup>110</sup> *ABC*, 25 avril 1939, p.26. « ¿Se podrá jugar en Chamartín en la actual temporada? Seguramente no. »

<sup>111</sup> Sur le rôle de Coronado dans le sauvetage du Real Madrid, voir BAHAMONDE MAGRO Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p.177.

directeur technique de Madrid avant-guerre et avait fait tout son possible avec l'aide de l'entraîneur Paco Bru (lui-même catalan d'adoption) lors de la tentative avortée d'incorporation du club dans le championnat de Catalogne en 1936 pour ainsi le maintenir en activité. Coronado a réuni quelques fidèles en 1939 pour éviter la disparition du Madrid F.C., parmi eux on note la présence de Santiago Bernabéu, et surtout du général d'armée Adolfo Meléndez qui devint le nouveau président. Le club s'est donc endetté pour financer la réparation du stade de Chamartín. Mais ce n'est pas tout, ce premier match joué dans le stade rénové en octobre 1939, comptant pour le championnat de Castille face au grand rival de l'Athletic-Aviación de Madrid, démontra le pur et simple manque de joueurs du Madrid F.C., en dépit de la courte victoire (2-1). Six semaines plus tard débutait le championnat national et le club phare de l'avant-guerre dû réaliser qu'il n'était désormais plus en mesure de disputer les premières places. L'article d'*ABC* résumant les résultats de la première journée de championnat est éloquent :

« Mauvais départ dans le tournoi de Liga pour certaines équipes qui en d'autres temps monopolisaient les titres. Pour le moins, cela permet de donner un avertissement précoce aux dirigeants de la gravité du danger auquel ils paraissent exposés et, par conséquent, et les oblige à trouver rapidement des solutions efficaces.

Pour le Madrid comme pour l'Athletic de Bilbao, les temps sont durs, et la défaite sur leur propre terrain, plus qu'un revers, est la confirmation d'un manque de joueurs, car on peut difficilement s'improviser comme tel<sup>112</sup>. »

Avec des finances très clairement dans le rouge, le Madrid C.F. ne pouvait plus se permettre de reprendre sa politique de recrutement de grands joueurs comme il le faisait au début des années 1930. Entre 1939 et 1943, le club vivote sans remporter de succès, en gérant au quotidien une situation financière préoccupante qui traduit la situation globale de l'Espagne durant ces mêmes années. Il a par exemple la possibilité de recruter l'excellent gardien de Séville, Guillermo Eizaguirre. Ce dernier est décrit comme le meilleur gardien d'Espagne et comme le successeur de l'illustre Zamora<sup>113</sup>. Mais face à la proposition de

---

<sup>112</sup> *ABC*, 15 décembre 1939, p. 13. « *Mal comienzo del torneo de Liga para algunos de los grandes equipos que en otro tiempo monopolizaron los títulos. Menos mal que ello advierte precozmente a los directores del grave peligro a que parecen expuestos y, consecuentemente, impone la obligación de hallar rápidas y eficaces soluciones.*

*Para el Madrid como para el Athletic Bilbaínos, los tiempos son malos, y la derrota en los propios campos, más que un descalabro, resulta la confirmación de una falta de jugadores, que difícilmente pueden improvisarse.* »

<sup>113</sup> Ricardo Zamora est le meilleur gardien de l'histoire du championnat d'Espagne, le trophée de meilleur gardien remis chaque année porte d'ailleurs son nom. Il a évolué au Real Madrid avant la guerre, puis a été

cession du club de Séville, Coronado répond au club andalou que le Madrid n'a « même pas cinq centimes<sup>114</sup> » dans ses caisses. Il faut dire que la rénovation du stade a coûté cher et que ce même stade est la principale source de revenu du club. D'autant plus que le « capital joueur » a été quasiment entièrement perdu durant la guerre. Il y a notamment un joueur madrilène, Monchín Triana, qui fut fusillé lors des massacres de Paracuellos (7-8 novembre 1936), dans la banlieue de Madrid, lors des épisodes sanglants de la « terreur rouge ». Soupçonné par les troupes républicaines d'être nationaliste il fut exécuté comme des milliers d'autres prisonniers. Un trophée footballistique portera son nom durant la période franquiste entre 1952 et 1968<sup>115</sup>. Deux joueurs de Madrid, Pedro Regueiro et Emilín ont quand à eux intégré l'équipe basque qui s'est formé pendant la guerre pour récolter des fonds afin de soutenir l'effort de guerre du gouvernement autonome basque contre les troupes franquistes<sup>116</sup>. Cette équipe *euskadi* réalisa une tournée européenne (France, URSS, Norvège) puis américaine avant d'intégrer le championnat mexicain en 1939. La plupart des joueurs basques qui ont participé à cette aventure ne sont donc jamais rentrés en Espagne, la fédération espagnole essayera par ailleurs de les faire disqualifier par la FIFA. Le 6 décembre 1939, Pablo Hernandez Coronado informe la fédération espagnole de football (FEF) de la liste complète des *socios* du club morts pendant la guerre civile, on y retrouve donc l'ancien joueur Monchín Triana ainsi que le bien plus célèbre José Antonio Primo de Rivera, fondateur de la Phalange espagnole.

Malgré cette situation particulièrement difficile, la reconstruction du club se fera petit à petit entre 1939 et 1943, le club ne remportant aucun trophée. On notera cependant des performances remarquées en Coupe du Généralissime, avec notamment deux finales perdues en 1940 et 1943<sup>117</sup>. Il recouvre également peu à peu son nombre de *socios* d'avant-guerre, soit environ 6 000<sup>118</sup>. D'une manière générale, en 1943, le Real Madrid C.F.

---

emprisonné par les Républicains en 1936 avant de fuir et de jouer à Nice. Il reviendra en Espagne en tant qu'entraîneur après la guerre.

<sup>114</sup> Voir l'intégralité de ce courrier dans BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. Cit.*, p. 196.

<sup>115</sup> Voir GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalon, 1980, p.17.

<sup>116</sup> Voir FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *El futbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, San Martin, Madrid, 1990.

<sup>117</sup> Résultats du Madrid C.F. entre 1939 et 1943 :

1939-40 : 4<sup>ème</sup> de la Liga. Finale de Copa.

1940-41 : 6<sup>ème</sup> de la Liga. 1/8 de finale de Copa.

1941-42 : 2<sup>nd</sup> de la Liga. ½ finale de Copa.

1942-43 : 10<sup>ème</sup> de la Liga. Finale de Copa.

<sup>118</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p. 197.

semble bien loin du niveau sportif et économique des clubs qui désormais dominent le football espagnol, à savoir le F.C. Barcelone et surtout l'Atletic de Aviación de Madrid mais il se stabilise au plus haut niveau national, ce qui était loin d'être acquis à la fin de la guerre civile.



## Chapitre 2 – Le football sous la dictature franquiste

Les vainqueurs de 1939 ont imposé au football comme au reste de la société un nouveau modèle fonctionnel en adéquation avec les principes du phalangisme. Il faut rappeler que ces principes ont très largement évolué au gré du contexte international, passant d'une imitation à peine feinte du fascisme italien au moins jusqu'en 1943, à un modèle plus national, et moins idéologisé.

### *La vision franquiste du sport*

Dès les années 1920, le gouvernement de Miguel Primo de Rivera avait déjà relativement militarisé le sport espagnol, cette militarisation sera achevée sous le franquisme. D'inspiration fasciste, l'idée phalangiste qui va s'imposer avec la victoire des nationalistes est de faire du sport un moyen d'intégration nationale au service du régime. Le programme sportif du nouveau régime est exposé de manière relativement explicite dans *ABC* dès la fin de la guerre civile en avril 1939, on peut y percevoir un plan particulièrement ambitieux qui semble avoir été mûrement réfléchi et qu'il ne reste plus qu'à mettre en application :

« Il y a plusieurs mois, depuis le poste de dirigeant que tenait déjà le général Moscardó au château de Raïmat, l'illustre chef me parla très largement de ses projets en relation avec la présidence du Conseil national des Sports dont le Généralissime Franco l'avait honoré récemment. [...] Le général aborda trois points essentiels sur lesquels je souhaite revenir brièvement pour qu'ils servent d'orientation dans l'instant présent [...].

Plus important que le sport – gaspillage d'énergies physiques qui pourraient être considérées comme superflues - il s'agira surtout d'apporter une attention spéciale et une orientation à la culture physique nationale. Pour celle-ci, à un programme espagnolissime et bien orienté, d'amplitude jamais atteinte, s'ajouteront les activités des « clubs », les fédérations et toutes les entités ; tenant bien en compte que jusqu'où ce sera possible, et dans un futur immédiat, l'éducation physique sera obligatoirement imposée, pas seulement dans les collèges et les universités, mais aussi dans les administrations officielles, comme les ministères, les mairies, etc., et toujours en convenance logique avec l'âge, le sexe, et le style de vie antérieur des employés ainsi qu'avec les autres conditions que par la force des choses il faudra considérer.

Le sport, selon l'acception entendue, ne pourra pas être une joyeuse fête à laquelle s'adonneraient capricieusement ceux qui le voudraient comme ils le voudraient, il faudra qu'il respecte d'indispensables conditions, et parmi elles « précisément » le fait que ceux qui en font

doivent être physiquement aptes, ce qui ne sera possible qu'avec l'éducation physique dont je parlais dans le paragraphe antérieur, et que devront faire « obligatoirement » les dits sportifs.

Et troisième point : la direction des entités sportives, ou de tout ce qui a pour objet de veiller à la culture physique, ne sera pas organisée en fonction d'assemblées, de « clubs », ou d'élections plus ou moins troubles, et non plus selon des autodésignations capricieuses. Le Comité national des Sports aura très vite son règlement étudié et clair, et à celui-ci, aux normes qu'il dictera, devront se référer les intéressés en matière de direction de tout type d'entité en relation avec l'éducation physique et les sports.<sup>119</sup> »

Le programme du général Moscardó est assez similaire à celui proposé par les régimes totalitaires (soviétique inclus), il s'agit de rendre le sport accessible à tous et même de l'imposer à tous selon un effort national important. On note bien qu'en dehors du cadre compétitif des « clubs » et des fédérations, il est question de créer une activité sportive obligatoire pour tous les Espagnols, intégrée à leur activité professionnelle en ce qui concerne les employés du secteur public. Cependant, il n'est pas fait mention ici du coût d'un tel projet. Car si l'Italie fasciste ou l'URSS stalinienne ont réussi à créer un modèle de sport de masse semblable grâce à l'action énergique des syndicats et grâce à un investissement important en ce sens de la part de l'Etat, on peut émettre de sérieux doutes sur la capacité financière de l'Espagne du premier franquisme à faire face aux dépenses que suppose un tel projet alors que l'économie du pays tourne au ralenti et que le pays est lui-même dévasté. D'autre part, on note qu'un fonctionnement démocratique des associations sportives est désormais hors de propos, et que le régime entend bien calquer au monde sportif sa conception autoritaire de la gestion des affaires publiques. Nous

---

<sup>119</sup> « Cultura física y deportes », ABC, 25 avril 1939, p.26. *“Hace varios meses, en el puesto de mando que entonces tenía el general Moscardó en el castillo de Raymat, el ilustre jefe me habló extensamente de sus proyectos en relación con la presidencia del Consejo nacional de Deportes con que el Generalísimo Franco le había honrado recientemente.[...] Tres puntos esenciales tocó el general a los que quiero referirme brevísimamente, para que sirvan de orientación en el instante actual [...].*

*Más importante que el deporte –derroche de energías físicas que se pudieran considerar sobrantes- será el cuidado y la orientación de la cultura física nacional. A ella, a un programa españolísimo y bien orientado de amplitud nunca superada, se supeditarán las actividades de los “clubs”, las federaciones y las entidades todas; teniendo bien en cuenta que allí hasta donde sea posible, en un futuro inmediato, la educación será obligatoriamente impuesta, no ya en colegios academias y universidades, sino incluso en dependencias oficiales, como ministerios, ayuntamientos, etc., y siempre con las lógicas convencias que imponen la edad, el sexo, el género de vida anterior de los empleados y otras condiciones que por fuerza han de ser atendidas. Los deportes, en la acepción conocida, no podrán ser una alegre fiesta a la que se entregan caprichosamente los que quieren y como quieran; sino que menester será cumplir requisitos indispensables, y entre ellos “precisamente” el de resultar físicamente los que hagan, lo que sólo se conseguirá a través de esa educación física a que me refería en el párrafo anterior y que “obligatoriamente” tendrán que hacer los deportistas presuntos.*

*Y tercer punto: la dirección de entidades deportivas, o las que quieran velar por la cultura física, no será función de asambleas, de “clubs”, de elecciones más o menos reñidas, ni siquiera de autodesignaciones caprichosas. El Comité nacional de Deportes tendrá pronto su reglamento estudiado y perfilado, y a él, a las normas que dicte, habrán de atenerse puntualmente los interesados en la dirección de toda suerte de entidades en relación con la educación física y los deportes.”*

reviendrons plus loin sur le fonctionnement des associations sportives avec l'exemple du Real Madrid. Dans les faits, le régime a effectivement tenté d'utiliser le sport comme moyen de socialisation et d'embrigadement de la jeunesse au sein du Front de la Jeunesse. Cette organisation, créée en décembre 1940 à la suite de l'Organisation Juvénile de la Phalange avait pour principal objectif « la formation et l'encadrement des forces juvéniles de l'Espagne<sup>120</sup> », elle est l'une des sections de la FET-JONS. Le Front de la Jeunesse avait pour ambition d'encadrer tous les adolescents du primaire et du secondaire, avec notamment une matière dédiée à la « Formation Politique », mais aussi des activités physiques, et l'organisation de nombreuses manifestations d'ordres culturel et sportif<sup>121</sup>. Conformément à la politique de ségrégation sexuelle, les garçons suivaient une formation paramilitaire, tandis que les filles étaient plus orientées à la tenue du foyer. Au total le projet de Front de la Jeunesse était censé encadrer quelque 6,5 millions de jeunes espagnols. En réalité, on observe que cet objectif ne sera jamais atteint, en raison du faible taux de scolarisation durant les années 40 et 50, et également en raison du coût de l'adhésion à l'organisation. Ainsi, selon Ricardo Chueca Rodríguez<sup>122</sup>, le Front ne comptera jamais plus d'un demi-million d'adhérents.

En ce qui concerne le sport de haut niveau, le nouveau régime aurait souhaité imposer son rejet du professionnalisme. Dans les discours pour le moins, l'ambition est celle d'un retour à l'amateurisme coubertinien d'antan. Cependant force est de constater que depuis bien longtemps le professionnalisme s'est imposé dans le football espagnol et qu'un retour en arrière paraît inenvisageable. Toutefois, dans les colonnes d'*ABC*, on fait la promotion du vieux modèle. Ainsi, en évoquant les problèmes financiers que traverse le club de Madrid dans l'immédiat après-guerre, le journal propose de suspendre les salaires des joueurs :

« Peut-être que l'on se dirige vers la suspension des 800, 1000, ou 1.500 pesetas de salaire ; ce serait selon nous une bonne mesure.

---

<sup>120</sup> Extrait de la loi du 7 décembre 1940 instaurant le *Frente de Juventudes*

<sup>121</sup> MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Historia de España, XVIII, Historia contemporánea, Historia política, 1939-2000*, Madrid, ISTMO, 2001, p.37.

<sup>122</sup> CHUECA RODRIGUEZ, Ricardo. «Las Juventudes falangistas», *Studia Historica. Historia contemporánea*, Université de Salamanque, 1987, n° 5, p.99. (Consulté en février 2011), <[http://campus.usal.es/~revistas\\_trabajo/index.php/0213-2087/article/viewFile/6576/6573](http://campus.usal.es/~revistas_trabajo/index.php/0213-2087/article/viewFile/6576/6573)>

Pour le moment, il accueillera les joueurs qui le méritent. Et comme base pour former une bonne équipe, il pourra peut-être compter sur la coopération des excellents éléments qui sont en train d'intégrer le club de l'Aviación, formé et préparé par l'enthousiaste et grand sportif marquis de Borja.

Une telle équipe rappellera celle du bon vieux temps, les temps héroïques du Madrid primitif, de pur « amateurisme », qui, de triomphe en triomphe, de gloire en gloire, fut la base très solide sur laquelle put s'appuyer de manière inamovible ce grand Madrid F.C.<sup>123</sup> »

Dans les faits, le débat sur le professionnalisme avait eu lieu dès les années vingt au Real Madrid. La question de l'abandon de l'amateurisme avait créé de réels conflits au sein du club entre les « vieux » *socios* fondateurs du club au début du siècle et les nouveaux venus, dont la majorité était d'extraction populaire ou de la nouvelle bourgeoisie madrilène<sup>124</sup>. Ce conflit avait mis en lumière les divergences entre une conception aristocratique du sport, héritière du modèle britannique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (pratique du sport à des fins ludiques dans les *colleges* et les universités), et une vision plus démocratique qui entendait le football comme un grand spectacle auquel tout le monde devait pouvoir assister dans des stades toujours plus grands, et avec des sportifs toujours plus performants. Les nouveaux enjeux du sport de haute compétition ont finalement transformé les footballeurs en employés du club à plein-temps et leur statut d'amateurs n'était plus que fictif dès les années vingt. Selon Ángel Bahamonde Magro, les tensions au sujet de l'abandon de l'amateurisme avaient traduit l'inquiétude des anciennes élites issues du XIX<sup>e</sup> siècle face à « l'irruption populaire » dans les stades mais aussi dans les instances dirigeantes. Finalement l'intérêt général du club l'avait emporté assez rapidement, et on peut affirmer à la suite des spécialistes de la question<sup>125</sup> que le Real Madrid était, de fait, passé au professionnalisme dès l'année 1926, date à laquelle la fédération espagnole avait légalisé cet état de fait. Alors que le club était déjà géré comme une entreprise depuis plus de dix ans, la résurgence de ce débat dans les colonnes de *ABC* en 1939 semble un peu anachronique. Le journal exprime son accord à une réduction, voire à une suspension totale, des salaires des joueurs, ce qui est en conformité avec les mesures prises par la

---

<sup>123</sup> *ABC*, 25 avril 1939, p.27. «*Quizás se vaya a la suspensión de las 800, 1000, y 1.500 pesetas de sueldos; sería, a nuestro entender, una acertada medida.*

*Por lo pronto, se acogerá a los jugadores que lo merezcan. Y como base para un buen equipo quizás pudiera contarse con la cooperación de los excelentes elementos que integran el de Aviación, formado y preparado por el entusiasmo y gran deportista marqués de Borja.*

*Equipo tal recordaría el de los grandes tiempos, los heroicos tiempos del primitivo Madrid, de puro "amateurismo", que, de triunfo en triunfo, de gloria en gloria, fue la base firmísima en hubo de sentarse de manera incommovible este grande Madrid F. C.*

<sup>124</sup> Voir BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. Cit.*, p. 167.

<sup>125</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. cit.* et ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*.

nouvelle fédération espagnole de football. En effet, dès 1938, la FEF impose une fixation des salaires maximum des joueurs de première division à 600 pesetas<sup>126</sup>. Cette mesure dirigiste réduisait drastiquement les salaires pratiqués pour les meilleurs joueurs, allant même jusqu'à une division par 2,5 de leur rémunération. Malgré tout, le maximum légal représentait des émoluments tout à fait corrects dans la mesure où à la même époque, un colonel de l'armée gagnait environ 800 pesetas par mois<sup>127</sup>. Les clubs qui rétribuaient davantage leurs joueurs étaient sujets à des amendes proportionnelles. D'autre part, tous les joueurs devaient bénéficier de l'aval d'un membre de la Phalange pour être en mesure de solliciter une licence, et ils devaient également jurer adhésion et fidélité au régime. La cooptation par un des membres de la Phalange n'était pas un problème, puisque comme nous le verrons plus loin, ces derniers ne manquaient pas au sein du Comité de direction du club. Le général Troncoso, président de la FEF avait beau être un ennemi déclaré du professionnalisme, qu'il jugeait incompatible avec sa vision civico-politique du sport, Il déclarera plus tard qu'il n'a pas pu lutter contre ce professionnalisme qui avait trop d'avance mais qui est, selon lui, toujours resté en marge de la masse et du grand nombre de semi-professionnels qui ont gardé leur emploi<sup>128</sup>. Finalement le salaire mensuel maximum sera élevé à hauteur de 3 000 pesetas<sup>129</sup> au début des années 50. Enfin, c'est à partir du recrutement de Di Stefano par le Real Madrid en 1953, alors que ce transfert a très largement dépassé tous les plafonds en termes de salaire et de commissions de transfert, que l'on peut dire que la DND a tacitement avalisé le principe de l'ultraprofessionnalisme et du sport-spectacle.

Afin de vanter les mérites de l'amateurisme, l'article cité plus haut évoque les « temps héroïques », le temps où le Real Madrid remportait les titres, comme si un abandon du professionnalisme pouvait permettre de renouer avec cette gloire d'antan. Il y a plusieurs précisions à apporter sur ce point. D'une part, le Real n'est devenu un grand club d'envergure nationale qu'à partir des années 1930, c'est-à-dire précisément à partir du moment où il a récolté les fruits de son passage au professionnalisme. Ainsi, on peut retenir la date de 1934, avec la victoire en *Copa del Presidente de la República*, comme la

---

<sup>126</sup> ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. cit.*, p.126.

<sup>127</sup> *Idem.*

<sup>128</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. cit.*, p.127.

<sup>129</sup> *Idem.*, p. 230.

véritable affirmation du club au plus haut niveau national. Les quelques titres remportés en *Copa del Rey* entre 1902 et 1908 ne peuvent pas être considérés comme représentatif d'une histoire soit disant dorée en raison du faible nombre de participants (parfois moins de 10) à cette compétition qui venait juste de naître. Les temps glorieux auxquels fait référence l'article correspondent donc bien à une période de sport professionnel et non de « pur amateurisme », et d'autre part, ils correspondent à la période républicaine, ce qui peut difficilement être entendu comme une période glorieuse dans le discours d'un journal comme *ABC*.

La vision franquiste du football n'était donc pas vraiment en adéquation avec la réalité du sport professionnel qui était celle des années 40 et 50. Mais il convient d'évoquer également la tentative de fascisation du sport qui fut le corollaire de la « période fasciste » du régime. Ainsi, entre 1939 et 1943, les symboles fascistes sont entrés au stade, comme par exemple le salut avec le bras levé pour les matches de l'équipe nationale et lors des finales nationales. Par exemple lors de la première finale de la Coupe du Généralissime, disputée à Barcelone le 25 juin 1939, à peine moins de six mois après la prise de la ville, « la Fanfare Municipale exécutait l'hymne national, et le public, debout, l'écoutait avec le bras levé<sup>130</sup> ». Cette habitude disparaîtra soudainement après la défaite de l'Axe lors de la Seconde Guerre mondiale<sup>131</sup>, tout comme l'étrange couleur bleue qui remplaça pendant huit ans (1939 – 1947) le traditionnel rouge du maillot national espagnol<sup>132</sup>. Le journal sportif hebdomadaire puis quotidien *Marca*, fondé en 1938 par Manuel Fernández Cuesta, frère du ministre de l'Agriculture et de la Justice, est l'organe de presse du « fascisme et du phalangisme sportif ». Il est le premier journal d'Espagne jusqu'en 1967 avec un tirage d'environ 400 000 exemplaires par jour. Par exemple, *Marca* titre le 25 novembre 1942 : « Le bras levé pour les sportifs espagnols<sup>133</sup> ». Au moment où le journal avait pour ambition de devenir un quotidien, on peut interpréter ces termes comme des déclarations de fidélité au régime. Le même jour on pouvait lire : « le triomphe était le chant de la potentialité d'une race qui devait nous donner un chemin et une conduite physique : celui

---

<sup>130</sup> *ABC*, 27 juin 1939, p.17. “la Banda Municipal ejecutaba el himno nacional y el público, en pie, lo escuchaba brazo en alto.”

<sup>131</sup> GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalon, 1980, p.36.

<sup>132</sup> ALCAIDE HERNANDEZ, Francisco. *Fútbol, fenómeno de fenómenos*, Madrid, LID, 2009, p.32.

<sup>133</sup> *Marca*, 25 novembre 1942. Cité dans SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

de la revigoration nationale par la gymnastique et le culte du sport<sup>134</sup> ». De plus, Le régime franquiste a rapidement imposé une conception « nationale » du football, en dépit de l'imitation parfois flagrante du modèle italien. Ainsi le 31 décembre 1940, une circulaire de la Direction Nationale des Sports interdit purement et simplement l'usage de termes étrangers dans la dénomination des équipes. Il faut dire que le football ayant été inventé en Angleterre, il a été importé en Espagne et partout dans le monde par des marins anglais à la fin du XIX<sup>e</sup>, ces derniers ont donc donné des noms d'origine britannique à la plupart des clubs qu'ils ont fondés. Il était donc de coutume de donner un nom à consonance anglaise aux clubs de football. Ce sera le cas de la Sociedad Madrid Foot-ball Club en 1902, bien qu'il soit fondé par des émigrés catalans. A partir du 17 janvier 1941, il faut donc parler de « Madrid Club de Fútbol ». La monarchie ne sera officiellement restaurée que seize ans plus tard, mais le club récupère par ailleurs son titre de « Real » bien que la presse franquiste l'oublie régulièrement au gré des relations avec la couronne en exil. De manière plus anecdotique, mais tout aussi symbolique, le Real Madrid retrouve la couronne sur son écusson officiel. Il en va de même pour les autres clubs, comme par exemple l'Athletic Bilbao qui devient l'Atletico de Bilbao. Les termes du jeu sont aussi modifiés, on remplace notamment « corner » par « saque de esquina » (coup de pied de coin), cette appellation étant toujours en vigueur aujourd'hui.

A l'image du reste de la société (fonction publique et entreprises privées), le Real Madrid a subi la purge des premières années du régime. En 1939, lorsque le club est revenu à la vie, tous ses employés ont dû remplir des fiches à la demande des autorités politiques, avec mention de leur emploi à la date du 19 juillet 1936, leur salaire, la date d'entrée au service du club, le récapitulatif des charges et activités politiques ou syndicales exercées le cas échéant, avant et après l'instauration du Mouvement National, et enfin la nature des services rendus pour le club durant la guerre<sup>135</sup>. Certains joueurs qui étaient revenus au club après la guerre sont sanctionnés en raison de leur parcours entre 1936 et 1939, c'est le cas de Simón Lecue Andrade et de Luis Marín Sabater, ils reçoivent chacun six ans de suspension ferme. Pablo Hernandez Coronado jouera cependant de ses bonnes

---

<sup>134</sup> *Idem.*

<sup>135</sup> ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p.127.

relations et réussira à faire annuler ces peines dès octobre 1940 grâce à une série de certificats de bonne conduite<sup>136</sup>.

---

<sup>136</sup> *Idem.*



## *Le football : une drogue sociale ou un exutoire ?*

Après les premières années du régime, marquées par la fermeté et la tension liée à la répression, on peut dire que le sport s'est transformé en un instrument de la politique sociale du régime. Selon la thèse de Duncan Shaw, le football serait comparable à une « drogue sociale<sup>137</sup> ». Ainsi l'auteur britannique estime que le football aurait eu pour conséquence d'anesthésier les consciences politiques en offrant un spectacle divertissant. La transposition au franquisme de la théorie « du pain et du cirque » de Paul Veyne<sup>138</sup> est toutefois douteuse tant les révoltes d'ordres politique et/ou économique furent nombreuses à partir de 1951<sup>139</sup>, en dépit du succès grandissant du sport spectacle. Pour appuyer sa vision du football comme somnifère, Duncan Shaw cite un ouvrage de 1969 sur l'histoire du Real Madrid, on pouvait y lire : « Nous sommes dans un moment d'incompréhension si grand, et une sarabande si horrible qu'en fait les gens veulent de la tranquillité. Les gens veulent qu'on les laisse en paix. Ils ne veulent pas de problèmes, ils veulent se réfugier à la maison, avec leur femme, leurs enfants, leur famille, leurs amis. Rien d'autre ne leur importe. C'est une pure tragédie. Le football est le recours pour que la masse oublie ses problèmes par moments.<sup>140</sup> » Cette analyse du phénomène footballistique est pourtant totalement contraire à celle que l'on retrouve dans les colonnes de *ABC* en 1947, au sein d'un article décrivant le comportement du public lors de la finale de la Coupe disputée à La Corogne. L'auteur évoque à demi-mot le contexte politique et social, et selon lui le football serait un exutoire plutôt qu'un somnifère pour une société espagnole en manque de divertissement :

« Qui sont ceux qui sont ici ? Et bien ce sont les mêmes que dans le reste de l'Espagne. Il y a des masses de gens qui se divertissent en s'énervant ; mais qui pendant les jours de travail ne peuvent pas crier, brailler, protester, ni s'indigner, parce qu'au bureau, dans la salle de classe, au comptoir, ou dans le tramway il faudrait se battre avec le chef, avec le doyen, avec le client ou avec le passager. Et pour n'importe quelle dispute, l'employé se ferait renvoyer à la rue.

---

<sup>137</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987. Il ne fait que reprendre ici un terme utilisé précédemment par Javier Solana.

<sup>138</sup> VEYNE, Paul. *Le Pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1976.

<sup>139</sup> En 1951 la grande grève du tramway de Barcelone est souvent retenue comme le début des mouvements de contestation dans l'Espagne franquiste. Voir MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Historia de España, XVIII, Historia contemporánea, Historia política, 1939-2000*, Madrid, ISTMO, 2001, p.88.

<sup>140</sup> MATÍAS, Juan ; MUNIAIN, José Luis. *5.000 goles blancos*, La Gran enciclopedia vasca, Bilbao, 1969, p.326. Cité dans SHAW, Duncan. *Op. cit.*, p.106.

Cependant, ces gens ont besoin de s'énerver, parce que sinon ils se morfondraient ; et ils choisissent le football du dimanche. Ou la tauromachie. Ou la boxe quand l'occasion se présente. Ils s'amuse comme ça, et il faut comprendre que c'est un phénomène physiologique irrémédiable.<sup>141</sup> »

Le public espagnol aurait donc trouvé dans les stades un lieu de défolement pour les passions bridées durant le reste de la semaine. Cette analyse un peu simpliste du comportement humain mérite toutefois d'être nuancée, et l'animosité des spectateurs ne peut être expliquée que par la nécessité irrépessible de « s'énerver » contre quelque chose. Il paraît évident ici que l'auteur néglige les vraies raisons qui poussent ce public galicien à prendre en grippe l'équipe madrilène. Ceux que l'article nous décrit ne sont pas une bande d'illuminés qui attendent le week-end pour se défouler au stade mais également des citoyens vivant sous un régime ultra-centralisateur dans un contexte de crise économique. De plus les Galiciens qui étaient dans ce stade ce jour-là ne sont pas « les mêmes que dans le reste de l'Espagne », sans aucun doute. Nous reviendrons plus loin sur le climat régnant autour des matches du Real Madrid lorsque celui-ci se déplace dans les provinces périphériques. Le rôle du sport de masse dans les sociétés a fait l'objet d'un certain nombre d'analyses<sup>142</sup> qui ont tendance à confirmer la vision de Duncan Shaw. Ce dernier affirme que le régime, dans un premier temps, n'a pas souhaité utiliser le football comme « somnifère » mais que de fait il l'a utilisé lorsque le succès immense du football est devenu incontournable. Shaw évoque par exemple la diffusion de nombreux matches de football à la télévision avant et pendant le 1<sup>er</sup> mai, de manière, selon lui évidente, à détourner les classes populaires d'éventuelles vellétés de mobilisation sociale à l'occasion du jour international des travailleurs. On peut prendre pour exemple l'année 1965 : alors que peu de matches sont diffusés le reste de l'année en Espagne, on observe que le 28 avril est retransmis un match de Coupe d'Europe du Real Saragosse, puis le 29 un match de bienfaisance disputé en Angleterre en hommage Stanley Matthews alors qu'il n'y a aucun Espagnol sur le terrain, et enfin le 30 un autre match de Coupe d'Europe opposant Budapest et le Benfica de Lisbonne alors qu'il n'y a encore une fois aucun joueur Espagnol

---

<sup>141</sup> DEPORTISTA, Juan. ABC, 24 juin 1947, p.25. *“¿Cuáles son estos aquí? Pues los mismos que en el resto de España. Hay un masa de gentes que se divierten enfadándose; pero que los días laborables no pueden gritar, chillar, protestar ni indignarse porque en la oficina, en la aula, en el mostrador o en el tranvía tendrían que pelearse con el jefe, con el catedrático, con el cliente o con el viajero. Y de cualquiera de las disputas resultaría el empleado en la calle.*

*Sin embargo, esas gentes tienen que enfadarse, porque si no se morirían; y eligen el futbol de los domingos. O los toros. O el boxeo cuando llega la ocasión. Ellos se divierten así, y hay que comprender que es un fenómeno fisiológico irremediable.”*

<sup>142</sup> Voir notamment les travaux de Jean-Marie Brohm, de Stéphane Pivato, ou de James Riordan sur l'exemple de l'URSS.

concerné<sup>143</sup>... Cette profusion subite de football à la télévision est interprétée par Shaw comme un moyen de détourner les masses d'autres préoccupations. Cette affirmation reste sans davantage d'étayage et il convient donc de rester prudent sur la nature des intentions du ministre de l'information de l'époque Manuel Fraga. Nous rejoignons davantage Shaw lorsqu'il affirme que finalement ce n'est pas le football qui a provoqué la passivité et l'apathie politique mais au contraire, c'est plutôt l'absence de liberté, l'absence de loisirs non censurés, l'absence de voyages, qui ont accentué le succès du football comme passion disponible et légale.

En ce qui concerne le traitement des rivalités sportives dans *ABC*, il apparaît clairement que l'accent est mis sur l'extinction des rivalités régionales et sur le caractère unificateur du sport. Le football ne doit être qu'un spectacle et on insiste à de multiples reprises dans le quotidien sur les valeurs de la sportivité au service de la concorde nationale. Ainsi lorsque le Real Madrid gagne la Coupe en 1946 on félicite l'attitude des perdants valenciens : « Valence est un vice-champion très méritant, qui, après avoir jeté toutes ses forces dans la bataille, accepta sa défaite avec sportivité en attendant le moment futur de la revanche.<sup>144</sup> » Après le match, tous les joueurs seront même conviés à partager un « verre de vin espagnol »<sup>145</sup> en compagnie du ministre de l'Industrie. Cette habitude de célébrer la convivialité et l'esprit sportif sera encouragée et célébrée dans *ABC* à chaque opportunité. En 1960, le Real Madrid élimine Barcelone en demi-finale de la Coupe d'Europe mais le journal reviendra très largement sur le bon esprit des perdants et la cordialité régnant entre les deux « Grands » du football espagnol alors que depuis quelques années la situation économique, sociale et universitaire de la Catalogne était de plus en plus tendue avec l'organisation de mouvements de protestations et le soutien de l'Eglise catholique catalane à ces manifestations<sup>146</sup>. Devant un parterre de ministres impressionnant, le Barça reçoit avec tous les honneurs son hôte madrilène.

---

<sup>143</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p.108.

<sup>144</sup> *ABC*, 11 juin 1946, p.43. "el Valencia es un subcampeón meritísimo, que, luego de poner en el asador toda la carne, aceptó su derrota con deportividad en espera del momento futuro de tomarse la revancha."

<sup>145</sup> *ABC*, 11 juin 1946, p.44.

<sup>146</sup> On peut citer les grandes grèves de 1956, la nouvelle grève du tramway de 1957, et de nouveaux conflits ouvriers en 1958 à Barcelone.

« Le Barcelone reçoit comme un roi le Real Madrid

Cordiaux discours d'amitié entre vainqueurs et vaincus

[...] A la table présidentielle se retrouvèrent le ministre secrétaire général du Mouvement, M. Solís ; les présidents du Barcelone et du Real Madrid, messieurs Miró Sans et Bernabéu ; le délégué de la U.E.F.A. M. Tencos ; le délégué de l'Education physique et des Sports à Barcelone, M. Samaranch [...].

Ensuite, Don Santiago Bernabéu remercia les mots de M. Miró Sans et dit qu'il était satisfait d'avoir eu la chance de vaincre nos chers amis barcelonais. [...]

Finalement, le ministre secrétaire général, M. Solís prit la parole, et il rappela, à propos du match, qu'il ne fallait pas trop s'apitoyer sur la défaite ni se réjouir de la victoire, puisque au final, chacun représentait l'Espagne, et la victoire sourit parfois aux uns et parfois aux autres.<sup>147</sup> »

Cet échange d'amabilités est tout à fait représentatif de l'Espagne qu'aurait souhaité décrire *ABC* durant les années 50. La sportivité est donc ainsi mise en scène pour offrir un modèle d'unité nationale et de fraternité au lecteur. La présence des ministres n'est pas étrangère à ce protocole très policé, et le discours du ministre du Mouvement José Solís traduit bien ce que fut le sport pour les autorités franquistes : un loisir de masse pour le peuple espagnol. Mais en aucun cas cela ne doit être une source de conflit ou un lieu de revendication, la confrontation ne doit avoir lieu que sur le terrain, dans le respect des règles du jeu. En dehors c'est l'ordre et le calme qui doivent régner. Il est tout à fait frappant de voir à quel point on retrouve ce type de discours fédérateur autour du football dans les colonnes d'*ABC*, où les enjeux ne doivent jamais prendre le dessus sur ce qui n'est qu'un jeu. On pourrait donner un dernier exemple de cette « extrême sportivité » à la suite de la victoire écrasante (8-1) du Real Madrid contre l'Athletic Bilbao en 1960. Moins d'un an après la création d'E.T.A., la province basque est sans aucun doute la plus conflictuelle et la plus opposée au centralisme madrilène, chaque match entre ces deux grands clubs du championnat espagnol aurait pu basculer en tribune de revendication de l'identité basque.

---

<sup>147</sup> *ABC*, 28 avril 1960, p.64. "El Barcelona agasaja al Real Madrid

*Cordiales discursos de amistad entre vencedores y vencidos*

*En la mesa presidencial se encontraban el ministro secretario general del Movimiento, Sr. Solís; presidentes del Barcelona y Real Madrid, señores Miró Sans y Bernabéu; delegado de la U.E.F.A. M. Tencos; delegado de Educación Física y Deportes, en Barcelona, Sr. Samaranch [...]*

*A continuación, D. Santiago Bernabéu agradeció las palabras del Sr. Miró Sans y manifestó que estaba satisfecho por haber tenido la suerte de vencer a nuestros entrañables amigos del Barcelona.*

*Finalmente, hizo uso de la palabra el ministro secretario general, Sr. Solís, quien señaló, refiriéndose al partido, que no había de apenarse demasiado por la derrota ni alegrarse por el triunfo, ya que, al fin y al cabo, ambos equipos representan a España, y una vez corresponde ganar a unos y otras veces a otros."*

Dans *ABC*, au contraire, on promeut l'apolitisme du sport et l'amitié entre les peuples de l'Espagne.

« Par le chemin de l'impartialité on peut rapidement arriver au rétablissement de la cordialité et de l'étrite amitié sportive qui a toujours uni *Bilbaínos* et Madrilènes, et qui n'aurait jamais dû être troublée par des bisbilles mesquines. Les triomphes et les défaites ne sont rien de plus que des accidents passagers. Ce qui compte c'est l'attitude face au talent dans le sport.<sup>148</sup> »

Il est intéressant de noter l'usage du terme « *madrileños* » pour évoquer les madrilènes, car cette terminaison définit bien les habitants de Madrid, au sens de citoyens, et non pas les seuls supporters du Real Madrid que l'on nomme toujours les « *madridistas* ». Cet extrait a donc une portée qui dépasse le cadre du football et des habituelles querelles entre supporters fanatiques, ici c'est à un conflit entre deux villes, voire deux identités, que l'on fait référence. Il est donc difficile de ne pas entendre « les bisbilles mesquines » comme une allusion au séparatisme basque et à la conflictualité sociale de la province du Nord qui empoisonnent « l'ordre et la paix<sup>149</sup> » franquistes. En aucun cas le football n'est perçu comme un moyen de revendication ou un terrain d'expression politique. Il doit se contenter d'être un espace apolitique de confrontation régulée entre des formations vertueuses et respectueuses de l'adversaire du soir, comme en témoigne le refus du triomphalisme des journalistes sportifs d'*ABC*, qui sont pourtant clairement madridistes comme nous le verrons plus loin.

Le football tel que l'aurait souhaité le quotidien *ABC* serait donc un football à l'image du discours officiel du régime, un football unificateur et au-dessus des basses querelles identitaires. Un simple divertissement populaire, peut-être propice à anesthésier les consciences politiques comme le soutient Shaw.

---

<sup>148</sup> *ABC*, 22 juin 1960, p.73. « *Por el camino de la imparcialidad puede llegarse rápidamente al restablecimiento de la cordialidad y la estrecha amistad deportiva que siempre unió a bilbaínos y madrileños, y que jamás debiera haber sido enturbiada por mezquinas pasioncillas. Los triunfos y las derrotas no son más que accidentes pasajeros. Lo que vale es la actitud ante la competencia en el deporte.* »

<sup>149</sup> La préservation de l'ordre et la paix, « *orden y paz* », est un des thèmes récurrents des discours de Carrero Blanco au cours des années 60 et 70.

## *Une pratique culturelle sans équivalent*

Il est pertinent d'envisager le football en tant que « loisir de masse » de la société espagnole sous le franquisme. D'emblée, il convient de rappeler qu'il n'y a pas de place pour l'expression des passions dans l'Espagne de Franco. Les loisirs familiers des autres Européens que sont le cinéma, le théâtre, la musique, sont extrêmement contrôlés par la censure à partir de 1937 et la liberté d'expression y est tellement bridée que l'on peut parler de coma culturel espagnol au moins pendant les vingt-cinq premières années de dictature. La censure était telle qu'elle pouvait prendre des dimensions ridicules, comme par exemple lorsque certaines séquences ou certains dialogues de films étaient retirés avant leur diffusion, donnant au spectateur un résultat parfois abscons. Dans ce contexte, le football apparaît donc comme un divertissement « libre » et accessible à tous. Dès les années vingt, les premiers grands stades, d'une capacité approchant les 30 000 spectateurs (comme celui de Chamartín achevé en mai 1924), virent le jour pour accueillir des supporters toujours plus nombreux, mais le loisir préféré des Espagnols reste cependant la tauromachie jusqu'à la fin des années trente selon Julián García Candau<sup>150</sup>. Comme le souligne Duncan Shaw, dès 1939 la demande fut très intense pour que reprennent au plus vite les compétitions nationales de football interrompues pendant presque trois saisons. Ainsi, les deux stades madrilènes du Metropolitano (stade de l'Atletico Madrid) ou de Chamartín (stade du Real Madrid) remplissaient très régulièrement leur capacité maximale de respectivement 50 000 et 30 000 spectateurs<sup>151</sup> et il en allait de même dans les plus petites villes. Shaw explique ce succès populaire en premier lieu par l'absence d'autres divertissements disponibles pour les classes populaires affamées et par la nécessité de se divertir pour faire abstraction de la triste réalité. On nuancera ce point de vue en ajoutant que le football est aussi le loisir de la bourgeoisie et de toutes les classes sociales, au moins en tant que passion, si ce n'est en tant que pratique. De fait, le prix des places pour assister aux matches ou le prix élevé de la presse sportive ne pouvaient être assumés par une grande partie de la population défavorisée. Ainsi, à titre de comparaison pour l'année

---

<sup>150</sup> GARCÍA CANDAU, Julián. « Cuarenta años de nacionalfutbolismo », *El País Semanal*, Madrid, 27-II-1977, cité dans DURAN FROIX, Jean Stéphane. « Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante) », *Du loisir aux loisirs dans l'Espagne du XVIII au XXème siècle*, 2006, Les travaux du CREC en ligne, n°2. (Article consulté en février 2011) <<http://crec.univ-paris3.fr/loisirs/03-duran.pdf>>

<sup>151</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 103.

1938<sup>152</sup>, le tout nouveau journal sportif *Marca* était vendu 40 centimes, et son concurrent *As*, 50 centimes, alors que dans le même temps *ABC* ne valait que 15 centimes. Le salaire moyen des salariés agricoles était à cette date de 7 pesetas par mois. Cela n'a pas empêché l'essor de ces deux principaux journaux sportifs espagnols. Le football est devenu au milieu du XX<sup>e</sup> siècle le loisir par excellence des sociétés industrielles européennes alors qu'il est « le dernier arrivé des loisirs de masse et qu'il émanait, en outre, d'une culture tout à fait étrangère aux coutumes et à l'idiosyncrasie méditerranéenne.<sup>153</sup> » Cependant la suprématie du football sur les autres loisirs est indiscutable tant au niveau des foules réunies dans les stades, qu'au niveau de la pratique. Quelle autre activité occupe autant les discussions et les moments d'oisiveté des Espagnols et des Européens ? Quelle autre activité dispose de lieux de représentation aussi impressionnants dans toutes les grandes villes qui permettent de réunir plusieurs dizaines de milliers de personnes chaque semaine ? Cet engouement populaire est largement souligné dans *ABC* tout au long de notre période qui voit le football dépasser tous les autres loisirs de manière irréfutable pour devenir par la suite un loisir de masse avec l'apparition et la démocratisation de la télévision. Lors de la finale de la Coupe du Généralissime 1943 perdue par le Real Madrid, le quotidien publie en une un cliché de la foule présente au stade Metropolitano. Dans les pages sport, on insiste sur cette ferveur populaire :

« dans le superbe théâtre du stade Metropolitano face à une foule fabuleuse, qui excéda, probablement, les cinquante mille spectateurs.

L'aspect du terrain de jeu ne pouvait pas être plus beau avant de commencer. Les travées du public ne pouvaient pas contenir une foule plus enthousiaste et plus effervescente. [...] Plus que comblés, les tribunes étaient remplies à craquer, les inconditionnels, impatientes, comptaient les minutes qui les séparaient de l'heure prévue.<sup>154</sup> »

Il faut souligner par ailleurs que l'on insiste tout autant, dans ce même article, sur la manière dont cette foule a acclamé l'arrivée du général Franco dans le stade. On retrouve également une grande photographie de la foule peuplant les tribunes du stade Montjuich de

---

<sup>152</sup> Tous les chiffres cités ici sont issus de DURAN FROIX, Jean Stéphane. «Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante)», *Du loisir aux loisirs dans l'Espagne du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, 2006, Les travaux du CREC en ligne, n°2. (Article consulté en février 2011) <<http://crec.univ-paris3.fr/loisirs/03-duran.pdf>>

<sup>153</sup> DURAN FROIX, Jean Stéphane. *Op. Cit.*, p. 52.

<sup>154</sup> *ABC*, 22 juin 1943, p.15. «en el soberbio escenario del estadio Metropolitano ante un gentío fabuloso, que excedió, probablemente, de los cincuenta mil espectadores.»

*El aspecto del terreno de juego no podía ser más bello antes de comenzar. La orla de público no podía contener una muchedumbre más entusiasta ni más enervorizada. [...] Más que lleno, abarrotado el inmenso graderío, los incondicionales contaban, impacientes, los minutos que faltaban para la hora señalada.»*

Barcelone en première page du quotidien le 26 juin 1945. Et à nouveau un an plus tard, dans le même stade catalan, le Real Madrid remporte la Coupe du Généralissime et *ABC* place un cliché des travées du stade comme élément principal de sa une<sup>155</sup>. La popularité croissante du football peut aussi être mesurée par le traitement qu'en fait un journal comme *ABC*, notamment en comparaison avec les autres activités culturelles, sportives et ludiques qui se partagent quotidiennement les dernières pages du journal. On observe que pour l'année 1939 (à partir d'avril) le football est quasiment traité tous les jours par le journal, mais il n'est pas forcément le premier sport en termes d'importance éditoriale. Pour les années suivantes, jusqu'en 1943, le football est très souvent devancé par le cyclisme (*a fortiori* durant les grands tours), par la boxe, par la voile, et même parfois par les échecs en fonction de l'actualité et des compétitions spécifiques à chacune de ces activités. Le football est toutefois traité en priorité les week-ends et en début de semaine, en raison des journées de championnats qui se disputent les samedis et dimanches. Il faut signaler qu'une étude systématique et précise du traitement des différents sports par le journal est rendue difficile par l'impossibilité d'accéder à certains numéros ou à certaines pages des années situées entre 1936 et 1942. A partir de 1943, il est évident que le football est devenu la première activité espagnole de loisir. Il est évoqué chaque jour par le journal et presque toujours en premier lieu des pages sport, au moins pendant la saison de football (de septembre à juin). De la même manière, le nombre de lignes dédiées au sport-roi ne cesse d'augmenter entre 1943 et 1960, proportionnellement à l'augmentation du nombre total de pages du quotidien. Si au début de notre période il est rare que le sport occupe plus de deux pages du journal, à la fin des années 50 ce chiffre est devenu un minimum et on peut même compter jusqu'à plus de cinq pages dédiées au seul football lors des grands événements. *ABC* a par exemple accordé sept pages à la victoire du Real Madrid en Coupe d'Europe le 19 mai 1960, dont sa une.

Duncan Shaw estime que lors de la Coupe du Monde au Brésil en 1950, la moitié de la population espagnole s'intéressait déjà au football<sup>156</sup>, et cette popularité n'a ensuite cessé de croître, notamment avec la démocratisation de la télévision, durant les années 60, qui a fait du football un spectacle mondialisé. Cette popularité croissante s'illustre par la construction de stades toujours plus gigantesques pour accueillir un public croissant dans

---

<sup>155</sup> *ABC*, 11 juin 1946, p.1.

<sup>156</sup> SHAW, Duncan. *Op. cit.*, p. 86.



les années 40 et 50, comme nous le verrons plus loin avec l'exemple du Real Madrid. Le même auteur affirme que le football est une activité qui concernait les Espagnols de l'enfance jusqu'à la vieillesse puisque la plupart des jeunes garçons jouaient au football dans les rues très régulièrement, avant de devenir supporters du grand club de la région. Ensuite ils continuaient à jouer jusqu'à la fin de leur scolarité mais ils devaient abandonner la pratique par manque de temps lorsqu'ils commençaient à travailler, surtout s'ils avaient plusieurs emplois. Leur passion se réduisait ainsi par la suite à la lecture des journaux sportifs et à aller voir jouer leur équipe préférée chaque dimanche après-midi s'ils en avaient les moyens<sup>157</sup>. Le football est donc un spectacle de masse qui concerna toutes les classes de la société, et nous allons voir que le régime a essayé de le contrôler selon les mêmes principes qui régissaient la société franquiste.

---

<sup>157</sup> SHAW, Duncan. *Op. cit.*, p. 29.

## *L'administration du sport franquiste : La démocratie organique appliquée au sport*

Le nouveau régime commence à organiser l'activité sportive avant même la fin de la guerre civile. Le discours des vainqueurs est sans équivoque, il faut en finir avec les régionalismes et les localismes qui ont causé la perte de l'Espagne. Deux organisations majeures vont prendre en charge la gestion de l'activité footballistique en Espagne : La Direction Nationale des Sports<sup>158</sup> (DND) et la fédération espagnole de football, toutes deux étant placées directement sous le contrôle du seul parti légal, la Phalange Traditionnaliste Espagnole (FET de las JONS), à l'intérieur du ministère du Mouvement National.

Le 17 octobre 1937, une fédération espagnole de football est proclamée dans le camp nationaliste et moins d'un mois plus tard, elle sera reconnue officiellement par la FIFA, dirigée par le Français Jules Rimet, comme la seule fédération espagnole légitime et digne de représentation auprès des instances internationales<sup>159</sup>. Cela donna ainsi au régime naissant une première reconnaissance internationale par le football. En 1938 fut créé le Conseil National des Sports (CND), qui devint en 1941 la Délégation Nationale des Sports (DND). Comme nous l'avons vu précédemment la DND est l'organe suprême du sport espagnol jusqu'en 1975. Son premier président est le général Moscardó. Selon Shaw, Franco plaça la gestion des sports dans le Mouvement National car il pensait qu'avec ce type de responsabilités, les phalangistes ne nuiraient pas au régime, c'était en quelque sorte un moyen de ne pas leur accorder des ministères trop importants tout en leur faisant une place dans l'administration de la vie sociale<sup>160</sup>. Dès sa création, la DND organise la purge et nomme tous les présidents et vice-présidents de toutes les fédérations sportives. Elle nomme par ailleurs tous les présidents des ligues régionales. Enfin, elle a un droit de regard sur toutes les décisions prises par toutes les fédérations (droit de veto)<sup>161</sup>, ce qui offre au général Moscardó un pouvoir absolument total sur l'activité sportive nationale. Ce héros de la guerre civile est un général très populaire au sein de la Phalange et on peut dire

---

<sup>158</sup> *Dirección Nacional de Deportes*

<sup>159</sup> GONZALEZ CALLEJA, Eduardo. "El Real Madrid, "¿Equipo del Régimen"?", in *Esporte e Sociedade*, mars 2010, n° 14, p.5.

<sup>160</sup> SHAW, Duancan. *Op. cit.*

<sup>161</sup> Article 4 du décret de création de la DND, février 1941.

que la DND est une organisation presque exclusivement phalangiste, dont les orientations fascistes sont évidentes durant les premières années comme nous l'avons abordé plus haut. Il y a cependant un écart qui se creuse rapidement entre les discours et la réalité des mesures prises par la délégation. Selon Duncan Shaw, la DND n'a jamais eu les moyens financiers de ses grandes ambitions d'inspiration totalitaire. De fait, on ne peut nier que les résultats de la politique sportive franquiste sont plus que médiocres si l'on en juge notamment par les résultats pitoyables des Espagnols aux Jeux Olympiques<sup>162</sup>. Outre la dotation publique accordée par le gouvernement, la DND tire la majorité de ses revenus de la captation des bénéfices issus des pronostics sportifs : la *Quiniela*. Mais jamais en Espagne ne seront mises en place les grandes campagnes d'incitation à la pratique sportive comme ce fut le cas en URSS notamment. De fait, il faut reconnaître que les seuls succès internationaux remportés par le sport espagnol durant les années qui nous intéressent sont le fruit des clubs, notamment le Real Madrid, et non des institutions publiques financées par l'Etat.

Le président de la fédération espagnole de football est nommé directement par le président de la DND. La FEF a pour compétence d'organiser les compétitions nationales, c'est-à-dire le championnat (*Liga*) et la Coupe du Généralissime, et de gérer le fonctionnement de la sélection nationale. A de très rares exceptions, tous les présidents de la FEF qui se succèdent entre 1941 et 1960 sont des phalangistes<sup>163</sup>, ils ont pour une petite minorité une certaine connaissance du monde du football tandis que la plupart de ses dirigeants sont très clairement incompetents en la matière<sup>164</sup>. La FEF, qui retrouve dès les années 40 son titre de Real (RFEF), se caractérisera durant toute notre période par son impuissance et son impopularité comme nous le verrons à travers les conflits qui l'ont opposée au Real Madrid de Santiago Bernabéu. L'une des mesures les plus contestées de la fédération fut d'interdire le recrutement de joueurs étrangers par les clubs espagnols. Cette décision qui ne pouvait que plaire au secteur nationaliste de la Phalange s'explique notamment par les mauvais résultats de l'équipe nationale. La RFEF entendait ainsi dynamiser la formation nationale en privilégiant le recours aux joueurs sélectionnables en

---

<sup>162</sup> En 1948, aux JO de Londres, tout comme en 1952 aux Jeux d'Helsinki, et en 1960 aux Jeux de Rome, l'Espagne ne remporte qu'une seule médaille. En 1956 l'Espagne avait boycotté les JO pour protester contre l'invasion des chars soviétiques à Budapest.

<sup>163</sup> Six présidents sur neuf sont phalangistes.

<sup>164</sup> C'est en tout cas le jugement qu'en fait tout au long de son ouvrage SHAW, Duncan. *Op. cit.*

équipe d'Espagne dans le championnat. Cette prohibition appelée couramment « Loi Moscardó » est prononcée le 22 août 1953. Elle n'empêchera pas toutefois le Real Madrid de faire jouer sa toute nouvelle perle, l'italo-argentin Alfredo Di Stefano, puisque ce dernier avait été recruté quelques semaines avant la promulgation de la loi dans des conditions rocambolesques sur lesquelles nous reviendrons. Cependant en janvier 1956, le Real Madrid a pour projet de recruter le meilleur joueur français de l'époque Raymond Kopa. *ABC* fait état de l'intérêt du club dans un article intitulé « La danse des millions », on y apprend que :

« Kopa jouera sa dernière saison en France, pour ensuite être transféré à un club italien ou espagnol. [...] »

Le président de Reims a déclaré ne pas émettre d'objection au transfert, à condition d'être bien rémunéré, Kopa pose comme unique condition de pouvoir continuer à jouer pour la sélection française, ce qui paraît indiquer, étant donné les lois actuelles du football espagnol, que Kopa pourrait seulement aller dans un club italien.<sup>165</sup> »

La loi imposée trois ans plus tôt par la DND obligeait en effet Raymond Kopa à se faire naturaliser espagnol pour pouvoir signer au Real Madrid. Mais dans les colonnes d'*ABC* on semble relativement confiant quant à la faisabilité de ce transfert, quitte à « adapter » les lois en vigueur pour faciliter la venue de l'international français. Il n'y a aucune preuve qui permet d'affirmer que les relations entre les dirigeants du Real Madrid et le régime ont permis d'accélérer l'assouplissement de la loi mais deux mois après que *ABC* ait qualifié d'improbable le recrutement du Français, le pronostic du journal devient subitement beaucoup plus optimiste. Le 14 mars, *ABC* affirme que :

« Le célèbre footballeur français Raymond Kopa, sportif numéro un en 1955, a révélé aujourd'hui qu'il est en négociations avec le Real Madrid pour son possible transfert, et il a déclaré à un rédacteur du journal « L'Equipe » qu'il intégrera le Real Madrid, F.C., dès que s'adouciront les dispositions qui régulent l'incorporation de joueurs étrangers en Espagne.<sup>166</sup> »

Cet « adoucissement » de la législation en vigueur de la fédération n'a pu être accordé que par un décret de la DND qui laisse supposer une certaine complaisance à

---

<sup>165</sup> Alfil. *ABC*, 14 janvier 1956, p. 37. « *La danza de los millones*  
*Kopa jugará ésta su última temporada en Francia, para después ser traspasado a un club italiano o español.*  
[...] »

*Kopa pone como única condición el que pueda continuar jugando en la selección francesa, lo que parece indicar, dadas las actuales leyes del fútbol español, que Kopa sólo puede ir a un club italiano.* »

<sup>166</sup> Alfil., *ABC*, 14 mars 1956, p. 57. « *El famoso futbolista francés Raymond Kopa, deportista número uno en 1955, ha revelado hoy que ha estado en negociaciones con el Real Madrid, F.C., tan pronto como se suavicen las disposiciones que regulan la inclusión de jugadores extranjeros en España.* »

l'égard du Real Madrid. Il faut signaler que le général Moscardó est mort en avril 1956 et qu'il a été remplacé à la tête de la DND par José Antonio Elola Olaso, nommé directement par le ministre du Mouvement National<sup>167</sup>. Elola est un vrai phalangiste, volontaire pendant la guerre civile et ancien chef du Front de la Jeunesse de la Phalange. L'une de ses premières grandes décisions sera de boycotter les Jeux Olympiques de Melbourne pour protester contre l'entrée des chars soviétiques à Budapest. En ce qui concerne la politique sportive nationale, José Antonio Elola va donc permettre à nouveau le recrutement de joueurs étrangers par les clubs espagnols tout en associant cette mesure permissive à la création d'un nouvel impôt. Ainsi, comme l'indique le décret, si un club souhaite recruter un étranger, il devra s'acquitter d'une redevance proportionnelle à la capacité de son stade. Par ailleurs, cette nouvelle législation reste extrêmement restrictive en limitant le nombre d'étrangers à deux par club, dont au moins un issu d'un pays hispanophone. L'enterrement de la « loi Moscardó » en même temps que son créateur ne signifie pas pour autant une libéralisation totale du marché du footballeur. Dans un article intitulé « LE RECRUTEMENT DE FOOTBALLEURS ETRANGERS, AUTORISE PAR LA DELEGATION NATIONALE DES SPORTS<sup>168</sup> » paru dans le journal *ABC* du 21 septembre 1956, on peut lire l'intégralité du communiqué officiel de la DND, rédigé par son nouveau président Elola, qu'il présenta lui-même devant les journalistes de la presse sportive. On y trouve deux justifications majeures qui motivent cette réforme du règlement de la fédération.

« [...] il a paru opportun de solliciter une enquête documentée sur ce thème qui recueille l'opinion des fédérations régionales et des comités directeurs des clubs de première division, et qui indique l'opportunité ou non d'aborder cette question. En assumant cette tâche, la fédération royale informe que la majorité des consultés estime que doit être autorisé le recrutement de joueurs étrangers [...]

L'importance acquise par les compétitions internationales interclubs, Coupe Latine<sup>169</sup> et, plus particulièrement, la Coupe des Champions Européens, instituées par l'UEFA, organe supérieur de la FIFA pour l'Europe, et le fait que d'autres Nations aient la liberté de recruter des joueurs étrangers, rend évident et nécessaire une modification des dispositions actuelles pour éviter des

---

<sup>167</sup> A cette date le ministre était Raimundo Fernandez Cuesta.

<sup>168</sup> *ABC*, 21 septembre 1956, p. 43. "LA CONTRATACION DE FUTBOLISTAS EXTRANJEROS, AUTORIZADA POR LA DELEGACION NACIONAL DE DEPORTES"

<sup>169</sup> La Coupe Latine est une compétition très courte (2 matches par équipes), qui opposaient les champions des ligues française, espagnole, italienne et portugaise entre 1949 et 1957. Elle disparaît au profit de la Coupe des Champions.

situations désavantageuses pour les clubs espagnols qui y participent, en leur donnant la possibilité de mesurer aux autres sur un pied d'égalité.<sup>170</sup> »

Une soi-disant consultation démocratique, ainsi que la nécessité de pouvoir affronter à armes égales les autres Nations européennes seraient donc les raisons qui sont à l'origine de cette réforme. Le second argument semble pertinent car même si l'UEFA n'autorisait pas plus de trois joueurs étrangers par club, les clubs italiens notamment avaient mis en place un système de recrutement des stars internationales contre lequel il était difficile de lutter en se contentant du vivier espagnol. D'autre part, dans son duel pour l'hégémonie nationale le Real Madrid devait faire face à un Barça qui comptait dans ses rangs un entraîneur et de nombreux joueurs hongrois<sup>171</sup>. Signalons ici qu'un club comme l'Athletic de Bilbao a toutefois toujours composé son équipe de joueurs basques<sup>172</sup> et formés au centre de formation du club (*la cantera*)<sup>173</sup>. En ce qui concerne le premier argument avancé par la DND pour justifier sa mesure, il est beaucoup plus discutable, car les clubs se sont toujours plaints du manque de représentativité de la fédération et *a fortiori* de la DND. D'une manière générale, la DND ne s'est jamais manifestée par son attachement à la démocratie. Ainsi, l'une de ses premières mesures en 1939 fut de supprimer le droit de vote des *socios* au sein des clubs. Les assemblées élues par les *socios* furent interdites par le régime jusqu'en 1948, date à laquelle la démocratie organique franquiste fut appliquée au football. Si les élections populaires restèrent interdites, désormais il y eut des élections indirectes pour choisir les membres des comités de direction des clubs, cependant ce fut toujours la DND qui ratifia les élections de président et qui avait un droit de regard sur la composition des comités directeurs<sup>174</sup>. Au sujet de la DND, le jugement de Duncan Shaw est implacable, il estime qu'elle a failli à toutes ses

---

<sup>170</sup> ABC, 21 septembre 1956, p.43. "[...] se estimó oportuno solicitar un informe documentado sobre el tema que recogiera la opinión de la Federaciones Regionales y juntas directivas de los clubs de primera división, indicando la oportunidad o no de abordar ésta cuestión. Cumplimentada la orden, la Real Federación informa que la mayoría de los consultados opina que debe ser autorizada la contratación de jugadores extranjeros [...]"

*La importancia adquirida por las competiciones internacionales, interclubs, Copa Latina y, en especial, Copa de Campeones Europeos, instituida por la U.E.F.A., órgano superior de la F.I.F.A. para Europa y el hecho de que otras naciones tengan libertad de contratación de jugadores extranjeros, evidencia y aconseja una variación de las disposiciones actuales para evitar situaciones de desventaja a los clubs españoles que en ellas participan, dándoles ocasión para que puedan medirse en igualdad de condiciones."*

<sup>171</sup> D'abord Kubala en 1950, puis Czibor et Kocsis en 1956. Ils ont été recrutés avant et après la « Loi Moscardó ».

<sup>172</sup> Le club applique la règle dite des « grands-parents ». Il faut avoir au moins une ascendance basque au second degré pour pouvoir intégrer le club.

<sup>173</sup> Cette politique a été assoupli dans les années quatre-vingt dix.

<sup>174</sup> Voir BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p. 185-186.

missions, qu'elle n'a jamais fait de l'Espagne une Nation de sportifs, qu'elle ne fut pas respectée, ni par les clubs, ni par les *socios*, ni par les sportifs<sup>175</sup>. Cet échec, qui doit être nuancé par la victoire de l'Espagne lors du Championnat d'Europe 1964, peut s'expliquer par le manque d'investissement de l'Etat et par un choix souvent hasardeux de ses dirigeants qui pour la plupart n'avaient aucune expérience du monde du football.

---

<sup>175</sup> SHAW, Duncan. *Op. Cit.*

## *Le football : un moyen de contestation privilégié pour les nationalismes*

Durant la dictature franquiste, toute revendication des identités régionales était passible de condamnation. Ainsi, il était notamment interdit de parler catalan en public, ou même d'émettre des documents de caractère public ou des ouvrages en catalan. La répression s'atténua un peu après les années 50<sup>176</sup> mais globalement le régime a toujours condamné fermement et brutalement les nationalismes périphériques. Dans ce contexte, le football était l'un des seuls moyens d'expression de l'identité catalane (F.C. Barcelone), ou basque (Athletic Bilbao). En plus de la rivalité sportive entre ces deux clubs et le Real Madrid, il y a un symbolisme politique évident dans l'affrontement contre l'équipe de la capitale. Le stade était ainsi le seul lieu où l'on pouvait chanter anonymement et plus ou moins librement des chants en catalan et brandir le drapeau catalan, la *senyera*. Le double affrontement entre le Real Madrid et le Barça en demi-finale de la Coupe du Généralissime 1943 va toutefois dégénérer au grand dam des autorités sportives et politiques. Outre le scandale sportif qu'est la victoire 11-1 du Real Madrid au match retour, il y a surtout un scandale politique dans l'attitude des spectateurs, tant au match aller à Barcelone qu'au match retour à Madrid. L'intervention du pouvoir politique donna à cette double confrontation des répercussions sans précédent sur l'avenir des deux clubs.

Le match aller de cette demi-finale eut lieu le 6 juin 1943 au stade de Las Corts de Barcelone. Si le Barça l'emporta sur le terrain 3-0, ce fut surtout l'attitude inqualifiable du public que retint le journaliste de *ABC* présent sur place, cela explique, selon lui, la défaite du Real Madrid. Ce journaliste n'est autre qu'Alberto Martín Fernández, le directeur général de la presse auprès de la DND, il écrit dans *ABC* sous le pseudonyme de Juan Deportista. Avant de développer le récit du match, il entend aborder une « question préalable », ce qui en droit désigne un jugement préliminaire qui va ensuite rendre possible le déroulement du jugement principal. En l'occurrence, le résultat, qui est le fait notable du match, s'explique par un problème qu'il convient de décrire en premier lieu pour en venir ensuite aux faits de jeu :

---

<sup>176</sup> L'interdiction de chanter la *senyera* sera levée en 1960.



« **Question préalable.** - Cette fois-ci, comme lors des plus furibondes oraisons lors des meetings en d'autres temps, il y a une question préalable, et, pour le coup, très importante. Il ne s'agit pas de football, mais de ce qui l'entoure. Je ne veux pas parler de sport mais d'antisportivité. Plus clairement : a ressurgi, et cette fois-ci, rien moins que sur le terrain de Las Corts, le plus impressionnant spectacle de l'agressivité unanime, de la véhémence, presque intégrale, et il serait stupide et insensé d'escamoter la réalité : face à un Barcelone qui justement, aspirait à renouveler son titre de Champion d'Espagne<sup>177</sup>, il a été impossible pour le Real Madrid – comme pour n'importe quelle équipe que le hasard ou la malchance aurait pu désigner – de jouer pendant toute la première mi-temps, car il a affronté, plus que l'équipe *azulgrana*, le public ; et outre les difficultés techniques ou la supériorité du jeu, l'arbitre. A ce propos je ne souhaite pas faire des insinuations qui pourraient donner lieu à des interprétations erronées : sa torpeur ne fut pas de la partialité ou de la méprise. Simplement il se trouva débordé, absorbé, noyé par un tonnerre de hurlements qui voulait à tout prix – et qui réussit – à imposer sa volonté.<sup>178</sup> »

On notera d'emblée la référence à peine masquée à la période républicaine à travers l'évocation des « plus furibondes oraisons lors des meetings en d'autres temps ». Le journaliste compare ainsi l'agressivité démesurée du public du stade avec les débats politiques qui existaient encore sous la II<sup>nd</sup>e République. L'inadmissible attitude du public catalan aurait ainsi empêché l'arbitre d'exercer correctement son rôle et expliquerait la déroute des madrilènes bien davantage que la supériorité technique des « bleus et grenats ». Un tel jugement semble très difficile à vérifier, cependant l'ambiance du match fut très largement commentée par la presse sportive et généraliste durant toute la semaine qui sépara ce match aller de la revanche à Madrid la semaine suivante. La prestation de l'arbitre fut sans aucun doute compliquée par les cris menaçants des *socios* barcelonais, mais les historiens du Real Madrid ne retiennent pas d'erreur d'arbitrage particulièrement flagrante et répétée en ce qui concerne ce match aller. Toutefois, l'agressivité du public de Las Corts n'est pas passée inaperçue et elle est difficilement dissociable du climat politique régnant en Catalogne durant les années 40. Durant les jours suivants le match, une amende fut infligée au FC Barcelone par la fédération. A l'approche du match retour, dans une atmosphère de vengeance, le risque d'affrontements entre supporters des deux camps était

---

<sup>177</sup> Jusqu'aux années 60, il est très fréquent de nommer « champion » le vainqueur de la Coupe, alors qu'actuellement on ne qualifie de « champion » que le vainqueur du championnat (*Liga*)

<sup>178</sup> DEPORTISTA, Juan. *ABC*, 8 juin 1943, p. 16. « **Cuestión previa.** – *Esta vez, como en las más furibundas oraciones mitinescas de otro tiempo, hay una cuestión previa, y, por de contado, muy importante. No se trata de fútbol, sino de lo que le rodea. No se refiere al deporte sino al antideporte. Más claro: ha surgido de nuevo, y ahora, nada menos que en el campo de Las Corts, el más locuaz impresionante espectáculo de agresividad unánime, de la vehemencia, lindando con el cien por cien, y sería necio y insensato de escamotear la verdad: frente a un Barcelona que, justamente, aspira a alcanzar un año más el título de campeón de España, al Real Madrid – como a otro cualquier equipo que le hubiera correspondido el azar o la mala suerte – no le ha sido posible jugar durante todo el primer tiempo, porque se ha opuesto, más que el equipo azulgrana, el público; antes que las dificultades del lance o la superioridad de juego, el árbitro. Cuanto a éste, no quiero hacer insinuaciones que puedan dar lugar a interpretaciones equivocadas: su torpeza no fue parcialidad ni equivocación. Sencillamente se halló desbordado, absorbido, hundido por un griterío ululante que, a toda costa, quería – y consiguió – imponer su voluntad.*

omniprésent. Le président du FC Barcelone envoya même une lettre à son homologue du Real le jeudi 10 juin pour appeler au calme et apaiser les tensions<sup>179</sup>, le comité directeur du Real Madrid crut bon de ne répondre que le jour du match, le dimanche 13. Alors qu'il semblait un peu tard pour prétendre calmer les esprits, il fit publier un communiqué dans *ABC* afin de désamorcer une situation qui s'annonçait explosive, la tension était palpable :

« Autour du match s'est créée une passion que nous croyons de notre devoir de contribuer à canaliser.

Ne jugeant pas nécessaire de revenir sur les événements qui se sont produits à Barcelone dans la mesure où la Presse l'a fait suffisamment ; mais plus l'attitude d'un public est incorrecte et erronée, moins il serait sportif d'essayer de l'imiter. Notez bien que cela ne signifie pas que nous essayons de refréner l'enthousiasme de nos supporters madrilènes, dont le soutien nous a tant de fois fait défaut. Simplement nous préférons prévenir pour qu'ils ne se laissent pas entraîner dans des incorrections qui pourraient seulement porter préjudice au Real Madrid et à la renommée du public de la capitale de l'Espagne.<sup>180</sup> »

Il faut signaler que durant la semaine précédant le match, il y eut plusieurs appels sur un ton véhément pour reproduire le même type d'ambiance qu'au match aller<sup>181</sup>, notamment dans le journal franquiste *Ya*. Le gouvernement empêcha même la venue d'un train de Barcelone pour éviter les affrontements et la vente de boissons fut prohibée autour du stade<sup>182</sup>. Malgré cet appel au calme et cette précaution prise par les dirigeants du Real Madrid, l'attitude du public « de la capitale de l'Espagne » influa grandement sur le match retour dont le déroulement restera comme l'un des plus étranges de l'histoire du football espagnol, ne serait-ce que par l'amplitude exorbitante du score : 11-1. Dont notamment un incroyable 8-0 à la mi-temps ! Le Real Madrid se qualifia ainsi pour le finale de la Coupe du Généralissime qu'il allait perdre quelques semaines plus tard contre Bilbao. Toute la bonne volonté, tout le talent des joueurs madrilènes, et toute la belle incertitude du sport ne peuvent expliquer un résultat aussi stupéfiant, surtout une semaine après avoir été défait

---

<sup>179</sup> ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p. 131-132.

<sup>180</sup> *ABC*, 13 juin 1943, p.29. “*Alrededor del partido se ha creado un ambiente de pasión que creemos es nuestro deber contribuir a encauzar.*

*No estimando necesario puntualizar lo ocurrido en Barcelona por haberlo explicado suficientemente la Prensa; pero cuanto más incorrecta o equivocada es la actitud de un público, menos deportivo es tratar de imitarla. Y conste que esto no quiere decir que tratemos de refrenar el entusiasmo de los aficionados madrileños, cuyo apoyo tantas veces hemos echado de menos; únicamente queremos prevenirlos para que no se dejen arrastrar a incorrecciones que sólo se podían perjudicar al Real Madrid y al buen nombre del público de la capital de España.”*

<sup>181</sup> ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p. 131-132.

<sup>182</sup> *Idem.* Et aussi BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p.206.

par trois buts d'écart face à la même équipe. Cependant, et chose tout à fait étonnante, cette fois-ci, le même journaliste fait une analyse du match en signalant que celui-ci ne souffrit d'aucune anomalie.

« Il n'y a pas lieu de minimiser la véhémence et le fracas dont a fait preuve le public de Chamartín face au demi-finaliste barcelonais. Si, sur le terrain de Las Corts un tel vacarme eut un écho démoralisateur sur le Madrid, le grondement d'ici en aura fait de même avec l'équipe *azulgrana*. L'unique différence essentielle, pour moi, réside dans le critère strict, pondéré et juste avec lequel l'arbitre a réussi à diriger cette rencontre qui s'annonçait évidemment difficile.<sup>183</sup> »

On a affaire ici à un journaliste presque gêné de reconnaître que le public n'a pas été plus irréprochable à Madrid qu'il ne l'avait été en Catalogne. Au demeurant, il nous livre une analyse très différente d'un résultat pourtant hautement plus improbable que celui du match aller. Selon lui, l'attitude des supporters madridistes n'a rien de scandaleuse et fut même normale au vu des événements de la partie précédente, et il est évident que celle-ci n'a pas faussé l'équité sportive. En aucun cas il ne condamne l'agressivité exagérée ou un quelconque débordement du public de la capitale. Il déclare en effet :

« A une exaltation du public barcelonais a correspondu une exaltation parallèle, qui à Chamartín a eu la chance de voir un Madrid auquel on ignorait tel enthousiasme, une telle qualité, et une telle résistance [...] Et de cela et rien de plus, résulte l'élimination du FC Barcelone.<sup>184</sup> »

Il est pourtant très clair qu'il régna ce jour-là une ambiance délétère et une animosité excessive à l'encontre des Catalans. Un mélange difficile à évaluer entre rivalité sportive, antécédents conflictuels, rivalité politique et tension due à l'enjeu a créé le climat irrespirable du match de Chamartín. Ce résultat très suspect fit longtemps polémique et encore aujourd'hui il semble difficile d'expliquer une telle déroute de la part des Barcelonais qui semblaient pourtant favoris<sup>185</sup>. Dans le journal *La Prensa* publié à

---

<sup>183</sup> DEPORTISTA, Juan. ABC, 15 juin 1943, p. 17. «*No hay por qué paliar la vehemencia y el fragor con que el público de Chamartín se produjo ante el Barcelona semifinalista. Si en el terreno de Las Corts aquel estruendo tuvo un eco desmoralizador en el Madrid, el griterío de aquí habrá de haberlo tenido en el conjunto azulgrana. La única diferencia esencial, para mí, ha estado en el criterio estricto, ponderado y justo con que el árbitro logró dirigir esta contienda que se presentaba evidentemente difícil.*»

<sup>184</sup> Idem. «*A una exaltación del público barcelonés ha correspondido paralela exaltación, que en Chamartín ha tenido la fortuna de ver actuar un Madrid desconocido de entusiasmo, de cualidad y de resistencia.[...] Y por eso nada más, el Barcelona resulta eliminado.*»

<sup>185</sup> Voir sur le sujet BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p.206.

Barcelone, un jeune journaliste dénommé Juan Antonio Samaranch<sup>186</sup> publia un article très critique sur l'attitude du public en sous-entendant que le résultat du match avait été faussé. Peu après, la carte de presse de Samaranch lui fut retirée et il ne la retrouva que pour les Jeux Olympiques de 1952.

Une chose est sûre, ce type d'affrontements ne plut pas du tout au régime et la transposition au cœur du stade des conflits régionalistes ne pouvaient pas restée impunie. Dès le mardi suivant le match, des sanctions fermes furent prises par les instances pour punir les deux clubs qui avaient offert un triste spectacle de sportivité. Dans un premier temps, une amende est infligée au club madrilène en raison des événements du match joué à Chamartín. Ces sanctions sont publiées dans *ABC* dès le jour suivant :

« Imposer au Real Madrid C. de F. une amende de 2.500 pesetas, pour le comportement sévèrement incorrect de ses partisans durant la rencontre jouée dimanche passé sur le terrain de Chamartín, car en aucun cas on ne peut justifier une attitude hostile et inhospitalière, avec un précédent déjà opportunément sanctionné.<sup>187</sup> »

Mais au-delà de ces sanctions prises contre chacun des deux clubs à titre individuel, il y a aussi une lourde sanction prise collectivement contre les deux clubs phares du championnat pour les punir de l'image scandaleuse qu'ils ont donnée de leur double affrontement en demi-finale de la compétition qui porte par ailleurs le nom du chef de l'Etat...

« Ainsi, par rapport au fait que ces incidents – bien que sans plus de signification que le débordement d'une passion sportive mal canalisée – se soient produits dans deux capitales de la meilleure tradition sportive, qui doivent être celles qui donnent le ton de la correction exigible aux masses de supporters des deux clubs. [...]

Premier. Imposer à chacun des clubs cités une amende de 25.000 pesetas, et avertir que la répétition d'incidents d'une nature analogue sera sanctionnée avec encore plus de rigueur et même avec la fermeture des stades dans lesquels ils se produisent.<sup>188</sup> »

---

<sup>186</sup> Juan Antonio Samaranch sera nommé secrétaire d'Etat aux Sports en 1967, puis assumera diverses charges politiques sous le régime franquiste. En 1980 il devient président du comité International Olympique, poste qu'il occupa jusqu'en 2001.

<sup>187</sup> *ABC*, 16 juin 1943, p. 12-13. *“Imponer al Real Madrid C. de F. una multa de 2.500 pesetas, por el comportamiento severamente incorrecto de sus partidarios durante el encuentro jugado el pasado domingo en el campo de Chamartín, toda vez que en modo alguno puede justificarse una actitud hostil e inhospitalaria, con un precedente ya oportunamente sancionado.”*

<sup>188</sup> *ABC*, 16 juin 1943, p.13. *“Asimismo, en atención a que los incidentes – aunque sin más trascendencia que el desbordamiento de una pasión deportiva mal encauzada -, se han producido en dos capitales del*

La fédération espagnole se montra donc très dure envers les deux clubs et annonçait d'autre part que le produit des amendes servirait à acheter des entrées pour la finale de la Coupe afin d'y inviter les jeunes des Fronts de la Jeunesse, pour donner une meilleure image du sport à ceux qui seraient les futurs supporters. Quelques jours plus tard, la DND fit paraître dans *Marca* une note autrement plus répressive afin de prévenir tout incident du même ordre :

**« Une note importante de la direction générale de sécurité**

A propos de l'attitude antisportive du public dans les parties de football. Seront arrêtés ceux qui réaliseraient n'importe quelle agression gestuelle ou verbale et internés en camps de concentration.

D'après des informations de différentes provinces, la Direction Général remarque que chaque jour se dégrade l'attitude antisportive du public qui assiste aux parties de football avec des manifestations lamentables, qui dépassent la correction que doit avoir une personne normalement éduquée extériorisant les émotions que lui procure le déroulement du match, ce qui n'est pas tolérable selon les principes que nécessite la vie en communauté et que l'autorité se doit de répéter avec énergie en réalisant strictement son devoir qui concerne les mœurs policées...<sup>189</sup> »

Il est absolument évident que le monde politique est intervenu pour prendre des mesures aussi draconiennes. En 1943, le régime franquiste est encore dans la période du tout répressif et ce type de législation s'inscrit parfaitement dans la logique policière mise en place à partir de 1939. La fermeté portera ses fruits puisqu'après l'épisode de la demi-finale de 1943 on n'observera plus d'affrontements ayant un tel retentissement dans le monde du football espagnol. Ce qui ne veut pas dire que la ferveur régionaliste des Catalans ou des Basques diminuera pour autant dans l'enceinte des stades.

---

*mayor arraigo deportivo, que han de ser las que señalan la tónica de corrección exigible a las masas de seguidores de ambos clubs. [...]*

*Primero. Imponer a cada uno de los citados clubs una multa de 25.000 pesetas, y advertir que la repetición de incidentes de análoga naturaleza será sancionada aún con más mayor rugosidad, e incluso con la clausura de los campos en que se produzcan."*

<sup>189</sup> Citée dans SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

## ***Le recrutement des Hongrois en 1956 : un moyen de propagande politique pour le régime***

Le régime franquiste étant né, au moins dans son discours, de la lutte contre le communisme, il vit d'un bon œil l'arrivée en Espagne d'émigrés « footballistiques » issus du bloc de l'Est. Ce sont tout particulièrement les Hongrois qui viennent se réfugier en Espagne, quitte à devenir *persona non grata* à l'Est par la suite. Il faut dire que durant les années 50 la Hongrie était la meilleure Nation de football du monde. Elle l'a démontré lors des Jeux Olympiques de 1952, où elle a remporté la médaille d'or grâce à cinq victoires en autant de matches et un bilan de 20 buts marqués pour seulement 2 encaissés. Un an plus tard, le 25 novembre 1953 la Hongrie infligea à l'Angleterre, terre de naissance du football, la première défaite à domicile de son histoire au terme d'une leçon de football (6-3) qui marquera durablement les esprits en Europe. A l'aube de la Coupe du Monde 1954 en Suisse, la Hongrie est sans conteste la meilleure équipe du monde, elle pratique un jeu limpide et extrêmement offensif et semble presque imbattable. Cependant la Hongrie s'incline en finale à la surprise générale face à la RFA dans un match que l'on surnomme « *le miracle de Berne* » alors que l'on sait désormais que les joueurs allemands ont été dopés lors de cette compétition<sup>190</sup>. De plus, lors du premier tour, la Hongrie avait écrasé cette même équipe de RFA par 8-3. Une forte suspicion de dopage organisée était déjà d'actualité à la suite de révélations livrées par le capitaine hongrois Ferenc Puskas en janvier 1957, ces déclarations furent reprises dans *ABC* :

« Puskas affirme qu'en entrant dans le vestiaire allemand à Berne, pour féliciter l'équipe qui lui avait gagné le Championnat du Monde 1954, les joueurs allemands étaient allongés sur le sol, en train de vomir et entourés par une odeur fétide et des produits pharmaceutiques.

Puskas en déduit que ces champions du monde étaient en train de souffrir les conséquences d'un fort dopage.<sup>191</sup> »

---

<sup>190</sup> Selon une étude universitaire commandée par le Comité Olympique Allemand dont les résultats définitifs seront connus en 2012. Voir *Le Monde* et *L'Equipe* du 26 octobre 2010.

<sup>191</sup> *ABC*, 26 janvier 1957, p. 39. « *Puskas asegura que al entrar en la caseta alemana en Berna, para felicitar al equipo que le había ganado el Campeonato del Mundo en 1954, los jugadores germanos estaban tirados por el suelo, vomitando y envueltos en un olor fétido y de productos farmacéuticos. Puskas deduce que aquellos campeones mundiales estaban sufriendo las consecuencias de un fuerte dragado.* »

La polémique suite à la victoire surprise des Allemands n'a cessé d'alimenter la légende du « Onze d'Or » hongrois des années 50, qui malgré sa supériorité évidente n'a jamais remporté une Coupe du Monde. Cette génération dorée est considérée comme l'une des meilleures équipes nationales de l'histoire du football. L'âge d'or du football hongrois prit fin en octobre 1956 lorsque les chars soviétiques pénétrèrent dans Budapest.

Le premier joueur hongrois qui avait fui le bloc de l'Est était László Kubala, il avait quitté la Hongrie en 1949 pour l'Italie et évoluait au sein d'une équipe de réfugiés hongrois dont les meilleurs éléments avaient été repérés par les recruteurs du FC Barcelone lors d'une tournée en Espagne. Il signe finalement dans le club catalan en décembre 1950 et obtient le statut de réfugié politique et la nationalité espagnole alors qu'il appartenait toujours officiellement au club du Vasas Budapest, ce qui provoqua une plainte de la fédération hongroise pour tenter de faire suspendre le fuyard<sup>192</sup>. Il faudra l'intervention du médecin phalangiste Armando Muñoz Calero, représentant espagnol auprès du Comité de la FIFA, pour que son transfert au Barça soit validé après une suspension d'un an<sup>193</sup>. Il attendra également deux ans pour pouvoir évoluer sous les couleurs de l'équipe nationale espagnole en 1953. Le régime franquiste finança même la réalisation d'un film de propagande intitulé « *Los ases buscan la paz*<sup>194</sup> » mettant en scène la fuite de la misère hongroise, la traversée du rideau de fer et le refuge du joueur et de sa famille en Espagne où il s'est affirmé au sein du FC Barcelone comme l'un des meilleurs joueurs de son temps grâce à la bienveillance du régime<sup>195</sup>. Il portera le maillot de l'équipe d'Espagne à 19 reprises et deviendra même sélectionneur national entre 1969 et 1980. La venue en Espagne de Kubala fut une aubaine pour la propagande officielle, elle permit de démontrer par le sport à quel point le régime de Franco était synonyme de paix et de liberté face à l'oppression communiste. Ce succès en termes de communication va inciter les autorités à faciliter la venue d'autres grands sportifs exilés.

---

<sup>192</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

<sup>193</sup> Un an était la suspension maximale que la FIFA pouvait infliger à un joueur amateur, or les joueurs des pays de l'Est avaient tous le statut d'amateur, bien qu'en réalité le sport était leur métier.

<sup>194</sup> *Los ases buscan la paz*, 1954.

<sup>195</sup> Kubala a marqué 196 buts sous les couleurs *blaugranas*, ce qui en fait le deuxième meilleur buteur de l'histoire du club.

Les autres grandes stars du football hongrois arrivent en Espagne à la suite des événements de Budapest en 1956. Alors que la ville est investie par l'Armée rouge, il y a très peu d'informations qui arrivent en Europe occidentale sur le sort réservé aux combattants. A la fin du mois d'octobre, le journal *ABC* croit d'ailleurs savoir que les deux meilleurs footballeurs locaux seraient morts dans les combats contre la barbarie soviétique :

« Les dix mille morts en seulement trois jours donnent une idée de l'incroyable lutte. Le poids des cadavres pèse lourd. On ne peut pas tuer indéfiniment. [...] Dans les rues de Budapest sont tombés des enfants de douze ans – concrètement une fille de treize – lorsqu'ils avançaient avec des drapeaux déployés contre les tanks.

On peut compter parmi les jeunes sacrifiés les deux internationaux de football, dont la mort, en luttant dans les rangs des insurgés, a aussi été confirmée cette nuit. Je les ai vus jouer tous les deux – Puskas et Sandor Kocsis – il y a seulement quinze jours, ici, à Paris. Ce dernier était un ailier blond très rapide, que je considérais, et je l'avais fait figurer dans ces pages, comme le meilleur joueur hongrois actuel. Puskas a été nommé en 1953 meilleur joueur du monde. Il avait été international à de nombreuses reprises mais était déjà entré dans le déclin de sa fabuleuse carrière. [...] La nuit dernière il est tombé en dirigeant ses soldats – il était commandant -, face aux troupes russes. Sa mort au cours de son dernier combat contre les soviets – il y a un mois l'équipe dont il était capitaine gagna face à la sélection russe à Moscou même – l'immortalisera autant que sa glorieuse vie footballistique.<sup>196</sup> »

Cet article donne une idée assez juste de la vision espagnole du soulèvement de Budapest, une lutte pour la liberté et contre l'oppression à l'image du soulèvement militaire du 17 juillet 1936. L'invasion de la capitale hongroise par les chars soviétiques provoqua un grand émoi en Espagne et ce fut la preuve irréfutable de la violence communiste et de la nécessité de lutter contre cette menace, ce fut un argument supplémentaire dans la justification *a posteriori* de la guerre civile. Franco tenta également sans succès d'influer sur le Conseil de Sécurité de l'ONU aux côtés de la France, de l'Angleterre et des Etats-Unis pour faire condamner l'agression. C'est notamment à la suite de ces événements que l'Espagne décida de boycotter les Jeux Olympiques de Melbourne

---

<sup>196</sup> *ABC*, 28 octobre 1956, p. 57. “*Los diez mil muertos en sólo tres días dan idea de la increíble lucha. El peso de los cadáveres puede mucho. No se puede matar indefinidamente. [...] En las calles de Budapest han caído niños de doce años – concretamente, una niña de trece – cuando avanzaban con banderas desplegadas contra los tanques.*

*Se pueden contar entre los jóvenes sacrificados los dos famosos internacionales de fútbol, cuya muerte, luchando en las filas de los insurrectos, también se confirma esta noche. A ambos – Puskas y Sandor Kocsis – les vi jugar sólo hace quince días, aquí, en París. Este último era un extremo tan rápido como rubio, al que consideré, y así lo hice constar en esas mismas páginas, que era en la actualidad el mejor jugador húngaro. Puskas fue declarado en 1953 el mejor jugador del mundo. Había sido muchísimas veces internacional, pero había entrado ya en el declive de su fabulosa carrera. [...] Esta noche pasada cayó mandando soldados – era comandante -, frente a las tropas rusas. Su muerte en el curso de su último combate contra los soviets – hace un mes el equipo que capitaneaba ganó a la selección rusa en el mismo Moscú – le immortalizará tanto como su gloriosa vida futbolística.”*



en guise de protestation, le régime avait ainsi l'intention de lancer un mouvement de grande ampleur mais l'initiative ibérique ne fut quasiment pas suivie, sauf par les Pays-Bas et la Suisse. Il n'y aura pas non plus de journaliste espagnol envoyé officiellement à Melbourne. Mais deux Espagnols allèrent quand même en Australie malgré les injonctions de leur fédération de tutelle, il s'agit de l'arbitre de Water-Polo Ballesté et du journaliste Carlos Pardo, tous les deux Catalans<sup>197</sup>...

En ce qui concerne les deux footballeurs présumés martyrs, ils se trouvent qu'ils donneront des nouvelles rassurantes deux jours plus tard par le biais d'une agence de presse hongroise. Ainsi le 30 octobre, *ABC* publie dans ses pages sportives un petit article intitulé « PUSKAS ET TOUS LES JOUEURS DU HONVED SONT VIVANTS »<sup>198</sup>, le capitaine hongrois affirme que son équipe est en route pour Melbourne et que tous ses éléments sont sains et saufs. On ne trouve à ce sujet aucun *mea culpa* du quotidien à propos de la fausse information relayée deux jours plus tôt et pourtant largement développée. Finalement l'équipe de Hongrie déclara forfait pour son premier match et ne participa pas aux JO de Melbourne. La plupart des joueurs du Honved Budapest prirent le chemin de l'exil à travers une tournée organisée en Europe occidentale au cours du mois de novembre 1956. Ils jouèrent un premier match amical à Bilbao le 22 novembre alors que la plupart des joueurs hongrois étaient à court de forme et épuisés physiquement et mentalement par les événements récents. Un certain nombre de joueurs hongrois avaient par ailleurs retrouvé le jour même leur famille pour celles et ceux qui avaient pu s'échapper de Hongrie via Vienne. Sur le terrain, les hongrois s'inclinèrent 3-2 face aux basques au terme d'un superbe match qui éblouit le correspondant d'*ABC* sur place. Une semaine plus tard, le Honved Budapest affrontait le Real Madrid, champion d'Espagne en titre, au stade Santiago Bernabéu devant 100.000 spectateurs. Inutile de préciser que si le Real Madrid offrait un cachet à la formation hongroise pour avoir le droit de l'affronter, tout le monde en sortait gagnant en raison de l'immense affluence provoquée par la venue des magiciens magyars dont la réputation avait depuis plusieurs années déjà dépassé le rideau de fer. Duncan Shaw affirme que de nombreux ministres franquistes étaient présents au stade pour assister à cette rencontre<sup>199</sup>, cette affirmation, qui n'eut pas été surprenante

---

<sup>197</sup> GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalon, 1980, p.37-38.

<sup>198</sup> *ABC*, 30 octobre 1956, p.55.

<sup>199</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p.147.

étant donné la nature de l’adversaire du jour, n’apparaît pas dans *ABC*. On a pourtant du mal à croire que le quotidien néglige de mentionner la présence de hauts personnages politiques dans une rencontre d’une telle valeur symbolique. Le match entre les exilés du Honved et le Real Madrid fut de grande qualité et les deux équipes se quittèrent sur un score fleuve de parité : 5-5. Lopez Sancho qui suivit le match pour *ABC* décrit la fabuleuse prestation à laquelle il assista par le choix de son sous-titre : « La rapidité, les renversements de situation, la perfection hongroise et les vagues madrilènes, ont produit un grand spectacle sportif<sup>200</sup> ». Les courses de Kocsis et le talent brut de Puskas éblouirent le public madrilène et convainquirent le club de faire un effort pour recruter ces joueurs fuyards. Les joueurs poursuivirent dans un premier temps leur tour du monde en passant par l’Italie puis en rejoignant l’Amérique du Sud pour une nouvelle série de matches d’exhibition. Le 15 décembre 1956, *ABC* publiait un communiqué que le capitaine hongrois Ferenc Puskas avait transmis au journal hebdomadaire italien *Oggi* :

« Nous ne rentrerons pas à Budapest, nous ne souhaitons pas vivre davantage sous le beau ciel de Hongrie dans les circonstances actuelles.

En ce qui me concerne, j’espère me trouver un recoin de terre bien tranquille, où il n’y a pas de menace de tanks ni de coups de canons pour que ma fille puisse grandir dans la tranquillité comme tous les enfants du monde.

Je regrette que certains de mes compatriotes se voient obligés de retourner à Budapest. Il s’agit de ceux dont les familles se trouvent en Hongrie, et ils ne peuvent pas les abandonner.<sup>201</sup> »

A travers ce message, Puskas donne d’une part la confirmation que les joueurs hongrois ne rentreront probablement plus jamais chez eux, d’autre part il fait un appel du pied aux clubs européens pour se trouver une terre d’asile. Cet appel sera bien entendu par les clubs espagnols qui ne tarderont pas à envoyer des propositions intéressantes aux meilleurs joueurs magyars. Le premier club à tenter de s’approprier leur service est le F.C. Barcelone, notamment grâce à l’influence de celui qui est déjà une star en Catalogne : Kubala. Mais le transfert des émigrés hongrois semble compliqué et prend du temps, en raison des grandes tournées internationales effectuées par le Honved. *ABC* affirme en avril

---

<sup>200</sup> LOPEZ SANCHO, Lorenzo. *ABC*, 30 novembre 1956, p. 49. “La velocidad, las alternativas en el tanteador, la perfección húngara y las ranchas madrileñas produjeron un gran espectáculo deportivo”

<sup>201</sup> *ABC*, 15 décembre 1956, p.59. “No regresaremos a Budapest. No queremos vivir más tiempo bajo el bello cielo de Hungría en las actuales circunstancias.

Por lo que a mi respeta, espero encontrar un rincón de tierra tranquilo, donde no exista ningún peligro de tanques o de cañonazos, para que mi hija pueda crecer en la tranquilidad como todo los niños del mundo. Lamento que algunos de mis compatriotas se vean obligados a regresar a Budapest. Se trata de aquellos cuyas familias se encuentran en Hungría y no pueden abandonarlas.”

1957 que malgré un intérêt éveillé lors du passage en Espagne de l'équipe hongroise, le club catalan renonce à recruter ses trois cibles : Puskas, Kocsis et Grosics<sup>202</sup>. Pendant ce temps, la fédération hongroise n'a pas tardé à se plaindre auprès de la FIFA de la désertion de ses protégés qu'elle se doutait ne jamais voir revenir. Face à l'évident refus des joueurs d'aller au terme de leur contrat auprès de leur club d'origine, la FIFA prononça un certain nombre de sanctions à leur encontre qui furent retranscrites dans *ABC* :

« Les sept joueurs qui refusent de revenir en Hongrie après la tournée en Amérique du Sud ne pourront pas jouer pour aucun club hongrois pendant un an, et pendant une année supplémentaire pour jouer pour une équipe étrangère. Les peines les plus lourdes sont tombées sur Ferenc Puskas et Zoltan Csibor qui ont été suspendus pour un an, à partir du 3 avril 1957 jusqu'au 3 avril 1958, pour jouer pour des clubs hongrois, et jusqu'au 4 avril 1959 pour des clubs étrangers.<sup>203</sup> »

Cette suspension, qui refroidit bon nombre des grands clubs européens désireux de se renforcer, sera toutefois réduite jusqu'au 15 août 1958 mais les joueurs durent cependant trouver un club afin de conserver la forme pendant cette année de disette de compétition officielle. Puisque les réfugiés hongrois se trouvaient pour la plupart à Vienne en Autriche, c'est tout naturellement dans le club de la ville que le capitaine déchu Ferenc Puskas signa son premier contrat professionnel le 23 octobre 1957. On peut lire dans *ABC* que Puskas « jouera les matches amicaux auxquels participe l'équipe si il y est autorisé par la fédération autrichienne de football. Puskas ne pourra pas participer aux rencontres de championnat car il a été disqualifié jusqu'à la fin de 1958<sup>204</sup> ». On peut imaginer qu'outre la valeur symbolique de recruter un joueur qui est un exilé politique, il y avait une valeur économique à posséder dans ses rangs le plus célèbre joueur hongrois du moment, cette valeur ajoutée s'avérait rentable aux guichets des stades lors de l'organisation de matches amicaux de prestige.

A la fin de cette saison 1957 - 1958 un peu tronquée par sa suspension, le prodige magyar de 30 ans attira l'attention du Real Madrid dans l'optique de pouvoir enfin

---

<sup>202</sup> *ABC*, 5 avril 1957, p. 46.

<sup>203</sup> *ABC*, 22 juin 1957, p. 60. « Los siete jugadores que rechazaron regresar a Hungría después de la jira por América del Sur no podrán jugar en ningún otro equipo húngaro durante un año, y otro año más par actuar en equipos extranjeros. Los máximos castigados han caído sobre Ferenc Puskas y Zoltan Csibor que han sido suspendidos por un año, desde el 3 de abril de 1957 al 3 de abril de 1958, para jugar en clubs húngaros, y hasta el 4 de abril de 1959 en equipos extranjeros. »

<sup>204</sup> *ABC*, 24 octobre 1957, p. 61-62. « participará en los partidos amistosos que celebre el equipo, si es autorizado a ello por la Federación Austriaca de Futbol. Puskas no podrá participar en encuentros de campeonato, ya que ha sido descalificado hasta finales de 1958. »

l'aligner lors de matches officiels. La compétition entre les grands clubs pour faire signer le génie fit monter les enchères et le Real Madrid lui proposa un pont d'or afin de l'attirer dans la capitale espagnole. Dans le même temps Sándor Kocsis et Zoltan Czibor rejoignirent le F.C. Barcelone. Les autorités du régime se réjouiront de l'arrivée de ces réfugiés politiques, auxquels Camilo Alonso Vega, ministre de l'intérieur, s'empressa de donner la nationalité espagnole<sup>205</sup> afin de leur permettre de jouer pour l'équipe nationale tout comme leur devancier Kubala. Selon Angel Bahamonde Magro<sup>206</sup>, le recrutement de Puskas met en relation conviction politique et attraction économique de la part du joueur, qui arriva en Espagne en fin de carrière. L'investissement fut toutefois rentable pour le club puisque Puskas fut un redoutable attaquant : il marqua notamment 14 buts en 12 matches de Coupe d'Europe sous les couleurs blanches du Real. En ce qui concerne le régime qui facilita sa participation aux différentes compétitions, il s'avérera être par la suite un bon défenseur du franquisme puisqu'il participa en 1966 à une campagne de propagande en faveur d'un référendum proposé par le Généralissime<sup>207</sup>. Citons ici l'historien Juan Pablo Fusí : « Ces joueurs et entraîneurs d'Europe de l'Est ont été politiquement importants parce qu'ils ont permis au régime de Franco de démontrer, tant en Espagne qu'à l'étranger, la dureté du communisme et le caractère comparativement libéral de l'Espagne. Avec le plein appui du régime, ils ont été convertis en symboles anticommunistes par les moyens de communication de masse.<sup>208</sup> » Nul doute que le recrutement des réfugiés hongrois par les clubs espagnols fut une excellente opportunité de communication pour le régime franquiste, quasiment sans que ce dernier n'intervienne dans le processus sportif. Cet exemple est assez symptomatique de l'attitude du régime face au football. Il se contentait d'en tirer les bénéfices éventuels sans toutefois s'investir à la source. Les grands acteurs du football espagnols sous le franquisme, ce sont les clubs, et non l'Etat.

---

<sup>205</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

<sup>206</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002.

<sup>207</sup> SHAW, Duncan, *Op. cit.*

<sup>208</sup> Interview de Juan Pablo FUSÍ le 22 octobre 1984 à Madrid, dans SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p.146.

## *Les mauvais résultats de l'équipe nationale*

Comme nous l'avons vu, la fédération espagnole gère la sélection nationale, cette compétence est d'abord assez réduite en raison du faible nombre de matches joués par l'équipe d'Espagne jusqu'en 1950 en raison de l'isolement. En 1949, la sélection joue face à la France pour la première fois depuis la réouverture de la frontière. Par la suite, l'Espagne participe à la Coupe du Monde en 1950, où elle fait plutôt bonne figure avec notamment une victoire historique face à l'Angleterre lors du premier tour de la compétition. Ce sera d'ailleurs la meilleure performance de l'Espagne dans cette compétition jusqu'en 2010. Il faut dire que durant les années 50 et 60 les résultats sont pitoyables, l'équipe nationale est éliminée lors des éliminatoires des Coupes du Monde suivantes par la Turquie<sup>209</sup> puis par la Suisse qui n'étaient pas vraiment réputées pour être de grandes Nations de football. Le seul point positif est qu'à partir du début des années 50 l'équipe nationale affronte à nouveau d'autres Nations, en parallèle avec la politique d'ouverture du régime sur l'Europe et le monde. Armando Muñoz Calero, est élu au Comité exécutif de la FIFA en 1950 et il fera beaucoup pour l'intégration footballistique de son pays dans la communauté internationale. Il déclare lui-même dans le bulletin du Real Madrid en novembre 1953 : « Quand je suis entré à la FIFA, l'Espagne n'avait des relations sportives qu'avec le Portugal et l'Irlande. Aujourd'hui, elle a des relations normales avec tous les pays du monde, sauf avec ceux qui vivent sans liberté derrière le rideau de fer. Et la voix de l'Espagne est entendue et respectée, comme peut l'être celle de la Nation la plus prépondérante<sup>210</sup> ». Il y aura bien quelques tentatives de la part des Espagnols pour s'enorgueillir de leur sélection comme en avril 1955, lorsque l'Espagne s'impose 7-1 face à la Grèce, on peut lire dans *ABC* :

« Le football hispanique retrouve sa voie

[...] L'Espagne retrouve le vieux football ressuscité par de jeunes joueurs. Elle retrouve sa vitesse foudroyante, son inspiration heureuse, propre à un peuple méridional plus apte à l'action qu'à la réflexion. On est, en peu de mots, sur le bon chemin : la technique mise au

---

<sup>209</sup> En réalité l'Espagne a battu la Turquie au match aller (4-1), puis a perdu à Istanbul (0-1) et le match d'appui se solda par un match nul à Rome. Un enfant italien, selon le règlement de l'époque tira au sort l'équipe qui participerait à la Coupe du Monde. Il tira au sort la Turquie...

<sup>210</sup> Cité dans SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p.167.

service du cœur, qui est tout le contraire du cœur réduit en esclavage par la technique. Une recette de laquelle peut s'inspirer le monde entier à travers notre football.<sup>211</sup> »

Cette victoire célébrée comme la renaissance d'un jeu profondément espagnol sera en fait sans lendemain. Le patriotisme footballistique espagnol n'existera qu'à travers ses clubs au grand dam de la fédération qui échoua globalement dans sa mission de construire une bonne sélection nationale, malgré le grand nombre de phalangistes qui se sont succédés à sa tête. L'interdiction de recruter des joueurs étrangers entre 1953 et 1956 n'eut pas d'effet probant sur les résultats de l'équipe nationale, pas plus d'ailleurs que la nationalisation offerte à tous les joueurs étrangers de qualité qui venaient jouer en Espagne.

---

<sup>211</sup> ABC, 15 mars 1955, p. 29. *“El fútbol hispano vuelve a su camino [...] España vuelve a tener el viejo fútbol renacido en pechos jóvenes. Vuelve a tener la velocidad fulminante, la inspiración alegre, propia de un pueblo meridional más apto para la acción que el pensamiento. Está, con pocas palabras, en el verdadero camino: la técnica puesta al servicio del corazón, que es todo lo contrario del corazón esclavizado por la técnica. Una receta que tiene que aprender de nuestro fútbol el mundo entero.”*

## **Partie 2**

-

**Le Real Madrid C.F. : le meilleur club du XX<sup>e</sup> siècle**

### Chapitre 3 – La direction et le fonctionnement du club

Le 11 décembre 2000 à Zurich, Alfredo Di Stefano reçut des mains du président de la FIFA le trophée de meilleur club du XX<sup>e</sup> siècle, en représentation du Real Madrid. L'ancien joueur alors âgé de 74 ans, incarne mieux que quiconque la période de gloire qui correspond à la présidence de Santiago Bernabéu. C'est en effet sous le mandat de « Don Santiago » et notamment durant les « années Di Stefano » que le club *merengue* est devenu le meilleur club d'Espagne puis d'Europe et enfin du monde.

#### *L'ère Bernabéu (1943 – 1978) : une trajectoire similaire à Franco*

Tout comme l'Espagne sous Franco, le Real Madrid fut dirigé pendant trente-cinq ans par le même homme, il a remporté toutes les élections qui ont eu lieu au sein de son institution sans aucune contestation et a arbitré habilement les tensions qui ont pu agiter son club. Son règne sans partage s'est achevé avec sa mort, sans que jamais son autorité ne soit remise en question. Il a longtemps délégué à son fidèle bras droit une grande parcelle de pouvoir et la principale caractéristique que retiennent ses admirateurs comme ses détracteurs est sa gestion paternaliste des affaires associée à une grande fermeté. Santiago Bernabéu et Franco étaient de la même génération, ils ont tous les deux dédié leur vie à leur fonction respective. La comparaison s'arrête peut-être là mais il est intéressant d'aborder l'organisation du club de la capitale à travers le prisme de celle du régime tout en faisant preuve des nuances qui s'imposent tant la comparaison peut paraître saugrenue à certains égards. Lorsque nous avons contacté Jacques Ferran pour évoquer avec lui ses souvenirs de la création de la Coupe d'Europe et ses relations avec Santiago Bernabéu, il nous a fait part de son enthousiasme à l'idée que nous puissions « en finir avec cette légende selon laquelle il aurait été franquiste, c'est complètement faux !<sup>212</sup> ». Cependant cette « légende » est particulièrement vivace en Espagne et dans le monde du football, elle va de paire avec l'idée que le Real Madrid était « l'équipe du régime ». Voyons à travers la

---

<sup>212</sup> Entretien réalisé avec Jacques Ferran par téléphone les 25 et 26 août 2010.



trajectoire personnelle de son président historique et l'organisation administrative du club d'où ont pu venir ces suspicions.

Santiago Bernabéu de Yeste<sup>213</sup> est né le 8 juin 1895. Il est issu d'une famille de grands propriétaires terriens de la Castille-la-Manche, d'un père avocat et d'une mère espagnole issue de la Cuba coloniale, qu'il perdra dès l'âge de 15 ans. Il étudie au collège augustinien de l'Escorial puis réussit son baccalauréat au Lycée Cardinal Cisneros de Madrid, où il s'installe définitivement dès 1912. Il y obtient sa licence de droit mais n'exerce pas immédiatement dans la profession, mise à part une courte expérience d'un mois au sein du ministère des Finances en 1921<sup>214</sup>. Et pour cause, Santiago Bernabéu est entré dans les équipes de jeunes du Real Madrid à l'âge de 14 ans. Un an plus tard il intègre l'équipe réserve alors qu'en parallèle, il est chargé de vendre également des places pour les matches. Pour ses premiers pas en équipe première, le 3 mars 1912, il fait forte impression et marque un but face à l'« English Sports Club ». Il devient rapidement l'attaquant titulaire du club et est retenu au sein d'une sélection de Castille en 1915, durant cette même année son père décède. Bernabéu fut un joueur de très bon niveau dans le championnat mais n'a cependant jamais été international espagnol. C'était un joueur réputé pour sa puissance qui compensait sa relative lenteur, il était assez polyvalent et doté d'un tir remarquable. Il fut l'attaquant du Real Madrid jusqu'à sa retraite en 1928. Entre temps, sa disponibilité avait été suspendue par le régime de Primo de Rivera en 1923, ce qui l'avait obligé à travailler pour le commerce de bijoux de la belle-famille de son frère. Il intégra l'équipe technique du Real Madrid en 1926 puis il entre au Comité Directeur du club en 1930<sup>215</sup>, où il reste élu jusqu'en 1935, il a aussi été brièvement détecteur de joueurs. Durant ces années au sein de la direction du club, il a beaucoup appris, notamment aux côtés de Pablo Hernandez Coronado, il a vécu la naissance du professionnalisme de l'intérieur, et il a vu l'irruption de l'argent dans le monde du football. Cette expérience a forgé sa future vision de président de club.

---

<sup>213</sup> Les éléments biographiques de la vie de Santiago Bernabéu sont issus de : ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p. 138-141. ; MARTIALAY, Félix ; SALAZAR, Bernardo de. *Las grandes mentiras del fútbol español*, Madrid, Fuerza Nueva, 1997, p. 377-388. ; BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p. 201-215. ; GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalon, 1980, p. 89-99.

<sup>214</sup> Il demande une mise en disponibilité aussitôt arrivé au sein du ministère.

<sup>215</sup> Nous reprenons ici les dates données par ESCANDELL (2002), car BAHAMONDE MAGRO (2002) prétend qu'il est entré au Comité Directeur en 1928.

Sur le plan politique, les opinions de Bernabéu furent largement commentées et discutées. Tantôt soupçonné d'être un franquiste fanatique, tantôt signalé pour ses piques lancées en privé contre le régime il semble surtout que « Don Santiago » soit un adepte de l'ordre et un fervent défenseur du centralisme et de l'unité nationale. Il n'a par ailleurs jamais nié son amitié avec le chef de la CEDA, José María Gil-Robles. Sans aucun doute on peut placer Santiago Bernabéu sur la droite de l'échiquier politique avec une préférence certaine pour la monarchie, mais il semble difficile de lui mettre une étiquette plus précise. Lorsqu'éclate la guerre civile il est poursuivi par la milice républicaine pour ses affinités « cedistes », il se fait tout d'abord embaucher comme infirmier sous une fausse identité puis se réfugie à l'ambassade de France de Madrid. Il fuit ensuite à San Sébastian et s'engage comme volontaire dans l'armée franquiste, il a 43 ans. Durant la guerre il a servi comme caporal dans l'armée espagnole du Maroc sous les ordres du général Augustin Muñoz Grandes. Les liens qui se sont noués entre les deux hommes pendant cette période eurent une certaine importance par la suite, car Muñoz Grandes fut le principal « relais » de Bernabéu lorsqu'il eut affaire avec les hautes instances du pouvoir. Muñoz fut successivement ministre Secrétaire Général du Mouvement (1939-1940) puis général de la « Division Azul » pendant la Seconde Guerre mondiale (décoré par Hitler), puis ministre de l'Armée (1951 – 1957) et enfin vice-président du gouvernement.

Après la guerre, Santiago Bernabéu fait partie de la « Junte de Sauvetage » de son club de toujours qui se forme en 1939, avec les ex-dirigeants dont le général Adolfo Melendez. L'arrivée à la tête du club de Santiago Bernabéu est le fruit de la demi-finale de Coupe du 13 juin 1943 entre le Real Madrid et FC Barcelone qui cristallisa toute la haine accumulée entre les deux clubs. L'immense scandale qui suivit la double confrontation provoqua d'abord la démission de toute la direction du F.C. Barcelone le 16 juin. La finale de la Coupe se joua le 20 juin au stade Metropolitano de Madrid face à l' Athletic Bilbao. La veille du match la fédération espagnole informa les dirigeants du Real qu'ils ne pourraient s'occuper d'entretenir le terrain comme il avait été convenu en accord avec l' Athletic Bilbao. Finalement une main inconnue détrempe considérablement la pelouse quelques heures avant le coup d'envoi, ce qui, est-on en droit de supposer, eut pour conséquence d'avantager sérieusement les joueurs basques habitués à évoluer sur terrain

mouillé. Le traitement de cette information dans *ABC* est assez laconique dans le résumé du match :

« Dès les premières actions il est facile de remarquer l'état du terrain, qui semble détrempé sur de vastes zones. Les joueurs sont les premiers surpris, et quelques-uns glissent, tombent et se relèvent couverts de boue, comme n'importe quel jour de pluie hivernale.<sup>216</sup> »

Il est assez étrange que le journaliste n'accorde pas plus d'importance à l'état du terrain dans son analyse du résultat, et surtout il est très étonnant qu'il ne se demande pas pourquoi ce terrain a été détrempé de la sorte, alors qu'une bonne partie de la description du match est dédiée à l'acclamation reçue par Franco et sa femme dans le stade. Il est impossible d'affirmer que des indications lui ont été données pour ne pas susciter les suspicions sur le respect de l'équité sportive, mais on peut le supposer. On ne sait pas non plus si les joueurs basques avaient été prévenus que le terrain serait détrempé, ce qui leur aurait permis de se chausser en conséquence avec des crampons adaptés, et leur aurait donc donné un avantage considérable. Toujours est-il que l'« affaire » de la pelouse du Metropolitano provoqua une grave crise au sein du Real Madrid et on soupçonna fortement une manœuvre des autorités pour éviter une victoire madrilène après le scandale de la demi-finale<sup>217</sup>. Cette intervention supposée des autorités aurait été une sorte de punition pour ne pas avoir respecté la vision franquiste du « sport fraternel et unificateur de tous les frères d'Espagne<sup>218</sup> ». Une chose est sûre, entre le scandale de la demi-finale et la manipulation supposée de la finale, le Real Madrid n'a en aucun cas bénéficié d'un quelconque appui secret des autorités sportives ou politiques. Les nouveaux statuts de la fédération ont par ailleurs empêché le club de réunir une assemblée générale des *socios* pour évoquer les problèmes rencontrés par le club<sup>219</sup>. La direction du Real Madrid, présenta sa démission le 15 septembre, motivée par les événements récents et par le climat tendu avec les autorités sportives<sup>220</sup>. Le 16 septembre 1943, *ABC* annonce que :

---

<sup>216</sup> *ABC*, 22 juin 1943, p.15. “A las primeras jugadas es fácil de advertir el estado de la pista, que a grandes trechos aparece encharcada. Los jugadores son los primeros sorprendidos, y unos y otros resbalan, caen y se levantan enlodados, como en cualquier día de lluvia invernal.”

<sup>217</sup> ESCANDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 136.

<sup>218</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p.206.

<sup>219</sup> GONZALEZ CALLEJA, Eduardo. “El Real Madrid, “¿Equipo del Régimen?””, in *Esporte e Sociedade*, mars 2010, n° 14, p.5-6.

<sup>220</sup> Voir la lettre du Président Peralba à la RFEF dans ESCANDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.* p. 136.

« Depuis son siège social, la nouvelle direction du Real Madrid, que préside celui qui fut un extraordinaire joueur en d'autres temps, Santiago Bernabéu, a pris hier possession de ses fonctions des mains des directeurs sortants. [...] Nous avons échangé quelques impressions avec les madridistes et leur président nous dit :

Il est trop tôt pour formuler des projets. [...] Pour le moment nous nous occupons du terrain de jeu, de la situation économique, de renforcer les relations sportives avec tous les clubs espagnols et... de nombreuses autres choses dont nous nous sortirons si le succès nous accompagne autant que l'enthousiasme.<sup>221</sup> »

Le nouveau président du Real Madrid reste un peu évasif sur son programme à la tête du club, pourtant il y a bien deux projets majeurs qui se dessinent très vite avec sa prise de fonction. La première de ses missions lui est tout simplement imposée par la DND, qui place comme condition à sa nomination le fait de rétablir une certaine cordialité entre les deux plus grands clubs du pays<sup>222</sup>. Il sera toutefois difficile d'en finir avec la rivalité malsaine entre le Real et le Barça. C'est ce que l'on entend derrière sa formule : « renforcer les relations sportives avec tous les clubs espagnols ». Pour résoudre les tensions avec l'ennemi catalan, Bernabéu organise un « trophée de la Concorde » qui est une double confrontation amicale programmée le 31 octobre à Madrid puis le 26 décembre à Barcelone. Il convient à cette occasion d'une sorte de « paix de gentlemen » avec le nouveau président du Barça, Josep Vendrell. Cette entente cordiale sera rompue dès le printemps suivant lorsque l'un des dirigeants barcelonais essaya de contacter illégalement le joueur madrilène Rafael Yunta dans le but de le recruter sans en avertir son club<sup>223</sup>. Le dirigeant en question sera suspendu deux ans par la DND, cet incident s'ajoute à la liste des petites frictions qui ont jalonné l'histoire des deux clubs, bien que Santiago Bernabéu ait toujours signifié, en public tout du moins, son profond respect pour le principal club catalan. Le deuxième projet qui tient tout particulièrement à cœur à Santiago Bernabéu est la construction d'un nouveau stade. Nous reviendrons plus largement sur cette grande

---

<sup>221</sup> ABC, 16 septembre 1943, p. 15. *“En su local social, de manos de los directivos salientes, tomó ayer posesión de los cargos la nueva Directiva del Real Madrid, que preside él que fue extraordinario jugador en otro tiempo, Santiago Bernabéu. [...] Cambiamos breves impresiones con los madridistas y su presidente nos dijo:*

*-Es demasiado pronto para formular proyectos. [...] Por de pronto nos ocupamos del terreno de juego, de la situación económica, de reforzar las relaciones deportivas con todos los clubs españoles y... de muchas cosas más que irán saliendo si nos acompaña el éxito como el entusiasmo.”*

<sup>222</sup> Le rétablissement d'une rivalité sportive saine était l'une des conditions de la nomination de Bernabéu par Moscardó.

<sup>223</sup> Il s'agit de M. Labuena, voir *Marca*, 22 juillet 1945. Ou encore ESCANDELL, Bartolomé (dir.). *Historia del Real Madrid, 1902-2002. La entidad, los socios, el madridismo*, Léon, Everest, 2002, p. 136.

aventure que fut la construction du « nouveau Chamartín », il est évident que c'était le point principal du projet présidentiel de Bernabéu. Dès son passage au sein du Comité Directeur dans les années 30, il avait en tête ce projet qui, semble-t-il, paraissait un peu farfelu dans le contexte des années 40. Mais l'idée de grand stade pour le Real sera son cheval de bataille et il portera contre vents et marées son projet jusqu'à sa réalisation<sup>224</sup>, ce qui lui offrit une immense popularité auprès des *socios* dès les premières années de sa présidence. Un hommage vibrant lui est notamment rendu à l'occasion de l'inauguration du stade le 13 décembre 1947, *ABC* relate cet événement :

« Hommage intime à Bernabéu

Les deux cents plus anciens socios du Club ont offert hier un traitement de faveur au président D. Santiago Bernabéu. M. García de la Mata a offert l'hommage en exaltant la figure de Bernabéu et en mettant en relief la grandeur son œuvre. Secondé par la dévotion et l'enthousiasme des autres dirigeants, Bernabéu a répondu avec quelques mots brefs et sincères de gratitude. [...] Ensuite ils se dirigèrent à la loge d'honneur, où fut dévoilée une pierre avec le buste de Bernabéu, offerte par un groupe de *socios* du club.<sup>225</sup> »

La légende dorée de la présidence de Santiago Bernabéu est directement liée à la réalisation du grand stade qui fut un grand succès en association avec les *socios*, dont le rôle économique a été décisif. Si ses dix premières années à la tête du club ne furent pas à la hauteur de ses ambitions au niveau sportif, avec même une grosse frayeur en 1948 alors que le club fut au bord d'une relégation en seconde division, Bernabéu a tout de même réussi à faire du Real un club puissant économiquement et influent grâce à l'accroissement du nombre de *socios*, et grâce à l'augmentation des recettes aux guichets dans le nouveau stade dès la fin des années 40. Il attachait par ailleurs une grande importance à l'image du club et à son prestige. En 1950, il lança notamment le *bulletin d'information du Real Madrid*, un mensuel qui permit de gérer la communication officielle du club, cette initiative pionnière fut un succès et sera imitée par les autres grands clubs. En 1952 le club fêtait ses 50 ans, et Bernabéu organisa pour l'occasion un grand tournoi international avec les colombiens du Millonarios de Bogota et les Suédois de Norkoeping. Le club ne lésina

---

<sup>224</sup> Nous verrons dans la troisième partie de ce travail que les autorités n'ont rien fait pour faciliter la tâche de Bernabéu dans son projet de financement du stade.

<sup>225</sup> *ABC*, 14 décembre 1947, p. 25. «*Homenaje intimo a Bernabéu* [en gras dans le texte] *Los doscientos primeros socios del Club ofrecieron ayer un agasajo al presidente, D. Santiago Bernabéu. Ofreció el homenaje el señor García de la Mata, enalteciendo la figura de Bernabéu y poniendo de relieve la grandeza de su obra, secundado por el celo y entusiasmo de los restantes directivos, Bernabéu contestó con unas sentidas y breves palabras de gratitud [...]. A seguido los reunidos se dirigieron al palco de honor, donde fue descubierta una lápida con el busto de Bernabéu, costada por un grupo de socios del Club.* »

pas sur les dépenses pour s'assurer une renommée malgré un palmarès encore maigre. Ces « Noces d'Or » furent encore une fois un succès, et pour l'occasion fut publié le *Livre d'or du Real Madrid* auquel a participé le journaliste d'ABC Juan Deportista (pseudonyme d'Alberto Martín Fernández). Dans ce livre, le président y est décrit dans les mêmes termes que Franco par ses admirateurs : « il est au Real ce que Philippe II est à l'Espagne, son meilleur roi<sup>226</sup> », on y compare même le nouveau Chamartín avec le palais de l'Escorial comme la grande œuvre de son règne. Bernabéu sacralise l'institution « Real Madrid » qu'il considère au-dessus des joueurs, entraîneurs et dirigeants. Cette conception explique son dévouement total au club de sa vie qui est louée par ABC après le titre de champion acquis en 1955 :

« De tels succès ne sont possibles que lorsque l'équipe est la partie émergente qui représente et traduit sur les terrains de football, l'organisation parfaite d'un club, sa direction intelligente, et le fonctionnement sans heurt de ses diverses sections, la marche, enfin, d'un organisme social puissant, sain et bien orienté.

Est rentré hier de Paris, où il a réalisé une gestion pleine de bonhomie, de qualité et par conséquent de succès, Don Santiago Bernabéu, grand président de cette étape de plénitude du Real Madrid. Les applaudissements que des milliers de fans et supporters du club lui ont offerts à l'aéroport, sont simplement la représentation symbolique de l'acclamation du supporterisme de Madrid. Il la mérite bien et nous y ajoutons la nôtre, sans aucune forme de réserve.<sup>227</sup> »

Le rôle de Santiago Bernabéu est unanimement salué dans le renouveau sportif du club *merengue*. Il faut dire qu'à partir de 1954 s'ouvrait la meilleure période sportive de l'histoire du Real Madrid qui coïncide avec l'arrivée d'Alfredo Di Stefano. Au niveau des instances dirigeantes, il instaura également une stabilité au sein du club, avec même une certaine inertie et assez peu de renouvellement des élites. Mais Bernabéu s'imposa bel et bien comme le grand patriarche de son club et même du football espagnol. En 1948 il fut nommé président d'honneur à vie et président émérite du Real Madrid, puis en 1955, l'assemblée générale décida de renommer le grand stade de Chamartín : stade Santiago

---

<sup>226</sup> SAINZ DE ROBLES (dir.). *Libro de Oro del Real Madrid C. de F.*, Madrid, Ediciones del Real Madrid, 1952. Cité dans ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 204.

<sup>227</sup> ABC, 5 avril 1955, p.31. «*Tales éxitos sólo son posibles cuando un equipo es la cima que representa y expresa sobre los campos de fútbol, la perfecta organización de un club, su sensata dirección, el funcionamiento sin roces de sus diversas secciones, la marcha, en fin, de un organismo social poderoso, sano y bien orientado.*

*Ayer regresó de París, donde ha realizado una gestión plena de bonhomía, de cordialidad y por consiguiente de éxito, D. Santiago Bernabéu, gran presidente de la etapa de plenitud del Real Madrid. Los aplausos que miles de aficionados y seguidores del club le tributaron en el aeropuerto, son simplemente la representación simbólica del aplauso de la afición de Madrid. Bien se la merece y a ella unimos la nuestra sin ninguna clase de reservas.* »

Bernabéu. Son œuvre fut unanimement reconnue dans le monde entier, il fut notamment félicité par les autorités sportives espagnoles après la deuxième victoire en Coupe d'Europe en 1957, *ABC* déclara que « M. Agulla, au nom du délégué national des Sports, M. Elola, a annoncé un hommage imminent à Don Santiago Bernabéu pour son grand travail à la tête du Real Madrid<sup>228</sup> ». Deux ans plus tard, sur la route qui le ramenait de Stuttgart où son club vient de remporter sa quatrième Coupe d'Europe, il reçut à Paris la Légion d'Honneur française. Cet honneur fut, selon Jacques Ferran, la plus importante distinction de sa vie au vu de l'attachement et de la grande admiration qu'il éprouvait pour la France :

« Maurice Herzog, a décoré de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur le président du club, don Santiago Bernabéu, au cours d'une cérémonie simple célébrée au Cercle de l'Union Interalliée, situé faubourg Saint Honoré, l'une des rues les plus historiques de Paris. [...] »

Maurice Herzog, héros de l'Annapurna, l'une des figures les plus hautes, les plus exemplaires du monde français, a offert à Santiago Bernabéu la décoration que la France lui avait accordée, avec des mots simples, avec une brève, mais complète biographie et un rapport des mérites du président madridiste, qu'ici à Paris on considère comme un bon ami de la France, un de ces hommes qui ont fait beaucoup pour établir de nouveaux liens de compréhensions et d'amitié entre les deux peuples. La réponse de Bernabéu, drôle, spontanée, très espagnole, détendit la cérémonie, et ensuite l'ambassadeur espagnol le comte Casa Rojas, résuma en un français fluide et élégant la satisfaction de voir comment dans des sphères très différentes progressent rapidement les relations franco-espagnoles ces derniers temps, se dissipent les préjugés et il est visible, avec l'exemple donné par le Real Madrid, que peuvent se faire facilement des amitiés utiles et sincères.<sup>229</sup> »

La distinction offerte par le gouvernement français au président du Real Madrid est perçue comme un immense honneur par toute l'Espagne à travers les paroles de l'ambassadeur espagnol à Paris. C'est le succès du club et sa popularité en Europe qui sont

---

<sup>228</sup> *ABC*, 31 mai 1957, p. 55. « Sr. Agulla, que en nombre del delegado nacional de Deportes, Sr. Elola, anunció un próximo homenaje a don Santiago Bernabéu por su gran labor al frente del Real Madrid »

<sup>229</sup> *ABC*, 6 juin 1959, p. 60. « Maurice Herzog imponía la Cruz de caballero de la Legión de Honor al presidente del club, don Santiago Bernabéu, en una sencilla ceremonia celebrada en el Circulo Interaliado, sito en el "faubourg" de Saint Honoré, una de las calles de más historia de París. [...] »

*Maurice Herzog, héroe del Anapurna, una de las figuras más altas, más ejemplares del mundo francés, ofreció a Santiago Bernabéu la condecoración que Francia le había otorgado, con palabras sencillas, con breve pero completa biografía, y relación de meritos del presidente madridista, al que en París se le considera como uno de los buenos amigos de Francia y de los hombres que han hecho más y mejor por establecer nuevos lazos de comprensión y amistad entre los dos pueblos. La contestación de Bernabéu, graciosa, espontanea, muy española, redondeó el acto, y luego el embajador español, conde de Casa Rojas, resumió en un francés fluido y elegante la satisfacción de ver como en distintas esferas progresan rápidamente en los últimos tiempos las buenas relaciones franco-españolas, se disipan prejuicios y se ve, con el ejemplo dado por el Real Madrid, cuán fácilmente se pueden hacer útiles y sinceras amistades. »*

récompensés en la personne de son président. Lorsque l'ambassadeur évoque l'amélioration récente des relations franco-espagnoles, il faut bien sûr se replacer dans le contexte de la très récente ouverture diplomatique et économique de l'Espagne. On peut considérer à cet égard que Santiago Bernabéu a été une sorte de diplomate-pionnier au vu des relations sportives qu'il a créées avec le monde extérieur dès les années 50, notamment grâce à sa bonne entente avec l'ensemble des journalistes français que nous a confirmée Jacques Ferran<sup>230</sup>. La liste des distinctions personnelles reçues par « Don Santiago » est interminable, nous retiendrons les plus importantes pour donner une idée plus précise de son prestige en Espagne : il fut « Grand Croix du Mérite Civil », Médaille d'argent (1955) puis Médaille d'or du « Mérite Sportif », trophée que lui remit le roi Juan Carlos le 19 avril 1978. La mairie de Madrid l'honora du titre de « Fils adoptif de la ville » le 31 mai 1978 et une rue attenante à son stade porte également son nom.

Santiago Bernabéu n'a jamais fait preuve d'ostentation. Il était catholique et à l'instar de Franco, il prônait une vie privée simple et modeste, tout en contraste avec les projets pharaoniques de sa vie publique de président. C'était un homme relativement aisé du fait de l'héritage familial ainsi que de par sa propre condition d'avocat, mais il a toujours pris soin de cacher sa richesse et de vivre de manière humble. Cette caractéristique apparaît dans toutes ses biographies<sup>231</sup> et c'est l'une des premières choses que me signala Jacques Ferran lorsque nous évoquions le personnage : « Il avait un petit appartement à Madrid, je retiens la simplicité de l'homme. Il était avocat mais touchait une petite retraite. Il ne voulait surtout pas faire croire que le club était pour lui un moyen d'enrichissement. Il avait d'ailleurs une petite voiture.<sup>232</sup> » En réalité Bernabéu a travaillé par intermittence pour l'administration de manière à percevoir sa retraite qui s'élevait à 15.000 pesetas par mois<sup>233</sup>, et il a surtout profité du patrimoine familial, une grande propriété de 700 hectares avec une ferme et 90.000 ceps de vignes, qu'il s'est partagée avec son frère. Il était assez riche<sup>234</sup> pour ne jamais avoir réclamé un centime dans le cadre de ses fonctions au sein du Real Madrid, ce qu'il ne manquait pas de rappeler à l'envi.

---

<sup>230</sup> Entretien réalisé avec Jacques Ferran par téléphone les 25 et 26 août 2010.

<sup>231</sup> SEMPRUN, Martin. *Santiago Bernabéu, "la causa"*, Ediciones B., Barcelone, 1984. GARCIA CANDAU, Julián. *Bernabéu, el presidente*, Madrid, Espasa, 2002.

<sup>232</sup> *Idem.*

<sup>233</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 140.

<sup>234</sup> Il a laissé à sa veuve une pension de 47.000 pesetas, un compte en banque d'un million et une maison qui fut vendue 7 millions selon ESCONDELL, *Op. cit.* p. 140.



L'humilité est une vertu qu'il entendait aussi imposer au sein de son club, comme le signalent de nombreux souvenirs de joueurs ayant évolué sous sa présidence, lui qui n'avait rien de plus qu'un petit bureau dans son stade<sup>235</sup>. Comme un bon père de famille, il imposait ses valeurs et une certaine austérité, Di Stefano raconte : « au début je ne pouvais pas m'acheter une voiture, car Bernabéu disait qu'on ne pouvait pas fanfaronner ici. [...] Bernabéu disait que les socios du Madrid étaient des gens modestes, des gens du Madrid humble, et qu'on devait démontrer qu'on était du même camp que ces gens-là, et ne pas leur mettre la bave aux lèvres.<sup>236</sup> » Gento, autre joueur vedette de l'ère Bernabéu donne une vision paternelle du personnage dans *ABC*, le jour de la mort de Bernabéu : « Humainement, une personne inestimable. Pour moi, c'est comme si mon propre père était mort. Don Santiago était l'une des personnes que j'aimais le plus en ce monde.<sup>237</sup> » Ce lien de filiation que Bernabéu entretenait avec ses joueurs correspond à sa vision du club qu'il considérait comme une grande famille sacrée dont l'intérêt général passe avant les intérêts particuliers de chacun. Il n'hésitait pas à se rendre personnellement dans les vestiaires à la mi-temps des matches pour réprimander ses troupes s'il estimait qu'ils ne faisaient pas honneur à leur maillot. De la même manière, il les félicitait en personne après chaque grande victoire comme il le fit après la première victoire en Coupe d'Europe en 1956. *ABC* décrit régulièrement son entrée dans le vestiaire et sa manie de vérifier si les maillots étaient suffisamment imbibés de sueur, preuve que ses ouailles avaient « mouillé le maillot »<sup>238</sup>. Ferran nous raconta aussi qu'il eut l'occasion d'accompagner Bernabéu les veilles de matches, lorsqu'il allait rendre visite à ses joueurs, « il leur parlait beaucoup, les joueurs étaient comme ses enfants, il savait les remonter, il leur donnait du courage.<sup>239</sup> »

Bernabéu n'a jamais affiché ouvertement ses opinions politiques et il a tout fait pour se prémunir de l'influence du monde politique à l'intérieur de son club. Le seul positionnement clair que l'on peut lui prêter est celui qu'il a joué pendant la guerre, il déclara à ce sujet : « je ne suis pas politique. Pendant la guerre j'étais révolutionnaire contre le communisme, et aujourd'hui encore je le serais malgré mon âge.<sup>240</sup> » Alors qu'il

---

<sup>235</sup> GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalon, 1980, p. 95.

<sup>236</sup> Cité dans ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 172.

<sup>237</sup> *ABC*, 3 juin 1978, p. 45. «*Humanamente, una persona insuperable. Para mí es como si hubiera muerto mi propio padre. Don Santiago era una de las personas que más quería en el mundo.*»

<sup>238</sup> Voir *ABC*, 14 juin 1956, p. 57. Et *ABC*, 28 avril 1960, p. 63.

<sup>239</sup> Entretien réalisé avec Jacques Ferran par téléphone les 25 et 26 août 2010.

<sup>240</sup> GARCÍA CANDAU, Julián. *Op. Cit.*, p. 92.

était lui-même l'un des hommes les plus influents d'Espagne – Julián García Candau dit de lui qu'il était aussi puissant qu'un ministre<sup>241</sup> - il a toujours prétendu que la politique ne l'intéressait pas. Il a cependant assuré des liens avec le monde politique par l'intermédiaire de son fidèle bras droit, le très dévoué Raimundo Saporta, qui était chargé de rencontrer le ministre des Affaires Etrangères ou de traiter avec les organes du pouvoir lorsque cela était nécessaire. Selon l'historien Angel Bahamonde Magro, Bernabéu a assuré des liens avec le monde militaire et politique pour empêcher justement que la politique ne vienne s'immiscer d'elle-même dans le club<sup>242</sup>. Il partageait indéniablement un certain nombre de points communs avec les idéaux franquistes, notamment une vision pyramidale de la société et de son club, un ordre établi et stable, un respect absolu de l'autorité. D'autre part, la comparaison entre Saporta et le collaborateur de Franco, Carrero Blanco, est frappante. L'éternel bras droit de confiance, celui à qui le chef délègue une partie de ses fonctions, joua un rôle fondamental dans la gestion et les orientations du club pendant plus de 25 ans. Il était semble-t-il le seul capable de faire changer d'avis le vieux patriarche en cas de divergence d'opinion. Tout comme Carrero, Saporta sera longtemps pressenti comme étant le seul capable de succéder à son mentor lors de sa mort après presque trente années d'étroite collaboration, mais, il refusera d'assumer la tâche suprême<sup>243</sup>. Bernabéu n'a pas vraiment caché sa préférence pour une succession monarchique en ce qui concerne la politique espagnole, comme le démontre sa proximité avec Juan Carlos de Bourbon. *ABC* n'a jamais fait état dans ses éditions des différentes actions symboliques entreprises par le club pour rendre honneur à la famille royale, le journal a notamment passé sous silence les visites à Don Juan en exil qui étaient orchestrées par Saporta<sup>244</sup>. Il est notamment intéressant de constater qu'après sa mort en juin 1978, *ABC* publie un album-photo de la vie de Santiago Bernabéu au sein duquel on peut voir un cliché datant de juillet 1957 qui montre le président du Real Madrid saluer chaleureusement celui qui n'était alors que le prince Don Juan Carlos. Pourtant lorsque l'on se plonge dans les archives de *ABC* de juillet 1957 on ne trouve aucune trace ni mention d'une telle rencontre... Signe des temps qui changent, ce qui mérite donc éloge dans la nécrologie de 1978 et qui est clairement mis en

---

<sup>241</sup> GARCÍA CANDAU, Julián. *Op. Cit.*, p. 92.

<sup>242</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p. 210.

<sup>243</sup> En ce qui concerne Carrero Blanco, il fut assassiné par ETA le 10 décembre 1973 à Madrid, cependant il avait affirmé auparavant qu'il ne souhaitait pas succéder à Franco à la tête de l'Etat, ce dernier étant déjà très malade.

<sup>244</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. Cit.*

exergue correspond aussi à ce qui était considéré comme indigne de figurer dans le même quotidien, vingt ans plus tôt.

Jacques Ferran me raconta par ailleurs une anecdote qui confirme le peu d'affection que portait Bernabéu pour le régime du Pardo<sup>245</sup>. Il s'agit d'un souvenir de mai 1973, alors que les grands dirigeants du football européen étaient réunis à Belgrade à l'occasion de la finale de la Coupe d'Europe entre l'Ajax Amsterdam et la Juventus de Turin, Jacques Ferran a présenté à Bernabéu le président de l'UEFA, l'italien Artemio Franchi, au cours d'une réunion qui eut lieu le matin du match. Selon Jacques Ferran, les deux hommes se prirent d'amitié et ne se quittèrent pas de la journée si bien que le soir, lorsque tous les dirigeants se saluèrent, Bernabéu se tourna vers Ferran et lui dit « voilà que maintenant je suis devenu franquiste !! ». Le jeu de mot avec le nom de l'italien est-il un argument pour affirmer que Bernabéu n'a jamais soutenu Franco ? Difficile de le certifier, cela semble être le cas selon Ferran. Son engagement au sein des troupes nationalistes durant la guerre civile ne suffit certainement pas pour conclure à son adhésion totale au régime mis en place par la suite, il s'est d'ailleurs toujours tenu en retrait du monde politique avec lequel son club traitait par l'intermédiaire de Raimundo Saporta. On ne peut pas dire pour autant que Don Santiago se soit senti mal dans la société franquiste<sup>246</sup> bien au contraire. Il a toujours fait preuve d'une grande cordialité vis-à-vis des autorités comme en témoigne sa manière d'accueillir personnellement tous les plus hauts personnages de l'Etat dans son stade lors de la finale de la Coupe du Généralissime 1948 qui opposa Séville au Celta Vigo.

«Le nouveau stade de Chamartín fut honoré par la présence de son Excellence le Généralissime Franco, qui est arrivé vers 18h, accompagné de son épouse, Madame Carmen Polo. Les attendaient les ministres de l'Intérieur et de l'Education Nationale, M. Blas Pérez González y M. José Ibáñez Martín, il y avait avec eux le président de la fédération de football, M. Armando Muñoz Calero ; le président du Real Madrid, M. Santiago Bernabéu ; le général Moscardó ; les président du Séville et du Celta ; de nombreux dirigeants des fédérations régionales et autres autorités civiles et sportives.<sup>247</sup> »

---

<sup>245</sup> Entretien réalisé avec Jacques Ferran par téléphone les 25 et 26 août 2010.

<sup>246</sup> GONZALEZ CALLEJA, Eduardo. "El Real Madrid, "¿Equipo del Régimen"?", in *Esporte e Sociedade*, mars 2010, n° 14, p. 7.

<sup>247</sup> ABC, 6 juillet 1948, p. 13. "El nuevo estadio de Chamartín, se honró con la presencia de Su Excelencia el Generalísimo Franco, que llegó a las seis de la tarde, acompañado de su esposa, Doña Carmen Polo. Le esperaban los ministros de la Gobernación y Educación Nacional, D. Blas Pérez González et D. José Ibáñez Martín, con los que estaban el presidente de la Federación de Fútbol, D. Armando Muñoz Calero; el presidente del Madrid, D. Santiago Bernabéu; el general Moscardó; los presidentes del Sevilla y del Celta, numerosos directivos de las Federaciones regionales y otras autoridades civiles y deportivas"

Bernabéu aurait pu ne pas se rendre au match s'il n'avait pas souhaité être en compagnie du chef de l'Etat et de ses collaborateurs. Ce sera d'ailleurs ce qu'il fera seize ans plus tard, lors de la finale du Champion d'Europe des Nations 1964 qui se déroule dans le stade qui porte son nom. La finale, hautement symbolique, fut un affrontement Espagne – URSS. Santiago Bernabéu ne s'est pas rendu au stade ce jour-là et il a laissé sa place en tribune présidentielle à Franco. Selon Jacques Ferran, qui s'appuie sur ses souvenirs de ses discussions avec Raimundo Saporta, cette absence signifia la volonté du président du Real Madrid de se démarquer d'un régime qu'il n'approuvait pas. Il est difficile en l'état actuel des sources d'apporter davantage d'informations sur ses penchants politiques. Nous signalerons enfin que le jour de la mort de Bernabéu, le roi Juan Carlos a confirmé dans les colonnes de *ABC* sa profonde affection pour le vieux président :

« *Je suis vraiment très touché par la mort de Santiago Bernabéu, car en plus d'être un grand personnage, il était mon ami* », a déclaré S. M. le Roi au premier vice-président du Real Madrid, Raimundo Saporta, lorsque celui-ci lui a appris la nouvelle.<sup>248</sup> »

Ce témoignage renforce d'une part l'idée que Bernabéu était monarchiste, et surtout qu'il était devenu par son poste au sein de son club un homme de pouvoir en Espagne. Ce *self-made-man* qui a dévoué sa vie entière au Real Madrid, a acquis une popularité immense qui se mesure à la hauteur de la légende qui s'est construite autour de son règne. Pour preuve, *ABC* consacra sept pages d'hagiographie dont sa *une* à la mort de Bernabéu<sup>249</sup>, avec photos, articles et témoignages en l'honneur du vieux président, y compris dans les pages non sportives. Le roi a appelé sa famille quelques heures après l'annonce de son décès. Le même jour, la sélection nationale espagnole a joué avec un brassard noir la Coupe du Monde en Argentine<sup>250</sup>. Une minute de silence fut respectée durant la compétition de la part de toutes les équipes. Bernabéu fut dans le sport espagnol l'équivalent de Franco en Espagne. Il n'y a pas de comparaison possible avec aucun autre personnage issu du monde sportif, on dit de lui qu'il est « le fondateur de la deuxième religion du pays »<sup>251</sup>. L'ancien président du club de Burgos, Martinez Laredo déclara dans

---

<sup>248</sup> *ABC*, 3 juillet 1978, p. 45. “”*Siento muy de veras la muerte de Santiago Bernabéu, porque además de ser una gran persona era amigo mío*”, manifestó S. M. el Rey al vicepresidente primero del Real Madrid, Raimundo Saporta, cuando éste le comunicó la triste noticia.”

<sup>249</sup> Annexe 6.

<sup>250</sup> GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalon, 1980, p. 89.

<sup>251</sup> *Idem*

*ABC* le jour de sa mort : « Après Franco est mort la deuxième personne la plus importante d'Espagne<sup>252</sup> ». Cependant Bernabéu n'a jamais utilisé son pouvoir à d'autre fin que celle de promouvoir son club, il n'a jamais appartenu à aucun parti politique et n'a jamais publiquement affirmé aucun engagement. La presse mondiale fit état de son décès et notamment la presse sportive française<sup>253</sup> à laquelle il était particulièrement lié depuis les années 50. Il y a une certaine mythification de son mandat de président depuis sa mort. Il incarne tout autant la modernisation du football et le sport spectacle – que l'on appellerait aujourd'hui sport-business – qu'une forme de gestion assez archaïque et paternaliste digne du début du XX<sup>e</sup> siècle. Enfin, le parallélisme avec la trajectoire de Franco est tellement frappant qu'il contribue à faire de Bernabéu un personnage fascinant.

---

<sup>252</sup> Martínez Laredo dans *ABC*, 3 juillet 1978, p. 45.

<sup>253</sup> Il reçut dans *L'Equipe* un vibrant hommage de la part de Jacques Ferran.

### *Un fonctionnement administratif calqué sur le régime ?*

Comme tous les clubs de football espagnols, le Real Madrid avait un fonctionnement associatif jusqu'à la guerre civile. Les socios (hommes) de plein droit avaient le droit de vote et pouvaient tous participer aux élections de la *Junta Directiva* (Comité directeur), par vote direct et à bulletin secret<sup>254</sup>. Le nouveau régime, par l'intermédiaire de la DND, interdit ce type de fonctionnement démocratique dès la reprise du championnat national en 1939 et impose l'adoption d'un système beaucoup plus autoritaire dans un premier temps. Le nouveau règlement du club imposé par la DND en 1942, prévoit que les instances dirigeantes du Real Madrid soient désormais élues par « les Organismes Supérieurs<sup>255</sup> », ce qui signifie plus clairement que ce serait la DND et la fédération nationale qui allaient choisir arbitrairement ses dirigeants. L'assemblée des *socios* perdit donc subitement la plus importante de ses fonctions au sein du club pendant une dizaine d'années. Les premiers Comités Directeurs de l'après-guerre furent donc nommés par les instances sportives, qui se contentèrent d'avaliser la direction formée par le « comité de sauvetage du club » de 1939. Une réforme de la désignation des dirigeants redonna un certain poids à la base sociale du club en 1948. A partir de cette date, la DND permit la réunion d'une Assemblée annuelle de grands électeurs limitée à 200 *socios* composées d'une part de membres choisis au hasard et aussi en permanence de tous les anciens membres des Comités Directeurs précédents. Le tirage au sort des grands électeurs siégeant à l'Assemblée générale était assez compliqué pour un club de l'importance du Real Madrid qui comptait plus de 30.000 *socios* durant notre période. La DND mit alors en place un système favorisant largement les *socios* comptant le plus d'ancienneté. Il s'agit de diviser l'ensemble des *socios* en dix groupes d'environ 3.000 personnes par ordre d'ancienneté au club. Le groupe le plus ancien avait le droit à 19 grands électeurs, le suivant 17, et ainsi de suite par ordre décroissant d'ancienneté jusqu'au groupe des plus récents *socios* qui n'avaient qu'un seul grand électeur. Cette Assemblée avait pour fonction d'élire tous les quatre ans une liste de trois candidats à la présidence du club, qui serait remise à la fédération nationale afin qu'elle choisisse elle-même le candidat « idoine »<sup>256</sup> pour diriger le Real Madrid. Ce système d'élection indirecte, semi-démocratique, prévoyait

---

<sup>254</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 305.

<sup>255</sup> *Idem.*

<sup>256</sup> *Idem.*

qu'ensuite le nouveau président soit chargé de composer son équipe dirigeante avec la nomination des vice-présidents et du reste du Comité Directeur. Une des clauses du règlement imposait par ailleurs un quota d'au moins deux phalangistes dans la liste des membres de l'équipe dirigeante. Cela ne fut jamais un problème au vu de la grande proportion des élites de la capitale espagnole qui était membre du Parti, par conviction, par opportunisme, ou par nécessité professionnelle. Cependant il semble qu'une erreur se soit produite lors de la promulgation du décret de la DND empêchant des élections totalement démocratiques au sein des clubs. En réalité alors que tout le monde croyait que cette interdiction avait valeur de loi, les dirigeants du F.C. Barcelone se rendirent compte qu'il ne s'agissait légalement que d'une « recommandation »<sup>257</sup> faite aux clubs. Ainsi, après que la direction du Barça ait démissionné collégialement en 1953 suite à l'affaire du recrutement raté de Di Stefano, le club catalan profita de ce vide juridique pour organiser une grande votation de l'Assemblée générale des *socios*, soit 17.000 votants. Ce qui est bien supérieur aux 200 *socios* prévus par le texte de la DND de 1948. Le Barcelonais Francesc Miró-Sans remporta de justesse l'élection en novembre 1953 et devint ainsi le nouveau président *blaugrana*, ce qui fit de lui le seul président de club élu de manière démocratique sous le franquisme. Nous avons recherché comment *ABC* a traité cette information et après dépouillement il apparaît que l'affaire n'est à aucun moment abordée dans le quotidien au cours de l'année 1953. Tout juste apprend-on le 2 décembre 1953 que lors d'une réunion de la Fédération Royale Espagnole de Football (RFEF).

« célébrée par le Comité directeur, , sous la présidence de M. Sancho Dávila, ont été adoptés, entre autres, les accords suivants : [...]

Nommer président du C. F. Barcelone M. Francisco Miró Sans, en accord avec la votation effectuée en application des normes en vigueur de la D.N.D.<sup>258</sup> »

On notera au passage la castillanisation du prénom de Miró Sans qui se prénomme pourtant Francesc en catalan, rappelons que les services du ministère de l'Information et du Tourisme donnaient des indications très claires en ce sens aux rédactions pour lutter contre les particularismes régionaux. Surtout, il semble absolument normal selon l'article qu'une

---

<sup>257</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 125.

<sup>258</sup> *ABC*, 2 décembre 1953, p. 53. "celebrada por el Comité directivo, bajo la presidencia de D. Sancho Dávila, se adoptaron, entre otros, los siguientes acuerdos: [...]  
Nombrar presidente del C.F. Barcelona a D. Francisco Miró Sans, de acuerdo con la votación efectuada en aplicación de las normas vigentes de la D.N.D."

élection totalement démocratique ait eu lieu dans le club catalan alors qu'elles étaient supposément interdites jusque-là. Il est évident que des consignes ont été données afin que l'information d'une telle élection organisée en Espagne ne se propage pas trop. Selon Duncan Shaw, cette affaire aurait provoqué la colère du général Moscardó vis-à-vis des fonctionnaires qui n'avaient pas rendu obligatoire son règlement de 1948<sup>259</sup>. Le vice de forme sera immédiatement corrigé par la suite à travers la *circulaire numéro 21* de la DND<sup>260</sup>. Le texte stipule également que les Assemblées générales annuelles de chaque club soient supervisées par un représentant de l'autorité politique de la région et un autre de la fédération régionale correspondante, ce qui permettait au régime de « verrouiller » le petit îlot démocratique au sein des clubs.

Du côté du Real Madrid, les élections se sont toujours faites selon la volonté officielle, c'est-à-dire à la suite de l'Assemblée limitée à 200 *socios* de plein droit. Et ceci tous les quatre ans. Cependant la situation est un peu différente au Real puisque Santiago Bernabéu n'a presque pas rencontré d'opposants lors de ses successives réélections. En théorie, il suffisait de posséder l'aval d'au moins 5% des *socios* du club pour se présenter à l'élection pour la présidence, mais au cours de ses 35 ans de règne Bernabéu n'a jamais vraiment eu de concurrent sérieux lors d'aucune élection alors qu'il remettait pourtant sa démission tous les quatre ans comme le prévoyait le règlement. L'érosion des compétences de l'Assemblée générale sous le franquisme provoqua une importante hausse de l'abstention de la part des grands électeurs, qu'ils le soient de droit ou bien désignés au hasard. Ainsi, en septembre 1950, seuls 120 *socios* sur 200 assistèrent à l'élection du nouveau président<sup>261</sup>, et en mars 1953, ils n'étaient que 80 à assister à la mascarade qui était de toute façon destinée à assurer le triomphe de Bernabéu<sup>262</sup>. Finalement ces Assemblées se transformèrent peu à peu en un grand rituel à la gloire du président sortant qui constituait sommairement en une énumération des succès sportifs et extra-sportifs du club et une exposition des trophées et qui s'achevait invariablement par une grande acclamation du président vénéré. Par la suite, la fédération nationale avalisait le plébiscite et ainsi se perpétua l'ère Bernabéu jusqu'à sa mort.

---

<sup>259</sup> SHAW, Duncan. *Op. Cit.*, p.125.

<sup>260</sup> Cité par SHAW, Duncan, *Op. Cit.*, p.125.

<sup>261</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 305.

<sup>262</sup> *Idem.*



En ce qui concerne la manière de diriger son club, Don Santiago faisait preuve d'une relative fermeté. Cet autoritarisme était légitimé, d'une part, par les résultats sportifs à partir des années 50 et, d'autre part, par ses réélections successives par les *socios* dont il se sentait le véritable représentant, et ce à juste titre quand on sait l'immense popularité qu'il avait acquise. Son statut de *self-made-man* lui permettait d'avoir connu tous les « étages » et tous les ressorts du fonctionnement du club. Il n'existait aucun domaine de la gestion dans lequel il eut été nécessaire de lui donner des conseils, telle était pour le moins sa certitude. Cette conception est défendue par l'article dédié à sa mort dans les pages locales : « *Madrid au quotidien* » d'*ABC* en 1978 :

« La chapelle ardente, installée devant la tribune présidentielle du stade du Real Madrid, a permis le défilé de la famille madridiste, de la famille du sport, du peuple qui était toujours du côté de Bernabéu. Face à n'importe quel problème, dans les moments de décisions difficiles, les supporters n'avaient qu'une seule question : et qu'en dit Bernabéu ? [...] »

Le Real Madrid s'était converti en une ambassade d'admiration et de sympathie, où Santiago Bernabéu était le patron que tous aimaient et que personne ne discutait jamais.<sup>263</sup> »

Il est important de remarquer d'emblée que l'image qui reste du président est celle d'un père. Il a toujours souhaité s'afficher comme le vieux sage bienveillant ayant donné sa vie à son club. Son attitude paternaliste ne l'empêchait pas d'avoir des projets pharaoniques pour son club, mais toujours dans le souci de protéger les *socios* et d'assurer l'avenir de sa « maison blanche<sup>264</sup> ». Bernabéu attachait avant tout une grande importance à la fidélité et à la loyauté de ses collaborateurs. Il ne choisit jamais les dirigeants du club uniquement pour des raisons politiques<sup>265</sup>, mais bien car il était certain de leur fidélité et leur mérite. Le personnage majeur de son équipe dirigeante est Raimundo Saporta qu'il admit en 1953 comme trésorier du club et qu'il considéra comme son principal représentant et bras droit pendant tout son règne. Les comparaisons entre les duos Franco – Carrero Blanco et Bernabéu – Saporta ne manquent pas et l'autoritarisme de Bernabéu est

---

<sup>263</sup> PRADOS DE LA PLAZA, Luis. *ABC*, 3 juin 1978, p. 21. « *La capilla ardiente, instalada delante del palco presidencial del estadio del Real Madrid, ha permitido el desfile de la familia madridista, de la familia del deporte, del pueblo que estaba siempre con Bernabéu. Ante cualquier problema, en los momentos de las decisiones difíciles, la afición sólo tenía una pregunta: ¿y qué piensa Bernabéu? [...]* »

*El Real Madrid se convirtió en una embajada de admiración y de simpatía, donde Santiago Bernabéu era el patrón que todos querían y que nadie discutaba jamás.* »

<sup>264</sup> *Casa blanca* est le surnom qui est parfois donné au Real Madrid en raison de la couleur du maillot.

<sup>265</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p. 201-215.

souvent évoqué. Escondell<sup>266</sup> cite notamment l'exemple de la mise à l'écart du vice-président Alvaro de Bustamente en 1956. Alors que ce dernier était influent au sein du club et qu'il avait joué un rôle important dans le recrutement de joueurs majeurs comme Gento ou Di Stefano, Bernabéu n'hésita pas à l'écarter de la direction du club car il prenait, semble-t-il ses décisions avec un peu trop d'autonomie au goût du chef. Bernabéu souhaitait gérer son Real Madrid comme une grande famille et non comme une entreprise, il refusera par exemple que ses joueurs s'organisent en syndicats, et il déclarera plus tard au journaliste Julián García Candau : « *Le jour où mes joueurs m'appelleront patron je m'en irai*<sup>267</sup> ». Au sujet de la gestion autoritaire du président, le même auteur précise en 1987 : « Pendant des années, il a exercé un pouvoir dictatorial, bien qu'il était certainement le seul à pouvoir réussir ce qu'il a réussi, et pas un seul de tous les actuels dirigeants ne réunit ni la personnalité, ni la force exigée pour satisfaire les désirs des supporters.<sup>268</sup> » Shaw va dans le même sens, il s'appuie sur un témoignage du responsable de la section footballistique du quotidien *ABC* durant les années 70 et 80, Enrique Gil de la Vega (connu dans les pages du journal sous le pseudonyme Gilera), qui lui confia qu'« il y avait sans aucun doute, beaucoup de similitudes entre Franco et Bernabéu, mais c'était surtout des coïncidences. Malgré tous les efforts d'imagination possibles, on ne peut le considérer comme un dictateur, sinon comme une figure populaire et adulée des madridistes. Suggérer le contraire c'est commettre une grande injustice envers l'homme.<sup>269</sup> » Enfin l'analyse la plus juste et concise sur la direction du club et la personnalité de Bernabéu se trouve dans l'article de Cerecedo, il affirme dès 1974 que « Bernabéu a réussi à faire en sorte que son pouvoir soit indiscutable et que toute chose non conforme avec son mode de gestion soit identifiée comme une attaque à la plus profonde essence du club.<sup>270</sup> » C'est peut-être seulement ainsi que l'on peut percevoir et juger son action à la tête du club. Il était le premier à répondre aux questions des journalistes après les matches du Real Madrid et on trouve une réaction de Bernabéu après quasiment chaque match dans les colonnes d'*ABC*. Il incarnait son club et le protégeait au nom de la foule des *socios*. Nous ne retiendrons que sa déclaration à *ABC* après la troisième victoire en Coupe D'Europe :

---

<sup>266</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 140.

<sup>267</sup> GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalon, 1980, p. 63.

<sup>268</sup> Cité dans SHAW, Duncan. *Op. Cit.*, p. 104.

<sup>269</sup> Entretien de Duncan Shaw avec Enrique Gil de la Vega, Madrid, 28 novembre 1985. Dans SHAW, Duncan. *Op. Cit.*,

<sup>270</sup> Francisco Cerecedo, "Sociología insolente del fútbol español", *Posible*, núm. 3, 15 décembre 1974.

« Je ne peux cacher que ce qui me satisfait le plus dans ce triomphe si difficilement obtenu est d'avoir pu vérifier que (l'attitude de) mes joueurs correspondent au courage que leur transmettent à chaque instant l'énorme masse de supporters dont ils bénéficient. [...] le Real Madrid a mis toute son âme dans la confrontation, et le résultat est en sa faveur, non seulement grâce à sa classe, mais aussi grâce à son courage. Je me félicite et je les félicite, ainsi que tous les supporters du club que je préside.<sup>271</sup> »

Bernabéu évoque toujours la base sociale du club comme l'essence même de son identité et seule source de légitimité. Il ne tolérera jamais qu'aucun joueur ni aucun dirigeant ne se considère au-dessus des intérêts du club auquel il donnera sa vie sans ne jamais réclamer aucune autre rétribution que celle de la reconnaissance acquise éternellement auprès des Madridistes.

---

<sup>271</sup> BERNABEU, Santiago. *ABC*, 29 mai 1958, p. 59. *"No he de ocultar que lo que más me satisface de este triunfo tan arduamente logrado es haber podido comprobar que mis jugadores correspondan al aliento que en todo momento reciben de la enorme masa de seguidores con que cuentan. [...] le Real Madrid ha puesto el alma en la contienda, y lo ha resuelto a su favor, no sólo por clase, sino también por coraje. Me felicito y les felicito, como también a todos los seguidores del club que presidio."*

## *La place du monde politique et des militaires dans le club*

Dès 1939, l'emprise du secteur militaire est palpable sur toute l'Espagne et le football n'échappe pas à la mise au pas. Les deux principales institutions sportives sont dirigées par des hauts gradés. Le général Moscardó dirige le Conseil National des Sports (future DND) et le lieutenant général Troncoso préside la fédération espagnole de football. En avril 1939, Moscardó fit un voyage en Allemagne et il y prit quelques idées quant à la future structure du sport espagnol. Il déclara à son retour que le Conseil National des Sports ne serait composé que de militaires, afin que tous les sportifs soient soumis à une discipline irréprochable<sup>272</sup>. De la même manière, la DND imposa de nombreux militaires à la tête des principaux clubs ou au sein de leur Comité de direction dès la fin de la guerre civile. C'est le cas de deux lieutenants-colonels de l'armée de l'air, Luis Navarro Garnica et Manuel Gallego Suárez Somonte, qui prirent successivement entre 1939 et 1946, la tête de l'Atletico Madrid, rebaptisé Atletico de Aviación<sup>273</sup>. Le soutien évident du régime et de l'armée au second club de Madrid leur permettra de remporter de nombreux titres comme nous le verrons par ailleurs. Le commandant Alfredo Giménez Buesa est, lui, nommé président du Valence C.F. avec des résultats nettement moins probants<sup>274</sup>. Enfin, on retiendra la nomination du colonel Manuel Bravo Morena dans l'équipe de direction du F.C. Barcelone. Il est difficile de mesurer le réel enthousiasme de cette vague de militaires qui pénètrent dans le monde du football à la suite de la victoire des nationalistes. Cependant il est intéressant de signaler la thèse de Martialay<sup>275</sup> qui estime qu'il est absolument faux de considérer que le football s'est militarisé après 1939 puisque, selon lui, le sport a toujours été la grande spécialité des militaires et l'armée aurait toujours eu des liens très étroits avec le sport de haut niveau à travers les nécessités de l'entraînement des soldats et par l'intermédiaire de ses sections sportives. Il rappelle que le général Troncosó, nommé à la tête de la fédération en 1939 était auparavant membre du Comité Directeur de

---

<sup>272</sup> Voir FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *El fútbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, Editorial San Martin, 1990, p.64-65.

<sup>273</sup> DURAN FROIX, Jean Stéphane. "Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante)", *Du loisir aux loisirs dans l'Espagne du XVIII au XXème siècle*, 2006, Les travaux du CREC en ligne, n°2. (Article consulté en février 2011) <<http://crec.univ-paris3.fr/loisirs/03-duran.pdf>>

<sup>274</sup> Ibid. Selon l'auteur, le commandant aurait volontairement provoqué la régression du club valencien pour le punir de son républicanisme. Une telle affirmation mériterait d'être appuyée davantage par des preuves.

<sup>275</sup> MARTIALAY, Félix ; SALAZAR, Bernardo de. *Las grandes mentiras del fútbol español*, Madrid, Fuerza Nueva, 1997, p. 65-66.

Saragosse et que le tout puissant général Moscardo dirigeait l'Ecole Centrale de Gymnastique de l'Armée de Tolède dès 1936. Enfin il ajoute que dans le Championnat d'Espagne 1910, on trouvait en compétition contre Madrid ou l'Athletic de Bilbao des équipes nommées : Académies d'Infanterie, de Cavalerie, Ingénierie et d'Artillerie<sup>276</sup>... Cependant on a du mal à être totalement convaincu par l'argument et il est difficile de nier que les militaires acquirent après 1939 un poids colossal dans le monde du sport de haut niveau.

Au Real Madrid, l'arrivée à la présidence de Santiago Bernabéu en 1943 est considérée par Gonzalez Calleja comme « une solution de compromis » entre le Comité Directeur du club et la Phalange qui n'avait pas du tout apprécié les incidents de la demi-finale contre Barcelone<sup>277</sup> peu en accord avec la paix nationale. Son premier Comité Directeur, tel qu'il est annoncé dans *ABC*, est représentatif de l'ordre nouveau espagnol :

« La nouvelle *Junta Directiva* du Real Madrid se compose ainsi : Président, Santiago Bernabéu y de Yeste ; premier vice-président, le lieutenant colonel d'Infanterie M. Fernando Cárcer Disdier ; second vice-président, Francisco Gómez de Llanos ; secrétaire, Luis Avila Plá ; trésorier, M. Luis Corrales Ferrás [...]»<sup>278</sup>

La présence de militaires au Real Madrid n'est pas une nouveauté puisque l'ancien président Adolfo Mélenz (1908-1916 puis 1939-1940) était lui-même général de corps d'Intendance, grade qu'il avait acquis sous la République<sup>279</sup>. Et lors de sa phase de renaissance après la guerre civile, le club a reçu l'aide du gouverneur militaire de la région de Madrid (1939-1944), il s'agit du général Sáenz de Buruaga qui fut par la suite directeur général de la Garde Civile. Il se trouve que ce dernier avait joué durant sa jeunesse au sein du Real Madrid et il garda un certain attachement à ce club dont il était resté supporter. Santiago Bernabéu le distingua en le nommant vice-président d'honneur du club le 5 octobre 1945. Dans la liste non exhaustive des hauts dirigeants du club issus de la caste au pouvoir, on retiendra également le colonel López Quesada qui entre dans la nouvelle *Junta*

---

<sup>276</sup> *Ibid.*, p.66.

<sup>277</sup> GONZALEZ CALLEJA, Eduardo. "El Real Madrid, "¿Equipo del Régimen?"", in *Esporte e Sociedade*, mars 2010, n° 14, p. 7.

<sup>278</sup> *ABC*, 16 septembre 1943, p. 15. "La nueva Junta directiva del Real Madrid está así formada: Presidente, Santiago Bernabéu y de Yeste; vicepresidente primero, teniente coronel de Infantería D. Fernando Cárcer Disdier; ídem secundo, D. Francisco Gómez de Llanos; secretario, D. Luis Avila Plá; tesorero, D. Luis Corrales Ferrás [...]"

<sup>279</sup> Selon la page dédié à sa biographie sur le site officiel du Real Madrid : [www.realmadrid.com](http://www.realmadrid.com)

*directive* de 1942, puis le général Troncoso (ancien président de la RFEF) qui devient vice-président du Real en 1951, tout comme le général Benito Pico qui entre aussi au Comité en 1951, il sera ensuite vice-président du club à deux reprises, et enfin le contre-amiral Fernando de Abárzuza qui intègre le club en 1956<sup>280</sup>. Même l'entraîneur Villalonga, artisan de la victoire des deux premières Coupe d'Europe, était un lieutenant de l'armée ! Entre 1939 et 1978 on recense que 12,5% des dirigeants furent des militaires, ce qui n'en fait, au demeurant, que la troisième corporation la plus représentée derrière les « industriels et artisans » (24%) et les « métiers du droit » (20%)<sup>281</sup>. La présence des militaires au sein de la direction du club est donc effective et importante durant toute notre période, il n'est pas possible d'en nier le rôle symbolique, surtout dans l'imaginaire des passionnés qui ont eu vite fait d'associer le club et ses résultats à sa bonne entente avec les autorités franquistes.

A cela il faut ajouter les sympathies d'un certain nombre de militaires de très haut rang vis-à-vis de la « maison blanche ». Le général Camilo Alonso Vega est le premier d'entre eux. Proche du club, il est aussi un ami intime de Franco, il fut notamment directeur général de la Garde Civile puis ministre de l'Intérieur, il était un habitué de la loge présidentielle du stade Santiago Bernabéu. Nous avons déjà évoqué par ailleurs l'amitié personnelle qui unissait Bernabéu à Augustin Muñoz Grandes, chef de la « Division Azul » sur le front russe en 1941, ministre de l'Armée de 1951 à 1957 puis vice-président du gouvernement. Bernabéu avait combattu sous ses ordres durant la guerre civile. Il permit de résoudre un certain nombre de conflits à la faveur du club de son vieil ami. Ce fut notamment le cas lors d'un incident avec le très influent lieutenant-colonel José Millán Astray<sup>282</sup>, ce dernier avait l'habitude de se rendre au stade souvent accompagné d'un ami, il se plaçait en tribune officielle et y avait pris ses aises à tel point qu'il commença à incommoder Santiago Bernabéu par ses impolites répétées. Le président du Real Madrid, habitué à se faire respecter en ce qu'il considérait être sa demeure, profita d'une énième indécatesse de la part du militaire auprès de la femme d'un diplomate invité par Bernabéu, pour interdire l'entrée du stade à Millán Astray. Mais celui-ci ne l'entendit pas ainsi et s'énerma auprès des vigiles en demandant des explications, il en vint même à provoquer Bernabéu en duel avec son pistolet. L'incident sera réglé grâce à l'intervention

---

<sup>280</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 672.

<sup>281</sup> Chiffre issus de ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 413.

<sup>282</sup> Millán Astray est le fondateur de la Légion. Il fut l'un des professeurs militaires de Franco durant sa formation.

du général Muñoz Grandes après que son ami Bernabéu l'ait contacté, il conseilla à Astray de ne plus se rendre au stade<sup>283</sup>. Un incident similaire eut lieu avec un autre personnage de très haut rang habitué de la tribune d'honneur, le ministre de l'agriculture Rafael Cavestany. Il se plaignit en conseil des ministres que Santiago Bernabéu ne lui avait pas laissé la place centrale de la tribune présidentielle alors qu'il était ce soir-là le plus haut personnage de l'Etat présent dans le stade. Le général Muñoz Grandes lui répondit en Conseil des ministres que Bernabéu étant dans son stade chez lui, et il avait tout loisir de se réserver personnellement sa place d'honneur, seul le Généralissime pouvait la réclamer de droit<sup>284</sup>. Notons que *ABC* a pour habitude de signaler la présence des hauts personnages de l'Etat lorsqu'ils assistent à un match d'importance, on trouve toujours en paragraphe liminaire, avant la description des faits de jeu, une énumération des membres de la hiérarchie politique et militaire présents lors des finales de Coupe ou lors des matches de la sélection nationale ou lors des grands matches de Coupe d'Europe<sup>285</sup>, cette pratique a tendance à s'effacer à partir des années 50 toutefois.

Enfin en ce qui concerne les liens entre le club et le corps militaire, on notera que le Real Madrid favorisa les militaires ou leur famille<sup>286</sup> lorsqu'ils sollicitaient des cartes de *socios* et qu'il y avait un *numerus clausus*. Il se montre aussi assez généreux lorsque les gradés réclament des entrées gratuites pour les matches de prestige. La liste des demandes de places faites au club pour le *Clasico* de 1959 par les organismes officiels ne laisse pas de doute sur l'ancrage du Real Madrid auprès des hautes sphères du régime<sup>287</sup>. Le ministre de la Marine demande par exemple 67 places, et le chef de la Police 223, à cela il faut ajouter une liste interminable d'ambassadeurs, diplomates, fonctionnaires et proches de la DND ou de la RFEF. Au total, le club reçoit plus de 6.000 sollicitations « officielles ». Cette concorde sera utile pour régler certains problèmes dus au service militaire obligatoire que les jeunes joueurs devaient effectuer. Ce fut le cas de Gento en 1955, il n'était pas censé pouvoir disputer le match contre Genève à cause d'une décision négative du juge des permissions. Mais un coup de téléphone passé en haute instance semble avoir résolu le

---

<sup>283</sup> Voir le récit de l'incident dans ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 675. Et aussi SHAW, Duncan. *Op. Cit.*, p. 52.

<sup>284</sup> SHAW, Duncan. *Op. Cit.*, p. 52.

<sup>285</sup> Voir par exemple *ABC* des 22 juin 1943, p.15 ; 9 juin 1945, p.1 ; 9 juin 1946, p.43 ; 31 mai 1957...etc.

<sup>286</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 404.

<sup>287</sup> *Ibidem*, p. 471.

problème et le rapide ailier put être aligné comme titulaire sur la pelouse suisse<sup>288</sup>. Durant notre période le Real Madrid est donc un club fortement lié aux autorités militaires et d'une manière générale aux cercles de pouvoir, mais il convient de nuancer le trait car il ne faut pas oublier que le club qui bénéficia beaucoup plus clairement de l'appui de l'armée est l'autre club de Madrid, renommé pendant un temps l'Atletico de Aviación<sup>289</sup>. Enfin les relations avec la DND du général Moscardó n'ont presque jamais été au beau fixe non plus comme nous le verrons plus loin.

---

<sup>288</sup> *Ibid.*, p.674.

<sup>289</sup> Voir GONZALEZ CALLEJA, Eduardo. *Op. Cit.*, p. 7.



## *Les ressources et les finances du club*

Le Real Madrid est une institution qui a toujours eu à gérer des sommes d'argent colossales. Ses postes de dépenses sont extrêmement variés et d'ampleur sans cesse croissante, surtout à partir du passage à la professionnalisation en 1926. La transformation du football en sport de masse au cours du XX<sup>e</sup> siècle a conséquemment influé sur l'évolution de ses finances au rythme de l'accroissement des salaires des joueurs, des contrats publicitaires, de la capacité du stade, du nombre de salariés, etc. La contrepartie de cet accroissement exponentiel des dépenses est la recherche de sources de financement toujours plus abondantes et pérennes. Or, les clubs de football de l'ère pré-télévisuelle n'avaient guère que la billetterie de leur stade pour remplir leurs caisses. Les principaux objectifs des trésoriers furent donc d'une part de développer cette ressource au maximum, et d'autre part de diversifier les recettes en recherchant de nouveaux filons.

La politique de recrutement de grands joueurs étrangers au cours des années 50 marque le basculement du Real Madrid dans l'ère du foot-business. Nous reviendrons un peu plus loin plus en détail sur cette politique de recrutement, mais donnons d'emblée un exemple des sommes faramineuses dont il était question pour construire une équipe de haut niveau capable de rivaliser sur le continent européen, en conformité avec les ambitions affichées par Santiago Bernabéu. Le 9 mai 1958, *ABC* annonce l'arrivée prochaine du prodige hongrois Puskas au Real Madrid, il est question dans l'article de salaires jamais atteints auparavant et bien qu'il ne s'agisse que de rumeurs on peut percevoir ici l'inflation des investissements provoquée par la folie des grandeurs madridiste :

« Ferenc Puskas sera l'un des joueurs les plus riches du monde lorsque sera finie sa suspension ordonnée par la F.I.F.A., le 15 août prochain, selon des sources bien informées. [...]

1, Cent mille dollars déposés dans une Banque à la signature du contrat ; 2, salaire mensuel de 1.200 dollars, plus des primes pour les matches extraordinaires dans les championnats nationaux et la Coupe d'Europe ; 3, Appartement luxueux situé dans un chalet aux abords de Madrid ; 4, Une automobile à sa disposition ; 5, Un contrat de quatre ans.

Les informateurs disent que ces conditions pourraient être légèrement modifiées avant la signature finale du contrat, mais assurent qu'il ne fait aucun doute que Puskas « gagnera une fortune » en Espagne. Le contrat « prévisionnel » lui a été récemment proposé à Vienne par son ami et ancien entraîneur du Honved, Emil Oesterreicher, actuellement secrétaire technique du Real Madrid. [...]

Ils nous apprennent aussi que Oesterreicher essaierait d'obtenir la venue en Espagne d'autres joueurs réfugiés hongrois au cours des prochains mois.<sup>290</sup> »

Les sommes évoquées dans cet article seront démenties dès le lendemain dans les mêmes feuilles par Puskas lui-même, cependant il signera bien au Real Madrid quelques mois plus tard et tout laisse à croire que ses émoluments approchèrent les hauteurs pressenties. Cela ne semble pas choquer la rédaction d'*ABC*, ce qui laisse à croire que la logique inflationniste du monde du football était déjà relativement acceptée par les autorités et la société franquiste. Nul doute que ce type d'informations aurait provoqué un certain émoi dans le journal une dizaine d'années plus tôt, lorsqu'*ABC* relayait le discours en faveur de l'amateurisme coubertinien<sup>291</sup>. Dans tous les cas, on en apprend un peu plus sur l'enthousiasme des joueurs hongrois pour venir jouer en Espagne. Le soutien au régime affiché à plusieurs reprises par Puskas ou Kubala valait manifestement la peine. Le même article évoque aussi le retour sur investissement espéré par le club puisque les prestations supposées de haute volée du génie hongrois devaient signifier à terme une hausse des revenus :

« (Les informateurs) ajoutent que l'argent que dépense le Real Madrid pour Puskas sera facilement compensé par les supporters supplémentaires qui se déplaceront pour voir ses performances.<sup>292</sup> »

Le club entend donc avoir recours aux *socios* pour renflouer les caisses et amortir les investissements par l'intermédiaire des recettes au guichet. Le corollaire de cette logique de développement économique est donc la rentabilisation au maximum de la billetterie, et ce sans se couper de la « base » sociale du club fondamentalement prolétaire à laquelle était particulièrement attaché Bernabéu. Pour accroître les bénéfices sans

---

<sup>290</sup> *ABC*, 9 mai 1958, p.54. "Ferenc Puskas sera uno de los más ricos jugadores del mundo cuando termine su suspensión, ordenada por la F.I.F.A., el próximo 15 de agosto, según fuentes bien informadas.

1, Cien mil dólares depósitos en un Banco al firmar el contrato; 2, salario mensual de 1.200 dólares, más bonificaciones por partidos extraordinarios en campeonatos nacionales o en la Copa de Europa; 3, apartamento lujoso en un chalet situado en las afueras de Madrid; 4, un automóvil a su disposición; 5, un contrato de cuatro años.

Los informes dicen que estas condiciones pueden ser ligeramente cambiadas antes de la firma final del contrato, pero aseguran que no existe la menor duda de que Puskas "ganará una fortuna" en España. El contrato "provisional" le fue ofrecido recientemente en Viena por su amigo y antiguo entrenador del Honved, Emil Oesterreicher, actualmente secretario técnico del Real Madrid. [...]

También señalan que Oesterreicher tratará de conseguir que más jugadores refugiados húngaros jueguen en España en los próximos meses."

<sup>291</sup> Voir Partie I, Chapitre 2, *La vision franquiste du sport*.

<sup>292</sup> *ABC*, 9 mai 1958, p. 54 "(Los informes) añaden que el dinero que gaste el Real Madrid en Puskas será fácilmente compensado por los aficionados que acudirán a verle en sus actuaciones."

augmenter excessivement le prix des places, il fallut donc envisager l'extension du stade, cela fut ainsi la première priorité du programme de Santiago Bernabéu dès son arrivée à la présidence en 1943. La finale de la Coupe du Généralissime de 1946, jouée à Barcelone, rapporta des recettes record selon *ABC* :

« La recette réalisée lors de la finale de la Coupe de Son Excellence le Généralissime, disputée le dimanche dans le stade de Montjuich, a dépassé toutes celles réalisées jusqu'à cette date dans ce stade barcelonais, puisque selon nos informations on peut avancer qu'elle approche la somme de 800.000 pesetas, ce qui constitue la meilleure recette réussie dans une finale de Coupe.<sup>293</sup> »

Le stade de Montjuich pouvait accueillir à cette date environ 60.000 spectateurs, ce qui en faisait le plus grand stade d'Espagne. Le pari de Bernabéu, misé sur l'extension du stade, achevé en 1947 puis agrandi à nouveau en 1954, est un grand succès si l'on mesure l'augmentation des recettes du club durant les années 50. L'un des principaux thèmes de discorde entre les clubs lors de la création de la Coupe d'Europe en 1955 était la répartition des recettes de la billetterie entre le club hôte et l'équipe visiteuse. Dans un premier temps le projet proposé par Jacques Ferran en 1955 prévoyait une répartition comme suit : 1.000 dollars par match remis à l'équipe visiteuse afin d'amortir ses frais de déplacement ainsi que 5% des bénéfices de la recette aux guichets pour sa fédération, et 30% pour une cagnotte dont le total serait réparti à la fin de la compétition entre le vainqueur et les mieux classés<sup>294</sup>. Le reste de la recette (65%) irait au club jouant à domicile. Cette mouture semblait plutôt avantager les clubs possédant des grands stades comme le Real Madrid et elle rencontra donc l'opposition d'une partie des équipes. Finalement c'est Santiago Bernabéu en personne qui proposa en avril 1955 un système plus équitable où l'on diviserait la recette de la billetterie en deux à chaque match entre les deux équipes. Ce projet reçut l'adhésion de tous les représentants présents et l'on parvint ainsi à un accord<sup>295</sup>. Grâce aux succès du club en Coupe d'Europe, et conséquemment du grand nombre de matches joués, les bénéfices du club ne cessèrent d'augmenter. Le Real Madrid devint, à la fin des années 50 et au début des années 60, le symbole de l'équilibre parfait entre gestion ambitieuse et optimisation des ressources disponibles. Ce modèle fut

---

<sup>293</sup> *ABC*, 11 juin 1946, p. 44. «*La recaudación obtenida en el partido final de Copa de Su Excelencia el Generalísimo, disputado el domingo en el estado de Montjuich, ha superado todas las conseguidas hasta la fecha en el campo barcelonés, pues según nuestras noticias puede adelantarse que rebasa la cantidad de 800.000 pesetas, lo que constituye la mayor recaudación lograda en una final de Copa.*»

<sup>294</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 174.

<sup>295</sup> *Idem.*

largement vanté par la presse française toujours très admirative de la « maison blanche »<sup>296</sup>. La finale de la Coupe d'Europe 1957 contre la Fiorentina permit de récolter la somme record de 5.466.934 pesetas<sup>297</sup>. Les succès sportifs entretiennent donc les finances du club qui peut ainsi recruter des joueurs toujours plus chers. Cette « valse des millions »<sup>298</sup>, telle que l'appelle *ABC*, permet notamment de recruter Kopa, Puskas, et même de faire une offre au jeune prodige brésilien Pelé, révélé au monde à 17 ans à l'occasion de la Coupe du Monde en Suède en 1958. Saporta rencontra le père du petit génie à l'occasion d'un match amical contre son club de Santos en 1959 mais ses prétentions financières, à hauteur 15 millions de pesetas, furent jugées trop élevées pour un jeune homme dont la suite de la carrière n'était pas encore prévisible.

La Coupe d'Europe a un impact économique évident et qui devient presque indispensable pour l'équilibre du budget du club à partir de la fin des années 50. Ainsi, la demi-finale Real Madrid – Milan A.C. de 1956 a battu le record de recette aux guichets de l'histoire du football avec une jolie moisson de quatre millions de pesetas<sup>299</sup>, soit par exemple la moitié de la somme déboursée pour recruter Kopa. Cela s'explique par l'extension du stade à 120.000 spectateurs et par le fait que les abonnés doivent payer leur place pour les matches de Coupe d'Europe, leur carte d'abonné n'étant valable que pour les matches de *Liga*. L'année suivante, la demi-finale mythique contre Manchester fait encore mieux et permettra de récolter la somme de 5.500.000 pesetas<sup>300</sup>. En plus de rapporter davantage que les matches de championnat par le prix des places, les matches de Coupe d'Europe attirent également davantage de spectateurs. Le chiffre d'affaire déclaré par le club explose littéralement pendant ces années. Il est de 39 millions de pesetas en 1955 selon les comptes officiels fournis par le club, bien que les recettes déclarées au fisc seraient nettement en deçà des recettes réelles selon Angel Bahamonde Magro<sup>301</sup>. Il passe ensuite à 45 millions l'année suivante, saison de la première Coupe d'Europe, puis atteint les 94 millions de pesetas en 1960. En 1958 l'assemblée des *socios* propose même une nouvelle extension du stade à 200.000 spectateurs, comme un symbole de la folie des

---

<sup>296</sup> Voir BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002.

<sup>297</sup> *Ibidem*, p. 250.

<sup>298</sup> *ABC*, 14 janvier 1956, p. 37. «*La danza de los millones*»

<sup>299</sup> Chiffre fourni par BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. Cit.*, p. 257.

<sup>300</sup> *Idem*.

<sup>301</sup> *Idem*.

grandeurs qui touche le club. Mais les charges ne cessent d'augmenter elle aussi, notamment les salaires, le coût des recrutements et les primes de victoires. De plus, la moyenne de spectateurs commence à diminuer pour les matches de championnat à partir des années 60 même si elle se maintient en Coupe d'Europe. Lors de la saison 1959 – 1960 la moyenne de spectateurs est de 90.000 pour les matches internationaux et de seulement 41.201 pour les autres matches. En 1964 le Real gagne la *Liga*, et joue (et perd) la finale de la Coupe d'Europe contre l'Inter Milan d'Helenio Herrera mais le bulletin du club publie pourtant une lettre ouverte très pessimiste sur l'avenir du club et sur la fréquentation du stade à cause de l'apparition de la télévision<sup>302</sup>. Avec la menace permanente de ne pas se qualifier pour la Coupe d'Europe au gré d'une série de mauvais résultats, il devient urgent pour le Real Madrid de rechercher d'autres sources de financement pour entretenir son standing et son aura supérieurs aux autres clubs du continent.

Le club a donc monnayé sa renommée internationale par des tournées estivales de plus en plus rentables économiquement bien qu'elles soient parfois soupçonnées de fatiguer les joueurs en alourdissant leur calendrier (déjà à l'époque). La cinquième Coupe d'Europe remportée par le Real Madrid en 1960 fait ainsi grimper les enchères pour s'attirer les faveurs du meilleur club du monde, comme en témoigne l'anecdote racontée par *ABC* après la finale disputée à Glasgow contre Francfort :

« Il y a quelques temps, quand le Real Madrid envisageait sa tournée européenne pour l'été prochain, il fut engagé par deux villes allemandes : Cologne et Berlin. La troisième, Francfort, avait hésité face aux prétentions économiques du quadruple champion d'Europe. Les quinze mille dollars réclamés par match lui paraissait, sans doute, un peu trop.

Mercredi soir, après le banquet que la fédération écossaise de football a offert aux deux finalistes de la Coupe d'Europe à l'hôtel Grosvenor, le président de l'Eintracht Francfort s'approcha de Raimundo Saporta, trésorier du Madrid, et lui dit :

J'accepte vos conditions économiques. J'espère que le 13 août nous aurons à Francfort un nouveau match Eintracht – Real Madrid

Ces prétentions – répondit rapidement Saporta – désormais ne sont plus les mêmes.

Le président de l'Eintracht répondit sans sourciller.

Bien – proposa-t-il –, Nous vous donnerons cinq mille dollars de plus.

---

<sup>302</sup> Cité dans *Ibidem*, p. 259.

Raimundo Saporta, sans faire aucun calcul mental, repoussa l'accord.

Je ne sais pas si nous pourrions accepter cette offre. Nous avons beaucoup de propositions. Je devrai en parler avec le Comité.

En une heure et demie, les fabuleuses 90 minutes de Hampden Park, l'action madridiste avait énormément augmenté dans la bourse des valeurs mondiales, et Saporta savait qu'il est fort possible que pour le mois qui vient, quand se sera jouée la double finale mondiale, le Real Madrid vaudra encore beaucoup plus cher.<sup>303</sup> »

L'échange entre les deux hommes est assez clair quant à la manière de gérer le club comme une entreprise de la part de Saporta et de toute la direction. A cette date l'évocation de la bourse et du cours des actions n'était encore qu'une métaphore qui en dit long sur la valeur du club, sans cesse fluctuante, et surtout sujette à des aléas sportifs. L'objectif pour Saporta était bien de capitaliser sur les résultats pour assurer des revenus plus diversifiés au club et développer son « image » en Europe puis dans le monde. Il est intéressant de noter à ce propos que le club a déposé la marque « *Real Madrid* » ainsi que « *Real Madrid C.F.* » dès 1947<sup>304</sup> pour éviter une spoliation commerciale de son image populaire. En mai 1961, le Real fit une tournée européenne afin de récolter des fonds, mais la star Di Stefano s'était blessé au pied contre les brésiliens du Porto Alegre avant un match à Strasbourg, *ABC* parla d'une fracture d'un orteil dans son édition du 24 mai. Mais sachant que les organisateurs réclamaient un spectacle à la hauteur de la somme engagée pour voir les étoiles madrilènes, on peut imaginer qu'il y eut certaines pressions afin que le prodige soit aligné sur la pelouse, bien que ce ne fût qu'un match sans enjeu qui aurait pu empirer son

---

<sup>303</sup> *ABC*, 20 mai 1960, p. 72. "Hace algún tiempo, cuando el Real Madrid perfilaba su jira europea para el próximo verano, fue contratado por dos ciudades alemanas: Colonia y Berlín. La tercera, Fráncfort, había dudado ante las pretensiones económicas del entonces cuádruple campeón europeo. Los quince mil dólares que pedía por partido le parecían, sin duda, demasiados.

El miércoles por la noche, terminado el banquete con que la Federación Escocesa de Fútbol obsequió a los dos finalistas de la Copa de Europa en el Hotel Grosvenor, el presidente del Eintracht se acercó a Raimundo Saporta, tesorero del Madrid, y le dijo:

Acepto sus condiciones económicas. Espero que el 13 de agosto tendremos en Fráncfort un nuevo partido Eintracht – Real Madrid.

Aquellas pretensiones-repuso rápido Saporta- ya no son las de ahora.

El presidente del Eintracht no pestañeó.

Bien-propuso-, Les daremos cinco mil dólares más.

Raimundo Saporta, sin hacer ni un cálculo mental, demoró el trato.

No sé si podremos aceptar esa oferta. Tenemos muchas proposiciones. Necesitaré consultarlo con la Directiva.

En hora y media, los fabulosos noventa minutos de Hampden Park, el papel madridista había subido muchísimo enteros en la bolsa de las cotizaciones mundiales, y Saporta sabía que es muy posible que para el mes que viene, cuando se haya jugado la doble final mundial, el Real Madrid se cotice muchísimo más alto todavía."

<sup>304</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 481.

état de santé. Le lendemain, les organisateurs français de ce match de gala disputé à Strasbourg remercièrent publiquement l'effort fait le Real pour aligner ses meilleurs éléments :

« A la fin du repas le président de l'Office National des Sports remercia le Real Madrid de la gentillesse dont il a fait preuve de venir jouer à Strasbourg, et il applaudit le geste de Di Stefano de s'être déplacé pour jouer la rencontre.<sup>305</sup> »

Cette fois il n'est fait aucune mention du montant reçu par le club pour sa représentation. Mais on peut affirmer à la lecture de ces articles que dès la fin des années 50, le sport-spectacle est définitivement accepté comme tel. Durant l'été de la même année, le Real jouera un match amical de prestige au Brésil face au Vasco de Gama dans le plus grand stade du monde, le Maracãna de Rio de Janeiro devant près de 200.000 spectateurs, ce qui lui rapportera 75.000 dollars, soit quasiment 4 millions de pesetas.

Le Real Madrid a également lorgné sur deux autres sources de revenu qui étaient en plein essor, la *Quiniela* et la télévision. La *Quiniela* est l'équivalent espagnol sur *Loto Sportif* français, il s'agit tout simplement d'une grille de pronostics avec la liste de tous les matches de championnat que les amateurs de football remplissaient chaque semaine. Les joueurs qui ont prédit tous les bons résultats se partagent le premier prix, ceux qui n'ont qu'une erreur le second, etc. La *Quiniela* fut créée en 1946<sup>306</sup> pour supplanter les traditionnels paris réalisés au sein de *peñas* de supporters et rencontra très vite un certain succès. Elle est gérée publiquement par l'intermédiaire de la DND qui prélève sur les bénéfices de celle-ci une bonne partie de son propre budget de fonctionnement. Environ la moitié des sommes mises en jeu par les parieurs leur est redistribuée chaque semaine. Le succès grandissant de la *Quiniela* est mis en lumière par un article paru en 1953 dans *ABC* :

« Un parieur à la signature illisible, qui a déposé son bulletin dans la boîte numéro 400 de Barcelone, a validé les 14 résultats de la *quiniela* correspondant à dimanche dernier. Une telle « prévision » lui vaudra, selon les résultats prévisionnels du dépouillement, la coquette somme de 1.185.033,25 pesetas. [...] »

---

<sup>305</sup> *ABC*, 25 mai 1961, p. 63. « Al termino de la cena el presidente del Oficium Nacional de Deportes agradeció al Real Madrid la gentileza que ha tenido de actuar en Estrasburgo, y aplaudió el gesto de Di Stefano de trasladarse para actuar en el encuentro. »

<sup>306</sup> FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *El futbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, San Martin Editorial, 1990.

La recette de la journée fut de 4.310.301 pesetas, correspondant à 1.436.767 bulletins vendus. Après le succès du Barcelonais inconnu, la vente de *quinielas* va flamber.<sup>307</sup> »

En effet, la *Quiniela* devint une coutume hebdomadaire dans un pays très friand des jeux de hasard. Chaque semaine *ABC* présentait d'ailleurs la liste officielle des matches et la cagnotte mise en jeu afin de faire saliver les parieurs, la promotion des jeux de hasard était donc encouragée par l'Etat qui trouvait ici un moyen facile de prélever le contribuable sans augmenter les impôts. Ce succès populaire se transforma peu à peu en enjeu économique de premier ordre pour le monde du football. Si la DND ne prélevait que 3% des recettes de la *Quiniela* au cours de la période 1951 – 1957<sup>308</sup>, elle s'adjugea une part de plus en plus importante des bénéfices au fil du temps. Cette proportion atteint 10% pour la période 1957 – 1962, puis même 22% par la suite, soit la somme astronomique de 261.856.203 pesetas en 1963<sup>309</sup> ! Il faut dire que la *Quiniela* était quasiment la seule source de financement de la DND, dont le budget alloué par l'Etat était très loin des ambitions affichées après la guerre civile. Bernabéu et les présidents de clubs tentèrent de mener une campagne pour une répartition plus égalitaire de l'argent des pronostics sportifs mais il s'opposa à la fermeté des institutions. Il fallut donc trouver d'autres sources de financement.

Le dernier gros enjeu financier de notre période est l'apparition de la retransmission télévisée des matches de football. La télévision fit son apparition au milieu des années 50 en Espagne, la toute première diffusion eut lieu en 1952, le tout premier match diffusé à la télévision le fut la même année. Tandis que la diffusion de programmes quotidiens ne débuta officiellement qu'en novembre 1956. C'est bien durant les années 60 que la télévision se démocratisa véritablement au niveau des foyers prolétaires. Elle resta, bien sûr, un monopole d'Etat dans l'Espagne de Franco, ce qui ne facilita pas la négociation pour les clubs afin de gérer comme ils l'auraient souhaité leur « image ». Toutes les diffusions étaient sous le contrôle du ministère de l'Information et du Tourisme. Dans un

---

<sup>307</sup> *ABC*, 24 septembre 1953, p. 33. "Un quinielista de firma ilegible, que depositó su boletín en el buzón número 400 de Barcelona, ha acertado los 14 resultados de la quiniela correspondiente al domingo pasado. Tal "videncia" le valdrá, según el resultado provisional del escrutinio, la bonita cifra de 1.185.033,25 pesetas. [...]"

La recaudación de la jornada fue de 4.310.301 pesetas, correspondientes a 1.436.767 boletos vendidos. Después del éxito del barcelonés desconocido, la venta de quinielas va a subir como la espuma."

<sup>308</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 28.

<sup>309</sup> *Idem*.



premier temps, les matches ne furent pas retransmis en direct et les téléspectateurs se retrouvaient donc le lendemain devant ce qui était souvent le seul téléviseur du village ou du quartier pour profiter en image du match dont ils connaissaient déjà le résultat. Dans un premier temps il n'y avait pas plus qu'un ou deux matches diffusés par an. Il s'agit, en général, du *Clasico* : Madrid – Barcelone, et de la finale de la Coupe d'Europe dans la mesure où le Real y participa chaque année jusqu'en 1960. Le 29 mai 1958, le Real vient de remporter sa troisième Coupe d'Europe et *ABC* annonce à ses lecteurs qu'ils pourront revivre le match.

« LA FINALE DE LA COUPE D'EUROPE, SUR TELEVISION ESPAÑOLA

Cet après-midi, à huit heures, sera retransmise par TELEVISION ESPAÑOLA, le film complet du match de football célébré hier soir à Bruxelles, entre les équipes du Real Madrid et le Milan A.C., qui se termina sur le résultat

MADRID 3. MILAN 2

Cette retransmission, commentée par Matías Prats, est offerte au public madrilène sous le patronage des grandes marques **Lames de rasoir PALMERA et montre CERTINA**<sup>310</sup> »

On note bien d'après les formules employées que le public n'est pas vraiment habitué à ce genre de rediffusion. Ce qui est aujourd'hui un rituel quotidien du supporter, était pour le lecteur d'*ABC* un événement unique et dont il ne comprenait pas toujours bien le fonctionnement technique. Comme on peut le voir, les premières diffusions furent donc sponsorisées par des entreprises privées, ces matches furent l'occasion des balbutiements de la publicité télévisuelle. La technique de rediffusion mit toutefois un certain temps avant de devenir très fiable en raison du retard technologique dont souffrait l'Espagne sur le reste de l'Europe occidentale. *ABC* nous informe notamment en 1959 d'un problème ayant perturbé la retransmission du huitième de finale de Coupe du Généralissime auquel participait le Real Madrid :

---

<sup>310</sup> *ABC*, 29 mai 1958, p.58. "LA FINAL DE LA COPA DE EUROPA, EN LA TELEVISION ESPAÑOLA Esta tarde, a las ocho en punto, se retransmitirá por TELEVISION ESPAÑOLA, la película completa del partido de futbol celebrado ayer tarde en Bruselas, entre los equipos del Real Madrid y el A.C. Milan, que terminó con el resultado

MADRID 3. MILAN 2

Esta retransmisión, comentada por Matías Prats, es ofrecida a la afición madrileña bajo el patrocinio de las grandes marcas Hojas de afeitador PALMERA y Reloj CERTINA "[en gras dans le texte]

« Les milliers de spectateurs que étaient hier suspendus à leur récepteur de TV pour assister à la retransmission du match de football entre les équipes Real Madrid – Atletico à Saragosse se retrouvèrent frustrés dans leur souhait de le voir en entier.

Une coupure du fluide produite à Trijeuque laissa sans alimentation le transformateur de la station en question, annihilant ainsi les efforts techniques constants de TVE, sujette à ces inconvénients étrangers à la Direction Générale de Radiodiffusion [...].

Par l'intérêt qu'a acquis la TV et la popularité qu'elle acquiert en Espagne il parait évident de considérer comme urgent le règlement de ce problème pour que les services informatifs de télévision puissent accomplir leur mission sans interruption.<sup>311</sup> »

L'article fait porter la faute sur les épaules d'une coupure technique qui serait complètement indépendante des services de la télévision d'Etat, alors que c'est bien l'Etat qui est responsable puisque dans tous les cas cette coupure est le fait d'un incident survenu sur le réseau public d'alimentation. La qualité des diffusions s'améliora peu à peu en même temps que l'Espagne vivait sa modernisation et son « miracle économique »<sup>312</sup> des années 60. Le quart de finale de Coupe d'Europe Real Madrid – Nice en 1960 est le tout premier programme diffusé par la Télévision Espagnole en Eurovision. Cela nous donne une idée de la place qu'avait déjà acquise le football dans la société, et surtout la valeur de ce sport en tant que « potentiel d'exportation » vers une Europe qui tournait encore le dos au régime de Franco. La demi-finale de la même compétition qui proposa un choc Barcelone – Madrid fut une nouvelle fois retransmis en direct dans toute l'Europe. ABC en profita pour célébrer l'intégration de l'Espagne dans l'Europe grâce au spectacle footballistique télévisé.

« Le match Barcelone – Real Madrid a été transmis par Eurovision, les équipes technique de la Télévision Espagnole obtenant une nouvelle fois un grand succès. L'attente que la rencontre avait éveillée en dehors de notre Patrie fut totalement satisfaite, grâce à ce nouveau moyen de diffusion auquel l'Espagne s'est incorporée toute entière et totalement, obtenant de grands succès [...].

---

<sup>311</sup> ABC, 14 mai 1959, p.71. *“Los millares de espectadores que ayer estaban pendientes de sus receptores de TV para presenciar la retransmisión del partido de futbol entre los equipos Real Madrid – Atlético en Zaragoza quedaron defraudados en sus deseos de presenciarlo completo. Un corte de fluido producido en Trijeuque dejó sin suministro el transformador de la estación relevadora, anulando así el constante esfuerzo técnico de TVE, sujeta a estas contingencias extrañas a la Dirección General de Radiodifusión [...].*

*Por el interés que la TV tiene y la popularidad que adquiere en España parece obvio reputar como urgente aquel trámite para que los servicios informativos de televisión puedan cumplir sin cortapisas su misión.”*

<sup>312</sup> MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Historia de España, XVIII, Historia contemporánea, Historia política, 1939-2000*, Madrid, ISTMO, 2001, p.133-154.

Au Ministère de l'Information et du Tourisme et sa Direction Générale de Radiodiffusion et Télévision arrivent, de très diverses provenances, des télégrammes de félicitation pour l'important service rendu au public footballistique européen. On calcule que plus de quarante millions de spectateurs ont « assisté » hier à la rencontre à travers l'Eurovision.<sup>313</sup> »

Le football est ici clairement présenté comme un moyen d'intégration européenne par l'intermédiaire de deux vecteurs : le Real Madrid et la télévision. La mondialisation du spectacle sportif permet à l'Espagne de propager ici sa meilleure image à l'étranger, celle qui est véhiculée par le Real Madrid. *ABC* ne manque pas d'insister sur l'ouverture « en dehors de la Patrie » qui s'opère à l'occasion de ce match qui oppose paradoxalement deux équipes espagnoles. Mais la popularité du football et désormais celle du Real Madrid dépasse largement les frontières et le régime commence tout juste à réaliser la valeur d'une telle richesse pour l'Espagne auprès des « téléspectateurs » européens. En septembre 1960, le match retour de la toute première Coupe Intercontinentale qui oppose le champion d'Europe au champion d'Amérique du Sud est diffusé de la même manière. Ce match qui met aux prises le Real Madrid au Peñarol de Montevideo pour le titre de « meilleure équipe du monde » est vu par 150 millions de téléspectateurs en direct et dans 13 pays différents<sup>314</sup>. Le sport de masse est bien entré dans les foyers.

Mais la puissance de la télévision n'est pas perçue d'un œil aussi favorable par les clubs et notamment par Santiago Bernabéu qui y voit plutôt une menace pour la fréquentation de son stade, qui, rappelons-le, est son fonds de commerce. D'autant plus que les clubs ne reçoivent, dans un premier temps, absolument aucune contrepartie financière à la diffusion de leurs matches en Eurovision. On pourrait rétorquer que l'image du club en sort renforcée, mais le président madridiste souhaiterait que cela ne se traduise pas par une baisse des revenus. Or, c'est ce qui se produit au cours de la décennie suivante. Le journaliste García Candau évoque une altercation qui eut lieu en 1959 entre Bernabéu et

---

<sup>313</sup> *ABC*, 28 avril 1960, p. 63. «*El partido Barcelona – Real Madrid fue transmitido por Eurovisión, obteniendo de nuevos los equipos técnicos de Televisión Española un gran éxito. La expectación que el encuentro había despertado fuera de nuestra Patria se satisfizo plenamente, gracias a este nuevo medio de difusión al que España se ha incorporado plena y totalmente alcanzando éxitos muy cualificados [...].*

*Hasta el Ministerio de Información y Turismo y su Dirección General de Radiodifusión y Televisión llegan, de muy diversas procedencias, telegramas de felicitación por el importante servicio prestado a la afición futbolística europea. Se calcula que más de cuarenta millones de espectadores “presenciaron” el encuentro a través de la Eurovisión.* »

<sup>314</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 194 et BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. Cit.*, p. 235.

Camilo Alonso Vega<sup>315</sup>, alors ministre de l'Intérieur. Don Santiago voulait empêcher la rediffusion à la télévision des matches de son équipe, mais Alonso Vega avait fait passer un décret obligeant la diffusion de tout ce qui est jugé d'« intérêt public » par le Gouvernement, le football entrant dans cette catégorie. Le ministre aurait déclaré à Bernabéu : « *Ne m'oblige pas à être celui qui entrera dans le stade avec la cavalerie*<sup>316</sup> ». Un accord est alors trouvé sur le principe de trois matches de championnats diffusés par an, un choisi par la télévision, un choisi par le club et un choisi d'un commun accord. Pour la saison 1963 -1964, le Real Madrid joue à nouveau la finale de la Coupe d'Europe devant six à sept millions de téléspectateurs espagnols et environ vingt à trente millions au total en Europe, mais durant la même saison malgré ces bons résultats sportifs, le stade Bernabéu ne se remplit qu'une seule fois lors du quart de finale de Coupe d'Europe contre Milan. Pour le reste des matches, il ne compte qu'au maximum 75.000 spectateurs à quatre reprises, ou moins<sup>317</sup>. A la fin des années 60, il devint urgent de renégocier économiquement la diffusion des matches car le club ne parvenait plus à assumer son train de vie. Bernabéu trouva un accord pour que la télévision rembourse au club les places non vendues, mais après 3 matches, rien n'avait été payé. Bernabéu ordonna donc que l'on empêche les équipes de télévision de rentrer dans son stade. Le ministre de l'Information Manuel Fraga dut même téléphoner au chef de la sécurité pour régler le problème qui prit des proportions graves<sup>318</sup>. Les conflits entre le club et l'Etat au sujet de la télévision se déroulèrent surtout en dehors de notre cadre chronologique, donc nous ne les développerons pas, cependant il faut savoir que ce fut un cheval de bataille permanent pour Santiago Bernabéu. Jusqu'aux années 80, le Real Madrid se sentit frustré vis-à-vis de l'exploitation de son image et de ses prestations sans en percevoir la contrepartie financière légitime. Désormais la télévision est devenue, de très loin, le premier argentier du monde du football.

---

<sup>315</sup> GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalon, 1980, p. 49.

<sup>316</sup> *Idem.*

<sup>317</sup> Voir BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. Cit.*, p. 260.

<sup>318</sup> *Ibidem*, p. 260 -264.

## *Un soutien politique spécial pour le Real ?*

La légende qui veut que le Real Madrid ait été « l'équipe du régime »<sup>319</sup> est particulièrement vivace en raison des liens manifestes qui unissaient la direction du club aux hautes sphères du franquisme. Cependant il ne faut pas croire que le régime ait tronqué les compétitions sportives ou avantagé exagérément la « maison blanche ». L'analyse des faits démontre que le Real Madrid s'est hissé au sommet du football mondial grâce à l'œuvre d'hommes comme Santiago Bernabéu, bien plus que grâce à une intervention (fantasmée) du palais.

Le principal argument qui contrecarre la théorie de d'un appui aveugle du régime au Real Madrid est celui du chemin de croix qu'a dû parcourir Bernabéu pour réunir les financements nécessaires à la construction de son stade en 1944. Nous avons déjà évoqué le premier objectif du nouveau président qui était de mettre à la disposition du club un amphithéâtre à la mesure de ses ambitions. Le stade de Chamartín pouvait alors accueillir environ 30.000 spectateurs, tout comme celui de La Corogne. Le stade de Bilbao disposait déjà quant à lui d'une capacité de 35.000 places, tandis que le Metropolitano de l'Atletico de Aviación de Madrid pouvait accueillir plus de 40.000 personnes et que le F.C. Barcelone disposait du vieux stade des Corts d'une affluence maximale de 60.000 spectateurs debout<sup>320</sup>. Le projet de Bernabéu de grand stade avait pour but de dupliquer les recettes du club à moyen terme, mais l'investissement initial restait de grande envergure. Le jeune président mit alors toute son énergie au service de la recherche de crédits dès sa nomination à la tête du club en septembre 1943. Il commença par solliciter un prêt de la DND en croyant que l'institution en charge du développement du sport espagnol verrait d'un bon œil la construction d'un grand stade moderne dans la capitale. Mais le général Moscardó laissa lettre morte à la demande de Bernabéu, ce qui va profondément refroidir les relations entre le club et l'institution par la suite. Il tenta donc de solliciter le ministère

---

<sup>319</sup> Expression utilisée par Duncan Shaw, Fernandez Santader, puis González Calleja. L'expression n'a pas de paternité attitrée, elle se retrouvait déjà dans l'article de *El País* à la suite de la mort de Santiago Bernabéu le 2 décembre 1978.

<sup>320</sup> Chiffres issus de DURAN FROIX, Jean Stéphane. "Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante)", *Du loisir aux loisirs dans l'Espagne du XVIII au XXème siècle*, 2006, Les travaux du CREC en ligne, n°2, p.49. (Article consulté en février 2011) <<http://crec.univ-paris3.fr/loisirs/03-duran.pdf>>

des finances mais n'obtint pas davantage de faveur. Le président du Real Madrid n'oubliera jamais que les pouvoirs publics ont refusé de l'aider pour mener à bien son projet et il ne manquera pas de le rappeler à l'envi<sup>321</sup>. Il va donc se tourner vers le secteur privé et proposer des plans de financement à plusieurs banques. Il faut rappeler que dans le contexte de l'époque, les fascismes sont au plus mal et les perspectives sont assez mauvaises pour l'avenir de l'économie espagnole. De plus, sur le plan sportif le Real Madrid n'est pas vraiment une valeur sûre en 1943 et rien ne laissait présager des victoires qui allaient venir. Les trois premières banques consultées<sup>322</sup> refusèrent de prêter au club la somme nécessaire pour acheter les terrains, ce qui correspondait à environ trois millions de pesetas. Finalement, Bernabéu se tourna vers la *Banco Mercantil e Industrial*, banque phalangiste qui gérait les compte du Secrétariat Général du Mouvement. Elle accepta le projet à condition que le Real centralise tous ses comptes chez eux<sup>323</sup>. L'opération est conclue et *ABC* annonce le 25 juin 1944 :

« Hier s'est conclue définitivement l'opération d'achat que le Real Madrid avait initiée il y a plusieurs mois pour l'acquisition des vastes terrains qui ont désormais presque doublé la propriété du club de Chamartín.<sup>324</sup> »

L'article se poursuit en annonçant le très prochain début des travaux de grand stade pour le plus grand bonheur des supporters. Le président du conseil d'administration de la *Banco Mercantil e Industrial*, Rafael Salgado était un fervent madridiste, cela a certainement joué en la faveur du club. Il n'est fait aucune mention des difficultés du club pour réunir l'argent nécessaire, alors qu'à cette date rien ne permet encore d'affirmer que le club pourra lancer les travaux rapidement. Il restait à trouver l'argent nécessaire à la construction du stade, que la banque ne pouvait s'aventurer à prêter sur ses fonds propres. Le plan de Bernabéu est simple, il consiste en un vaste emprunt auprès des *socios* du club par l'intermédiaire de la banque qui centraliserait et gérerait les opérations, ainsi que les éventuels risques. Le recours aux *socios* est un peu la dernière chance pour Bernabéu pour réunir la somme colossale dont il aura besoin. Le premier emprunt est lancé en novembre

---

<sup>321</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. Cit.*, p. 215.

<sup>322</sup> Il s'agit de la banque *Hispanico Americano*, puis refus également de *Banco Español de Credito* qui ne lui propose qu'un million car le projet est jugé trop risqué, c'est insuffisant. Refus enfin de *Banco Zaragozano* au debut de l'année 1944.

<sup>323</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 144.

<sup>324</sup> *ABC*, 25 juin 1944, p. 17. "Ayer quedó definitivamente ultimada la operación de compra que el Real Madrid inició hace varios meses para la adquisición de los extensos terrenos que desde este momento han casi duplicado la propiedad del club de Chamartín."

1944, il s'agit d'une émission de 20 000 bons pour un montant total de 10 millions de pesetas. C'est un immense succès, les 20.000 premières obligations partirent en seulement quelques heures. La valeur nominale de chaque bon est de 500 pesetas, émises à 96% de sa valeur pour un rendement de 5,75% par an. Les obligations sont amortissables en 20 ans<sup>325</sup>. C'est un investissement relativement attractif pour les supporters qui trouvèrent ici un moyen de participer activement à la croissance du club tout en plaçant un peu d'argent. Il y aura au total trois phases d'émissions d'obligations entre 1944 et 1947. L'emprunt atteint au total 30.000.000 de pesetas. Selon le *livre d'Or*<sup>326</sup> du Real Madrid ce sont finalement surtout des banques qui ont acheté les obligations lors des deux dernières phases. Le choix de Bernabéu de se tourner vers les *socios* fut un pari risqué mais qui fut un grand succès si on en juge par l'accroissement exponentiel du nombre de *socios* qui est passé de 2.238 en 1940 à plus de 40.000 en 1947. Au total la banque a émis 60.000 obligations pour un total supérieur à dix fois les recettes du club. La construction du stade fut confiée à l'entreprise Huarte qui avait en même temps en charge les travaux de la Vallée de Los Caídos. Les travaux ont souffert de la pénurie générale de matériaux qui toucha l'Espagne durant l'autarcie<sup>327</sup>. Une sincère amitié naquit entre Bernabéu et Felix Huarte<sup>328</sup> qui reçut ici l'adjudication de l'une des œuvres les plus populaires de la capitale. Lors de l'inauguration du nouveau stade en 1947, *ABC* reconnaît que le projet initial de Bernabéu pouvait paraître un peu farfelu et qu'il ne doit la réussite de ses plans qu'à sa propre initiative.

« Il s'agit ici d'une œuvre qui surpasse les autres, qui dans son projet fit sourire avec scepticisme les (illisibles) et les curieux. Une telle réalisation a doté Madrid de la meilleure scène footballistique d'Europe, à laquelle il faut ajouter les interprètes adéquats au nom et au rang du club. Et le club doit grandir avec la projection de nouvelles et extraordinaires conquêtes : matérielles et sportives. Pour le Real Madrid et pour l'Espagne.<sup>329</sup> »

Le grand stade n'est que le point de départ du projet global de grand club formulé par Bernabéu. C'est, pour lui, la locomotive qui doit lancer une phase de croissance avec

---

<sup>325</sup> Toutes les précisions au sujet du plan de financement sont disponibles dans ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 144 – 160.

<sup>326</sup> SAINZ DE ROBLES (dir.). *Libro de Oro del Real Madrid C. de F.*, Madrid, Ediciones del Real Madrid, 1952, p.200.

<sup>327</sup> PAREDES Javier, *Félix Huarte 1896-1971*, Barcelone, Ariel Historia, 1997.

<sup>328</sup> Voir notamment l'échange de carte de condoléance entre la famille de Felix Huarte et la famille de Santiago Bernabéu en 1978 dans PAREDES Javier, *Op. Cit.*, p.160.

<sup>329</sup> *ABC*, 16 décembre 1947, p.24. « He ahí una obra superada culminante, que en su proyecto hizo sonreír con escepticismo a (?) y extraños. Tal realización ha dotado a Madrid del escenario futbolístico mejor de Europa, al que hay que añadir los intérpretes adecuados al título y categoría del club. Y el club debe engrandecerse con proyección de nuevas y extraordinarias conquistas: materiales y deportivas. Por el Real Madrid y por España. »

d'abord l'augmentation du nombre de *socios*, une hausse des revenus, et toute une dynamique ascensionnelle qui se traduit assez vite au niveau des résultats sportifs avec deux victoires successives en Coupe du Généralissime en 1946 et 1947. Ces deux exploits restèrent toutefois sans lendemain et il fallut attendre sept ans avant que de nouveaux titres viennent garnir la salle des trophées. En attendant, la recette moyenne aux guichets passa à environ 400.000 pesetas par match en 1948. Et entre 1951 et 1954, le club acheva la seconde phase d'extension du stade. Ce fut la construction du 3<sup>e</sup> amphithéâtre connu comme « le poulailler » (*el gallinero*). Cela porta de 75.000 à 120.000 places la capacité du stade. Au total le stade aura coûté 86 millions de pesetas, et Rafael Salgado de la *Banco Mercantil e Industrial* fut nommé président d'honneur du club en 1947. En aucun cas, les autorités ne semblent avoir joué un quelconque rôle pour favoriser le Real Madrid. Cela fut d'autant plus flagrant lorsque le club souhaita revendre ses terrains de Chamartín pour construire un nouveau stade en 1973<sup>330</sup>. Bernabéu ne réussit pas à faire requalifier par l'Etat en zone constructible les terrains autour du stade afin d'effectuer une belle opération immobilière comprenant la construction d'une grande tour (*La torre blanca*) avec des bureaux et des appartements. Malgré tous les efforts de Saporta et de Bernabéu auprès du Palais du Pardo, le club se vit obligé de renoncer au projet en raison de l'opposition du pouvoir politique. On pourrait rappeler notamment qu'en 1957 le F.C. Barcelone n'avait pas rencontré de problèmes pour faire requalifier les terrains de Las Corts et réaliser la jolie plus-value financière qui lui permit de construire son nouveau stade, le Nou Camp.

L'autre thème de suspicion concernant le Real Madrid est celui de l'arbitrage. Il est très fréquent d'entendre que le club aurait bénéficié de la bienveillance des arbitres en raison de ces liens avec le pouvoir. A ce sujet, Duncan Shaw est très clair, il affirme qu'il n'y a aucune preuve permettant d'envisager cela. Eventuellement on pourrait imaginer que les arbitres eurent eu intérêt à favoriser, d'une manière générale, tous les grands clubs, car c'étaient les clubs les plus titrés qui choisissaient quels représentants de l'arbitrage espagnol étaient placés sur les listes de l'UEFA et de la FIFA pour officier lors des rencontres internationales de clubs ou de sélections<sup>331</sup>. Ce système de nomination fait qu'il y avait donc peut-être une certaine tendance de la part des arbitres à être bien vu au niveau national par les grands clubs comme le Real Madrid, le Barça, l'Athletic Bilbao au

---

<sup>330</sup> Sur le projet immobilier de *Torre Blanca*, voir BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. Cit.*, p. 267-280.

<sup>331</sup> Voir SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 54-56.



détriment des clubs moins influents. D'autre part, les arbitres pouvaient avoir un intérêt à être en bon terme avec les clubs les plus riches dans l'espoir d'être appelés par ceux-ci pour diriger les fameux matches amicaux disputés pendant l'été<sup>332</sup>. Ces lucratifs tournois internationaux pouvaient s'avérer être une manne financière non négligeable. Toutefois après le dépouillement de plus de quinze années de football dans les colonnes d'*ABC*, on trouve de manière sporadique quelques références à des erreurs d'arbitrage mais on ne relève aucune trace de véritables scandales répétés à la faveur du Real Madrid qui auraient pu lui favoriser l'obtention d'un quelconque titre sur le plan national. La suspicion qui entourait les bons résultats du Real Madrid en 1946 et 1947 fit d'ailleurs bien sourire Pablo Hernandez Coronado en 1948, lorsque le club fut au bord d'une descente en seconde division, il en profita pour régler quelques comptes vis-à-vis de ceux qui critiquaient l'« équipe du régime ». Il donna une interview au journal *Pueblo* avant un match décisif pour l'avenir du Real Madrid en première division :

« Le Madrid doit jouer comme s'il était déjà en seconde division. Si cela devait malheureusement arriver ça démontrera avec quelle honnêteté le Madrid a gagné tous ses titres. Que disent aujourd'hui ceux qui ont toujours vu un protectionnisme officiel lors des jours triomphants de notre club ?<sup>333</sup> »

Les mots du dirigeant madridiste montrent bien qu'un certain climat hostile au Real Madrid existait déjà en Espagne durant les années 40. La légende selon laquelle le Real aurait été favorisé par le régime s'est construite dès les premiers titres du club et cette étiquette ne l'a jamais quitté.

En ce qui concerne la Coupe d'Europe, les arbitres étaient choisis, comme nous l'avons dit plus haut, par l'UEFA au sein des listes d'arbitres fournis par chaque pays. Cela limite d'emblée l'éventuelle influence qu'aurait pu avoir sur eux le club ou les autorités politiques espagnoles. De plus, on ne voit pas bien quel aurait pu être l'intérêt pour les instances footballistiques européennes de favoriser la victoire du même club tous les ans comme ce fut le cas au cours des cinq premières Coupes d'Europe, dans la mesure où cela nuit à l'intérêt sportif de la compétition. D'ailleurs la toute première élimination du Real Madrid qui eut lieu lors de la sixième Coupe d'Europe en novembre 1960 face au F.C.

---

<sup>332</sup> *Idem.*

<sup>333</sup> *Pueblo*, 16 février 1948. « *El Madrid debe jugar como si estuviera ya en segunda división. Si llega el caso triste servirá para demostrar con qué honradez ganó el Madrid todos sus títulos. ¿Qué dicen ahora los que siempre vieron un proteccionismo oficial en las jornadas triunfantes de nuestro Club?* »

Barcelone laissa planer de sérieux doutes sur l'impartialité des arbitres anglais de la double confrontation. Il n'y a en tout cas aucun doute sur le fait que leurs décisions furent franchement en défaveur du Real. Le souvenir de cet arbitrage est toujours vif dans la mémoire madridiste et dans l'histoire du football espagnol en général comme en témoigne le livre de Carlos Fernandez Santander, *El fútbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, dont l'un des chapitres s'intitule sobrement : « La vengeance anglaise : Le Real Madrid éliminé de la Coupe d'Europe par le Barça<sup>334</sup> ». A la suite du match aller l'article résumant le match est éloquent quant à l'étrangeté de l'arbitrage anglais :

« Une décision arbitrale discutable a fait trembler sur son trône européen le Real Madrid au moment où il se montra le plus digne de sa couronne qu'il porte depuis cinq ans. Le penalty avec lequel M. Ellis a puni la sortie désespérée de Vicente dans les pieds d'Evaristo à la 88<sup>e</sup> minute du match joué hier soir entre le Real Madrid et Barcelone n'aurait pas eu lieu si l'arbitre anglais avait prêté attention à l'indication pressante que lui faisait le juge de touche du côté gauche avec son drapeau levé. Evaristo était « offside » lorsqu'il s'est lancé vers un ballon qui lui arrivait alors qu'il était libre puisque les défenseurs madridistes étaient devant le joueur *blaugrana*. Cette punition, alors sans rattrapage possible, deux minutes avant la fin, retira au quintuple champion une victoire très étriquée, mais qu'il avait, indiscutablement, mérité.<sup>335</sup> »

On note au passage l'usage des termes « offside » et « penalty » sous leur forme britannique, cela n'eut pas été imaginable quinze ans plus tôt dans les mêmes colonnes. Nous sommes ici en 1960, les temps ont changé, l'Espagne s'ouvre à l'Europe et le nationalisme à outrance a perdu de son élan. L'erreur flagrante de l'arbitre est assez étonnante dans la mesure où il n'a pas tenu compte de l'indication de son assistant qui lui signalé la position illicite de l'attaquant barcelonais. Evidemment il est impossible d'affirmer que l'arbitre ne souhaitait pas que le Real s'impose mais les faits le laissent imaginer. Peut-être que cinq ans de domination sans partage de la part du Real Madrid commençait à agacer un peu l'UEFA, ou peut-être que l'arbitre anglais a souhaité « punir » le club qui avait éliminé trois plus tôt le grand Manchester dans une demi-finale épique, ou peut-être tout simplement que M. Ellis s'est trompé en toute naïveté. Cependant on a du

---

<sup>334</sup> FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *El fútbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, Editorial San Martin, 1990, p.177. «*La venganza inglesa: El Real Madrid eliminado de la Copa de Europa por el Barça*»

<sup>335</sup> ABC, 10 novembre 1960, p.79. *Una discutible decisión arbitral ha tambaleado en su trono europeo al Real Madrid en los momentos en que más digno se mostraba de la corona que ciñe desde hace cinco años. El "penalty" con que Mr. Ellis castigó la desesperada salida de Vicente a los pies de Evaristo en el minuto ochenta y ocho del partido jugado anoche por el Real Madrid y el Barcelona no se hubiera producido si el colegiado inglés hubiera atendido la perentoria indicación que con el banderín en alto le hacía el juez de línea de la banda izquierda. Evaristo estaba en "offside" al lanzarse hacia una pelota que llegaba libre a sus dominios porque los defensores madridistas estaban delante del jugador azulgrana. Aquel castigo, ya sin remedio posible, dos minutos antes del final, quitó al pentacampeón una victoria muy estrecha, pero que, indiscutiblemente, había merecido.*»

mal à croire à l'étrange coïncidence lorsque deux semaines plus tard, lors du match retour à Barcelone, c'est à nouveau un arbitre anglais qui officie, et sa prestation est à nouveau en défaveur du Real Madrid...

« Puskas marqua un but que M. Leafé annula pour avoir signalé auparavant une faute qui stoppa le jeu par la chute de Canario.

[...]

Un but de Di Stefano sur une passe de Puskas, que l'arbitre annula à la 25<sup>e</sup> minute.<sup>336</sup> »

Après l'arbitrage douteux du match aller, ces deux buts refusés alors qu'il n'en fallait qu'un au Real paraissent faire beaucoup. Le fait d'annuler le but de Puskas pour signaler une faute... en faveur du Real Madrid est une erreur d'appréciation. Cependant le journaliste est beaucoup plus indulgent avec les décisions du match retour comme en témoignent ces dernières lignes sur la prestation de M. Leafé :

« Il annula deux buts au Madrid, dont l'un constitue une décision discutable. L'autre fut une bonne décision. Le fameux « penalty » de M. Ellis lors du premier match a décidé de la qualification. Ellis, nouveau Du Guesclin, mais sans le titre, dans cette heure historique du football européen.<sup>337</sup> »

Le rôle de l'arbitrage est clair dans l'élimination du Real de la Coupe d'Europe. Dans la mesure où ce fut au profit d'un autre club espagnol on ne peut pas accuser l'UEFA d'avoir eu quelques velléités à l'encontre du football du régime franquiste. Mais l'hypothèse d'une volonté d'éliminer le Real pour redonner de l'intérêt à la compétition est envisageable. Il est intéressant de noter qu'à aucun moment *ABC* ne sous-entend l'éventualité d'un grand complot européen contre le Real Madrid. On peut supposer que si de telles erreurs d'arbitrage avaient eu lieu dans le contexte des premières années 40 le journal franquiste aurait crié au scandale avec bien plus de véhémence, mais en 1960 l'Espagne s'ouvre sur l'Europe et le régime est tout près de solliciter pour la première fois son intégration à la CEE (1962). Il est donc de bon ton de faire bonne figure vis-à-vis de l'étranger. Enfin d'une manière générale, on ne trouvera pas dans le déroulement des

---

<sup>336</sup> *ABC*, 24 novembre 1960, p.75. « Puskas hiciera un tanto que M. Leafé anuló por haber señalado antes la falta que cortaba el juego por caída de Canario. »

<sup>337</sup> *ABC*, 24 novembre 1960, p. 76. « Anuló dos goles al Madrid, uno de los cuales constituye decisión discutible. Otro, acierto claro. Aquel "penalty" de Mr. Ellis en el primer encuentro ha decidido de la eliminatoria. Ellis, nuevo Duguesclin, aunque sin señor, en esta hora histórica del fútbol europeo. »

compétitions nationales et internationales de soutiens illicites au club de Bernabéu. Tout juste pourrait-on évoquer les « facilités » administratives dont a bénéficié le club de la part de l'Etat pour accélérer la naturalisation de certains joueurs et ainsi contourner l'interdiction de recruter des joueurs étrangers. Ce fut le cas de Di Stefano en 1956, qui reçut la nationalité espagnole afin de pouvoir être aligné aux côtés de la nouvelle recrue, le français Kopa. L'article d'*ABC* insiste sur le fait que l'Argentin était déjà presque Espagnol et que cette formalité n'est pas un événement :

« ...et, surtout, la constante communion lors des triomphes du Real Madrid à l'étranger, avaient espagnolisé le cœur de Di Stefano, que l'on avait vu plus d'une fois se mordre les doigts de rage lorsque les choses n'allait pas bien pour l'équipe représentative de l'Espagne.<sup>338</sup> »

Il est difficile de savoir si le cœur de Di Stefano était bien « espagnolisé » mais en tout cas le traitement de son cas a été très rapidement réglé par les services administratifs, ce qui laisse imaginer une intervention du régime en faveur du club. Cependant les naturalisations de grands sportifs sont toujours allées bon train dans le monde du sport de haut niveau et on peut difficilement y voir une spécificité franquiste. Tout juste pourrait-on rappeler l'usage qui a été fait par la propagande anti-communiste de la nationalisation et de l'intégration des émigrés hongrois.

---

<sup>338</sup> *ABC*, 14 octobre 1956, p. 87. « ...y, sobre todo, la constante comunión en los triunfos del Real Madrid en el extranjero, habían españolizado el corazón de Di Stefano, a quien hemos visto más de una vez morderse de rabia los puños cuando las cosas no iban bien para el equipo representativo de España. »

## *Des conflits entre le club et les institutions franquistes (DND, RFEF) ?*

Les liens entre le club et un certain nombre de hauts personnages de l'Etat n'ont pas empêché l'apparition de nombreux conflits entre le supposé « club du régime » et les institutions sportives. Le Real s'est notamment opposé à la loi Moscardó de 1953 qui interdisait le recrutement des joueurs étrangers. La réforme de cette loi en 1956 est un peu plus permissive, comme nous l'avons déjà vu<sup>339</sup>, puisqu'elle permet le recrutement d'un Européen et d'un Latino-américain, cependant cette réforme s'accompagne d'un corolaire défavorable au Real Madrid au sujet de ces joueurs étrangers :

« Pour les contrats et les renouvellements évoqués plus haut, les clubs devront payer à la *Real Federación Española* un impôt proportionnel à la capacité de leur stade respectif, en se référant à l'échelle suivante :

A) Pour le premier joueur que chaque club recrute, à partir de la publication de ces normes :

a), A partir de 75.000 places, 500.000 pesetas ; b), à partir de 50.000 places, 400.000 ; c), à partir de 40.000 places, 300.000 ; d), à partir de 25.000 places, 200.000 ; e), à partir de 10.000, 100.000 ; f), moins de 10.000, exempts.<sup>340</sup> »

Dans la mesure où le Real Madrid dispose en 1956 du plus grand stade d'Europe, et qu'en plus il base sa politique sportive sur le recrutement des grands joueurs étrangers, il est le plus pénalisé par cette mesure qui avait pour but de revitaliser le sport national, en même temps que de remplir les caisses de la DND, qui se réservait 50% du fruit de cet impôt. Le reste étant réparti entre les clubs favorisant la formation de joueurs espagnols et misant sur leur *cantera*. Le Real Madrid s'opposa surtout à la DND en raison de l'absence de représentativité des clubs au sein de la fédération nationale. Le président de la RFEF est nommé par le délégué de la DND, et ce dernier a aussi un droit de veto sur tous les décrets. Les clubs n'ont qu'une influence infime au sein de l'institution qui est censée défendre leurs intérêts, cela agaça Bernabéu au point qu'il se permit de boycotter les réunions

---

<sup>339</sup> Voir Partie I, Chapitre 2, *L'administration du sport franquiste : La démocratie organique appliquée au sport*.

<sup>340</sup> ABC, 21 septembre 1956, p. 44. «*Por los contratos y las renovaciones antedichas, los clubs habrán de satisfacer a la Real Federación Española un canon proporcionado al aforo de sus campos respectivos, con arreglo a la siguiente escala:*

A) *Por el primer jugador que cada club contrate, a partir de la publicación de estas normas a), Desde 75.000 localidades, 500.000 pesetas; b), a partir de 50.000 localidades, 400.000; c), a partir de 40.000 localidades, 300.000; d), a partir de 25.000 localidades, 200.000; e), a partir de 10.000 localidades, 100.000; f), menos de 10.000 localidades, exentos.* »

plénières de la fédération en 1963. Un extrait du *bulletin du Real Madrid* explique les motivations de cette décision : Les clubs « souhaitent toute responsabilité dans la direction du football espagnol, mais aussi une indépendance totale et la plus complète autonomie, dans les limites naturelles de la subordination à la hiérarchie sportive et à tout ordre [...] Pour régler les affaires courantes et mettre des amendes, et se réunir périodiquement pour des questions insignifiantes, cette mascarade de participation des clubs ne vaut pas la peine.<sup>341</sup> » Le mouvement de protestation du Real ne provoqua pas vraiment de changement dans le fonctionnement des institutions. Dans les années 60, le club émit de vives critiques sur la gestion des bénéfices liés au football, comme la *Quiniela* qui devrait, selon Bernabéu être gérée par les clubs. Il aurait préféré que cet argent serve à construire de grands stades, des centres de formation<sup>342</sup>... Le Real Madrid défendit toujours l'idée : « L'argent du football pour le football », ce fut l'un des grands slogans répétés à l'envi par Bernabéu et Saporta durant tous leurs mandats.

---

<sup>341</sup> *Boletín del Real Madrid C. F.*, n° 159, août 1963. Cité dans SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 130.

<sup>342</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p. 212.

## Chapitre 4 – Côté sportif : Le Real Madrid, une machine à gagner des titres

Sur le terrain, les *merengues* furent irrésistibles pendant plus d'une décennie. L'ambition et l'audace de Bernabéu furent récompensées par la constitution d'un palmarès toujours inégalé. Le « meilleur club du XX<sup>e</sup> siècle » a su s'attacher les services de joueurs qui sont devenus légendaires en portant le maillot blanc. Jusqu'à nos jours, quels que soient les résultats de l'équipe, le Real Madrid a associé son nom à l'histoire du football par son jeu et par ses exploits.

### ***1943-1960 : La constitution d'une équipe redoutable grâce au recrutement des meilleurs joueurs***

L'ambition de Bernabéu lors de sa prise de fonction, était de construire un club capable de se stabiliser au plus haut niveau national. Outre la construction du grand stade et la stabilisation administrative du club, il fallait bien sûr s'assurer des résultats sportifs dignes de ses ambitions. Il y a deux manières de construire une grande équipe de football, ces deux conceptions ne sont pas incompatibles mais en Espagne elles s'apposent plus souvent plus qu'elles ne s'associent. La première stratégie consiste à miser sur la formation des jeunes à travers un centre de formation performant. Il faut pour cela disposer de recruteurs qui savent détecter les futurs champions afin de les attirer au club très jeunes et de leur offrir les conditions favorables à l'éclosion de leur talent. Cette stratégie a notamment été poussée à son paroxysme par l'Athletic Bilbao, véritable école de champions. Le club basque a pour principe de ne composer ses équipes exclusivement de joueurs d'origine basque. Il dispose donc d'une *cantera* extrêmement compétitive qui lui a permis de se maintenir au plus haut niveau sans jamais faire appel à des joueurs issus de l'étranger ou d'autres provinces espagnoles. A l'inverse, de nombreux joueurs formés dans la prestigieuse académie *bilbaína* ont alimenté les autres clubs espagnols.

Le Real Madrid a lui aussi longtemps compté sur sa *cantera* pour former ses joueurs de l'équipe première, dont Santiago Bernabéu par exemple, ainsi que de la majorité des joueurs ayant fait les belles heures du club de l'avant-guerre. Mais lorsque celui-ci devint président du club, il se lança face au F.C. Barcelone dans une bataille pour recruter les meilleurs joueurs du pays dans un premier temps, puis ensuite les meilleurs joueurs du monde. Cette guéguerre de recrutements se mena à coup de millions de pesetas et chaque investissement devait être rentable le plus vite possible. Il convenait donc de s'attacher les services de joueurs dont on était déjà certain qu'ils furent excellents. La première star nationale recrutée sous l'ère Bernabéu fut le jeune prodige canarien Luis Molowni en 1946. Déjà à cette occasion, le Barça se disputa le joueur avec le Real comme en témoigne l'article d'*ABC* concernant les négociations autour du joueur de Las Palmas :

« Il semblerait que les négociations entamées dans le but d'obtenir la signature de Molowni au Real Madrid ne sont pas achevées avec succès.

On assure que Barcelone, en plus d'offrir la même compensation économique que l'équipe madrilène, s'engage à jouer cinq matches aux Canaries cet été, ce qui signifie une amélioration importante dans les pourparlers visant à acquérir ce joueur.<sup>343</sup> »

Ce sera bien le Real Madrid qui s'attachera les services du joueur en s'engageant également à disputer cinq matches amicaux dans les îles Canaries au cours de l'été 1946, où le Real alla étreindre son titre de vainqueur de la Coupe du Généralissime. Molowni fut un joueur majeur de l'équipe et resta fidèle au club jusqu'à son départ en 1957 lorsqu'il rentra sur son île natale pour y effectuer sa dernière saison. L'ironie du sort fit qu'il disputa son premier match officiel sous les couleurs blanches face au F.C. Barcelone. Alors que la partie semblait se diriger vers un match nul, l'élégant ailier plaça une tête qui donna la victoire aux siens et lui attira d'emblée la sympathie du public madridiste. A cette date, le Real Madrid était un mélange d'anciens de la période républicaine, comme Ipiña ou l'entraîneur Quinoces qui avait évolué dans la sélection de l'Espagne nationaliste entre 1936 et 1939, mais aussi de joueurs ayant achevé leur formation au club comme Belmar ou Barinaga qui sont arrivés à 17 ans. Enfin, la majorité de l'effectif se composait de joueurs

---

<sup>343</sup> *ABC*, 22 juin 1946, p. 20. «*Parece ser que las gestiones encaminadas a lograr la firma de la ficha de Molowni por el Real Madrid no ha terminado con buen éxito. Se asegura que el Barcelona, además de ofrecer la misma compensación económica que el equipo madrileño, se compromete a jugar en Canarias cinco partidos este mismo verano, lo que significa una mejora importante en el asunto relativo a la adquisición del citado jugador.*»



recrutés à d'autres clubs espagnols de rang inférieur comme le gardien Bañon<sup>344</sup> ou Alsúa, qui venaient chercher à Madrid un meilleur salaire et des ambitions sportives plus élevées.

Les compositions d'équipes suivront ce schéma jusqu'aux années 50, période à partir de laquelle le football espagnol passa dans l'ère du sport-spectacle. La première grande star internationale à rejoindre la *Liga* est le hongrois Kubala, qui fut recruté par le F.C. Barcelone de manière illégale en 1949<sup>345</sup>. Il était officier de l'armée hongroise et officiellement il avait le statut d'amateur. La FIFA invalida son transfert par peur de la réaction des pays de l'Est, alors que déjà l'Espagne de Franco se servit du joueur pour alimenter sa propagande anti-communiste. Le transfert sera finalement validé en mars 1951, grâce aux pressions de la DND, de la fédération espagnole de football, et surtout d'Antonio Muñoz Calero. Kubala était le meilleur joueur du championnat d'Espagne et il est grandement responsable de la domination du Barça en *Liga* (1951-1953) et en *Copa* (1950-1953) au début des années 50. Mais il tomba gravement malade à la fin de l'année 1952, et le FC Barcelone se mit en tête de le remplacer par un joueur de premier plan. Cela va lancer l'incroyable saga du recrutement d'Alfredo Di Stefano<sup>346</sup>.

Le recrutement de Di Stefano par le Real Madrid s'est transformé en une légende entretenue par la rivalité séculaire entre le Barça et le Real. Toutes sortes d'interprétations farfelues ont couru au sujet de ce transfert. On évoque souvent une intervention de Franco pour attirer le génie argentin dans la capitale plutôt qu'en Catalogne. Il faut dire que les circonstances rocambolesques du transfert ont pu laisser beaucoup d'amertume du côté barcelonais surtout dans la mesure où Di Stefano s'est converti en un joueur unique sous les couleurs de l'ennemi. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des meilleurs footballeurs de l'histoire, au même titre que Pelé ou Maradona, à la différence que

---

<sup>344</sup> Bañon est par ailleurs célèbre car on lui diagnostiqua une tuberculose en 1949 et dut arrêter sa carrière. Comme les joueurs ne bénéficiaient encore d'aucune protection sociale, il ne fut pas non plus indemnisé et son contrat fut rompu, ce sera le cas jusqu'à ce que les joueurs soient reconnus comme des travailleurs. Sur le sujet, voir GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalon, 1980, p. 61-63.

<sup>345</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. Cit.*, p. 229.

<sup>346</sup> Sur le transfert de Di Stefano, voir les récits de MARTIALAY, Félix ; SALAZAR, Bernardo de. *Las grandes mentiras del fútbol español*, Madrid, Fuerza Nueva, 1997, p. 321-377. ; BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002, p. 229-235. ; ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p. 163-172. ; SALAZAR, Bernardo de. "El día de la Saeta", *As*, 17 février 2008. (Consulté en décembre 2010). <[http://www.as.com/futbol/articulo/dia-saeta/20080217dasdaifb\\_48/Tes](http://www.as.com/futbol/articulo/dia-saeta/20080217dasdaifb_48/Tes)>

l'Hispano-Argentin n'a pas eu la chance de voir ses exploits diffusés en mondovision. Selon Jacques Ferran « il est le plus grand de tous.<sup>347</sup> » Son histoire s'est transformée en une légende que l'on va essayer de décrypter ici en s'appuyant sur les faits attestés et sur les coupures de presse de l'époque qui nous permettront d'y voir plus clair dans cette affaire.

Alfredo Di Stefano est né le 4 juillet 1926 à Buenos Aires, il débute sa carrière à River Plate, le plus grand club argentin. Il y remporte ses premiers titres et dispute la Coupe des Champions d'Amérique du Sud en 1948, ce qui lui permet de se faire remarquer hors des frontières argentines. La même année se déclenche une grande grève des footballeurs argentins pour des revendications salariales. La grève dure huit mois et coïncide avec le grand essor du football colombien. Les milliardaires colombiens achètent les clubs et les stars à coups de millions sans tenir compte des engagements pris auparavant par les joueurs. La Colombie est donc exclue par la FIFA et par la Confédération Sud-américaine de Football (CSF) mais n'y prête guère attention tant que le spectacle est au rendez-vous et que les stades se remplissent. Di Stefano se voit offrir un contrat en or par le Millonarios de Bogota, et il s'enfuit en Colombie le 9 août 1949 sans honorer son contrat avec River Plate<sup>348</sup>. Ses motivations sont purement économiques comme il le reconnaîtra plus tard : « J'ai hésité. Mais quand les dirigeants des Millonarios m'ont annoncé ce que j'allais toucher, j'ai fait mes valises sans me poser de question. (...) Je gagnais autant d'argent en un an qu'en dix ans à River Plate. (...). Si River m'avait offert le même salaire (...), je serais resté en Argentine, c'est sûr. (...) Il y avait énormément de joueurs étrangers (...), tous là pour une seule chose : l'argent.<sup>349</sup> » En 1951, un accord connu sous le nom de « Pacte de Lima » est censé régler le problème et permet la réintégration de la Colombie au sein de la FIFA. Les articles deux et trois évoquent le cas des joueurs recrutés illégalement dans la Division Majeure colombienne :

---

<sup>347</sup> Entretien réalisé avec Jacques Ferran par téléphone les 25 et 26 août 2010.

<sup>348</sup> MARTIALAY, Félix ; SALAZAR, Bernardo de. *Op. Cit.*, p. 325.

<sup>349</sup> Cité dans ROUQUETTE, Cédric. « Le foot n'est plus ce qu'il sera », *L'Equipe.fr*, 7 janvier 2010. (consulté en janvier 2011) < [http://www.lequipe.fr/Football/breves2010/20100107\\_190526\\_le-foot-n-est-plus-ce-qu-il-sera.html](http://www.lequipe.fr/Football/breves2010/20100107_190526_le-foot-n-est-plus-ce-qu-il-sera.html)>

« Second : Les joueurs des clubs de la Division Majeure, qui ont appartenu antérieurement aux clubs des associations nationales des huit pays suivants : Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Equateur, Paraguay, Pérou, Uruguay, et qui ont été transférés sans avoir de certificat de départ de la part de leur club d'origine sont autorisés à jouer avec leur club respectifs actuels de la Division Majeure jusqu'au plus tard le 15 octobre 1954. Immédiatement ensuite ils devront revenir dans leur club d'origine.

Troisième : L'Association Colombienne de football n'est pas autorisée à transférer ne serait-ce qu'un seul de ces joueurs à une autre association nationale, à moins qu'il n'y ait eu un accord antérieur avec la dite association nationale.<sup>350</sup> »

C'est donc dans ce cadre juridique que le Millonarios de Bogota peut continuer à jouir des performances de ses stars et qu'il peut venir participer à un tournoi organisé par le Real Madrid pour les 50 ans du club *merengue* au printemps 1952. Le public espagnol va donc découvrir à cette occasion le talent inouï de Di Stefano tel que le décrit *ABC* lors du premier match contre les Suédois de Norköping, le journaliste est sous le charme : « entre ces « as » il y a un joueur d'exception, un homme d'une qualité géniale [...]. Je veux bien sûr parler de Di Stefano, l'avant-centre et véritable « crack » de cette équipe colombienne.<sup>351</sup> » Il fit une prestation encore plus éblouissante contre le Real :

« un footballeur extraordinaire, qui surpasse largement tous les autres : Di Stefano, puissant, dynamique, il multiplie les efforts sans s'économiser, avec une classe tellement supérieure, que très vite le spectateur croit être assister à la duplication d'un joueur doué du don d'ubiquité, qui en plus, lui permet de préparer pour ses coéquipiers des situations heureuses.<sup>352</sup> »

Toute l'Espagne est impressionnée par les qualités hors du commun de ce joueur de 26 ans. Mais pour Noël 1952 se produit un coup de théâtre, le joueur profite d'une tournée au Chili pour s'enfuir à Buenos Aires avec sa famille et une somme d'argent qu'il avait perçue d'avance. Il est donc en porte-à-faux avec le Millonarios, avec River Plate (son club formateur où il est censé retourner) et il est un mercenaire pour la FIFA. Les premières rumeurs de transfert vers l'Espagne naissent durant l'hiver 1952-1953 et on soupçonne dans *ABC* du 22 janvier des tractations pour l'attirer au Real, bien que rien ne soit officiel. On y apprend qu'il « sera bientôt libre de son engagement avec le Millonarios<sup>353</sup> ». En même temps, est détectée l'infection pulmonaire de Kubala et le Barça part à la recherche

---

<sup>350</sup> Cité dans MARTIALAY, Félix ; SALAZAR, Bernardo de. *Op. Cit.*, p. 325.

<sup>351</sup> *ABC*, 29 mars 1952, p. 34. "entre estos « ases » hay un jugador de excepción, hombre de calidad genial, [...] Me he referido, por supuesto, a Di Stefano, el delantero centro y verdadero "crack" del conjunto colombiano."

<sup>352</sup> *ABC*, 1 avril 1952, p. 29. "Un futbolista extraordinario sobresale muy por encima de los restantes: Di Stefano, fuerte, dinámico, multiplica los esfuerzos sin dar importancia a su trajín, con tan superior categoría, que pronto el espectador cree estar presenciando los increíbles alardes de un jugador con dotes de una ubicuidad, que, además, le autoriza a preparar a los compañeros sus más felices oportunidades."

<sup>353</sup> *ABC*, 22 janvier 1953, p. 29. "Va a quedar libre muy pronto de su compromiso con el Millonarios"

d'un joueur capable de le remplacer afin de ne pas mettre en danger sa domination sur le football ibérique. Le président du Barça, Enrique Marti Carreto, charge son secrétaire technique, José Samitier, de recruter Di Stefano. Ce dernier se rend à Buenos Aires et négocie avec le club d'origine, le River Plate, le transfert du prodige. Il est conclu que pour 4 millions de pesetas, Di Stefano sera membre de l'effectif du F.C. Barcelone à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1955, date à laquelle il est censé appartenir de nouveau à son club formateur. Le club catalan agit donc selon les termes légaux du « Pacte de Lima », en s'accordant tout d'abord avec « l'association nationale d'origine » du joueur. Le Barça fait une première avance de 2.000.000 de pesetas au River Plate et Di Stefano, qui n'a aucune envie de retourner en Colombie, débarque à l'aéroport de Barajas le 23 mai 1953. Un mois plus tôt, *ABC* avait pourtant publié une plainte du club colombien qui se sent lésé dans cette affaire alors qu'il s'estime à juste titre propriétaire du joueur au moins jusqu'en octobre 1954. L'article décrit la fuite de Di Stefano et la plainte déposée par le Millonarios devant la FIFA et la fédération espagnole. Il s'achève par une réflexion intéressante sur le football tel qu'il était en train d'évoluer : « Est-ce que le football espagnol – mu par de grandes entités qui ne sont plus sportives, mais organisatrices de spectacles – va se convertir en centre de toutes les irrégularités ?<sup>354</sup> »

Pour la première fois, le quotidien espagnol semble réaliser ce qui ressemble à une dérive libérale du sport qui a définitivement perdu ses valeurs de l'amateurisme. Le sport est un business qui n'attend plus que les moyens de communications modernes pour se mondialiser. Le transfert de Di Stefano est tout à fait symbolique à cet égard, comme le furent ceux de Zidane puis Ronaldo un demi-siècle plus tard vers le même club. En mai 1953, le génie argentin a donc signé au F.C. Barcelone et malgré le fait qu'*ABC* dénote quelques irrégularités, il semble bien que l'avenir du joueur se situe pour l'heure en Catalogne. Lors de son arrivée en Espagne avec sa femme et ses deux filles, il refuse de répondre aux journalistes d'*ABC* qui l'attendent à l'aéroport de Madrid. Il entend bien débiter au plus tôt sous ses nouvelles couleurs *azulgranas* mais pour cela il faut encore que le Barça s'entende avec le Millonarios de Bogota auquel il appartient toujours légalement. L'occasion se présente en juillet 1953 lorsque le Barça se rend à Caracas pour un tournoi.

---

<sup>354</sup> « Di Stefano ha desaparecido de Bogotá », *ABC*, 12 avril 1953, p. 53. « ¿Es que el fútbol español – movido por grandes entidades no ya deportivas, sino organizadoras de espectáculos – va a convertirse en centro de todas las irregularidades? »

Le président du Millonarios Alfonso Senior réclame 27.000 \$ (1.350.000 pesetas) pour céder sa pépite. Le représentant du Barça, José Samitier, refuse de payer cette somme qu'il juge démesurée alors qu'il ne reste qu'un an de « contrat » à Di Stefano envers le club colombien<sup>355</sup>.

C'est à ce moment qu'entre en scène le Real Madrid par l'intermédiaire du jeune trésorier Raimundo Saporta. Il se rend à Bogota avec les 27.000 \$ réclamés par Alfonso Senior et fait affaire avec le Millonarios le 23 juillet 1953. Le Real espère ainsi jouer sur les termes ambigus du « Pacte de Lima » qui autorisait la cession de joueurs dans la mesure où il y ait eu auparavant « un accord antérieur avec la dite association nationale ». C'est le cas puisque le River Plate a accepté de céder le joueur à un club espagnol... Di Stefano se retrouve donc pris dans un imbroglio économique-administratif puisqu'il appartient désormais à deux clubs espagnols. En théorie, le Real dispose des droits du joueur jusqu'en octobre 1954 et ensuite il devait revenir au Barça selon le « Pacte de Lima ». L'« affaire Di Stefano » se transforma en un feuilleton qui mit en évidence la faiblesse de la FIFA. Le 19 août, *ABC* publie une déclaration d'un des directeurs du F.C. Barcelone qui exprime son mécontentement, il déclare que « le River Plate, possède la licence « en propriété » de Alfredo Di Stefano, [...], il a négocié avec le C.F. Barcelone le transfert de son joueur.<sup>356</sup> » En aucun cas, *ABC* ne prend partie pour le Real Madrid dans cette affaire, ce qui serait sans doute le cas si le régime l'avait fait ouvertement. Au contraire, le quotidien se contente d'exprimer les termes légaux dans lesquels se déroule cette confusion administrative.

Nous sommes ici dans le contexte de la réintégration de l'Espagne dans la communauté internationale. Le régime fait beaucoup d'efforts pour donner une image plus acceptable auprès du monde occidental et il apparaît que la DND et la RFEF vont essayer de trouver une issue au problème le plus rapidement possible pour ne pas discréditer le football espagnol auprès de la FIFA. L'organisme international empêche Di Stefano de

---

<sup>355</sup> Le Barça ne propose que 10.000\$ en plus d'éponger les dettes du joueur et d'un match amical offert en Colombie. Voir tous les détails des transactions dans MARTIALAY, Félix ; SALAZAR, Bernardo de. *Op. Cit.*, p. 325.

<sup>356</sup> *ABC*, 19 août 1953, p. 21. «el River Plate, que posee la ficha “en propiedad” de Alfredo Di Stefano, [...], ha negociado con el C.F. Barcelona el traspaso de su jugador.»

jouer pour aucun club tant que son cas n'est pas éclairci. Le président du Barça réalise alors que son idée initiale de « garder au chaud » le joueur pendant un an avant de pouvoir l'aligner légalement ne va pas fonctionner puisqu'il appartient désormais aussi au Real Madrid. Il faut préciser également que pendant l'été 1953, l'état de santé de Kubala s'améliore très significativement et désormais les pronostics sont à nouveau favorables quant à la suite de sa carrière. Le Barça décide donc de vendre Di Stefano à la hâte à la Juventus de Turin pour se débarrasser du problème. Les Italiens refusent en raison des complications qui se présentent, et le Barça réclame alors le remboursement des 2 millions de pesetas déjà versées au River Plate, les Argentins refusent en estimant être dans leur bon droit<sup>357</sup>. *ABC* ne fait état ni de la proposition de cession à la Juve, ni de la réclamation de la somme versée au River. Pendant cette période, Di Stefano a disputé quelques matches amicaux avec Barcelone, mais il prend assez mal le fait que le club catalan décide finalement de se débarrasser de lui. Il fait ses valises et part à Madrid rejoindre le Real Madrid auquel il appartient en théorie pour un an. La FIFA envoie l'espagnol Armando Muñoz Calero pour régler le problème au plus vite avant que ne débute la saison. D'autant plus que le 22 août 1953, est prononcée la « loi Moscardó » qui prohibe le recrutement de joueurs étrangers en Espagne, il est convenu que le « cas Di Stefano » étant particulier, le joueur ne serait pas soumis à cette prohibition. Après la tentative de conciliation, Armando Muñoz Calero rend son verdict, au nom de la DND, qui est publié le 22 septembre dans *ABC* :

« Ce dimanche, toute la Presse nationale a repris la note publiée par la Délégation Nationale des Sports au sujet du recrutement des joueurs étrangers par des clubs espagnols. [...] Les deux premiers (*Real Madrid C.de F. et C. de F. Barcelone*), avaient convenu un accord, bien que par des voies différentes, pour recruter l'argentin Alfredo Di Stefano, joueur qui, dépendant du River Plate, de Buenos Aires, était, cependant, sujet du Millonarios, de Bogota. Ainsi, le Real Madrid et le C. de F. Barcelone, après avoir exposé la situation de leurs négociations débutées depuis longtemps, ont été entendus, et les dirigeants des deux clubs, chacun de son côté, sont arrivés à un accord, en vertu duquel, le joueur Di Stefano jouera pour le Real Madrid durant la saison 1953-1954, pour Barcelone durant la saison 1954-1955, pour Madrid, de nouveau, durant la saison 1955-1956, et, finalement, pour Barcelone durant la saison 1956-1957.<sup>358</sup> »

---

<sup>357</sup> MARTIALAY, Félix ; SALAZAR, Bernardo de. *Op. Cit.*, p. 325-330.

<sup>358</sup> *ABC*, 22 septembre 1953, p. 35. «*El domingo recogió toda la Prensa nacional la nota publicada por la Delegación Nacional de Deportes respecto a la contratación de jugadores extranjeros por los clubs españoles. [...] Los dos primeros habían llegado a un acuerdo, aunque por distintos caminos, para contratar al argentino Alfredo Di Stefano, jugador que, dependiendo del River Plate, de Buenos Aires, estaba, sin embargo, sujeto al Millonarios, de Bogotá. Por tanto, el Real Madrid y el C. de F. Barcelona, al exponer la situación de sus gestiones hace largo tiempo iniciadas, han sido atendidos, y las directivas de ambos clubs, por su parte, han llegado a un arreglo, en virtud del cual, el jugador Di Stefano jugará por el Madrid durante la temporada 1953-1954, por el Barcelona durante la temporada 1954-1955, por el Madrid,*

Le feuilleton Di Stefano qui animait le monde du football semble toucher à sa fin au travers d'un accord inique qui ne peut satisfaire aucun des clubs. Le journal *ABC*, encore une fois, ne fait que retranscrire le jugement du médiateur et n'exprime aucune forme d'opinion sur cette décision, pas plus qu'il ne prend partie pour l'un des deux clubs. Pourtant, le F.C. Barcelone semblait un peu plus en conformité avec la loi dans un premier temps, même s'il n'était pas judicieux de faire venir d'office Di Stefano en Espagne alors qu'il lui restait un an à jouer en Colombie. Il est, jusque là, absolument hors de propos d'évoquer une quelconque intervention du régime franquiste pour favoriser un club ou l'autre.

Le lendemain, *ABC* annonce que tout le Comité Directeur du F.C. Barcelone présente sa démission à la suite de l'échec du recrutement de Di Stefano. Ce n'est pas une grande surprise. Il n'était pas concevable d'assumer devant les supporters *azulgranas* que celui-ci allait jouer seulement une saison sur deux en Catalogne et une autre au Real. De plus, les dirigeants furent conscients de leur manque d'initiative au moment où ils ont eu la possibilité de conclure définitivement l'affaire avec le président du Millonarios. L'affaire a été globalement mal gérée et le fait d'avoir été doublé par le club ennemi est considéré comme une humiliation à Barcelone. On notera toutefois que l'article d'*ABC* est d'une grande sobriété, on y évoque juste la nouvelle de la démission des dirigeants, sans aucune analyse ni évocation des causes de ce coup de théâtre. Ce même soir, Di Stefano disputait son premier match sous les couleurs *merengues* face à Nancy et il ne portera plus jamais celles du Barça. La nouvelle direction du F.C. Barcelone, avec Augustí Montal à sa tête, cède très rapidement l'intégralité des droits du joueur qu'elle possédait, en échange du remboursement de tous les frais engendrés lors de l'achat des droits de Di Stefano à Buenos Aires. Il faut dire qu'à ce moment là, Di Stefano était un joueur qui n'avait pas joué de match officiel depuis presque un an, il pesait plus de 80 kilos et personne ne pouvait présumer du niveau qui allait être le sien ultérieurement. De plus, c'est un joueur doté d'une mauvaise réputation en raison de ses prétentions salariales, et de ses antécédents de fuyards en Argentine, puis en Colombie. Au final, l'opération très risquée coûta très cher au Real Madrid, qui déboursa au total : 5.750.000 pesetas de frais de transfert et 1.350.000 pesetas de prime de transfert au joueur. Somme à laquelle il faut ajouter 650.000

---

*nuevamente, durante la temporada 1955-1956 y, finalmente, por el Barcelona durante la temporada 1956-1957.*"

pesetas de frais de licence annuelle, un salaire annuel de 192.000 pesetas pour le joueur et enfin des primes doublées par rapport à celles de ses coéquipiers<sup>359</sup>. Ces sommes dépassent tous les plafonds officiellement autorisés par la DND, mais il ne semble pas que le Real Madrid n'ait subi aucune sanction, du moins on ne trouve aucune trace dans *ABC* ni dans l'historiographie, ce qui suppose une tolérance de la DND face à l'inflation des salaires et des primes, ainsi que de toute l'économie qui entoure le sport professionnel. On peut donc affirmer qu'avec l'arrivée de Di Stefano, le football espagnol bascula définitivement dans l'ère du sport-business avec l'aval tacite des autorités et l'enthousiasme des supporters qui furent de plus en plus nombreux à remplir les stades. La polémique avec le Barça a duré des années sur la régularité du transfert de Di Stefano. En réalité, c'est surtout lorsque l'Argentin est devenu le meilleur joueur du monde que les regrets catalans, mêlés à de la frustration, ont entretenu une rumeur d'ampleur difficilement mesurable sur une intervention des autorités franquistes en faveur du « club du régime »<sup>360</sup>.

Dans un article de janvier 1956 au sujet de l'arrivée supposée du Français Raymond Kopa au Real Madrid, *ABC* évoque une nouvelle flambée des indemnités de transfert<sup>361</sup>. Il y est dit que le recrutement du français pourrait coûter plus de dix millions de pesetas, ce qui constituait alors le transfert le plus cher de l'histoire, dépassant celui du Suédois Selmosson de l'Udinese à la Lazio de Rome en 1955. Le transfert de Di Stefano est évoqué comme le quatrième sur la liste. La déréglementation financière du football est née en Espagne avec l'arrivée de Di Stefano et l'approbation de ce système par le régime est confirmée par la vague de naturalisation, dont celle du hongrois Puskas, qui permet de contourner les restrictions de joueurs étrangers imposées par la DND en 1953. Ainsi en 1954, le Real Madrid recrute l'Argentin Rial, au parcours colombien très similaire à celui de Di Stefano, et en 1955 il fut lui aussi naturalisé espagnol. A cette kyrielle de champions recrutés à prix d'or il ne faut pas oublier le génial Francisco Gento, ailier gauche espagnol infatigable, qui fut de toutes les campagnes européennes victorieuses sous l'ère Bernabéu. Il est arrivé du Racing Santander en même temps que Di Stefano et fut toujours un peu dans l'ombre du géant alors qu'il prit une place très importante dans l'animation offensive de l'équipe. Cette équipe de rêve, construite avec des millions au début des années 50, et

---

<sup>359</sup> Tous les chiffres sont fournis par BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002.

<sup>360</sup> GARCÍA GANDAU, Julián. *Madrid/Barça, Historia de un desamor*, Madrid, 1996.

<sup>361</sup> « La danza de los millones », *ABC*, 14 janvier 1956, p. 37.



composée en grande partie de nombreux étrangers naturalisés (Di Stefano, Puskas, Rial, Santamaria), va survoler le football européen pendant près d'une décennie.

## *Les succès en championnat et en Copa : La rivalité avec les grands clubs espagnols*

Les premières années de Santiago Bernabéu à la tête du Real sont mitigées, le club finit septième du championnat (sur 14) en 1944 et il est éliminé dès les huitièmes de finale de la *Copa* par le modeste club de Grenade. La *Liga* est remportée par Valence devant l'Atletico Aviación. L'année suivante le Real Madrid va mieux et se classe second de la *Liga* à un petit point du Barça, devant le voisin de l'Aviation Nationale. Puis vinrent les deux années consécutives où le Real Madrid remporte à deux reprises la Coupe du Généralissime. Il faut préciser que jusqu'aux années 40 la Coupe était bien la compétition la plus importante au niveau national. En fait la *Copa* est le trophée historique, créée dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, tandis que la *Liga* est née en 1928, afin de créer une autre source de revenu pour les petits clubs qui ne pouvaient plus survivre avec les seuls dividendes perçus grâce aux quelques matches à élimination directe de la Coupe nationale. La création d'une ligue nationale est donc le fruit des nécessités économiques des clubs face au développement du professionnalisme, légalisé en 1926<sup>362</sup>.

Le titre officiel du vainqueur de la Coupe est : *Champion d'Espagne de la Coupe du Généralissime*. Cette compétition fut pendant longtemps largement privilégiée par les *socios*, comme en témoigne l'accueil triomphal qu'ils firent à leurs héros après les deux victoires de 1946 et 1947. D'ailleurs la première de ces deux Coupes fut une grande surprise à en croire l'analyse qu'en fait ABC :

« Il n'y avait personne ici qui s'aventurer à penser en une possible victoire de l'équipe centrale. L'excellent jeu démontré lors des derniers matches pesait beaucoup moins dans l'état d'esprit des gens que les sept buts avec lesquels Valence avait écrasé Séville à Mestalla. Mais, en plus, les spécialistes s'appuyaient sur ces autres considérations pour donner comme vainqueur irrémédiable les joueurs de Túria : après deux finales perdues, « à la troisième vient la victoire ». <sup>363</sup> »

---

<sup>362</sup> Sur la création de la *Liga* voir : MARTIALY, Felix. *La implantación del profesionalismo en el fútbol español y el nacimiento accidentado del torneo de liga*, Madrid, RFEF, 1996.

<sup>363</sup> ABC, 11 juin 1946, p. 43. «No había aquí nadie que se parase a pensar en la posible victoria del equipo central. El excelente juego demostrado en los últimos partidos pesaba mucho menos en el ánimo de las gentes que los siete goles con que el Valencia había aplastado al Sevilla en Mestalla. Pero, además, los técnicos se apoyaban en estas otras consideraciones para dar como ganadores irremediables a los del Turia: tras dos finales perdidas, "a la tercera va la vencida"»

C'était bien les Valenciens qui se présentaient comme grands favoris après avoir perdu les deux finales précédentes et avoir gagné la *Liga* en 1944. L'exploit du Real fut donc de taille. Tout comme le fut celui de renouveler ce titre l'année suivante tandis que le club enchainait les prestations très décevantes en championnat où il se classait septième, très loin de Valence. Ces résultats en dents de scie ne peuvent pas occulter le manque de talent de l'effectif madridiste qui dut son maintien en première division à la faveur d'une différence de buts favorable en 1948. En fait, il y avait un gouffre abyssal entre les grandes ambitions portées par les discours optimistes de Santiago Bernabéu et les résultats faméliques du club jusqu'en 1954. D'autant plus que sur le marché des transferts, le Real vit le F.C. Barcelone lui chiper le prodige hongrois Kubala en 1950, tandis que le rival catalan s'adjugeait quatre *Ligas* et trois *Copas* entre 1946 et 1954. Durant cette même période, les deux autres clubs qui dominaient le football espagnol sont le F.C. Valence qui se classa sept fois sur huit dans les trois premiers du championnat et remporta les coupes 1949 et 1954, et l'Atletico Madrid (renommé ainsi à partir de 1946) qui remporta les championnats 1950 et 1951. Enfin le dernier grand, l' Athletic Bilbao, était légèrement en retrait au tournant des années 50, en dépit d'une victoire en *Copa*<sup>364</sup>, il faudra attendre la fin de la décennie pour que le club basque revienne au tout premier plan et soit un véritable adversaire pour le Real Madrid.

Car à partir de la signature de Di Stefano et de Gento, c'est bien la « Maison Blanche » qui domine le football espagnol de manière outrageuse. Seul le F.C. Barcelone est en mesure de suivre la cadence infernale. Entre 1954 et 1960, les deux rivaux s'offrent trois titres de champion chacun et ils se placent à chaque fois sur le podium tandis que le titre de *Liga* est désormais devenu le trophée majeur au niveau national. Le championnat de 1954 marque véritablement le début de l'épopée du Real de Di Stefano. Ce n'est que le troisième titre de champion de l'histoire du club qui renouvèle cet exploit 21 ans après son dernier trophée de *Liga*. *ABC* n'oublie pas de rendre hommage à l'artisan majeur des heures qu'est en train de vivre le club :

---

<sup>364</sup> En 1950.

« Un après-midi magnifique, qui offrit aux madrilènes et aux madridistes une joie attendue et recherchée avec ténacité durant de nombreuses années, et qui a couronné le succès, le travail extraordinaire d'un homme : Santiago Bernabéu, le président du Real Madrid, qui, avec sa fermeté et son courage, supérieur à toutes les difficultés, a su offrir à cette grande agglomération, capitale de l'Espagne, un stade qui enorgueillirait n'importe quelle ville du monde, et une équipe championne pour lui faire honneur.<sup>365</sup> »

Il y a, au total, six pages dédiées au football, dont trois pour dépeindre le titre du Real Madrid, obtenu une journée avant la fin du championnat en raison de la défaite de son principal adversaire, le Barça, dans le derby de Barcelone contre l'Espanyol. Cela démontre le grand intérêt qu'a pris le football dans la société de l'Espagne franquiste. La rivalité Barça – Real alimente chaque semaine la chronique sportive depuis les premiers titres de l'ère Bernabéu, jusqu'à aujourd'hui. Le duel fut relativement équilibré au cours des années 50, il le sera beaucoup moins par la suite, puisque au cours des années 60, le Real s'adjuge huit titres sur dix. Cependant le terrain d'expression favori du Real Madrid, et celui qui fit toute sa légende, se situe en dehors des frontières de la péninsule.

---

<sup>365</sup> « La Liga tient son champion : le Real Madrid », *ABC*, 20 avril 1954, p. 31. « *Hermosa tarde, que proporcionaba a los madrileños y madridistas una alegría esperada y perseguida con tesón durante muchos años y que coronaba con el éxito apetecido, la extraordinaria labor de un hombre: Santiago Bernabéu, que, con su tesón y su denuedo, superior a todas las dificultades, ha sabido regalar a este gran urbe, capital de España, un estadio que enorgullecería a cualquier ciudad del mundo, y un equipo campeón para hacerle los honores.* »

## ***Les succès en Coupe d'Europe. Une invincibilité de 5 ans***

L'histoire du football de club à l'échelle européenne débute véritablement avec la création de la Coupe d'Europe sous le patronage du journal français *L'Equipe* en 1955. Nous reviendrons plus loin sur le rôle du Real Madrid dans la création du tournoi et sur les précédentes tentatives de compétitions continentales. Ici, nous nous contenterons d'évoquer la suprématie sportive d'un club sur tous ses adversaires européens pendant cinq ans, et ce à travers quelques matches particulièrement marquants.

Le premier grand exploit européen du Real Madrid eut lieu de l'autre côté du rideau de fer, en janvier 1956. En quart de finale de la toute première édition, le Real fut opposé au Partizan de Belgrade dans une double confrontation que tout le monde croyait scellée après la large victoire 4-0 de Madrid au match aller, le jour de Noël 1955, devant les 120.000 spectateurs du stade Santiago Bernabéu nouvellement agrandi. Pour percevoir la hauteur de l'exploit il faut comprendre que le football de l'Est était considéré comme le meilleur du monde, on pouvait d'ailleurs le noter dans l'article dédié à la victoire du Real au match aller : « Depuis que la sélection hongroise a battu les maîtres anglais sur leur propre terrain londonien, on a donné pour acquis que la suprématie footballistique s'était déplacée à l'Est du continent européen.<sup>366</sup> » Le prestige du football hongrois, mais aussi russe et yougoslave était immense, et la perspective d'affronter le Partizan n'avait rien de rassurant après un premier tour d'échauffement face au Servette Genève. Le match retour à Belgrade fut la première page de la légende européenne madridiste, et, ironie de l'histoire, cet exploit est une lourde défaite. En pleine Guerre froide, le déplacement en Yougoslavie fut un véritable événement. Mais plus que le contexte international, c'est le froid polaire qui fit frémir les joueurs *merengues*. La description de l'atmosphère ainsi que la métaphore filée tout au long de l'article de Lorenzo Lopez Sancho en dit long sur la tension entourant la confrontation :

---

<sup>366</sup> ABC, 27 décembre 1955, p. 53. « Desde que la selección de Hungría derrotó a los maestros ingleses en su propio reducto londinense, se ha dado por sabido que la supremacía futbolística se había desplazado al Este del continente europeo. »

« Par moins neuf degrés, sur un miroir de glace, couvert de cinq centimètres de neige, le Real Madrid vient de réaliser l'un des plus grands exploits de sa longue histoire. Les dirigeants du Partizan avaient bien calculé leurs chances de revanche. Pour rattraper une situation manifestement perdue à Chamartín, ils avaient fait appel à l'aide au grand stratège, vainqueur en 1813 de la « Grande Armée » de Napoléon : le célèbre « Général Hiver », triomphant sur Napoléon dans les plaines moscovites.<sup>367</sup> »

La comparaison avec les batailles napoléonienne se poursuit dans tout l'article de trois pages dans toute la description des faits de jeu, chaque action étant assimilée aux combats d'une guerre âpre et indécise. Il est difficile de ne pas interpréter ce ton à l'aune du discours officiel franquiste vis-à-vis des pays communistes. Cependant, on retrouve exactement le même type d'analogie guerrière dans la presse sportive actuelle française ou espagnole, sans que l'on puisse y voir le reflet d'un climat politique violent. Dans des conditions dantesques, le match fut un supplice pour les joueurs de Villalonga, qui se contentèrent d'essayer de limiter les dégâts. Le score final de 0-3 en faveur du Partizan de Belgrade ne suffit pas à le qualifier pour les demi-finales en raison du résultat sur l'ensemble des deux matches. La qualification du Real Madrid eut un grand retentissement en Espagne et en Europe car le Partizan était l'un des épouvantails de cette Coupe d'Europe, le football de l'Est étant assez mal connu et redouté à la fois<sup>368</sup>. Cette qualification permit au Real Madrid de se jauger par rapport au niveau du football européen et d'élever ses ambitions. Mais que ce fut compliqué pour l'équipe espagnole ! Le capitaine Muñoz tout comme Di Stefano déclarèrent tour à tour à l'envoyé spécial d'ABC qu'ils avaient disputé « le match le plus dur de leur vie<sup>369</sup> ». De ce match, on retient donc les conditions qui obligèrent les joueurs à faire preuve d'abnégation et de combativité. Mais la véritable démonstration de la supériorité technique du Real eut lieu lors de la finale de cette même année, face au grand Stade de Reims, qui évoluait quasiment à domicile<sup>370</sup>, au Parc des Princes de Paris.

---

<sup>367</sup> LOPEZ SANCHO, Lorenzo. ABC, 31 janvier, 1956, p. 39. «A nueve grados bajo cero, sobre un bruñido espejo de hielo, enmascarado por cinco centímetros de nieve, el Real Madrid acaba de realizar una de las más bellas hazañas de su larga historia. Habían calculado bien los directivos del Partizán sus posibilidades de desquite. Para recuperar una eliminación inequívocamente perdida en Chamartín, habían llamado en su ayuda al mismo gran estratega, vencedor en 1813 de la “Gran Armée” de Napoleón: al famoso “general Invierno”, triunfante sobre Napoleón en las llanuras moscovitas.”

<sup>368</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. Cit.*

<sup>369</sup> ABC, 31 janvier 1956, p. 41. «El partido más duro de su vida”

<sup>370</sup> Il faut dire qu'à partir des quarts de finale de la Coupe d'Europe, Reims joua tous ses matches à domicile à Paris pour mobiliser davantage de supporters.

La finale de cette première édition fut au dessus des espérances des organisateurs et des spectateurs. L'enjeu a souvent tendance à prendre le pas sur le jeu dans les finales, mais ce 13 juin 1956, le spectacle fut éblouissant comme en témoigne le titre, sans retenue, proposé par *ABC*. « Le Real Madrid a gagné la Coupe d'Europe dans le match le plus extraordinaire qui se soit vu au Parc des Princes<sup>371</sup> ». Tout était réuni pour assister à la finale de rêve, avec un casting parfait mettant au prise les meilleurs joueurs du moment, Di Stefano pour le Real et Kopa pour le Stade de Reims. Le scénario fut à la hauteur du niveau de jeu puisque les retournements de situation se succédèrent. Reims ouvrit la marque dès la 7<sup>e</sup> minute de jeu et doublait même la mise trois minutes plus tard, ce qui présageait d'une partie facile pour les Français. Mais, tandis que l'orchestre madrilène commençait à s'accorder à merveille, le mauvais départ fut vite corrigé par Di Stefano et Rial qui ramenèrent les deux équipes à égalité à la demi-heure de jeu. En deuxième période, les Rémois reprirent l'avantage contre le cours du jeu malgré un poteau puis un but refusé au malchanceux Gento. En toute fin de match, Di Stefano prit le jeu à son compte et permit à Marquitos d'égaliser alors qu'il restait vingt minutes à jouer. Le match devint un peu fou et les deux équipes auraient pu l'emporter, mais la maestria madrilène prit le dessus avec le coup de grâce porté par Rial dans les dernières minutes, un tir de Tremplin sur la barre n'y changea rien, les *merengues* étaient les plus forts ce soir-là. Le score final de 4-3 reflète le spectacle proposé, le Real Madrid prit possession de son trône de champion d'Europe avec la manière.

Si, en sport, gagner un titre est chose difficile, le défendre l'est encore plus. Toute l'Europe attendait le Real Madrid lors de la seconde édition du tournoi européen qui, cette fois-ci, fut disputé par 22 équipes dont, pour la première fois, un club anglais. En effet, si Chelsea avait rejeté l'invitation en 1956, Manchester United accepta de venir démontrer au continent que c'est bien en Albion que l'on a inventé le football. Les deux géants du football européen se retrouvèrent en demi-finale en avril après que Manchester ait notamment éliminé une surprenante équipe de Bilbao au tour précédent, les Basques ayant eux-mêmes sorti en huitième de finale le Honved Budapest de Cocsis, Czibor et Puskas. Cette seconde Coupe d'Europe a une saveur toute particulière car pour la première fois elle ne réunit que des clubs champions nationaux, en plus bien sûr, du tenant du titre. De plus,

---

<sup>371</sup> *ABC*, 14 juin 1956, p. 55. «*El Real Madrid gana la Copa de Europa en el partido más extraordinario que se ha visto en el Parque de los Príncipes*»

les Anglais ont toujours fait preuve d'une certaine forme de mépris pour le football continental, réputé inférieur, malgré la leçon hongroise reçue à Wembley en 1953<sup>372</sup>. La grande explication eut lieu en deux actes, mais c'est surtout le match retour à Manchester que l'on retient. Les Espagnols l'avaient emporté 3-1 à Madrid et devaient donc défendre cet avantage à l'extérieur. Cependant ils firent plus que défendre, ils offrirent un véritable récital que personne n'aurait pu prévoir en Angleterre. Le score final fut de deux partout et le Real Madrid qui a donné « une leçon sportive de jeu fluide et d'agressivité, élimine Manchester United à Old Trafford<sup>373</sup> ». Le terme de « leçon » de football semble assez juste en l'occurrence et il revient à plusieurs reprises dans les différentes analyses du match fournies par les envoyés spéciaux d'ABC. Le correspondant permanent d'ABC à Londres, affirma même qu'il « n'avait jamais vu une équipe britannique s'effondrer ainsi comme un château de cartes<sup>374</sup> ». ABC cita même la presse anglaise pour donner davantage de crédit aux superlatifs employés pour qualifier le niveau de jeu du Real Madrid. En effet, ce même jour le tabloïd britannique *Daily Sketch* titrait : « Le match du siècle<sup>375</sup> ». Cette rencontre marque tout particulièrement l'histoire des deux clubs qui restèrent tout au long de leur histoire profondément respectueux l'un de l'autre. On pourrait par exemple signaler que, fait unique, il y a dans le musée du club de Manchester, une salle dédiée au Real Madrid<sup>376</sup>. La demi-finale contre Manchester occupa pendant plusieurs jours les colonnes des rubriques sportives de toute la presse européenne. Trois jours après le match, ABC citait encore les commentaires élogieux de la presse française. La finale de cette Coupe d'Europe 1957 se joua à Madrid, et pour la première fois de nuit, ce fut l'occasion d'inaugurer l'éclairage du stade Santiago Bernabéu, écrin choisi pour accueillir la finale, en guise d'hommage au président madrilène. Le Real réussit à rompre le célèbre *catenaccio* de la Fiorentina (2-0) et renouvela son mandat européen.

La troisième finale fut sans aucun doute la plus difficile, elle surpassa, en tout cas au niveau du suspense, celle du Parc des Princes. La finale 1958 opposa à nouveau

---

<sup>372</sup> Voir notamment les déclarations du *Daily Mail* qui proclama le club de Wolverhampton champion du monde en 1954, après une série de victoire face à des clubs étrangers. Cela est à l'origine de l'idée de créer la Coupe d'Europe.

<sup>373</sup> ABC, 26 avril 1957, p. 53. «una lección deportiva de juego limpio y acometividad»

<sup>374</sup> MIQUELARENA, Jacinto. ABC, 26 avril 1957, p. 53. «Nunca había visto a un equipo británico derrumbarse como un castillo de cartón.»

<sup>375</sup> Cité par ABC, 26 avril 1957, p. 56.

<sup>376</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *Op. Cit.*, p. 201.



Espagnols et Italiens, mais cette fois-ci, ce fut le Milan A.C. qui subit la loi du champion (3-2). Après une course poursuite, qui se termina en prolongation, le Real remportait son troisième titre avec une nouvelle fois des buts de Di Stefano et Gento. Le Milan A.C., emmené par son champion du monde Schiaffino, fut un adversaire à la hauteur de l'événement, puisque les Lombards furent en tête à deux reprises au tableau d'affichage, mais finalement le Real « a exalté la valeur indispensable de la volonté<sup>377</sup> » pour marquer le but de la victoire à dix minutes de la fin de la prolongation. Pour la première fois, un trophée européen remporté par le Real Madrid ne fait pas la une d'ABC, en raison de la coïncidence avec le retour du Général de Gaulle appelé à former un nouveau gouvernement en France. On note toutefois une forme d'accoutumance au succès de la part du quotidien qui ne fit pas preuve du même enthousiasme pour décrire un titre qui semblait devenir presque logique et attendu.

En 1959, c'est surtout la demi-finale qui fut le grand événement du parcours madridiste, et pour cause, il s'agit d'un derby entre le Real et l'Atletico de Madrid<sup>378</sup>. La rivalité sportive n'avait jamais été aussi forte entre les deux voisins qui avaient jusque là connu leur période faste à contretemps. En 1958, les deux équipes s'étaient battues jusqu'au bout dans la course au titre national, et l'année suivante leur affrontement sur la scène européenne fut extrêmement indécis. Le Real s'imposa à Bernabéu 2-1, mais les *colchoneros* prirent leur revanche à domicile (1-0), malheureusement pour eux la règle des buts marqués à l'extérieur n'étaient pas encore en vigueur, il fallut donc disputer un match d'appui sur terrain neutre pour départager les deux clubs madrilènes. Le Real Madrid s'imposa finalement à Saragosse dans le troisième match (2-1) et régla la question de la suprématie municipale pour une décennie<sup>379</sup>. La finale de la Coupe d'Europe contre Reims ressembla plus à une formalité qu'à une véritable revanche de l'édition de 1956. Cette fois-ci Di Stefano et Kopa jouèrent sous le même maillot, et le Stade de Reims ne put faire illusion face au rouleau compresseur madrilène, bien que le Français dût laisser ses

---

<sup>377</sup> LOPEZ SANCHO, Lorenzo. ABC, 29 mai 1958, p. 57. «*Ha exaltado el valor imprescindible de la voluntad*»

<sup>378</sup> L'Atletico de Madrid était qualifié pour la Coupe d'Europe malgré sa deuxième place au championnat précédent, car le Real Madrid, champion d'Espagne, était déjà qualifié d'office pour la Coupe d'Europe en tant que tenant du titre.

<sup>379</sup> L'Atletico attendra jusqu'en 1966 pour gagner un titre, mais cette même année il fut éclipsé par la nouvelle Coupe d'Europe gagné par le Real Madrid.

coéquipiers à dix contre onze après une demi-heure de jeu<sup>380</sup> et que Puskas était absent pour cause de blessure<sup>381</sup>. Cependant, même en supériorité numérique, les Rémois durent s'incliner en toute logique devant « la supériorité absolue<sup>382</sup> » démontrée par les étoiles du Real Madrid (2-0).

Enfin, l'épopée européenne victorieuse de la génération Di Stefano s'achève par une finale face aux Allemands de l'Eintracht Francfort disputée devant les 135.000 spectateurs de l'Hampden Park de Glasgow. Ce match en forme d'apothéose marque l'apogée technique d'un groupe qui a surclassé l'Europe du football pendant cinq saisons. Ce « sommet du jeu<sup>383</sup> » est aussi la fin d'un cycle et d'une génération dorée. C'est la démonstration ultime du duo Puskas – Di Stefano, qui marquèrent sept but à eux deux au cours du match (7-3). Les superlatifs sont difficiles à trouver pour décrire une qualité de jeu d'une telle rareté. « Le Real Madrid a joué la plus belle et la plus merveilleuse finale de sa glorieuse histoire de champion d'Europe. Face à la démonstration de son football virtuose et puissant il faut s'incliner, comme l'a fait, en luttant, gaillardement, jusqu'à la fin, la forte et valeureuse équipe de l'Eintracht. Nous qui avons eu la chance d'être à Hampden Park aujourd'hui, nous n'oublierons jamais ce spectacle inouï.<sup>384</sup> » Le succès du Real occupa la une d'ABC deux jours d'affilée et la symphonie madrilène s'acheva à Glasgow après une représentation de cinq ans sans fausse note aux quatre coins de la scène européenne.

Il ne restait alors au Real qu'à conquérir une couronne mondiale pour passer définitivement à la postérité. Le 22 juin 1960, alors que le Real Madrid, au sommet de son art, venait d'atomiser l'Athletic Bilbao 8-1, ABC décrit les préparatifs d'une grande finale mondiale des clubs. Il est prévu que le champion d'Amérique du Sud et le champion

---

<sup>380</sup> Les remplacements n'étaient pas encore autorisés par le règlement.

<sup>381</sup> Notons qu'il existe une rumeur difficilement explicable selon laquelle Puskas n'aurait pas joué cette finale en raison du refus des autorités allemandes de lui accorder un visa. C'est faux puisqu'il était présent dans le stade en tribune.

<sup>382</sup> ABC, 4 juin 1959, p. 57. « *Absoluta superioridad* »

<sup>383</sup> BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002.

<sup>384</sup> LOPEZ SANCHO, Lorenzo. ABC, 19 mai 1960, p. 73. « *El Real Madrid ha jugado las más bella y maravilla final de su gloriosa historia de campeón europeo. Ante el despliegue de su fútbol virtuoso y potente hay que doblar la rodilla, como lo ha hecho, luchando entero, gallardamente, hasta el fin, el valeroso y fuerte equipo del Eintracht. Quienes tuvimos la fortuna de estar hoy en Hampden Park, no olvidaremos nunca este insuperable espectáculo.* »

d'Europe s'affrontent sous la forme d'une rencontre aller-retour. Les matches furent organisés par l'UEFA et c'est à Bern que se réunirent donc Bernabéu, Saporta et les dirigeants du Peñarol de Montevideo pour régler les modalités de cette Coupe Intercontinentale. Le match aller se disputa en Uruguay le dimanche 3 juillet 1960. Les joueurs européens étant supposément en vacances durant cette période, on peut comprendre que le niveau de jeu fut un peu décevant et le score resta nul et vierge, sur un terrain inondé par une pluie diluvienne et couvert de boue. Le résultat fut jugé satisfaisant étant donné l'état de la pelouse et l'absence de l'infatigable Gento, blessé. Le ton de l'analyse proposée par *ABC* fut même résolument optimiste avec la perspective d'un match retour à Bernabéu au mois de septembre, avec des joueurs en pleine forme et un terrain favorable. Le match décisif eut lieu le 4 septembre 1960 à Madrid, et une dernière fois Di Stefano, Puskas, Gento et consorts soulevèrent un trophée international. La partie se joua « devant l'admiration de 140.000 personnes qui y assistèrent, deux cent millions de téléspectateurs et un nombre incalculable d'auditeurs, qui suivirent, admiratifs, depuis le vieux et le nouveau monde, les aléas du jeu et le brillant triomphe madridiste pour l'Espagne et l'Europe.<sup>385</sup> » Ainsi *ABC* légendait sa *une*, mettant à l'honneur le vaillant capitaine Zárraga porté en triomphe par ses coéquipiers au milieu d'un stade Bernabéu archi comble. L'affrontement contre le Peñarol de Montevideo devait remettre les pieds sur terre à un Real Madrid qui n'avait pas vraiment d'adversaire à sa mesure en Europe. Ce fut tout le contraire qui se produisit, le Real développa son jeu avec une déconcertante facilité et écrasa son hôte sur le score de 5 buts à 1. Après neuf minutes de jeu, les Sud-Américains étaient déjà dépassés par la rapidité et la précision *merengues*, si bien qu'ils accusaient déjà un lourd handicap de trois buts. Le score final aurait pu être beaucoup plus sévère mais les Blancs ont nettement levé le pied peu après le début de la seconde mi-temps alors qu'ils menaient déjà 5-0 grâce à un triplé initial de Puskas, qu'il agrémenta par ailleurs de deux passes décisives. La démonstration madrilène s'acheva sous les *Olés* du public et le monde du football possédait son premier club champion, le Real Madrid. Cette victoire fut le point d'orgue des ambitions de Santiago Bernabéu, qui après dix sept ans de règne, et malgré une première décennie difficile, avait enfin tout gagné. Son équipe de rêve s'inclina pour la première fois en Coupe d'Europe en novembre 1960, en huitième de finale de la sixième

---

<sup>385385</sup> *ABC*, 6 septembre 1960, p.1. «Ante la admiración de 140.000 personas que lo presenciaron, doscientos millones de televidentes e incontables radioescuchas, que siguieron admirados, desde el viejo y nuevo mundo, las indicias del juego y el brillante triunfo madridista para España y Europa.»

édition, comme un symbole face au rival éternel, le F.C. Barcelone. Toutes les hégémonies ont une fin, celle du Real Madrid sur l'Europe a tout de même duré cinq ans.

### *La construction d'un mythe de l'âge d'or du club (56-60)*

Toute l'histoire du Real Madrid est pavée de joueurs-héros, de lieux, de grands matches, et de personnages presque béatifiés comme Bernabéu. Ce récit aux accents légendaires prend justement sa source avec le quinquennat européen de la « génération Di Stefano » à la fin des années 50, il se poursuit avec le Real « Yéyé<sup>386</sup> » qui reconquit l'Europe en 1966, puis vint la « *quinta del Buitre*<sup>387</sup> » des années quatre-vingt, et enfin les « Galactiques<sup>388</sup> » des années 2000. La période Di Stefano a toutefois marqué très profondément la nature du club, puisqu'elle correspond aux premières épopées européennes. Tandis que le Barça ou l'Atletico Madrid attachent en premier lieu leur légende à la mémoire des titres nationaux, il en va tout autrement pour la « Maison Blanche ». Le Real Madrid a lié son histoire à celle de la Coupe d'Europe dès ses origines. Les titres européens ont été présentés comme les chapitres d'une légende en marche.

La presse franquiste s'est notamment appuyée sur les commentaires des médias étrangers pour renforcer son discours laudateur sur l'équipe de rêve du Real. En 1957, la qualification face à Manchester, sur le sol anglais, est considérée comme un exploit sans précédent. *ABC* cita Archie Ledbrooke du *Daily Mirror* qui s'enchantait du jeu de passes courtes du Real Madrid, bien plus élégant que celui proposé par les Anglais<sup>389</sup>. C'est véritablement avec la Coupe d'Europe que les médias espagnols ont pris conscience du niveau exceptionnel qu'avait atteint le Real Madrid et de la supériorité dont il pouvait faire preuve face à tous les types d'adversaire que la compétition mettait sur son chemin. C'est aussi à partir de ce moment-là que le régime réalisa toute l'admiration que suscitait le club de Bernabéu hors des frontières. Chaque année le discours entourant les performances du Real se fit davantage empreint de lyrisme, tandis que l'équipe accumulait les records et les performances que l'on croyait inaccessibles. Il y a par exemple la folle série de victoires à

---

<sup>386</sup> Surnom de l'équipe des années 1960, composée exclusivement de joueurs espagnols formés à la *cantera* du Real, elle gagna la Coupe d'Europe en 1966.

<sup>387</sup> Nom donné au groupe de cinq joueurs issu de la *cantera* et emmené par Emilio Butragueño, ils permirent au Real de remporter cinq titres nationaux consécutifs (1986-1990), deux Coupes du Roi et deux Coupes de l'UEFA.

<sup>388</sup> Noms donnés aux joueurs majeurs, ballons d'or pour la plupart, recrutés à prix d'or sous la direction de Florentino Perez entre 2000 et 2006 : Figo, Zidane, Ronaldo, Owen, Beckham...

<sup>389</sup> *ABC*, 26 avril 1957, p.56.

domicile en Coupe d'Europe qui incita *L'Equipe* à inventer le terme de « Colisée » pour décrire le stade Bernabéu. Dans sa forteresse, le Real a disputé 17 matches au cours des cinq premières Coupes d'Europe, pour un bilan sans faute de 17 victoires, dont une seule par moins de deux buts d'écart ! Le bilan comptable fut de 70 buts marqués pour seulement 8 encaissés dans le « Stade talisman<sup>390</sup> ».

Avec les années, les victoires en Coupe d'Europe devinrent presque routinières même si l'on chercha toujours de nouveaux records à battre là où ils semblaient déjà tous propriété du Real Madrid. En 1960 par exemple, lors de la demi-finale, Madrid affronta le F.C. Barcelone alors que le club catalan était jusque là invaincu dans son stade du Nou Camp en compétition européenne. L'invincibilité catalane à domicile était aussi célèbre que celle du rival madrilène. Le match de 1960 fut l'occasion de régler le conflit d'hégémonie. Après quatre-vingt dix minutes de jeu contre les coéquipiers de Di Stefano, le Barça dut baisser pavillon face à beaucoup plus fort que lui.

« Seule un authentique champion, une équipe avec un mental endurci par cinq années de victoires incroyables, pouvait réaliser l'exploit de rompre le grand mythe forgé par Barcelone : l'invincibilité du « Nou camp », sur lequel avaient mis genou à terre, jusqu'à aujourd'hui, toutes les équipes espagnoles et les plus fortes formations étrangères [...]. Le Real Madrid a brisé l'envoutement devant la consternation de 120.000 fervents partisans du « Barça » et devant la stupéfaction d'une pléiade formée par les meilleurs chroniqueurs sportifs du continent et des îles britanniques.<sup>391</sup> »

Le grand lyrisme de la suite de l'article fut ainsi justifié par l'admiration universelle que suscitait l'équipe du Real Madrid. On parle de « mythe » détruit, c'est donc une page d'histoire qui se tourne, et encore une fois c'est le Real Madrid qui en écrit le nouveau chapitre. A plusieurs reprises au cours des jours suivants les matches, *ABC* appuie son jugement en citant les journalistes français<sup>392</sup>, connus pour leur professionnalisme, ou les journalistes britanniques<sup>393</sup>, réputés flegmatiques alors qu'ils s'émeuvent aux larmes du jeu madrilène. Avec la cinquième Coupe d'Europe en 1960, on ressent une ambiance de fin de

---

<sup>390</sup> Terme utilisé par BAHAMONDE MAGRO, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002.

<sup>391</sup> *ABC*, 28 avril 1960, p. 61. « Solo un autentico campeón, un equipo con la moral abroquelada por cinco años de increíbles victorias, podía realizar la hazaña de romper el gran mito forjado por el Barcelona: la imbatibilidad del "Nou Camp", en cuyo césped habían hincado, hasta ahora, la rodilla todos los equipos españoles y los más fuertes conjuntos extranjeros [...]. El Real Madrid ha destruido el hechizo ante la consternación de 120.000 ardorosos partidarios del "Barça" y para asombro de una pléyade formada por los mejores cronistas deportivos del Continente y las Islas Británicas. »

<sup>392</sup> *ABC*, 19 mai 1960, p. 73.

<sup>393</sup> *ABC*, 20 mai 1960, p. 72.

règne dans le ton utilisé pour décrire l'incroyable exploit. Tout le monde sembla se rendre compte qu'une telle série de succès serait désormais inégalable. Le président de l'UEFA, tout d'abord, estime que « le Real Madrid a atteint une marque indépassable<sup>394</sup> », tandis que le capitaine madrilène Zárraga déclare : « Cinq Coupes d'Europe, consécutives, constituent une performance qu'aucune équipe ne pourra jamais surpasser.<sup>395</sup> » En effet, un demi-siècle plus tard aucune équipe n'a renouvelé un tel exploit, seuls le Bayern Munich puis l'Ajax Amsterdam ont remporté tour à tour trois éditions consécutives dans les années 70. Le Real Madrid de Di Stefano a, en tout cas, mis au défi l'éternelle incertitude du sport en s'appropriant un record qui semble difficilement battable. On rechercha bien dans l'histoire du football quelques comparaisons :

« Le quintuple champion a construit son mythe, et il est déjà beaucoup plus célèbre que le fut en son temps la Wunderteam<sup>396</sup> autrichienne, et, évidemment, incomparablement plus que le Honved, durant sa courte et glorieuse histoire.<sup>397</sup> »

On parla à nouveau de « mythe » en 1960, et les contemporains semblaient bien convaincus d'assister au meilleur football de l'histoire. En l'occurrence, on ne peut accuser *ABC* d'exagérer la qualité du niveau de jeu madrilène car on trouve les mêmes commentaires et le même lyrisme dans les colonnes françaises, anglaises et même allemandes après la leçon reçue par Francfort. Le quotidien ne se serait pas aventurer à s'appuyer sur les journaux étrangers pour justifier son discours politique, mais il le fait sans problème pour ce qui est du football, en rappelant sans cesse les qualités reconnues du journalisme occidental européen<sup>398</sup>. L'immense prestige acquis par le Real Madrid se mesura plus que tout dans la défaite, sur la pelouse de Barcelone, en novembre 1960. Au moment où s'acheva le conte de fées européen du Real, l'ambiance décrite par Lopez Sancho permet de percevoir le caractère presque sacré de l'équipe de Di Stefano qui dut s'incliner devant le regard ébahi de la foule catalane. Au moment où le triomphe *azulgrana*

---

<sup>394</sup> *ABC*, 19 mai 1960, p. 76. "El Real Madrid ha llegado a una marca insuperable"

<sup>395</sup> *Idem*. "Cinco Copas de Europa, consecutivas, constituyen una marca que no podrá superar ningún equipo jamás."

<sup>396</sup> La "Wunderteam" était l'équipe nationale autrichienne qui dominait l'Europe dans les années trente, malgré sa défaite en demi-finale de la Coupe du Monde 1934. El remporta des succès historiques qui marquèrent les esprits face à l'Ecosse (5-0) et face à l'Allemagne (6-0), mais l'histoire de cette génération s'interrompit avec l'*Anschluss* en 1938, juste avant la Coupe du Monde.

<sup>397</sup> *ABC*, 20 mai 1960, p. 72. "El quintuple campeón ha petrificado su mito, y es ya mucho más famoso que lo fuera en sus tiempos el Wunderteam austriaco, y, desde luego, incomparablemente más que el Honved, en su corta y gloriosa historia."

<sup>398</sup> Juan Deportista fit à de nombreuses reprises l'apologie de journalistes français comme Jacques Ferran, ou Gabriel Hanot.

aurait dû soulever l'enthousiasme, c'est bien la défaite du géant qui monopolisa l'attention et suscita la stupeur :

« A dix heures et quarante cinq minutes de ce vingt troisième jour de novembre mille neuf cent soixante sonne pour la dernière fois le sifflet de l'arbitre anglais Mr Leafe. [...] Cent vingt mille spectateurs passionnés qui ont poussé sans cesse l'équipe vainqueur, se taisent au moment où tout laissait croire qu'ils seraient fous de joie. Ce silence, seulement perturbé par les fusées qui voltigent en l'air, est le plus bel hommage au grand roi footballistique qui vient d'être détrôné. Toute l'Europe du sport se sent, en ces heures, atone [...].<sup>399</sup> »

Une ère s'achève mais elle entre dans l'histoire et sera entretenue avec brio para la mémoire madridiste. L'époque des Coupes d'Europe est pour le Real l'équivalent du Siècle d'Or pour l'Espagne, c'est une référence magnifiée, exagérée aussi, mais qui permet d'unir le peuple madridiste derrière une histoire commune, une légende transmise par oral le plus souvent en raison de la rareté des archives télévisuelles. Le discours ainsi construit a contribué à l'embellissement d'une époque qui n'a guère besoin d'exagération pour paraître irréaliste. Cinq Coupe d'Europe consécutives, une série ininterrompue de larges victoires à domicile, des joueurs légendaires comme Puskas, Di Stefano, ou Kopa, du spectacle, des foules sublimées, et la conquête d'un horizon lointain et encore mal connu des Espagnols, l'Europe : voilà quels furent les ingrédients à l'origine du mythe des années 50. Au niveau de l'image du club, le jeu proposé durant ces années dorées a imprégné l'imaginaire formé autour du Real Madrid. Toutes les équipes qui se succédèrent par la suite sous ce maillot blanc se durent de faire honneur au jeu offensif qui a fait sa légende. Il n'est pas concevable que le Real Madrid propose un jeu frileux, défensif et en ce cas les *socios* n'hésitent pas à démontrer leur mécontentement en agitant leurs mouchoirs blancs<sup>400</sup>, signe de désapprobation vis-à-vis du jeu proposé. Il est important de signaler que les spectateurs du Real Madrid agitent parfois leurs mouchoirs même lorsque le club gagne le match, simplement pour signifier leur désaccord avec la tactique défensive. Le jeu chatoyant incarné par le joyau Di Stefano est la véritable identité du club, c'est celui qui a

---

<sup>399</sup> LOPEZ SANCHO, Lorenzo. ABC, 24 novembre 1960, p. 75. *A las diez y cuarenta y cinco minutos de este vigesimotercero día del mes de noviembre de mil novecientos sesenta suena por última vez el silbato del árbitro inglés, Mr Leafe. Ciento veinte mil apasionados espectadores que han alentado incesantemente al equipo vencedor, enmudecen cuando todo parecía presagiar que enloquecerían de alegría. Ese silencio, solo turbado por los cohetes que trepidan en lo alto, es el mejor homenaje al gran rey futbolístico que acaba de ser destronado. Toda la Europa del deporte se siente en estos momentos atónita [...].*»

<sup>400</sup> A ce sujet, il est intéressant de remarquer que de nombreux *socios* se plaignent du jeu très défensif proposé par l'équipe de José Mourinho durant la saison 2010-2011, alors qu'il remporte des résultats corrects mais il utilise peu les nombreux joueurs offensifs.



conquis l'Europe, le Real Madrid n'a d'autre alternative que de faire honneur à sa légende chaque semaine.

Cette légende, elle se résume sous le nom de Santiago Bernabéu. Durant son mandat, le Real Madrid a conquis 16 *Ligas*, 7 Coupe du Généralissime, 6 Coupes d'Europe, 1 Coupe Intercontinentale. Il s'est doté de l'un des plus beaux stades du monde. Il a attiré les meilleurs joueurs. Le « mythe » du club hégémonique est associé à sa personne.

## **Partie 3**

-

**Un club symbole de l'Espagne des années 40 – 50**

## Chapitre 5 – Le club dans la ville

La ville de Madrid a connu un développement économique extrêmement rapide et une immigration forte au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Dans cette ville en pleine construction, tandis que le football s'est peu à peu imposé face aux autres types de loisir et d'identification collective, le Real a dû compter avec la concurrence l'autre club local particulièrement puissant après la guerre civile. Dès la fin des années 50 cependant, le Real Madrid avait réussi à associer son nom à la vie quotidienne de la capitale de l'Espagne.

### *Une identification longue et difficile avec la capitale*

Le Real Madrid a mis beaucoup de temps avant de construire le « sentiment d'identité<sup>401</sup> » qu'il incarne aujourd'hui, par lequel des individus issus de milieux très différents peuvent se réunir dans un soutien collectif au club. Ce processus de reconnaissance s'est construit peu à peu autour de l'image du Real Madrid. La création du *madridismo* s'est faite au début du XX<sup>e</sup> siècle, elle symbolise une forme de sécularisation de la société qui délaissa peu à peu l'appartenance religieuse comme vecteur de socialisation au profit d'autres « identités » issues de secteurs sécularisés. Dès les années 20, les clubs-phares des périphéries avaient réglé le problème de l'identification locale grâce à leur identité régionaliste affirmée et revendiquée. C'est le cas du F.C. Barcelone qui intègre notamment dans son écusson le drapeau de la Catalogne, et de l'Athletic Bilbao pour le Pays Basque. Ces deux clubs ont représenté en quelques sortes les sélections « nationales » catalane et basque dans le monde du football, et ce dès leur création. Pour le Real Madrid, la naissance d'une identité collective liée au club, au sein de la capitale, fut beaucoup plus longue en raison de l'absence de cause politique ou culturelle à représenter, en défense contre une supposée oppression. Il fallut donc attendre les premiers titres pour que la popularité du club dépasse le cadre des fidèles *socios*, vrais fans de football.

---

<sup>401</sup> Sur ce point : « *Las señas de identidad* », voir BAHAMONDE MAGRO, Angel. *El Real Madrid en la historia de España*, Taurus, Madrid, 2002, p. 147.

En ce sens, Angel Bahamonde Magro<sup>402</sup> pointe la victoire en Coupe du Président de la République, que l'on appelait encore *Campeonato de España*, en 1934, comme l'élément fondateur de l'identité madriliste. C'est le premier grand titre remporté face à une réelle adversité nationale, car les Coupes remportées avant les années 20 se disputaient face à un nombre d'adversaires réduit, dans des stades de faible capacité, dans un cadre officiellement amateur. De plus, la Coupe nationale était encore le trophée majeur pour tous les clubs ibériques jusqu'aux années 40, car la *Liga* n'était encore qu'une compétition récente et dénuée d'histoire. Dans les années 30, le football devint *le loisir par excellence des Espagnols*<sup>403</sup> et les compétitions nationales commencèrent à susciter l'intérêt d'une part de plus en plus grande de la société. Cependant la population madrilène ne semblait pas démontrer le même appétit pour le football que les provinces périphériques, comme en témoigne le développement de la presse sportive. Le premier journal sportif édité dans la Communauté madrilène est *As*, il paraît sous forme hebdomadaire à partir de 1933 et accorde la grande majorité de sa ligne éditorial au traitement du football. Il faut signaler qu'à cette date existait déjà depuis longtemps en Catalogne l'hebdomadaire *El Mundo Deportivo*<sup>404</sup>, fondé en 1906 qui devint quotidien à partir de 1929. Et au Pays Basque, on pouvait lire *Excelsior* édité à Bilbao entre 1924 et 1931<sup>405</sup>. Voilà d'autres indices qui démontrent un intérêt supérieur pour le football dans les périphéries avec un attachement plus marqué et plus ancien pour l'équipe locale.

Après la guerre civile, le premier signe de la popularité du Real Madrid est l'accueil réservé aux joueurs par leurs supporters lors de la victoire de la Coupe du Généralissime en 1946, c'est le premier trophée de l'ère Bernabéu. Lors de l'arrivée des joueurs en train depuis Barcelone, lieu de la finale, plusieurs éléments du déroulement des festivités organisées permettent de noter l'appropriation de l'image du club par la capitale :

« Plus de dix mille personnes se sont agglutinées sur les quais quand le train est entré lentement en gare. [...] »

---

<sup>402</sup> BAHAMONDE MAGRO, Angel, *Op. Cit.*, p. 151.

<sup>403</sup> DURAN FROIX, Jean Stéphane. "Le loisir : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante)", *Du loisir aux loisirs dans l'Espagne du XVIII au XXème siècle*, 2006, Les travaux du CREC en ligne, n°2, p.49. (Article consulté en février 2011) <<http://crec.univ-paris3.fr/loisirs/03-duran.pdf>>

<sup>404</sup> Site officiel : [www.mundodeportivo.com](http://www.mundodeportivo.com)

<sup>405</sup> Consultable sur le site officiel de la bibliothèque municipale de Bilbao : [www.bilbao.net](http://www.bilbao.net)

Tout juste le train arrêté, les joueurs et l'entraîneur furent portés en triomphe, pendant que la Fanfare Municipale interprétait des airs populaires. Le marquis de la Valdavia, en représentation du maire de Madrid, a donné la bienvenue aux joueurs du Madrid, il a félicité le président du Club, et l'a congratulé en représentation de la capitale de l'Espagne.<sup>406</sup> »

On remarque les efforts par la municipalité pour s'associer au succès du club qui est considéré comme la digne ambassade de la capitale espagnole selon ces lignes d'*ABC*. La population s'est déplacée massivement pour accueillir ses héros et l'édile se fait même représenter pour symboliser l'identification de toute la ville à son club de football. L'article décrit ensuite le parcours des joueurs au cœur de la ville, acclamés par la foule entre Atocha et le siège du club qui se trouvait alors tout près de la *Plaza de Cibeles*. Cette place acquit peu à peu une dimension symbolique pour le Real Madrid, elle est décrite par *ABC* comme la « *madrileñísima plaza*<sup>407</sup> ». La *Plaza de Cibeles* devint plus tard<sup>408</sup> le lieu de réunion et de festivités des supporters madridistes après chaque titre remporté par le club. En 1946, le convoi de célébration ne fit qu'un passage par la place, mais il n'y avait pas encore de véritable lieu « officiel » de célébration identifié à l'image du Real Madrid dans la ville. Enfin, les joueurs remirent la Coupe du Généralissime en main propre au maire de Madrid. L'année suivante les joueurs réalisèrent un nouveau défilé triomphal après la conquête d'une seconde Coupe consécutive, cette fois-ci ils arrivèrent en car depuis La Corogne, et entrèrent par la *Plaza de España*, où les attendait une foule immense<sup>409</sup>. Ensuite ils se dirigèrent vers l'hôtel de ville, pour la cérémonie de remise de la Coupe aux autorités municipales, alors que pour la première fois, le maire de Madrid s'était déplacé la veille jusqu'à La Corogne pour assister à la finale en représentation de toute la population de la capitale<sup>410</sup>. L'identification du club à la ville s'intensifia au fil des années avec les titres que le club partagea avec toute la commune dans une grande communion entre le public, les membres du club et les autorités politiques. A chaque nouvel exploit se répétèrent les mêmes scènes d'euphorie collective dans la cité. Et lorsque les joueurs

---

<sup>406</sup> *ABC*, 12 juin 1946, p. 30. « *Más de diez mil personas se apretujaban en los andenes cuando el tren entró lentamente en agujas. [...]* »

*Apenas detenido el tren, los jugadores y el entrenador fueron llevados en hombros, mientras la Banda Municipal interpretaba varios aires populares. El marqués de la Valdavia, en representación del alcalde de Madrid, dio la bienvenida a los jugadores del Madrid, felicitó al presidente del Club y les dio la enhorabuena en representación de la capital de España.* »

<sup>407</sup> *Idem.*

<sup>408</sup> Il semble que la place se soit peu à peu affirmée comme le lieu symbolique du madridisme au cours des années 1980, lors de la période dite de la « *quita del buitro* », selon le site officiel du club.

<sup>409</sup> *ABC*, 25 juin 1947, p.20.

<sup>410</sup> *Idem.*

n'avaient pas le temps de venir célébrer en centre-ville leurs victoires européennes en raison d'un calendrier très chargé<sup>411</sup>, les supporters les attendaient par milliers à l'aéroport de Barajas comme ce fut le cas en 1956 et après la demi-finale de 1957. A chaque fois *ABC* a fait sa *une* avec une photographie pleine-page montrant la foule des sympathisants du club, acclamant ses héros à leur arrivée à l'aéroport le lendemain du match.

Après la quatrième victoire en Coupe d'Europe, les joueurs furent à nouveau reçus triomphalement à l'hôtel de ville, et *ABC* insista davantage sur la fonction représentative du Real Madrid vis-à-vis de la capitale. L'article insiste sur ce que « les hauts faits du Real Madrid supposent pour le prestige et la renommée de l'agglomération qu'il représente, dans le monde entier.<sup>412</sup> » Le club est totalement perçu et présenté comme une vitrine municipale, exportable, et identifiable comme symbole de la ville bien au-delà des frontières de l'Espagne.

Cette popularité se mesure aussi avec l'accroissement du nombre de *peñas* madridistes aux quatre coins de la ville, et parallèlement du nombre de membres de chacune<sup>413</sup>, qui reflète la croissance du mouvement madridiste et du supportérisme en général. Jean Stéphane Duran Froix<sup>414</sup> présente les années 50 comme le point d'inflexion de la massification du supportérisme en Espagne. Désormais, selon lui, les meilleurs joueurs, d'origine étrangère pour la plupart, sont devenus des stars populaires que n'étaient pas leurs aînés d'avant-guerre. La passion du football se propage de façon contagieuse, à tel point que Duncan Shaw parle de « *futbolitis*<sup>415</sup> ». En ce qui concerne la composition sociologique des fans du Real Madrid, elle est très difficile à réaliser. Il semble, d'après les photos des célébrations publiées dans *ABC* que le Real ait toujours bénéficié du soutien d'un public très divers au niveau des origines sociales. On ne note aucune uniformité flagrante dans la population se réunissant pour accueillir les joueurs après les victoires que

---

<sup>411</sup> Par exemple le Real Madrid devait jouer en championnat à Bilbao seulement trois jours après sa finale de Coupe d'Europe gagnée à Paris en 1956.

<sup>412</sup> LOPEZ SANCHO, Lorenzo. *ABC*, 6 juin 1989, p.60.

<sup>413</sup> BAHAMONDE MAGRO, Angel, *Op. Cit.*, p. 153-157.

<sup>414</sup> DURAN FROIX, Jean Stéphane. «Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante)», *Du loisir aux loisirs dans l'Espagne du XVIII au XXème siècle*, 2006, Les travaux du CREC en ligne, n°2, p. 51. (Article consulté en février 2011) <<http://crec.univ-paris3.fr/loisirs/03-duran.pdf>>

<sup>415</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 103.

ce soit dans les années 40 ou 50. En revanche, il en va autrement pour la composition des tribunes du stade. Le prix des places était un problème dans toute l'Espagne si l'on en croit Angel Bahamonde. Il cite un lecteur d'*ABC* qui s'était plaint en 1931 du prix des places trop élevé pour assister aux matches de football dans l'ancienne enceinte de Chamartín<sup>416</sup>. En réalité, les places étaient chères tant que les stades étaient trop petits pour assurer une recette satisfaisante aux guichets. Selon le même ouvrage, en 1934, une entrée pour un match du Real Madrid coûtait 6 pesetas, tandis qu'il n'en coûtait que 5 au supporter de Manchester United pour assister à un match de son équipe dans le stade d'Old Trafford, dont la capacité était de 70.000 spectateurs. D'une part, le pouvoir d'achat du supporter anglais était largement supérieur à celui de son compère ibérique mais surtout la capacité du stade de Chamartín était seulement de 15.000 places. Cela explique le projet de Santiago Bernabéu de construire un grand stade comme préliminaire à toute autre ambition. Les spectateurs qui assistaient aux matches du Real étaient donc plutôt des gens aisés, au moins jusqu'à la construction du nouveau stade en 1947. Ensuite l'augmentation de sa capacité, et donc de l'offre, permit à des gens modestes de venir au stade, *a fortiori* après son extension en 1953. Cette politique de bas tarifs a permis d'accueillir un plus large éventail de classes sociales au stade<sup>417</sup>.

Signalons qu'*ABC* annonçait à ses lecteurs lors de chaque match disputé à Santiago Bernabéu les lieux de ventes des places dans la capitale. On pouvait ainsi acheter ses entrées au siège du club, au guichet le jour du match, ou encore dans les « bars habituels<sup>418</sup> ». En 1953, le journal annonce un prix minimal de 5 pesetas, ce prix restera à peu près stable à pouvoir d'achat constant, jusqu'aux années 70, bien qu'il augmente régulièrement en valeur en fonction de l'inflation<sup>419</sup>, les places à Santiago Bernabéu paraissent sensiblement meilleur marché que celles du voisin de l'Atletico dans son stade Metropolitano<sup>420</sup>. Le « prix exagéré<sup>421</sup> » des places au stade Metropolitano fut évoqué à plusieurs reprises dans *ABC*, mais cela ne semble pas l'avoir empêché d'atteindre un taux

---

<sup>416</sup> BAHAMONDE MAGRO, Angel, *Op. Cit.*, p. 157.

<sup>417</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 53. Cette analyse est confirmée par ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p. 398.

<sup>418</sup> *ABC*, 23 septembre 1953, p. 31. «Bares de costumbre»

<sup>419</sup> ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p. 397-406.

<sup>420</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

<sup>421</sup> *ABC*, 25 avril 1950, p. 26. "el precio exagerado"

de remplissage convenable. Il semble pour autant très difficile d'évaluer les opinions politiques des supporters. Duncan Shaw se risque à prétendre que les *socios* du Real sont réputés franquistes, tandis que les républicains et les socialistes se seraient tournés vers l'Atletico, mais il reconnaît qu'il n'y a aucune preuve tangible pour appuyer cette thèse, que nous ne partageons pas si l'on en juge les applaudissements fournis reçus par le Généralissime lors de sa venue dans tous les stades d'Espagne. On ne peut pas vraiment dire qu'il ait été mieux accueilli en un lieu plutôt qu'ailleurs. Dans tous les cas, il est certain qu'il y avait des républicains à Santiago Bernabéu, tout comme au Metropolitano, dans cette ville de Madrid dernière tombée aux mains des nationalistes en 1939, mais ils ne se sont jamais fait remarquer au stade durant notre période. On ne peut pas distinguer de message politique dans l'attitude des supporters, contrairement à ce que l'on a pu voir à Barcelone par exemple, avec des chants en catalan alors que cette langue était interdite en public durant les premières années du régime. Le seul signe politique est bien sûr le titre de *Real* qui n'a pas véritablement de conséquence visible au niveau de la vie du club. On remarque bien sûr la couronne qui orne le blason du club, mais cela reste très symbolique et reflète davantage une allégeance historique, qui date du début du vingtième siècle, plutôt qu'un quelconque militantisme monarchiste. Il y a d'ailleurs de nombreux clubs espagnols qui portent le titre de *Real*<sup>422</sup>. Si le Real Madrid démontra un lien plus marqué avec la famille royale qu'avec les autorités franquistes, ce fut avant tout la volonté personnelle de Santiago Bernabéu et des dirigeants.

---

<sup>422</sup> Real Saragosse, Real Sociedad (San Sebastian), Real Betis Seville...



## *La rivalité avec l'autre club de Madrid*

S'il fallait pointer un club que l'on pourrait nommer éventuellement « équipe du régime franquiste », ce serait bien l'Atletico. Le dernier des quatre clubs historiques du football espagnol a été pris en main par les autorités franquistes dès la fin de la guerre civile pour en faire l'équipe phare du régime, mais ce projet s'est essoufflé au milieu des années 40.

En 1937, fut fondé le club de l'Aviación Nacional, à Salamanque, siège du quartier général de l'armée franquiste, cette entité permettait d'attirer un bon nombre de joueurs qui réalisaient ainsi leur service militaire dans des conditions privilégiées. Cette équipe militaire avait disputé la toute première Coupe du Généralissime et avait perdu en quart de finale contre Séville. Le club de l'Aviation s'installa à Madrid en avril 1939 en même temps que le nouveau gouvernement prenait possession de la ville. L'idée de réunir les différents clubs de football de la capitale commença à faire son chemin et c'est l'ancien président du Real Madrid, Pedro Parages, qui proposa alors dans les colonnes d'*ABC* de fusionner cette équipe avec le C.F. Madrid (qui n'est plus Real à cette date) afin de créer un grand club<sup>423</sup>. Madrid étant la capitale et la nouvelle façade du régime, il fallait aussi qu'elle dispose d'une équipe à la hauteur de son rang. Le régime semblait favorable à l'idée de posséder une seule équipe de Madrid, une équipe militaire, fleuron du sport franquiste et soumise à l'Etat<sup>424</sup>. Des négociations furent donc lancées avec le C. F. Madrid et l'Atletico en ce sens. L'intérêt des deux clubs historiques de la capitale était évident, ils avaient ainsi la possibilité de récupérer les meilleurs joueurs de l'armée, mais les dirigeants du C.F. Madrid<sup>425</sup> refusèrent les conditions proposées par les militaires car ils voulaient être le club qui intégrerait les autres. Le C.F. Madrid ne voulait pas perdre son indépendance ni son nom.

---

<sup>423</sup> MARTIALAY, Félix ; SALAZAR, Bernardo de. *Las grandes mentiras del fútbol español*, Madrid, Fuerza Nueva, 1997, p. 70 – 80.

<sup>424</sup> BAHAMONDE MAGRO, Angel, *Op. Cit.*, p. 193.

<sup>425</sup> Les négociations furent menées par Hernandez Coronado.

Finalement les négociations ne se poursuivirent qu'avec l'Atletico qui était aussi au bord de la disparition en raison de ses problèmes économiques et du manque de joueurs. Il y eut des querelles sur le choix des couleurs du maillot, car les militaires voulaient du bleu, qui ne correspond pas aux traditionnelles couleurs rouge et blanche. Ils voulaient aussi imposer la moitié du Comité Directeur, dont le Président<sup>426</sup>. Malgré ces divergences, ils parvinrent à un accord le 22 septembre 1939, ce qui donna naissance à l'Atletic de Aviación. Le club était en deuxième division avant la guerre en 1936, avant que le championnat national ne soit interrompu. Mais parmi les 12 membres de la première division, Oviedo demande son retrait pour la nouvelle saison 39-40 car il n'avait plus de stade (stade de Buenavista), ce dernier ayant été détruit pendant la guerre civile. Cependant une place en première division avait été promise à l'Osasuna de Pampelune le 28 juin 1938 par le nouveau Conseil National des Sports en échange des services du peuple navarrais à l'armée nationaliste. Cette décision fut contestée par l'Atletic Aviación qui avait fini mieux classé en 1936<sup>427</sup>. Au terme d'une réunion du Comité de la fédération tenue le 16 novembre 1939, un accord est trouvé, il est publié dans *ABC* le lendemain, dans le même article qui annonce la décision du ministère de l'Armée d'évacuer sur le champ « tous les terrains sportifs occupés pour nécessités de guerre<sup>428</sup> ». Le problème du forfait de l'Oviedo fut réglé ainsi :

« Compenser le poste vacant de l'Oviedo C.F. en première division par le vainqueur du match unique de qualification Athletic Aviación Club de Madrid – C.A. Osasuna de Pampelune, qui se jouera le 26 de ce mois à Valence [...]»<sup>429</sup> »

On peut considérer ce jugement fédératif comme favorable au nouveau club de l'Aviation Nationale car il lui permet d'accéder au plus haut niveau national en un seul match. Cependant, selon des critères purement sportifs l'ancien Atletico Madrid méritait davantage cette place en première division que Pampelune, qui ne l'aurait obtenu que sur des critères politiques. Sur le terrain, donc, l'Atletic Aviación remporta ce match d'appui par 3 – 1 et accéda ainsi d'office à la première division, avec ses couleurs rouge et blanche

---

<sup>426</sup> MARTIALAY, Félix ; SALAZAR, Bernardo de. *Op. Cit.*, p. 81.

<sup>427</sup> FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *El futbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, San Martín, 1990, p. 70 -71.

<sup>428</sup> *ABC*, 17 novembre 1939, p. 13. "campos de deportes ocupados por necesidades de la guerra"

<sup>429</sup> *ABC*, 17 novembre 1939, p. 13. "Cubrir la vacante producida en la Primera División por el Oviedo C.F. con el vencedor del partido único de clasificación Athletic Aviación Club de Madrid – C.A. Osasuna de Pamplona, que se celebrará el día 26 del actual en Valencia [...]"

ornées des ailes de l'Aviation franquiste. Le club porta ce nom jusqu'en avril 1946, il fut dirigé successivement par les lieutenants-colonels de l'armée de l'air Luis Navarro Garnica et Manuel Gallego Suárez Somonte. S'il y eut bien un favoritisme de la part du régime pour ce club militaire, il disparut par la suite. Duncan Shaw et Angel Bahamonde Magro affirment que l'Athletic Aviación reçut « la subvention généreuse du ministre général Yagüe [...], un usage illimité de véhicules et d'essence, et le droit de choisir n'importe quel joueur qui servirait dans l'Armée de l'Air<sup>430</sup> ». Ces avantages énormes furent bien mis à profit par le club qui remporta les deux premiers titres de *Liga* de l'après-guerre, en 1940 et 1941. C'est à ce moment que la *Liga* devint, comme le signale *ABC*, « le tournoi le plus important de nos compétitions, car c'est celui de la régularité et de l'efficacité.<sup>431</sup> » On ne trouve cependant aucune cérémonie de célébration particulière qui serait organisée à Madrid pour fêter la victoire du nouveau club hybride. En tout cas *ABC* ne mentionne rien de tel. On peut donc en déduire que la popularité de cet Athletic Aviación était certainement encore inférieure à celle du Madrid C.F., qui retrouve son titre de Real en 1941. L'Atletico se défit de son lien avec l'armée de l'air en 1946 et reprit une dimension plus « civile » qui ne lui fut pas préjudiciable sur le plan sportif, puisqu'il remporta deux nouvelles *Ligas* consécutives en 1950 et 1951. Cela permet de relativiser l'importance du soutien militaire dans les résultats obtenus auparavant. On peut cependant considérer que la fusion avec l'Aviación Nacional avait permis de sauver l'Atletico de la disparition et lui assura des facilités pour se relever plus vite que les autres des séquelles de la guerre civile. Les succès de l'Atletico lui donnèrent peu à peu une grande popularité qui ne s'est pas démentie au cours des décennies suivantes, comme en témoignent les nombreuses *peñas rojiblancas*.

Cependant au début des années 50, l'ascension du Real Madrid fut irrésistible et les derbys annuels entre les « éternels rivaux<sup>432</sup> » basculèrent de plus en plus du côté de la « Maison Blanche ». Si bien qu'en 1955, le Real Madrid remporta le titre sur la pelouse du rival dans un match qui démontra le fossé qui s'était creusé en quelques années entre les

---

<sup>430</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 68. «Generosa subvención del ministro general Yagüe, [...] el uso ilimitado de vehículos y gasolina, y el derecho de elegir a cualquier jugador que sirviese en El Ejército del Aire.»

<sup>431</sup> *ABC*, 4 mars 1941, p. 9. «El torneo más importante de nuestros concursos, porque es él de la regularidad y de la eficacia.»

<sup>432</sup> Expression utilisée à de nombreuses reprises par *ABC*.

deux équipes. L'humiliation fut de taille lorsque les coéquipiers de Di Stefano fêtèrent le titre devant les 50.000 supporters *rojiblanco*s. La supériorité madridiste fut telle que « durant cette saison il n'y a pas eu de vraie rivalité entre l'Atletico et le Real Madrid.<sup>433</sup> » *ABC* poursuit en insistant sur la supériorité affichée par le Real sans toutefois déprécier les qualités démontrées par les *colchoneros*, qui ont lutté contre beaucoup plus forts qu'eux.

« L'Atletico ne pouvait faire autre chose que se rendre devant l'heureux adversaire. L'enthousiasme avec lequel ils ont essayé de limiter la différence au tableau d'affichage jusqu'aux derniers instants sans se décourager, et encore plus la correction avec laquelle ils s'y sont employés suppose un grand mérite pour les joueurs « *colchoneros* »<sup>434</sup> »

Cet hommage appuyé au mérite du perdant démontre que le journal *ABC* n'a jamais affiché un soutien particulier à l'une des deux équipes de la capitale lors du « *derbi madrileño* ». Il en sera tout autre, comme nous le verrons, lors des matches face à Barcelone. Si l'Atletico ne fut même plus un rival pour le Real sur la scène nationale jusqu'à la fin des années 60, il lui fit face dans un affrontement fraternel inédit lors de la demi-finale de la Coupe d'Europe 1959. Jamais deux équipes du même pays ne s'étaient rencontrées en Coupe d'Europe. Le Real Madrid ayant gagné l'édition précédente de la compétition, il était qualifié d'office, et comme il était aussi champion d'Espagne, cela permit à l'Atletico, second de la *Liga*, de recevoir la place qualificative en Coupe d'Europe théoriquement réservée au champion national. Mais là encore, la supériorité madridiste, bien que mise à mal lors de la double confrontation, fut frappante lors du troisième match d'appui. Le score relativement clément (2 – 1) ne reflète pas du tout la domination du Real, ce qui fit dire à *ABC* : « les ratés de Kopa, Puskas et Mateos sauvent des *rojiblanco*s épuisés d'une copieuse déroute<sup>435</sup> ».

L'exemple de l'Atletico montre plusieurs choses en ce qui concerne les relations entre le régime franquiste et le football professionnel, et il permet de tirer un certain nombre de conclusions. D'une part, l'appui des autorités politiques, en dehors du terrain, a

---

<sup>433</sup> *ABC*, 5 avril 1955, p. 31. «No ha habido esta temporada verdadera rivalidad entre el Atlético y el Real Madrid»

<sup>434</sup> *ABC*, 5 avril 1955, p. 31. «El atlético no podía hacer otra cosa sino rendirse ante el afortunado adversario. Gran merito supone para los jugadores "colchoneros" el entusiasmo con que hasta el último instante pretendieron enjugar la diferencia del tanteador sin descorazonarse, y todavía más la corrección con que se emplearon»

<sup>435</sup> *ABC*, 14 mai 1959, p. 71. «Fallos de Kopa, Puskas y Mateos salvaron de un tanteo copioso a los agotados rojiblanco»

pu être un avantage sportif certain dans un premier temps, mais il s'est peu à peu évaporé et n'a pas empêché l'Atletico Aviación de se faire devancer en *Liga* entre 1941 et 1946 par le Real Madrid, mais aussi par Valence, Barcelone et Séville. De plus, c'est lorsque le club a perdu son lien officiel avec l'armée de l'air qu'il est revenu au plus haut niveau en 1950. D'autre part, cela démontre que le régime n'a pas eu les moyens ni la volonté de favoriser sur le sportif une équipe de manière efficace et sur la longue durée. Le cas échéant il semble que c'eût été l'Atletico qui aurait reçu les faveurs du régime et non le Real Madrid du peu contrôlable Bernabéu. Enfin, si l'Atletico Aviación a bien compté sur le soutien tout du moins matériel du régime entre 1939 et 1942, cela est dû, avant tout, à l'entremise personnelle et ponctuelle de ses dirigeants issus de l'armée, plutôt qu'à une politique venant de l'Etat vers le club.

## *Le Real Madrid dans l'espace de la ville*

Le développement de l'intérêt suscité par le football dans la capitale s'était illustré avant la guerre civile avec la construction du premier grand stade du Real Madrid qui date de 1924, il s'agissait du « vieux Chamartín », dont les terrains avaient été acquis par le club dans ce qui était encore une localité distincte de la commune de Madrid. Le stade comptait alors 15.000 places. Il fut agrandi pour atteindre environ la capacité de 30.000 places en 1942 lorsqu'il fut le lieu de la finale de la Coupe du Généralissime entre le F.C. Barcelone et l'Athletic Bilbao sous les yeux de Franco<sup>436</sup>. Le nouveau stade, qui portera le nom de Santiago Bernabéu à partir de 1955, est beaucoup plus qu'un terrain de jeu, c'est un haut lieu de la ville.

Durant les années 40, l'Espagne se couvrit de stades gigantesques<sup>437</sup>, ce qui est la conséquence de la transformation du football en sport de masse toujours plus important. Le Deportivo La Corogne, l'Athletic Bilbao et le F.C. Séville inaugurèrent leur nouveau grand stade à cette période tandis que le Real acheva son nouveau stade de Chamartín en 1947. *ABC* s'émerveilla à de nombreuses reprises devant la grandeur de cette œuvre architecturale en plein cœur de la capitale. Car avec l'explosion urbaine de Madrid au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, la ville s'était étendue vers le nord, faisant de Chamartín un quartier à haute valeur foncière. Lors de l'inauguration du stade, la description qui en faite est hautement élogieuse :

« La nouvelle construction, située sur la prolongation de l'avenue du Généralissime, est une vaste et svelte enceinte, de lignes sobres, de proportions qui, bien qu'étant extraordinaires, donnent une impression de justesse, et non d'étouffement comme c'est le cas dans d'autres stades modernes. [...] le plus splendide terrain d'Espagne, et, pour l'heure, d'Europe.<sup>438</sup> »

---

<sup>436</sup> *ABC*, 23 juin 1942.

<sup>437</sup> DURAN FROIX, Jean Stéphane. «Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante)», *Du loisir aux loisirs dans l'Espagne du XVIII au XXème siècle*, 2006, Les travaux du CREC en ligne, n°2, p.49. (Article consulté en février 2011) <<http://crec.univ-paris3.fr/loisirs/03-duran.pdf>>

<sup>438</sup> *ABC*, 16 décembre 1947, p. 23. «*La edificación nueva, emplazada en la prolongación de la avenida del Generalísimo, es un amplio y esbelto recinto, de líneas sobrias, de proporciones que, aun siendo extraordinarias, dan impresión de justedad, no abruman como sucede en otros estadios modernos. [...] el más espléndido terreno de España, y, por hoy, de Europa.*»

L'enthousiasme démontré par *ABC* reflète la satisfaction des autorités politiques, qui n'ont pas investi un centime dans la construction des grandes enceintes sportives espagnoles et qui voient les clubs financer, par leurs propres moyens, l'érection de grandes œuvres comme celle-ci. Car ce n'est pas qu'un stade de football, c'est aussi le centre d'un complexe sportif important dont les travaux se poursuivirent au cours des années 50 avec la construction d'une piste d'athlétisme, de terrains de tennis, d'une piscine, d'un terrain de basketball, ...etc. *ABC* donne même une vision symbolique à ce nouveau stade : « avec ce grand pas décisif, Madrid et le Real Madrid sentent la fierté d'offrir à l'Espagne une grande œuvre sportive et patriotique.<sup>439</sup> » Le caractère patriotique de la construction ne paraît pas vraiment évident à cette date, si ce n'est qu'elle sera utilisée par le régime pour un certain nombre de défilés organisés par la Phalange et par les Mouvements de Jeunesse phalangistes. Le Real Madrid communiqua aussi en utilisant la fibre patriotique lors de la recherche de capitaux pour financer ses projets immobiliers. On peut le voir dans les publicités que passait le club dans *ABC* pour annoncer l'ouverture de la souscription des bons du trésor pour financer l'extension du stade de Chamartín en 1953<sup>440</sup>. Sur une pleine page achetée par le club, on pouvait voir une photo aérienne du stade, puis un peu plus bas la description précise de l'emprunt souscrit par le Real Madrid. L'annonce présente les taux d'intérêt pour le souscripteur, les délais de remboursement (huit ans) et le type d'émission. Enfin, en bas de page, en gras et grande lettres capitale, on peut lire : « **En souscrivant les bons du Real Madrid, tu contribues à la grandeur sportive de l'Espagne**<sup>441</sup> ». Comme nous l'avons vu, cette souscription populaire, avec la collaboration de la *Banco Mercantil e Industrial*, fut un grand succès et attira de nombreux nouveaux *socios* pour le club. Ce fut un moyen efficace d'attirer vers le club des investisseurs qui ne seraient peut-être jamais intéressés au football sans la perspective de réaliser une opération financière à travers cet emprunt.

Le stade Bernabéu contribua en effet « à la grandeur sportive de l'Espagne », puisqu'il fut le lieu de toutes les finales de Coupe du Généralissime entre 1948 et 1962, à l'exception d'une seule qui opposa les deux clubs de Barcelone et qui se disputa donc

---

<sup>439</sup> *ABC*, 16 décembre 1947, p. 23. «*Con este ancho y decisivo paso, Madrid y el Real Madrid sienten el orgullo de ofrecer a España una gran obra deportiva y patriótica.*»

<sup>440</sup> Annexe 3.

<sup>441</sup> *ABC*, 12 avril 1953, p. 17. «*Suscribiendo los bonos del Real Madrid, contribuyes a la grandeza deportiva de España*». Voir Annexe 3.

logiquement dans la cité condale. Il fut aussi le siège de la finale de la seconde Coupe d'Europe en 1957, présidée par Franco dans une grande cérémonie patriotique exaltée par *ABC*. Enfin, et surtout, il fut le lieu de la finale du Championnat d'Europe des Nations 1964, qui opposa l'Espagne à l'Union Soviétique, et qui vit les Espagnols s'imposer (2 – 1) devant le Généralissime. Ce stade est la fierté du club, mais aussi un lieu important de la ville et de l'Espagne. Le livre d'Or du Real, publié en 1952 nous apprend que : « Sur le plan architectural, ce n'est pas seulement une fierté sociale légitime, mais une fierté pour tous les madrilènes ; Les agences de tourisme de la capitale le font figurer comme édifice digne d'être visité, et il y a beaucoup de convois de touristes qui y viennent. Sa renommée a dépassé les frontières.<sup>442</sup> » A partir des années 50, Franco accueillit d'ailleurs un certain nombre de chefs d'Etat étrangers dans le cadre de l'ouverture de l'Espagne et il n'était pas rare que ces derniers visitent le stade Bernabéu. Ce fut notamment le cas du président du Brésil fraîchement élu, Kubitschek, qui vint à Madrid le 20 janvier 1956 et longea en voiture l'avenue de la Castellana pour voir le stade, comme le décrit avec grande précision *ABC*. Cependant, il ne visita pas l'intérieur de l'enceinte contrairement à ce que prétend Duncan Shaw, qui se trompe également sur la date de la visite par ailleurs<sup>443</sup>. Le roi Hussein de Jordanie, quant à lui, visita bien l'intérieur du stade, et demanda à fouler la pelouse lors de sa visite en juin 1955 comme le décrit *ABC*<sup>444</sup>. Le nouveau stade de Chamartín entraina donc peu à peu dans le patrimoine architectural de l'Espagne, et acquit une valeur touristique qui ne fera que grandir avec la construction de la légende du Real Madrid qui s'est écrite en partie dans ce stade à la fin des années 50.

La visibilité du Real Madrid dans la capitale ne se limite pas à la possession du stade, le club est aussi présent à travers les différentes *peñas* qui fleurirent par centaines dans toute la ville avec l'accumulation des succès. Ces points de rencontre, qui coïncident le plus souvent avec un débit de boisson sont un lieu de socialisation fondamentale dans l'Espagne des années 40 et 50. Ils contribuèrent de façon cruciale à l'intégration de l'institution « Real Madrid » dans le paysage de la ville, par la mise en valeur publique des

---

<sup>442</sup> SAINZ DE ROBLES (dir.). *Libro de Oro del Real Madrid C. de F.*, Madrid, Ediciones del Real Madrid, 1952, p. 337.

<sup>443</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 174. Il se trompe également sur la date de la visite du président brésilien, puisque Shaw affirme qu'il est venu en novembre 1955, ce qui est faux, il n'était d'ailleurs toujours pas élu en 1955.

<sup>444</sup> *ABC*, 8 juin 1955, p. 33. « *Al llegar al estadio Santiago Bernabéu, se aparearon nuevamente Sus Majestades, y les fue mostrado el campo de fútbol* »



couleurs du club et de son écusson. Les supporters qui n'ont pas la chance d'être abonnés au stade y viennent écouter ensemble les retransmissions des matches en direct à la radio, et plus tard, à la télévision. On y parle de football bien sûr mais aussi peut-être de politique, dans un pays où les lieux de réunion et de discussion n'étaient pas pléthoriques. Il serait intéressant de faire des recherches sur ce point.

Le patrimoine immobilier propre du club s'est également développé, et il faut signaler sur ce point, encore une fois, le volontarisme de Santiago Bernabéu, qui a souhaité doter son club d'une grande cité sportive dès le milieu des années 50. Il a présenté son projet devant la *Junte Directiva* du club le 5 juin 1953<sup>445</sup>. Porté par le succès de la construction du nouveau stade, Bernabéu se lança dans le projet de cité sportive avec le même enthousiasme et la même confiance en ses supporters pour assurer le financement des travaux. En 1956, le commissaire à l'Urbanisme de la ville de Madrid céda au Real Madrid une parcelle de deux millions de pieds, soit environ 19 hectares, dans le prolongement de l'avenue de la Castellana, à quelques centaines de mètres au nord du stade Bernabéu<sup>446</sup>. Avec le partenariat fidèle de la *Banco Mercantil e Industrial*, le club lança une nouvelle campagne de publicité, notamment dans *ABC*, pour la souscription de « 25.000 bons de construction<sup>447</sup> », d'une valeur nominale de 1.000 pesetas. Sur le même principe que la communication qui avait été faite pour l'agrandissement du stade, on trouve en 1957 des publicités, d'une pleine page, qui visent à impliquer le lecteur dans l'avenir du club<sup>448</sup>. Cette fois-ci cependant, la campagne ne se base pas sur la fibre patriotique, le discours est plutôt orienté sur le caractère social de l'œuvre. Le projet est par exemple présenté comme « une grande enceinte dédiée à la santé, au développement et au sport pour les enfants, les jeunes et les adultes<sup>449</sup> ». Cette nouvelle souscription populaire<sup>450</sup> fut un succès et permit au club de débiter les travaux deux mois plus tard. Le 22 juin 1957, *ABC* annonçait le début des travaux d'une cité sportive qui était censée proposer : « pistes d'athlétisme, tennis, cyclisme, piscines, terrains de football, de hockey, de basketball, de

---

<sup>445</sup> Selon ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p. 180.

<sup>446</sup> BAHAMONDE MAGRO, Angel, *Op. Cit.*

<sup>447</sup> *ABC*, 23 mars 1957, p. 4.

<sup>448</sup> Annexe 4.

<sup>449</sup> *ABC*, 23 mars 1957, p. 4. «*Un gran recinto dedicado a la salud, al desarrollo y al deporte de los niños, los jóvenes y los adultos.*»

<sup>450</sup> Annexe 4.

baseball, installations complémentaires, etc.<sup>451</sup> » La Cité Sportive du Real Madrid fut inaugurée en grande pompe par Franco, sa femme et ses ministres, le 18 mai 1963<sup>452</sup>. Ce grand complexe ne fut pas très rentable pour le club mais il lui assura une certaine renommée au vu de la qualité des installations mises à disposition du public par le club, qui encore une fois, prenait ici le relai de l'Etat dans sa politique de développement des sports et des loisirs. Jacques Ferran a eu l'occasion de visiter la Cité Sportive pendant les travaux, en 1957, en compagnie de Santiago Bernabéu. Ferran nous raconta à quel point le président madrilène était enthousiaste et même euphorique à l'idée de voir éclore ce grand complexe estampillé *Real Madrid*.

« Bernabéu me promenait sur le chantier avec des étoiles dans les yeux. Il me disait de manière très enthousiaste : « *Là il y aura ça, et ici il y aura ça* », et il marchait au milieu des travaux avec les images très précises dans la tête de ce qu'allait être sa Cité Sportive.<sup>453</sup> »

Les travaux nécessitèrent une seconde campagne de souscription populaire à hauteur de trente millions de pesetas en 1963 pour achever la construction du gymnase, puis de la patinoire dont les travaux s'achevèrent définitivement en 1969 avec une inauguration par le ministre du Tourisme, Manuel Fraga. Les bénéfices économiques furent assez maigres, mais cela a permis de doter le club d'un centre de formation performant qui lui permettra de faire face à la nouvelle interdiction de recruter des étrangers à partir d'août 1962<sup>454</sup>. La nouvelle *cantera* du Real lui a permis de former la majorité des joueurs de l'équipe première des années 60. Rappelons que la Coupe d'Europe de 1966 fut remportée par le Real avec un seul joueur de plus de 30 ans, qui n'était autre que Gento. Il ne faut, encore une fois, pas négliger non plus les répercussions positives qu'a eues ce projet sur l'image du club. La Cité Sportive est un lieu public, qui a attiré de nombreux madrilènes vers le sport. C'est aussi une vaste œuvre urbanistique au cœur d'une capitale qui ne cessa son développement vers le nord au cours des années 60. Ce projet, qui tenait beaucoup à Santiago Bernabéu, permit par ailleurs de réaliser une juteuse opération immobilière lors de la vente des terrains en 2001, afin d'assainir la dette abyssale du club, et de recruter notamment Zinedine Zidane.

---

<sup>451</sup> ABC, 23 mars 1957, p. 4. « *Pistas de atletismo, tenis, ciclismo, piscina, campos de fútbol, de hockey, de baloncesto, de "beisbol", instalaciones complementarias, etc.* » Voir Annexe 4.

<sup>452</sup> ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p. 197.

<sup>453</sup> Entretien réalisé avec Jacques Ferran par téléphone les 25 et 26 août 2010.

<sup>454</sup> Interdiction connue sous le nom de « loi Elola ». Voir SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

## Chapitre 6 – L’image du club en Espagne : incarnation du pouvoir central ?

Comme nous venons de le démontrer, le Real Madrid s’est peu à peu imposé comme le club majeur de la capitale, et il a su se créer, à travers un processus d’identification dans la ville, une popularité qui ne s’est jamais démentie. Cependant, représenter la capitale de l’Espagne dans un Etat ultra-centralisé comme celui de Franco, c’est aussi, un peu, représenter le régime. Le club a donc dû faire avec une autre identification qui lui a collé à la peau malgré lui dans toute l’Espagne.

### *Le club de la capitale du régime*

L’image de la ville de Madrid n’était pas très favorable auprès de la population espagnole, et ce bien avant l’arrivée au pouvoir de Franco<sup>455</sup>. Contrairement à la majorité des capitales européennes, Madrid n’était pas une ville industrielle et riche avant le boom économique des années 60. Capitale de l’Espagne depuis le règne de Philippe II, Madrid ne fut pendant très longtemps qu’un centre administratif. Jusqu’au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, la ville concentrait, certes, les pouvoirs politiques et récoltait le produit des impôts mais elle ne pouvait rivaliser avec le dynamisme démographique<sup>456</sup> et industriel catalan ou basque. Cette géographie économique espagnole a contribué à alimenter la dissidence des provinces périphériques, qui avaient tendance à percevoir Madrid comme la ville parasite qui absorbait les ressources du pays en échange de services politiques et administratifs non souhaités.

Evidemment, cette mauvaise image fut exacerbée par l’installation du régime franquiste au Palais du Pardo, en 1939. Le nouvel Etat rompit brutalement avec la reconnaissance du statut des autonomies périphériques acquis sous la seconde République, et introduit en échange un centralisme madrilène. Si le F.C. Barcelone ne pouvait pas

---

<sup>455</sup> CONSEJERÍA DE CULTURA DE MADRID. *Madrid en la sociedad del siglo XIX*, Madrid, Edición de la Comunidad de Madrid, 1986.

<sup>456</sup> La population de la commune de Madrid doubla entre 1940 et 1960.

revendiquer trop haut son identité catalane, il est évident que les supporters barcelonais voient en le Real Madrid le club représentant de la capitale politique. Dans la mesure où le Real s'est imposé comme le meilleur club de Castille, il a hérité en même temps de l'étiquette de club du régime centralisateur. Cette image s'est donc plus construite à l'extérieur qu'à l'intérieur de la ville. Ce sont les projections des adversaires sur le Real Madrid qui en ont fait un club symbole du pouvoir. Si la finale de la Coupe du Généralissime 1946, disputée à Barcelone, n'a apparemment pas donné lieu à des manifestations anti-madrilènes de la part du public, il en fut autrement l'année suivante, à La Corogne. Le public galicien prit partie de manière très nette pour l'adversaire du Real Madrid, l'Espanyol de Barcelone. Ainsi la remise de la Coupe aux vainqueurs fut perturbée par des spectateurs dérangeants selon *ABC* :

« Mais le plus lamentable de la soirée en fut l'épilogue, lorsqu'au moment de donner la coupe au capitaine du Madrid, plusieurs centaines de spectateurs ont sifflé bruyamment avec une indignation que personne ne réussirait à comprendre et encore moins à expliquer.<sup>457</sup> »

L'attitude résolument hostile au Real Madrid de la part du stade du Riazor ne peut pas s'expliquer uniquement par la réalité politique espagnole, cependant on ne peut occulter que dans l'esprit d'une partie du public, le Real représente la ville du pouvoir. Toutefois, la Galice était loin d'être la province la plus conflictuelle, et rappelons que Franco était lui-même originaire de El Ferrol, une ville voisine de La Corogne. Outre les considérations politiques, sur le plan sportif il faut aussi rechercher dans l'animosité envers le Real une manifestation du rejet des puissants de la part des petits. Le Real représente le grand club, riche, doté d'un grand stade (presque achevé), avec une politique ambitieuse. A La Corogne, on peut comprendre que l'on se soit identifié bien davantage au club de l'Espanyol Barcelone lors de cette finale, l'Espanyol n'est qu'un club relativement modeste, sans grand palmarès et dominé par son illustre voisin. Les interviews d'après-match confirment d'ailleurs que les Catalans ont ressenti un réel soutien de la part du public, le président du club barcelonais se déclara : « très satisfait du comportement du public *coruñés* et de celui de ses autorités.<sup>458</sup> » L'entraîneur de l'Espanyol reprit les mêmes mots dans son analyse. Les incidents de cette finale traduisent un climat qui ne fera que

---

<sup>457</sup> DEPORTISTA, Juan. *ABC*, 24 juin 1947, p. 26. «*Pero lo más lamentable del episodio fue el epílogo, cuando al entregar la copa al capitán del Madrid, varios cientos de espectadores silbaron estrepitosamente con una indignación que nadie acertaría a comprender ni mucho menos a explicar.*»

<sup>458</sup> Interview de M. Clapera, *ABC*, 24 juin 1947, p.26. *muy satisfecho por el comportamiento del publico coruñés y por el de sus autoridades* »

s'aggraver en Espagne avec l'ascension du Real Madrid au meilleur niveau. Plus le club fut dominant, plus il s'attira de fervents opposants en périphérie, pour lesquels il fut très simple de mélanger sport et politique, dans une vague suspicion de connivence qui était bienvenue pour expliquer de façon simpliste les résultats du club madridiste.

Cet amalgame qui ferait du Real Madrid le club représentant le régime, était assez inapproprié de la part des supporters du F.C. Barcelone des années 40. On a déjà évoqué plus haut les incidents de la demi-finale de la Coupe 1943, avec l'attitude très agressive des supporters du Barça à l'encontre des *merengues* lors du match-aller. Pour les Catalans, comme pour toutes les minorités, le football représentait un moyen de revendiquer publiquement et relativement librement son nationalisme, qui plus est lors des affrontements contre le Real. Cependant, comme le fait remarquer très justement Fernandez Santander, à cette date, le Barça ne pouvait pas véritablement se vanter d'incarner une quelconque opposition au régime si l'on en juge par l'organigramme du club qui avait été directement choisi par le régime, comme pour tous les clubs espagnols dès l'après-guerre. Ainsi, après avoir gagné la Coupe du Généralissime 1942, le président barcelonais, marquis de la Mesa de Asta, déclara dans sa lettre de démission (démission qui lui fut refusée) :

« A partir de maintenant, ce titre sera un fleuron de plus à ajouter à la couronne des trophées du sport espagnol et de ses couleurs, contribuant à démontrer à quel point la gloire de notre vaincu Caudillo Franco a réincorporé dans le cœur de l'Espagne, celui de tant et tant de milliers de bons Espagnols nés en Catalogne qui ne sentent que de l'admiration et de l'amour pour le destin immortel de notre chère Patrie.<sup>459</sup> »

On ne peut pas vraiment dire que ce soit là les mots du président d'un club qui serait l'incarnation de la lutte pour la défense du catalanisme, et contre l'oppression franquiste. Pourtant, il faut bien dissocier le club et ce qu'il représente, de ses dirigeants, surtout dans le contexte particulier qui est celui des années 40. Ces mots du président ne reflètent pas l'identité du F.C. Barcelone, qui s'est construite dans la longue durée, et qui s'est consolidée au cours des années 50 dans la lutte pour l'hégémonie nationale avec le

---

<sup>459</sup> Cité dans FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *El futbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, San Martin, 1990, p. 75. "De ahora en adelante, este título será un florón más a añadir a la corona de los triunfos del deporte español y sus colores, contribuyendo a demostrar hasta que punto la gloriosa gesta de nuestro invicto Caudillo Franco ha reincorporado al corazón de España, el de tantos y tantos miles de buenos españoles nacidos en Cataluña que sólo admiración y amor sienten por los destinos inmortales de nuestra amada Patria."

Real Madrid. N'oublions pas que si le Real régnait sur le continent européen, le Barça lui tenait la dragée haute au niveau national avec 4 *Ligas* et 5 *Copas del Generalísimo* au cours des années 50. La superposition d'un conflit politique sur la rivalité sportive s'est développée peu à peu malgré les efforts des autorités sportives pour apaiser les tensions, notamment après les incidents de 1943.

En réalité, s'il y eut une certaine cordialité entre les deux grands clubs rivaux, elle fut surtout incarnée par les discours officiels des dirigeants qui ont globalement essayé de limiter les excès de ferveur autour des matches entre le Barça et le Real. Ainsi en 1960, après la demi-finale de Coupe d'Europe remportée brillamment par les madrilènes après une double confrontation d'anthologie, les présidents Bernabéu et Miró Sans se livrèrent à un concours d'amabilité et de fair-play convenu, repris dans les colonnes de *ABC*. Le président barcelonais dit notamment que son club devrait « regarder le Real Madrid comme un miroir pour que Barcelone puisse conquérir dès demain pour l'Espagne et pour le club, le titre de champion d'Europe.<sup>460</sup> » Il souhaita bonne chance à son rival pour la finale, et ne manqua pas de lui envoyer un télégramme de félicitations après la finale remportée par les madridistes. *ABC* signala les différentes marques de sympathie reçues de manière officielle par le Real après sa cinquième victoire en Coupe d'Europe, moins d'un mois plus tard<sup>461</sup>. Cependant toutes ces marques de cordialité et d'amabilité n'effacent pas dans la mémoire des supporters barcelonais la phrase prononcée par Santiago Bernabéu après avoir perdu la finale de la Coupe du Généralissime 1968, le président madrilène déclara à *Murcia Deportiva* : « Ils ont torts ceux qui disent que je n'aime pas la Catalogne. Je l'aime et je l'admire, malgré les Catalans.<sup>462</sup> » Cette déclaration reflète la tension entre Catalans et madridistes qui a pu exister (qui existe) dans la société, et qui se cristallise dans le football, tension qui n'a jamais disparu malgré les courtoises félicitations de rigueur que l'on a pu noter ici et là. Alex Botines a résumé cette rivalité en une formule limpide qui insiste sur la signification politique des matches de football, son texte datant de 1975 n'a pas nécessairement perdu de sa pertinence malgré le retour à la démocratie : « Ce qui est très clair dans le football espagnol, c'est que ce sport est, en réalité, un affrontement

---

<sup>460</sup> *ABC*, 28 avril 1960, p. 64. « *Mirar como un espejo al Madrid para que el Barcelona pueda conquistar el día de mañana para España y su club el título de campeón de Europa.* »

<sup>461</sup> Voir *ABC*, 20 mai 1960, p. 72.

<sup>462</sup> *Murcia deportiva*, num. 416, 27 juillet 1968. Cité dans SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

politique hebdomadaire. Le Real Madrid représente quelque chose, et le F.C. Barcelone le sait ; le Barça représente aussi autre chose, et le madridiste le sait aussi.<sup>463</sup> » Enfin, Duncan Shaw a résumé les enjeux qui entourent les *clasicos* entre le Real Madrid et le F.C. Barcelone de la manière suivante :

« Une lutte qui s’est menée sur trois terrains différents : premièrement, une lutte purement sportive entre deux géants footballistiques de l’Espagne ; deuxièmement, une lutte régionaliste entre les clubs qui représentent le mieux la Castille et la Catalogne ; troisièmement, une lutte politique, spécialement durant le franquisme, entre un club généralement considéré comme de droite et franquiste, et un autre considéré comme libéral et opposé au régime.<sup>464</sup> »

Cette formule résume assez bien la rivalité entre le Real et le Barça, mais elle pourrait tout aussi bien s’appliquer à la rivalité avec l’Athletic Bilbao. Le Real Madrid « représente quelque chose », sans forcément le vouloir, sans le revendiquer, il incarne une Espagne de la Castille. Cette image, qui n’a pas nécessairement été exacerbée par *ABC*, existait avant Franco, et elle lui a survécu. Nous verrons, par la suite, que le régime a pu parfois utiliser cette image de l’Espagne castillane et victorieuse, que représente le Real Madrid, mais il ne l’a pas créée.

---

<sup>463</sup> BOTINES, Alex. *La gran estafa del fútbol español*, Barcelona, Amaïka, 1975, p. 71.

<sup>464</sup> SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987, p. 62. “*Una lucha que se ha llevado en tres planos diferentes: primero, una lucha puramente deportiva entre dos gigantes futbolísticos de España; segundo, una lucha regionalista entre los clubs que mejor representan a Castilla y Cataluña; tercero, una lucha política, especialmente durante el franquismo, entre un club generalmente considerado como derechista y franquista, y otro considerado liberal y opuesto al régimen.*”

## *Franco et le football, une passion ?*

L'intérêt du général Franco pour le football est assez net, malgré que les principales biographies du dictateur ne fassent pas état d'une passion particulière pour ce sport durant sa jeunesse. Cependant Carlos Fernandez Santander, qui est plus un journaliste qu'un historien, nous dit que « le général Franco a toujours été un grand fan de football<sup>465</sup> », il s'appuie surtout sur la biographie réalisée par le député franquiste Rogelio Baón<sup>466</sup> qui prête au Caudillo une réelle passion pour le football. On attacherait plus de crédit aux biographies des historiens Bartolomé Bennassar<sup>467</sup> ou Juan Pablo Fusí<sup>468</sup>, mais ceux-ci sont beaucoup plus elliptiques sur ce point, ce dernier n'évoquant l'intérêt du Généralissime pour ce sport qu'après son arrivée au pouvoir. Un article récent d'Antonio Jesus Monroy Antón<sup>469</sup> nous renseigne précisément sur la question du sport dans la vie de Mussolini et de Franco. On y apprend que le Généralissime n'avait, certes, pas grand-chose d'un grand sportif, mais on lui reconnaît toutefois une passion pour la chasse et la pêche, et son médecin personnel<sup>470</sup> lui prête un certain goût pour l'équitation et le golf. En ce qui concerne son intérêt pour le sport en tant que spectateur, tous les ouvrages rédigés par ses proches s'accordent pour dire qu'il suivait avec enthousiasme le football, dès sa jeunesse pendant sa carrière militaire, mais aussi et surtout à partir de son arrivée au pouvoir. De plus, il jouait à la *quiniela* toutes les semaines et il a même remporté près d'un million de pesetas en réussissant à deviner une grille entière de pronostic lors de la journée de championnat du 26 mai 1967<sup>471</sup>. Il avait l'habitude de signer ses tickets de *quiniela* sous le pseudonyme « Francisco Cofran » et donnait comme lieu de résidence « Le Pardo ». Autre indice qui nous renseigne sur son grand intérêt pour le football professionnel, son médecin personnel affirme que même lorsqu'il allait chasser, il emmenait avec lui un transistor pour suivre la journée de *Liga*, et avec l'apparition de la télévision il ne ratait pas un match de

---

<sup>465</sup> FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *El futbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, San Martín, 1990, p. 195.

<sup>466</sup> BAÓN, Rogelio. *La cara humana de un Caudillo*, Ed. San Martín, Madrid, 1976.

<sup>467</sup> BENNASSAR, Bartolomé. *Franco, Enfance et adolescence*, Éditions Autrement, 1999.

<sup>468</sup> FUSÍ Juan Pablo, *Franco*, Madrid, Ediciones El País, 1985.

<sup>469</sup> MONROY ANTÓN Antonio Jesus, "Franco y Mussolini, deportistas", *Aportes* n°71, Madrid, mars 2009, pp.108-114.

<sup>470</sup> GIL Vicente, *Cuarenta años junto a Franco*, Barcelona, Planeta, 1981, p. 107.

<sup>471</sup> Cet anecdote est rapporté par tous les historiens (Fusí, Fernandez Santander, Monroy Antón) et elle est confirmée par la conservation de son ticket gagnant jusqu'à sa mort au *Patronato de Apuestas Mutua* de Madrid.



l'équipe nationale<sup>472</sup>. Quant à sa qualité de supporter, on lui prête volontiers une certaine préférence pour le Deportivo La Corogne, qui est l'équipe de sa région d'origine, et ensuite une inclination pour le Real Madrid<sup>473</sup>.

En ce qui concerne sa présence au stade, elle fait partie, en premier lieu, de sa fonction de chef d'Etat. C'est notamment lui qui est censé remettre au vainqueur la Coupe nationale portant son nom, lors de la finale célébrée chaque année au printemps. Dans la mesure où ses impératifs ne lui permettaient pas toujours de présider la finale, il arrivait régulièrement qu'il se fasse représenter par un ministre, notamment si la finale se disputait loin de Madrid. Dans tous les cas, il envoyait un haut personnage de l'Etat pour le représenter lors du plus grand événement annuel du sport espagnol. Ce fut, par exemple, le cas lors de la finale remportée en 1947, à La Corogne, par le Real Madrid. La coupe fut remise par le ministre de la Marine, l'amiral Regalado. Mais par la suite, la finale se disputa presque toujours au stade Santiago Bernabéu, et Franco était bien présent au stade, comme en 1958 où il assista à la victoire surprise de l'Athletic Bilbao sur le Real Madrid. Il fit d'ailleurs la *une* d'*ABC*, en remettant le trophée entre les mains du capitaine basque. Le Généralissime eut droit le lendemain, comme à chaque fois ou presque, à un article bien mis en valeur, dédié à sa présence dans le stade et à l'acclamation reçue<sup>474</sup>. Ces bains de foule sont toujours décrits avec beaucoup de lyrisme par le service des sports d'*ABC*. Franco assista quasiment à toutes les finales jouées à Madrid, et bien évidemment, à la finale de la Coupe d'Europe disputée à Madrid en 1957. Il était également présent parfois lors des matches de l'équipe nationale d'Espagne, *a fortiori* lors de la finale du Championnat d'Europe des Nations 1964 remportée par la *roja*. Il n'est pas inintéressant de remarquer qu'on ne trouve aucun article dans les pages sportives d'*ABC* faisant état d'un réel intérêt personnel du Caudillo pour le football. A chaque fois qu'il préside une rencontre, les journalistes se contentent de mettre en exergue sa popularité, ses fonctions, sa personne, mais en aucun cas il n'est question de son intérêt propre ou de sa connaissance jeu. Sa présence n'est décrite qu'à l'aune de sa fonction de chef d'Etat, et non en tant que fan de football. Ce n'est que plus tard, lorsque les personnes qui ont

---

<sup>472</sup> MONROY ANTÓN Antonio Jesus. Art. Cit.

<sup>473</sup> FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *Op. Cit.*, p. 197. Mais aussi GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalón, 1980, p. 50.

<sup>474</sup> *ABC*, 1<sup>er</sup> juillet 1958, p. 45. "El Generalísimo, aclamado en el estadio"

partagé sa vie privée ont rédigé les nombreuses biographies de Franco<sup>475</sup>, que l'on a découvert ce goût prononcé pour le football. Il n'assistait pas de manière personnelle aux rencontres de championnat par exemple.

Outre sa passion pour le jeu, et son devoir de présence, les matches de football étaient pour le chef d'Etat un moyen de se montrer en public sous un jour très favorable. Il venait présider la grande finale d'un tournoi qui soulevait l'enthousiasme en Espagne, et qui portait bien sûr son nom. Cela lui permettait de faire la *une* des journaux dans sa dimension de mécène du sport, alors que l'on sait bien qu'il n'a pas fait grand-chose pour favoriser l'expansion du sport de haut niveau en Espagne. En ce sens, il se contenta de profiter de la popularité de ce jeu pour s'y associer et récupérer politiquement l'événement. On ne peut pas nier son réel intérêt pour le football et sa légère inclination pour le Real Madrid, mais encore une fois, rien ne permet de soupçonner une quelconque répercussion sportive de cette préférence personnelle du Caudillo. On peut toutefois supposer que cela a contribué à renforcer l'image construite à l'extérieur associant le Real Madrid et le régime.

---

<sup>475</sup> Notamment les biographies de son médecin, et de sa femme.

## *Le club et son lien avec la monarchie*

Le roi d'Espagne Alphonse XIII avait dû prendre le chemin de l'exil vers l'Italie, avec toute sa famille, lors de la proclamation de la Seconde République espagnole en 1931. C'est donc à Rome que naquit Juan Carlos de Bourbon en 1938, fils de l'Infant Don Juan. Ce dernier n'était que le troisième fils du roi en exil, et n'avait donc *a priori* pas vocation à hériter du trône, mais en 1933, les abdications successives de ses deux frères aînés firent de lui le successeur officiel de la couronne d'Espagne<sup>476</sup>. Lorsqu'éclata la guerre civile, Don Juan essaya, avec le soutien de son père Alphonse XIII, de s'incorporer au sein des troupes nationalistes pour renverser la République, en s'imaginant qu'une victoire des militaires favoriserait un retour à la monarchie dont il serait le grand bénéficiaire. Mais son retour en Espagne ne fut pas bien accueilli par les généraux rebelles au sein des troupes franquistes, et on lui enjoint de quitter l'Espagne<sup>477</sup>. Finalement, les vainqueurs écartèrent rapidement la possibilité d'une restauration monarchique, et la famille royale des Bourbon d'Espagne, désormais exilée en Suisse, entra dans l'opposition (déjà très disparate) au nouveau régime franquiste<sup>478</sup>. A la mort d'Alphonse XIII en 1941, Don Juan devint le prétendant officiel à la couronne d'Espagne, il tenta d'utiliser à profit le conflit mondial pour remettre en marche son projet de restauration monarchique. Stanley Payne a bien démontré les sympathies initiales du roi en faveur de l'Axe<sup>479</sup>, avant qu'il ne se place du côté des démocraties au gré de l'évolution du conflit mondial. Juan de Bourbon commença par réclamer officiellement en mars 1943 le départ du général Franco du pouvoir puis il essaya d'obtenir le soutien des Etats-Unis et de l'Angleterre dans l'optique d'un renversement par la force du régime. Son projet de monarchie libérale fut exposé dans son célèbre *Manifeste aux Espagnols*<sup>480</sup>, mais il ne réussit pas à agréger autour de lui les forces démocratiques suffisantes pour réellement menacer la dictature de Franco. En 1946, la famille royale alla s'installer au Portugal, à Estoril, d'où il réalisa un intense travail de relation diplomatique et finalement de négociation avec le régime pour envisager, à terme, une restauration monarchique. En 1947, la Loi de Succession du Chef de l'Etat transforma l'Espagne en

---

<sup>476</sup> CIERVA, Ricardo de la. *Don Juan de Borbón: por fin toda la verdad*, Madrid, Fénix, 1997.

<sup>477</sup> C'est sur ordre du général Emilio Mola que l'on demanda à Don Juan de ne pas participer aux affrontements.

<sup>478</sup> MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Historia de España, XVIII, Historia contemporánea, Historia política, 1939-2000*, Madrid, ISTMO, 2001, p.41 – 57.

<sup>479</sup> PAYNE, Stanley. *El régimen de Franco*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

<sup>480</sup> *Manifiesto de S.M. el Rey a los españoles*, Lausanne, 19 mars 1945.

monarchie dont Franco était le régent à vie, tout en laissant la place à un éventuel retour des Bourbon sur le trône pour lui succéder<sup>481</sup>. Cette loi fondamentale, à caractère constitutionnel et approuvée par l'un des deux seuls référendums de l'histoire du franquisme, reçut un accueil extrêmement favorable de la part de la direction royaliste d'ABC<sup>482</sup>. Malgré une critique très vive de ce texte de la part de Don Juan dans son *Manifeste d'Estoril*<sup>483</sup>, il négocia avec Franco afin que son jeune fils de dix ans, Juan Carlos aille suivre son éducation à Madrid dès 1948, dans l'éventualité de sa succession au Généralissime. Cette option fut choisie définitivement par Franco, sur les conseils insistants de Carrero Blanco, en 1969. Le *Caudillo* s'adressa alors aux Cortès espagnoles pour leur faire part de sa décision de nommer Juan Carlos Prince d'Espagne et héritier du trône.

Nous avons déjà vu que le Madrid Club de Fútbol avait perdu son titre de *real* en 1931 lors de la proclamation de la République. La tradition monarchique du club l'incita à demander officiellement que cette distinction honorifique lui soit rendue dès la fin de la guerre civile. En mars 1941, pour la première fois, on retrouve la dénomination « Real Madrid Club de Fútbol » dans la correspondance officielle du club<sup>484</sup>, il s'agissait d'une lettre de condoléance adressée par le club à la famille royale après le décès du roi Alphonse XIII. Après avoir reçu l'aval des autorités sportives et donc du régime, le club pouvait replacer, dès l'année 1941, la couronne qui trône sur son blason au dessus des initiales du club barrées par une frange sombre symbolisant la Castille. La relation entre le club et la famille royale fut toujours assez intime, contrairement à la froide cordialité avec Franco. A partir de 1950, il y eut une intense correspondance avec la maison royale, il ne s'écoula pas une année sans une lettre pour chaque anniversaire des membres de la famille, le club envoyait également ses souhaits de prompt rétablissement en cas de maladie, ses condoléances en cas de décès, ses meilleurs vœux pour Noël, et pour la nouvelle année,... etc<sup>485</sup>. Il est intéressant de constater que dans la correspondance avec Franco, c'est Raimundo Saporta, le trésorier, qui signe les lettres, alors que c'est Santiago Bernabéu, en personne, qui se charge de la correspondance avec le roi. Ce dernier lui répondait toujours

---

<sup>481</sup> MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Op. Cit.*, p.66 – 71.

<sup>482</sup> CHULÍA, Elisa. *El poder y la palabra*, Madrid, Editorial Biblioteca nueva, 2001.

<sup>483</sup> *Manifiesto de Estoril*, Estoril, 7 avril 1947.

<sup>484</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 682.

<sup>485</sup> *Idem*.

avec la marque d'affection : « Querido Santiago », ce qui permet de confirmer la préférence souvent soupçonnée de Bernabéu pour le principe monarchique. En ce qui concerne la correspondance avec le *Caudillo*, elle se limite, le plus souvent, à une lettre par an, pour l'anniversaire du dictateur.

Lors de la toute première édition de la Coupe d'Europe en 1955 – 1956, le premier tour de la compétition ne fut exceptionnellement pas tiré au sort, afin de ne pas risquer une élimination prématurée des meilleures équipes. Ainsi, on s'arrangea pour que les clubs les plus prestigieux affrontent des équipes de second rang, de manière à assurer la présence des équipes les plus populaires à la fin du tournoi. A ce sujet, Jacques Ferran, qui était présent lors du choix des confrontations, nous confia que l'opposition entre le Real Madrid et le Servette Genève fut expressément décidée à la demande du club *merengue*. C'est en effet Bernabéu qui a réussi à arranger ce match, en personne, pour que le roi puisse y assister<sup>486</sup>. Dans *ABC*, on remarque un petit article le jour du match, le 8 septembre 1955, qui nous informe simplement qu'« On attend à Genève l'arrivée de nombreux envoyés spéciaux de journaux, entre eux, celui de « *L'Equipe* », et de nombreux Espagnols<sup>487</sup> ». On n'en sait pas davantage sur ces Espagnols qui pourraient assister au match. Le lendemain, dans le long article résumant la rencontre et son déroulement d'un point de vue du jeu, il n'est pas fait mention de la présence du roi dans le stade. Il est absolument évident que cette omission est le fruit de la censure officielle, car le journal monarchiste *ABC* n'aurait pas pu oublier de signaler la présence du souverain légitime. Selon Jacques Ferran, l'organisation de ce match en présence de Don Juan « n'a pas dû plaire à Franco<sup>488</sup> », et cette vision est confirmée par l'ouvrage de Bahamonde Magro qui affirme que les multiples rencontres organisées par Saporta entre le roi en exil et le Real Madrid n'étaient pas du tout du goût du Pardo<sup>489</sup>. De la même manière, Jacques Ferran m'assura que Saporta allait régulièrement assister à des matches de basketball du Real Madrid en compagnie du cousin germain de Juan Carlos, Alphonse de Bourbon, dont l'éducation avait également été confiée au régime franquiste.

---

<sup>486</sup> Entretien réalisé avec Jacques Ferran par téléphone les 25 et 26 août 2010.

<sup>487</sup> *ABC*, 8 septembre 1955, p. 32. « *Se esperan a Ginebra la llegada de varios enviados especiales de periódicos, entre ellos, el de "L'Equipe", y varios españoles* »

<sup>488</sup> Entretien réalisé avec Jacques Ferran par téléphone les 25 et 26 août 2010.

<sup>489</sup> BAHAMONDE MAGRO, Angel. *El Real Madrid en la historia de España*, Taurus, Madrid, 2002, p. 210.

L'épisode de la visite à Don Juan de la part du Real Madrid n'est qu'un exemple d'une relation indéniable qui s'est construite tout au long du siècle entre la famille des Bourbon d'Espagne et le club. Ce lien n'a eu aucune conséquence sportive, mis à part peut-être le choix du tout premier adversaire lors de la première Coupe d'Europe. Il s'agit davantage d'un symbole qui a été entretenu par les convictions personnelles de Santiago Bernabéu, mais un symbole qui, encore une fois, ne correspondait pas tout à fait à la propagande officielle, toujours un peu réticente avec le principe monarchique, au moins jusqu'en 1969.

## ***ABC un journal madridiste ?***

Un autre élément pourrait étayer la thèse selon laquelle le Real Madrid, fut le « club du régime », il s'agit du parti pris de la grande presse en faveur de ce club. En l'espèce nous nous baserons sur le quotidien *ABC* qui est un quotidien national et qui, bien qu'édité à Madrid, n'a pas vocation à soutenir un club plus qu'un autre.

En ce qui concerne la presse sportive, les choses ont toujours été très différentes, car chaque province a toujours eu ses propres quotidiens sportifs qui revendiquent ouvertement leur préférence pour le club local. Par exemple *El Mundo Deportivo*, édité à Barcelone, traite en tout premier lieu de l'actualité *azulgrana*, de la même manière qu'*Excelsior* était le journal aux couleurs de l'Athletic Bilbao jusqu'à sa disparition pendant la guerre civile. A Madrid, le quotidien sportif national *Marca*<sup>490</sup>, fondé en 1938, est historiquement le porte-parole des supporters du Real Madrid, il fut rejoint en 1967 par un second quotidien extrêmement populaire, *As*. Durant notre période (1943 – 1960), *ABC* fut le premier quotidien espagnol et plusieurs éléments nous permettent d'affirmer que son service des sports avait un certain penchant pour le madridisme. Dès 1946, lorsque le Real remporta son premier trophée depuis la guerre civile, *ABC* publia un article signé par Rubryk, qui est le pseudonyme de Ramon Sánchez Arias, chroniqueur du journal durant les années 20 et 30. Ses lignes sonnent comme une déclaration d'amour au club *merengue*.

### **« Et la mienne (joie), effusive**

Bien que je sois éloigné des terrains de football depuis un certain temps, je n'ai cessé de suivre avec intérêt les hauts et les bas, les triomphes et les revers de celui qui a été pour moi le très cher Real Madrid F. C.

Et le triomphe d'aujourd'hui, en reconquérant une nouvelle fois les glorieux lauriers du championnat d'Espagne, évoque en moi les souvenirs et les joies de mes années d'enfance. [...]

En faisant reverdir ses grands lauriers, en tant que madridiste acharné que je suis toujours – bien que retiré du football – reverdissent en moi de lointaines joies, et pour les exprimer au

---

<sup>490</sup> *Marca* est le quotidien payant le plus vendu en Espagne en 2010, avec un tirage d'environ 300.000 exemplaires quotidiens.

grand Bernabéu, en représentation du club, je lui envoie, avec mes félicitations, une étreinte chaleureuse.<sup>491</sup> »

Dès 1946, on constate donc le favoritisme revendiqué de la rédaction d'*ABC* pour le club royal de la capitale. Cette préférence ne fut pas toujours autant évidente de la part des autres chroniqueurs des pages sportives, mais globalement elle a toujours existé. Evidemment le journal a su saluer les exploits des autres clubs, et tout d'abord ceux du F.C. Barcelone, lorsque ce fut mérité. Par exemple en 1951, lorsque le Barça de Kubala remporta la Coupe du Généralissime, Juan Deportista rendit un hommage à la tactique offensive et ambitieuse des Catalans<sup>492</sup>, qui contrastait avec la frilosité des Basques de la Real Sociedad. Le journaliste n'oublia pas d'ailleurs de rappeler que cette tactique très défensive et ennuyeuse avait fonctionné au tour précédent contre le Real Madrid, mais qu'elle n'avait pas reflété la véritable échelle des valeurs sur ce fameux match. On pourrait préciser que lors de ce match évoqué par le chroniqueur, la Real Sociedad s'était imposée par 4 – 0, ce qui laisse peu de place au doute quand à l'écart de valeur entre les deux équipes...

En réalité, le parti pris pro-Madrid fut beaucoup plus évident lors des confrontations directes entre le Real et le F. C. Barcelone. On retiendra sur ce point la toute première élimination de l'histoire du Real Madrid en Coupe d'Europe, ce fut face au Barça, en novembre 1960. S'il était assez facile pour *ABC* de féliciter la qualité des adversaires lorsque le Real remportait les titres, il était moins évident de saluer la supériorité de ces derniers lorsque c'est le Real qui dut s'incliner. Alors que le match aller avait donné lieu à un match nul (2 – 2), le Real Madrid fut très clairement présenté comme lésé par l'arbitrage. Il ne fait aucun doute pour le journaliste Lopez Sancho, que les madrilènes étaient supérieurs à leurs adversaires :

---

<sup>491</sup> RUBRYK. *ABC*, 12 juin 1946, p. 30.

“*Y la mía, efusiva* [en gras dans le texte]

*Aunque apartado tiempo ha de los campos futbolísticos, no he dejado de seguir con interés las altas y bajas, los triunfos y reveses de éste que ha sido para mí el queridísimo Real Madrid F. C.*

*Y el triunfo de hoy, al reconquistar una vez más los gloriosos laureles del campeonato de España, evoca en mí recuerdos y alegrías de juveniles pasados años. [...]*

*Al reverdecen hoy el Madrid aquellos sus grandes laureles, como madridistas acérrimo que sigo siendo – aunque apartado del fútbol – reverdecen en mí lejanas alegrías, y en expresión de ellas, al gran Bernabéu, en representación del Club, envío, con la felicitación, un estrechísimo abrazo.”*

<sup>492</sup> DEPORTISTA, Juan. *ABC*, 29 mai 1951, p. 27.



« Les deux meilleures équipes d'Europe ont lutté de toute leur force, et un résultat nivelé, avec une victoire minimale de Madrid, aurait été justice. La chance et l'arbitrage, s'ajoutant à la partie phénoménale de Ramallets, ont permis le match nul qui favorise Barcelone<sup>493</sup> »

Nous avons déjà évoqué par ailleurs la qualité de l'arbitrage au cours de cette double confrontation, cependant l'axe selon lequel est décrit le match ne prend en compte que l'injustice dont sont victimes les madrilènes. En aucun cas, l'auteur ne suppose que Barcelone a pu obtenir ce bon résultat simplement parce qu'il a produit un excellent match, malgré un mauvais arbitrage. On n'a jamais vu aucun article d'*ABC* expliquer une victoire du Real Madrid par le seul prisme de l'arbitrage, pourtant il ne fait pas de doute que durant notre période il y a bien dû avoir des matches qui ont suscité la polémique. Lors du match retour de cette demi-finale 1960, le même auteur publia un article qui ne retint du match que la défaite du Real Madrid. La victoire des Catalans et leur participation future à la finale de la Coupe d'Europe semblait anecdotique à côté du traumatisme provoqué par l'élimination du quintuple champion. Le sous-titre du long article de trois pages dédié à la rencontre, en gras et en majuscule, est éloquent : « **LE QUINTUPLE CHAMPION A JOUÉ UN GRAND MATCH ET IL A RATÉ DE NOMBREUSES OCCASIONS DE VAINCRE TOUT D'ABORD, PUIS D'ÉGALISER ENSUITE**<sup>494</sup> ». La déception est notable dans la rédaction du grand quotidien national. La totalité de l'article est encore une fois orienté selon le point de vue du perdant. Le journaliste ne retient du match que la stupeur due à la fin de règne du Real. Il semble lui-même sonné par cette sentence. Il serait logique que ce soit la déception qui prime si le Real Madrid avait été éliminé par un club étranger mais dans la mesure où l'adversaire et un autre club espagnol, on pourrait s'attendre à plus de « patriotisme ». Le traitement de l'événement pourrait presque paraître un peu offensant pour les Barcelonais qui lisaient *ABC*.

Enfin, un ultime exemple assez édifiant permet de confirmer le manque d'intérêt pour les exploits du F.C. Barcelone, comparativement à une mise en valeur parfois exagérée du Real Madrid dans les pages sportives d'*ABC*. Le mercredi 15 mars 1961, les deux clubs jouèrent respectivement : un quart de finale de Coupe d'Europe pour le Barça et

---

<sup>493</sup> LOPEZ SANCHO, Lorenzo. *ABC*, 10 novembre 1960, p. 81. «*Los dos mejores equipos de Europa han luchado de poder a poder, y un resultado nivelado, con victoria mínima del Madrid, hubiera sido lo justo. La suerte y el árbitro, completando la fenomenal actuación de Ramallets, dieron el empate que favorece al Barcelona*»

<sup>494</sup> *ABC*, 24 novembre, 1960, p. 75. «*JUGO EL PENTACAMPEON UN GRAN PARTIDO Y PERDIO NUMEROSAS OCASIONES DE VENCER PRIMERO Y DE EMPATAR DESPUÉS*» [en gras dans le texte]

un match amical contre un club suédois méconnu pour le Real. Les Catalans réussissent à éliminer le Spartak Prague et à se qualifier ainsi pour la demi-finale de la Coupe d'Europe, mais cela n'est traité que dans un article d'une demi-colonne, avec un résumé fade des principaux faits de jeu repris de l'agence de presse Mencheta<sup>495</sup>. Ce qui signifie qu'*ABC* n'a pas jugé nécessaire d'envoyer un correspondant sur place. A titre de comparaison, au même stade de la compétition l'année précédente, lorsque le Real éliminait Nice en quart de finale, *ABC* offrait deux pages entières à la description de l'exploit<sup>496</sup> (sans toutefois s'attarder sur le fait que le Real avait marqué un but au cours des huit minutes d'arrêts de jeu généreusement accordées par l'arbitre anglais). En 1961, alors que le Barça réussit la même performance, *ABC* accorde davantage de surface éditoriale au match amical de l'équipe B du Real Madrid contre les Suédois de Degerforl<sup>497</sup> ! Ce match, qui ne servait qu'à faire jouer les remplaçants qui n'avaient pas pris part au championnat lors du week-end précédent, est décrit sur deux colonnes, avec la présence dans le stade du journaliste Lorenzo Lopez Sancho.

Enfin, le Real Madrid avait l'habitude de choisir quelques journalistes qui l'accompagnaient lors de ses déplacements à l'étranger. Il avait par exemple l'habitude d'inviter le journaliste d'*ABC* « Gilera », qui était proche du club et de ses dirigeants durant les années 60. En 1958, le directeur d'*ABC*, Luis Calvo, écrit à Santiago Bernabéu pour lui demander d'arrêter d'inviter ses journalistes car cela s'apparentait à de la « corruption »<sup>498</sup>. Le président madridiste répondit que le fait d'inviter un journaliste n'avait rien d'immoral, et que le fait de propager de telles rumeurs ne ressemblaient en rien à la personnalité de Luis Calvo<sup>499</sup>. Il n'empêche que ce type d'acointances entre les journalistes d'*ABC* et le club a favorisé les soupçons de favoritisme madridiste de la part du journal de la capitale.

---

<sup>495</sup> *ABC*, 16 mars 1961, p. 75.

<sup>496</sup> Voir *ABC*, 3 mars 1960, p. 38-39.

<sup>497</sup> *ABC*, 16 mars 1961, p. 75-76.

<sup>498</sup> La lettre du directeur d'*ABC* utilise le terme « *soborno* ».

<sup>499</sup> La lettre du 12 novembre 1958 est citée en intégralité dans ESCANDELL, Bartolomé ; GONZALEZ CALLEJA, Eduardo ; VILLACORTA, Francisco (dirs.). *Op. Cit.*, p. 491.

Le madridisme d'*ABC*, tout comme celui de *Marca*, puis de *As*, a contribué sans aucun doute à l'amalgame qui a pu se faire entre : Real Madrid, presse officielle, et pouvoir central. On trouve donc ici un autre élément responsable de l'image, fausse mais largement répandue, selon laquelle le Real Madrid était le « club du régime ».

## Chapitre 7 – L’image du club en Europe : Le Real Madrid, diplomate du franquisme pendant l’isolement

Dans un discours de 1968 au cours d’un banquet offert par le club, le président de l’Association de la Presse de Madrid résuma de manière assez pertinente le rôle extérieur du Real Madrid pendant les années d’isolement international de l’Espagne du premier franquisme :

« Pendant les années de fermeture diplomatique vis-à-vis de l’Espagne, lorsque l’on nous tenait à la gorge depuis tous les recoins du monde, il y avait trois ambassades dont je me souviens : les jeunes filles des *Coros y Danzas de España*, celle de Manolete, et les buts du Real Madrid, ceux-là formaient pour le monde entier, le meilleur corps diplomatique de la grande contre-attaque à l’espagnole.<sup>500</sup> »

Ainsi était l’image de l’Espagne de Franco qui s’exportait à l’extérieur. La danse, la corrida, et le Real Madrid.

### *L’image de l’Espagne en Europe entre 1943 et 1960. La condamnation, l’isolement, puis la rédemption*

Durant la Seconde Guerre mondiale, Franco avait très clairement fait son choix. L’Espagne, malgré une neutralité de façade, était bien ancrée dans le camp de l’Axe et laissait notamment l’usage de son territoire aux forces allemandes, impliquées de chaque côté de la Méditerranée<sup>501</sup>. Mais à partir de la fin de l’année 1942, le débarquement des forces armées britanniques et américaines en Afrique du Nord provoqua de vives tensions au sein de la dictature franquiste au sujet de l’attitude à avoir vis-à-vis des Alliés<sup>502</sup>. Ces derniers assurèrent à Franco que l’Espagne serait à l’abri d’une invasion dans le cas où elle

---

<sup>500</sup> Cité dans FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *El fútbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, San Martín, 1990, p. 155. “*En los tiempos del cerco diplomático a España, cuando se nos apretaba la garganta desde todos los rincones del mundo, hubo tres embajadas que yo recuerdo: las muchachas de los Coros y Danzas, la de Manolete y los goles del Real Madrid, los que por el mundo formaron el mejor cuerpo diplomático del gran contraataque española.*”

<sup>501</sup> DEFOURNEAUX, Marcelin. *L’Espagne de Franco pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, L’Harmattan, 2007.

<sup>502</sup> Sur ce point et sur la politique intérieure espagnole durant le premier franquisme, nous nous basons sur MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Historia de España, XVIII, Historia contemporánea, Historia política, 1939-2000*, Madrid, ISTMO, 2001, p.17-79.

adopterait une position totalement et définitivement neutre. Le 2 février 1943, la capitulation allemande à Stalingrad face à l'ennemi bolchevique fut perçue comme une tragédie par la Phalange, tandis que la chute du régime fasciste en Italie confirmait que la guerre avait désormais pris une tournure irréversible. En dépit de l'entêtement de Franco à croire en une victoire de l'Axe, les généraux du régime initièrent un éloignement diplomatique de l'Allemagne, qui commença par le rapatriement de la « Division Azul » du front soviétique. La pression des Alliés, concrétisée par un embargo sur le pétrole, se fit de plus en plus forte et l'Espagne rompit à partir de 1944 définitivement ses relations avec l'Allemagne nazie. Comme nous l'avons déjà dit, l'attitude des Alliés après la guerre ne fut pas unanime face au franquisme. Dès mai 1944, Winston Churchill remercia publiquement devant la Chambre des Communes la position neutre du gouvernement espagnol, et il exclut toute intervention ou soutien britannique à une action future contre le régime du Pardo<sup>503</sup>, mais il ne fut pas réélu aux élections de 1945. Franklin D. Roosevelt ne partageait pas la même magnanimité vis-à-vis de la dictature, à l'instar du gouvernement français, composé de socialistes et de communistes jusqu'en 1947. L'exclusion de l'Espagne de toutes les organisations internationales, que nous avons déjà évoquée, avaient pour but de favoriser un retrait de Franco en douceur. Mais le régime prit acte de cette condamnation et tourna le dos à la communauté internationale après la fermeture de la frontière avec la France. Il entreprit, à partir de 1946, une vaste politique de réorientation du régime, pour lui retirer sa connotation fasciste, et pour donner au monde une image plus « acceptable ». Dans ce sens, nous retiendrons la nomination significative du très catholique Alberto Martín Artajo au ministère des Affaires Etrangères. Son action consista à donner une image favorable auprès des démocrates chrétiens européens, et un rapprochement avec le Vatican. En parallèle, la naissance d'une forme de représentativité politique, avec l'instauration de la démocratie organique en 1948, était censée rompre avec l'image dictatoriale du Généralissime. En réalité l'Espagne resta très loin d'une quelconque démocratisation et la situation économique intérieure était de plus en plus accablante. En termes de football, nous avons déjà évoqué le nombre restreint des Nations qui acceptaient d'affronter la sélection ibérique, pendant l'isolement du régime franquiste. L'Irlande accepta un match amical face à l'Espagne en 1949, match que les Espagnols gagnèrent facilement par 4-1. Le lendemain, Joaquín Calvo Sotelo publia un éditorial en page 3 d'*ABC*, dans lequel il proposa d'intégrer pleinement les matches internationaux à la

---

<sup>503</sup> MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Op. Cit.*, p. 55-56.

politique diplomatique, en remplacement des conflits armés<sup>504</sup>. Le journaliste, qui se présenta aux élections municipales de 1954 comme monarchiste, et qui était aussi un grand auteur de théâtre<sup>505</sup>, nous livra ici un texte décalé sur le football et sa signification dans les temps extrêmement durs que traversait l'Espagne. Il commence par rejeter la futilité du jeu de football tel qu'il était pratiqué jusqu'alors, en proposant de lui offrir une toute autre dimension, beaucoup plus utile en termes de politique extérieure. Il regrette notamment que les matches ne se disputent qu'entre les pays qui ont déjà des relations diplomatiques cordiales, car le seul risque serait de les détériorer. Il prône plutôt des matches contre les ennemis, afin qu'un résultat approprié puisse faire avancer certaines négociations en évitant les désastres de la guerre. On peut lire par exemple : « Si les matches de ces équipes déterminaient, avec leurs victoires et leurs défaites, la réussite ou l'échec de la résolution des litiges, les guerres seraient éliminées de la surface de la terre.<sup>506</sup> » De façon on ne peut plus explicite, l'auteur poursuit :

« Les matches internationaux devraient être assujettis aux normes dictées par la Direction Générale de Politique, qui dépend du ministère des Affaires Étrangères. Celle-ci indiquerait dans quels cas nous devrions aller chercher vengeance dans les stades étrangers, et dans quels cas il serait plus convenable, délicatement, de permettre à l'adversaire qu'il perfore notre défense le nombre de fois que les difficultés de tel Traité de commerce le nécessiteraient.<sup>507</sup> »

L'article, bien que très critique envers le jeu de football, jugé sans intérêt, admet que ce sport a pris une place considérable dans le quotidien des Espagnols et dans leurs sujets de conversation, notamment en raison des restrictions de libertés : « je vois augmenter jour après jour le nombre de ses adeptes et accaparer, à son sujet, un pourcentage en hausse permanente, du peu de conversation libre qu'il nous reste.<sup>508</sup> » Le ton utilisé, résolument et volontairement absurde, permet de livrer ici une critique à peine voilée de l'isolement dramatique de l'Espagne sur les plans diplomatique et commercial en 1949, sans oublier de rappeler les restrictions de libertés individuelles à l'intérieur. Cet

---

<sup>504</sup> CALVO-SOTELO, Joaquín. « Los partidos internacionales », *ABC*, 15 juin 1949, p. 3.

<sup>505</sup> Il sera reçu à l'Académie Espagnole en 1965 et fut primé à de nombreuses reprises.

<sup>506</sup> CALVO-SOTELO, Joaquín. « Los partidos internacionales », *ABC*, 15 juin 1949, p. 3. « *Si los encuentros de esos equipos determinaran, con sus victorias o sus derrotas, el logro o el fracaso de objetivos litigiosos, las guerras se habrían eliminado de la faz del planeta.* »

<sup>507</sup> *Idem.* « *Los partidos internacionales deberían sujetarse a las normas dictadas por la Dirección general de Política, que depende del ministro de los Asuntos Exteriores. Ella indicaría en qué casos deberíamos ir a buscar venganza a los stadiums ajenos, y en cuáles otros nos convendría, delicadamente, permitir al adversario que perforara nuestra portería el número de veces que las dificultades de algunos Tratados de comercio aconsejara.* »

<sup>508</sup> *Idem.* « *veo aumentar día a día el número de sus adeptos y acaparar, en su servicio, porcentajes, cada vez mayores, de la poca conversación libre que nos iba quedando.* »

article, utilisant le football comme prétexte pour aborder des thèmes politiques, nous permet de noter une relative liberté de ton de la part de l'auteur, qui n'eut pas été envisageable dans un Etat totalitaire. La dictature franquiste tolérait donc l'expression de certaines opinions critiques par le biais de la presse, il est intéressant de constater que c'est à l'occasion de l'évocation d'un match de football de l'équipe nationale à l'étranger que ce type d'éditorial put voir le jour.

A l'intérieur, l'autarcie devenait de plus en plus insoutenable et obligea les autorités à rechercher un terrain diplomatique pour sortir progressivement de l'isolement économique. Finalement, l'éclatement de la Guerre froide fut la grande opportunité pour offrir à Franco un rôle de premier plan dans la lutte contre le communisme, domaine dans lequel il avait montré toute son efficacité depuis juillet 1936. La sortie de l'autarcie, dont on peut dater le commencement en 1950, est donc le fruit d'un processus multiple qui associe impératifs économiques nationaux, climat diplomatique international, et mutation idéologique interne du régime. En fait, dès 1950 l'ONU révoqua la résolution qui condamnait le régime franquiste depuis 1946, ce qui démontre sans aucun doute le changement d'attitude des Etats-Unis vis-à-vis de l'Espagne. Les premières ambassades à rouvrir leurs portes à Madrid furent celles des Etats-Unis, suivie du Royaume-Uni<sup>509</sup>. Le Concordat signé avec le Vatican en 1953, fruit du travail d'Artejo, fut l'aboutissement du « national-catholicisme » espagnol<sup>510</sup>. Il fut aussi le premier pas de l'ouverture de l'Espagne en lui donnant une dimension plus respectable sur la scène internationale. En parallèle, la guerre de Corée permit d'attiser l'intérêt des Etats-Unis pour la position géostratégique de l'Espagne. L'accord hispano-américain de 1953 signé entre Franco et Eisenhower signifia l'intégration nette de l'Espagne dans le camp occidental, avec une aide de 1,2 milliard de dollars, dont la moitié sous forme de prêt, en échange de la mise à disposition de bases militaires. Ces premières reconnaissances diplomatiques de l'Espagne ouvrirent la voie à son intégration à l'ONU en 1955. L'arrivée de l'Espagne franquiste dans le concert des Nations coïncide avec la création de la Coupe d'Europe de football, lors de laquelle le Real Madrid joua un rôle décisif sur lequel nous reviendrons plus loin. A partir de 1955, l'Espagne retrouva une place dans les circuits commerciaux internationaux

---

<sup>509</sup> MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Op. Cit.*, p. 92-96.

<sup>510</sup> BOTTI, Alfonso. *Cielo y dinero. El nacionalcatolicismo en España (1881 – 1975)*, Madrid, Alianza Editorial, 1992.

et le vaste « plan de stabilisation », porté par les technocrates de l'Opus Dei et par Carrero Blanco, promulgué en 1959, permit un assainissement de l'économie et lança le « miracle économique espagnol » des années 60<sup>511</sup>. La libéralisation et l'internationalisation de l'économie espagnole accompagnées d'une grande rigueur budgétaire furent un succès économique indiscutable malgré le coût social de l'entreprise qui accéléra l'émigration. L'Espagne est sortie de son isolement dans la douleur et surtout avec le constat de l'échec de la politique autarcique, symbole de l'idéologie phalangiste. Cependant, la libéralisation se limita à l'économie et il faudra attendre 1966 pour voir les premières ouvertures politiques timides et éphémères du régime sur le thème de la liberté de la presse.

A partir de 1955 et la création de la Coupe d'Europe, le Real Madrid a représenté l'Espagne dans la compétition chaque année pendant six saisons. Il est intéressant de voir à quel point le club a été perçu comme un « éclaireur » à l'étranger, dans le contexte des prémisses de l'ouverture de l'Espagne. Sur la scène européenne, le Real Madrid s'est considéré lui-même comme investi d'une mission de représentation nationale. Cette fonction lui a ensuite été reconnue par le régime lorsque celui-ci a perçu les bénéfices qu'il pouvait en tirer en termes d'image. Les années 50 marquent une période durant laquelle l'Espagne a essayé de démontrer au monde qu'elle méritait une respectabilité internationale et qu'elle pouvait faire son retard sur les puissances étrangères, dans un contexte de croissance économique générale. Au niveau européen, l'Espagne ne pouvait pas rester à la traîne alors que même l'Allemagne, dévastée en 1945, connaissait une grande prospérité et s'était déjà rachetée une crédibilité européenne laminée par les années du nazisme. Le Real Madrid devait être en Europe l'honneur d'une Espagne fière de son modèle économique et politique, mais en quête de reconnaissance. Dès 1947, après la construction du nouveau stade de Chamartín, on retrouvait dans *ABC* cette idée de restauration de l'image de l'Espagne, un peu ternie par l'influence fasciste des premières années du franquisme. L'heure était à la grande opération de séduction et le football était l'un des instruments qui pouvaient permettre au pays de se construire une réputation plus favorable vis-à-vis de l'étranger. Il fallait faire accepter l'Espagne franquiste par l'opinion publique étrangère et le football devait y contribuer. Alors que venait d'être inauguré le grand stade, le journal félicitait Santiago Bernabéu pour sa contribution au prestige « de la

---

<sup>511</sup> CARBALLO, Roberto. *Crecimiento económico y crisis estructural en España 1959-1980*, Madrid, Akal, 1981.



capitale de l'Espagne et de l'Espagne toute entière »<sup>512</sup>, par la construction de ce stade qui est présenté tout bonnement comme le « meilleur théâtre footballistique d'Europe »<sup>513</sup>.

Le positionnement de l'Espagne aux côtés des Etats-Unis dans la Guerre froide s'est ressenti lorsque le Real Madrid a dû jouer face à des clubs du bloc de l'Est en Coupe d'Europe. Ainsi, le match face au Partizan de Belgrade en 1956 est l'une des premières rencontres officielles entre l'Espagne et le monde communiste depuis la guerre civile. Le déplacement lors du match retour en Yougoslavie sembla être une sorte de voyage vers l'inconnu pour ces Espagnols qui n'avaient connu depuis plus de dix ans que l'isolement et la propagande anti-communiste. Dans les colonnes d'*ABC*, Lorenzo Lopez Sancho nous raconte cette rencontre avec le monde communiste.

« Ils se trompent ceux qui ne veulent voir dans le football qu'un spectacle insignifiant, juste bon à divertir les masses. Au contraire, il est devenu une activité tellement importante qu'il est capable de rompre des barrières aussi solides que le « rideau de fer ». Grâce à ce Madrid-Partizan, nous sommes presque une centaine d'Espagnols à avoir pu vivre quelques jours à Belgrade ; de l'autre côté du mur. Des jours d'une intense curiosité, de surprises, de confirmations, durant lesquels le sport s'est transformé en moyen de découvertes géographiques et humaines et en baguette magique qui permet de surpasser les difficultés.<sup>514</sup> »

Le football fut peut-être le seul contact officiel de la dictature franquiste, qui avait construit sa légitimité sur la lutte contre le communisme, avec le monde soviétique. Malgré le caractère apolitique du sport, la qualification eut un grand retentissement en Espagne et le Real Madrid reçut de nombreuses félicitations de la part des autorités sportives franquistes comme la DND. Le récit du match dans *ABC* fut construit sous forme de longue métaphore filée entre les joueurs et les troupes napoléoniennes en Russie. La défaite 0 – 3 du Real dans des conditions dantesques lui permit de se qualifier au bénéfice des quatre buts d'avance acquis au match aller. Il est difficile pour le lecteur de ne pas sentir derrière le récit du match, imprégné de lyrisme guerrier<sup>515</sup>, les tensions internationales et la mémoire de la guerre civile. La tenue de ce match fut dictée par le

---

<sup>512</sup> *ABC*, 16 décembre 1947, p.24. «*de la capital de España y de España integra*»

<sup>513</sup> *Idem*. «*Escenario futbolístico mejor de Europa*»

<sup>514</sup> LOPEZ SANCHO, Lorenzo. *ABC*, 31 janvier 1956, p. 41. «*Se equivocan los que sólo quieren ver en el fútbol un espectáculo intrascendente, bueno para distraer a las masas. Por el contrario, ha llegado a ser un ejercicio tan importante, que es capaz de romper barreras tan férreas como el "telón de acero". Gracias al Madrid-Partizan, casi un centenar de españoles hemos podido vivir unos días en Belgrado, al otro lado de la cortina. Días de intensa curiosidad, de sorpresas, de confirmaciones, en las que el deporte se convertía en vehículo de descubrimiento, geográfico y humanos, y en varita mágica superadora de dificultades.*»

<sup>515</sup> *ABC*, 31 janvier 1956, p. 39.

tableau de la compétition et il ne faisait aucun doute qu'il avait un caractère absolument exceptionnel. Une interview d'un joueur yougoslave montra d'ailleurs que l'on était encore loin du jour où il y aurait des matches amicaux entre équipes de l'Est et équipes espagnoles. « Nous aimerions jouer de nouveau contre le Real Madrid, sur le sol espagnol, si les relations sportives entre l'Espagne et la Yougoslavie se renouaient.<sup>516</sup> » Alors que l'Espagne commençait tout juste à s'ouvrir au monde occidental et qu'elle entrait timidement à l'ONU, il semblait en effet beaucoup trop tôt pour voir un match de football « amical » au plein sens du terme entre des communistes et des Espagnols. Quatre ans plus tard la situation aura même empiré puisqu'en 1960 l'Espagne refusa de jouer contre l'Union Soviétique et se retira donc du Championnat d'Europe des Nations.

Ainsi, après un long et pénible isolement, l'Espagne fut acceptée dans le concert diplomatique mondial en grande partie grâce à l'anticommunisme franquiste qui fut très opportun dans le contexte de Guerre froide. Le football suivit cette évolution avec l'exportation du Real Madrid comme étendard sportif espagnol sur tous les terrains d'Europe.

---

<sup>516</sup> ABC, 31 janvier 1956, p. 40. “*Nos gustaría jugar nuevamente con el Real Madrid, en suelo español, si las relaciones deportivas entre España y Yugoslavia se reanudaran*”

## *La création de la coupe d'Europe*

La Coupe d'Europe fait partie de l'identité profonde du Real Madrid depuis les années 50. Les cinq campagnes victorieuses consécutives des *merengues* ont créé un lien inaltérable entre cette compétition et le club, ils ont conjointement contribué au succès et à la renommée de l'autre.

L'histoire de la Coupe d'Europe commence par une anecdote, un journaliste anglais du *Daily Mail* avait proclamé en décembre 1954, que les Wolverhampton Wanderers étaient « champions du monde 1953-54 », à la suite de leurs victoires en amical contre le Spartak de Moscou (4-0) et le Honved Budapest (3-2)<sup>517</sup>. L'affirmation fut bien sûr contestée aux quatre coins du monde dès les jours suivants, mais l'idée de créer une véritable compétition internationale entre les clubs était née. Il existait déjà une Coupe du Monde entre les Nations depuis 1930, mais il n'existait rien pour déterminer quel était le meilleur club hors de ses frontières. Il faut également replacer la gestation du projet de Coupe d'Europe dans le contexte de construction européenne. Depuis la Déclaration Schuman de 1950 et l'entrée en vigueur de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, il y avait dans les esprits une forme d'enthousiasme pour l'europhisme. L'unification européenne était en marche. C'est en France, dans la rédaction du journal *L'Equipe*, que le projet de Coupe d'Europe se concrétisa autour de quatre journalistes : Gabriel Hannot, Jacques Ferran, Jacques Goddet et Jacques de Ryswick. Le 16 décembre 1954, Ryswick publia un article sous la forme d'un manifeste dans lequel il appelait tous les grands clubs européens à se joindre à un projet de compétition continentale. L'idée fut présentée à l'UEFA, qui semblait l'institution la plus à même d'organiser une telle compétition, mais le projet reçut un accueil très prudent et peu enthousiaste de la part de l'institution européenne du football. *L'Equipe* décida alors de prendre en charge l'organisation du tournoi, en collaboration avec les clubs qui souhaiteraient s'investir. En janvier 1955, Jacques Ferran rédigea un règlement pour la compétition, et les 2 et 3 avril 1955 une grande réunion<sup>518</sup> fut organisée à Paris à l'hôtel « Ambassadeur » entre les dirigeants des grands clubs européens, dont Bernabéu, et les journalistes de *L'Equipe*.

---

<sup>517</sup> BAHAMONDE MAGRO, Angel. *El Real Madrid en la historia de España*, Taurus, Madrid, 2002, p. 229.

<sup>518</sup> Entretien réalisé avec Jacques Ferran par téléphone les 25 et 26 août 2010.

L'UEFA essaya même de mettre des bâtons dans les roues du projet naissant en organisant de son côté une Coupe des Villes de foires, réunissant en théorie des sélections des villes accueillant des grandes foires en Europe, dès juin 1955. En réalité, il semble que l'UEFA craignait que les ligues nationales soient mises en péril par une compétition théoriquement plus prestigieuse. La FIFA accepta le projet français et s'apprêta à l'organiser lorsque l'UEFA reprit la main de peur d'être mise à l'écart d'une compétition qui allait rencontrer l'enthousiasme de tous les grands clubs. La Coupe d'Europe débuta donc en septembre 1955 et la première finale fut disputée à Paris en hommage aux créateurs. Le rôle de Santiago Bernabéu fut prépondérant, comme nous le confirma Jacques Ferran, il prit très à cœur le projet et y apporta toute sa contribution, contrairement au F.C. Barcelone qui montra beaucoup plus de scepticisme. Le quotidien catalan *Mundo Deportivo*, publia un article insistant sur l'alourdissement du calendrier des footballeurs et la complexité d'une telle compétition<sup>519</sup>. *ABC* signala dès le 5 avril 1955 que Bernabéu avait été nommé « vice-président du Comité exécutif de la Coupe d'Europe, [...] et il réussit, par cette médiation personnelle, à inspirer les points fondamentaux du futur grand tournoi européen<sup>520</sup> ». On ressent une certaine fierté de la part du journal qu'un Espagnol soit en première ligne d'un projet international réunissant les principaux pays européens. Le président du Real était plutôt favorable à la version initiale du projet, c'est-à-dire une ligue européenne plutôt qu'une coupe. C'était la position « maximaliste », qui aurait beaucoup alourdi les calendriers, mais il se rallia finalement au projet de coupe afin de rassembler l'ensemble des clubs derrière un projet médian. Il reçut, dans cette nouvelle mission européenne, l'appui total du régime.

Evidemment, la question de la participation des Espagnols à une telle compétition prend tout son sens dans le contexte diplomatique de l'époque. La création de la Coupe d'Europe fut une véritable opportunité pour le franquisme afin de trouver, par le football, des points de convergence avec le reste de l'Europe. Ainsi la fédération espagnole dirigée par Juan Touzón a largement appuyé la position de Bernabéu et il fut assuré dès le début que le régime soutiendrait son initiative. Raimundo Saporta évoqua un entretien qu'il eut avec l'ambassadeur d'Espagne à Paris après la fameuse réunion de l'hôtel

---

<sup>519</sup> BAHAMONDE MAGRO, Angel. *El Real Madrid en la historia de España*, Taurus, Madrid, 2002, p. 229-239.

<sup>520</sup> *ABC*, 5 avril 1955, p. 31. «Vice presidente del Comité ejecutivo de la Copa de Europa, [...], y consigue, por esa mediación personal, inspirar los puntos fundamentales del próximo gran torneo europeo.»

« Ambassadeur », ce dernier les assura de son soutien sans réserve : « Vous, vous agissez. Ne consultez pas trop Madrid. J'enverrai un rapport au Ministère pour qu'il autorise la participation.<sup>521</sup> » Jacques Goddet écrit aussi une lettre à Bernabéu en juin pour le remercier du travail effectué et pour lui témoigner sa reconnaissance et son admiration<sup>522</sup>. Alors que la question de la participation des équipes de l'Est pouvait soulever des interrogations, Juan Touzón déclara dès le mois de juin 1955 à *L'Equipe*, que, en accord avec Bernabéu, l'Espagne était prête à accepter des équipes de tous les pays d'Europe, y compris du rideau de fer. C'est ainsi en l'honneur du président du Real Madrid et de son rôle fondamental dans la création de la compétition que la finale de l'édition fut disputée à Madrid en 1957. Jacques Ferran insista sur ce point dans *L'Equipe* au moment où fut remise la Légion d'Honneur au président madrilène en 1959 : « La participation de Santiago Bernabéu dans la création de la Coupe d'Europe en 55 est connue. Sans hésiter, il a mis dans la balance tout son prestige personnel et celui de son club. [...] Depuis dix ans il ne fait aucun doute que personne n'a fait plus pour le sport international et pour l'amitié franco-espagnole que Santiago Bernabéu.<sup>523</sup> »

Si Bernabéu était l'incarnation du club vis-à-vis de l'extérieur et en Europe, il semblerait que ce soit plutôt Saporta qui se soit chargé des relations avec le régime franquiste. Le club aurait reçu très régulièrement des instructions au sujet des différents déplacements faits à l'étranger, même si *ABC* n'en faisait aucune mention. Fernando María Castiella donnait toujours des consignes fixes et précises au Real Madrid et Raimundo Saporta passait toujours par le Palais de Santa Cruz afin qu'un haut fonctionnaire lui indiquât s'il était, par exemple, opportun de décorer tel ou tel dirigeant étranger<sup>524</sup>. Les dirigeants du Real Madrid avaient eu peur qu'il y ait un problème lors du déplacement à Belgrade en janvier 1956. En effet, Tito avait toujours dénoncé la dictature franquiste, et il rappelait sans cesse le fait que l'Espagne a été une destination d'exil privilégiée pour la

---

<sup>521</sup> Souvenir de Raimundo Saporta, cité dans ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 178. “*Ustedes actúen. No consulten demasiado con Madrid. Yo enviaré un informe al Ministerio para que autoricen la participación.*”

<sup>522</sup> *Idem*

<sup>523</sup> FERRAN, Jacques. *L'Equipe*, 8 avril 1959. Cité dans ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 178-179.

<sup>524</sup> GARCÍA CANDAU, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalón, 1980, p. 54.

plupart des Oustachis<sup>525</sup>, dont Ante Pavelic. Il y avait en effet un risque que les autorités espagnoles ne laissent pas se disputer le match, ou que les autorités yougoslaves ne laissent pas venir les Espagnols. Angel Bahamonde Magro<sup>526</sup> estime que l'habileté de Saporta a été fondamentale pour négocier avec le ministère des Affaires Etrangères de cette question. Duncan Shaw exprime des doutes sur le fait que Saporta ait reçu des consignes pour tous les déplacements du club, mais il convient du fait que c'était forcément le cas lors des matches en Europe orientale ou au Moyen Orient<sup>527</sup>.

En tant que fierté nationale, le Real Madrid a permis de réunir tous les Espagnols derrière lui lors de ses exploits en Coupe d'Europe. Ce soutien de toute la Nation a été certainement exagéré dans *ABC* avec le souci d'insister sur l'unité nationale dans un contexte de fortes dissidences périphériques. Dès la première victoire en Coupe d'Europe, *ABC* cita les félicitations que les madrilènes reçurent de toute l'Espagne, et notamment du pays basque et de la Catalogne. On retrouve par exemple dans *ABC* les extraits d'un quotidien catalan, bien-nommé *Solidaridad Nacional*, qui sont interprétés de telle manière par le journal madrilène :

« [Le journal] affirme que les onze joueurs du Real Madrid ont démontré que leur condition de professionnel n'est pas incompatible avec la pratique des vertus sportives ; et bien qu'ils portent les couleurs d'un club déterminé, ils ont été, en réalité, les représentants vivants de nos conditions raciales.<sup>528</sup> »

C'est bien toute la « race espagnole » qui a gagné la Coupe d'Europe selon le quotidien barcelonais. Nul doute que ce genre de publications était en parfaite symbiose avec le discours officiel du pouvoir central. De la même manière, à chaque succès du Real en Coupe d'Europe, *ABC* insistait très largement sur le caractère national de la victoire. Le Real joue pour l'Espagne, et plus seulement pour ses supporters, ni pour sa ville, le club joue pour la Patrie :

---

<sup>525</sup> Les Oustachis avaient gouverné la Croatie pendant la Seconde Guerre Mondiale avec l'appui d'Hitler. C'était un mouvement terroriste, raciste et d'inspiration fasciste qui revendiquait le séparatisme croate.

<sup>526</sup> BAHAMONDE MAGRO, Angel. *Op. Cit.*

<sup>527</sup> SHAW, Duncan. *Op. Cit.*, p. 172-173.

<sup>528</sup> *ABC*, 16 juin 1956, p. 55. "Afirma que los once hombres del Real Madrid han demostrado que su condición de profesional no es incompatible con la práctica de las virtudes deportivas; y aunque vistieran los colores de determinado club, han sido, en realidad, exponente vivo de nuestras condiciones raciales."

« [...] C'est pour ça que le Real Madrid construit la patrie, avec ses triomphes et c'est pour ça qu'il est populaire. Et au moment de représenter footballistiquement l'Espagne, il symbolise aujourd'hui, maintenant, depuis quelques années, plus l'Espagne que personne.<sup>529</sup> »

Selon le journal, c'est toute l'Espagne qui gagne à travers le Real. On retrouve ce genre de discours de façon très récurrente tout au long des campagnes européennes du Real. Avec en point d'orgue la victoire dans la toute première Coupe Intercontinentale en 1960, qui symbole carrément la victoire de l'Espagne sur le monde entier.

Le rôle d'ambassade européenne du Real atteint son paroxysme avec la réception des joueurs au Conseil de l'Europe de Strasbourg en 1961. Cet accueil est un grand honneur fait au club alors que l'Espagne n'était même pas encore un Etat membre du Conseil, d'autant que c'était « la première fois qu'il faisait une telle distinction à une équipe de football<sup>530</sup> » comme s'en enorgueillit *ABC*. A cette occasion, le Real Madrid joua très bien son rôle de représentant diplomatique auprès de l'Europe, Saporta déclara devant la presse après l'évocation du match que son club devait jouer face à Sedan qu'il « espère que ce rapprochement sportif soit toujours plus approfondi pour le bien des deux Nations.<sup>531</sup> » Enfin, le même Saporta déclara devant le Conseil de l'Europe : « C'est un honneur d'avoir été appelé pour jouer dans la capitale de l'Europe, parce que cela démontre que jusqu'à ce Conseil, où l'Espagne n'est pas représentée, on nous considère européens.<sup>532</sup> » Inutile de préciser qu'une telle publicité positive pour l'Espagne était inespérée de la part d'un régime toujours au ban de l'Europe. Nous verrons plus loin que les autorités franquistes firent tout leur possible pour s'associer au prestige européen du Real Madrid.

---

<sup>529</sup> *ABC*, 31 mai 1957, p. 53. «*Por eso el Real Madrid hace patria con sus triunfos y por eso está en olor de multitud. Porque a la hora de ser futbolísticamente España, es hoy, ahora, desde algunos años, más España que nadie.*»

<sup>530</sup> *ABC*, 24 mai 1961, p. 79. «*Primera vez que hacen tal distinción a un equipo de futbol.*»

<sup>531</sup> *ABC*, 25 mai 1961, p. 63. «*espera que este acercamiento deportivo sea cada vez más continuado para el bien de ambas naciones.*» Le match face à Sedan fut finalement annulé à cause du retrait de l'équipe française pour des raisons sportives.

<sup>532</sup> Cité dans FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *El futbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, San Martin, 1990, p. 155. «*Es un honor haber sido llamados para jugar en la capital de Europa, porque ello demuestra que hasta este Consejo, donde España no está representada, nos considera europeos.*»

## *La Coupe d'Europe qui permet la rencontre avec le monde extérieur*

La Coupe d'Europe a permis à l'Espagne de découvrir, par l'intermédiaire des voyages du Real Madrid, le monde extérieur duquel elle était isolée depuis la fin de la guerre civile. Dans l'autre sens, les étrangers ne connaissaient de l'Espagne que ce qu'en disaient la presse et les émigrés politiques et économiques. Ils découvrirent une autre facette de l'Espagne beaucoup plus flatteuse à travers le Real.

Comme nous l'évoquions plus haut, la première rencontre marquante avec l'extérieur fut le match disputé en Yougoslavie en janvier 1956. Outre le récit du match, *ABC* dédia une page de son journal à compter à ses lecteurs des anecdotes de voyage en terre inconnue. La première concerna les préparatifs du match. *ABC* nous explique comment la question du protocole fut débattue entre les dirigeants des clubs, Bernabéu et Saporta représentant bien sûr le Real, tandis que c'est le colonel Maran qui s'exprime au nom du Partizan :

« - Bien, - dit Bernabéu – et notre drapeau ?

- Nous n'avions pas pensé aux drapeaux – répond un yougoslave.
- C'est naturel – rétorqua de manière sournoise don Santiago – C'est pourquoi le Real Madrid a pris le soin d'apporter dans ses bagages un drapeau espagnol.
- Ce n'est pas nécessaire – répondit Maran – Nous, on en a un.

Et ainsi, quelques heures après, sur la glace blanche qui recouvrait le stade de l'Armée Populaire, face au ciel blafard de Belgrade – rayonnait, clair, fier, le drapeau rouge et jaune de l'Espagne.<sup>533</sup> »

Outre ces négociations au sujet du protocole, on retrouve dans *ABC* des descriptions des rues, de l'atmosphère et du climat locaux. Les journalistes décrivent

---

<sup>533</sup> *ABC*, 31 janvier 1956, p. 41. “

- *Bien – dice Bernabéu - ¿Y nuestra bandera?*

- *No habíamos pensado en banderas – contesta algún yugoslavo.*

- *Es natural – retruca socarrón D. Santiago-. Por eso el Madrid ha tenido la previsión de traer en el equipaje una bandera de España.*

- *No hace falta – responde Marán – Nosotros tenemos una.*

*Y así, horas después, sobre la blancura helada que corona el estadio del Ejército Popular, contra el cielo blanquecino de Belgrado, flameaba limpia, clara, orgullosa, la bandera roja y gualda de España.”*



l'accueil chaleureux reçu à l'hôtel où étaient hébergés les joueurs, la rencontre avec les employés et les difficultés pour se faire comprendre. C'est toute la découverte sociologique d'un nouveau monde que l'on a l'impression de partager au milieu des pages sportives.

A chaque déplacement, le football fut un vecteur d'échange important. Mais la rencontre avec l'étranger se fit parfois dans un climat difficile en raison de la mauvaise image du régime espagnol, alors que le Real Madrid se targuait d'être le représentant sportif de l'Espagne. Lors de la demi-finale de la Coupe d'Europe 1957, le Real se déplaça à Manchester dans un contexte de grande tension à l'intérieur de l'Espagne. Les conflits sociaux extrêmement graves en Catalogne, au Pays Basque, et surtout autour des mines dans les Asturies ont provoqué la déclaration de l'état d'exception et la suspension de certains articles de la Constitution<sup>534</sup> dans ses provinces. Ces événements de 1956 eurent un grand retentissement international et provoquèrent une vague de condamnations de la part des démocraties dont le Real Madrid fit un peu les frais lors de son voyage en Angleterre. Dans un discours donné à l'occasion du banquet offert par le club anglais, Santiago Bernabéu se plaint de la dimension extra-sportive donnée à la rencontre.

« Il est évident – dit M. Bernabéu – que dans le football, certaines personnes insuffisamment préparées croient qu'il faut mettre en œuvre une lutte en marge du sport. Mais nous ne pouvons pas donner d'importance à cela. Nous avons eu la grande joie de venir au pays créateur du football pour renforcer les liens d'amitié qui nous unissent déjà avec vous et ce contact nous permet une meilleure connaissance et nous oblige à nous estimer mutuellement, au-delà de l'attitude excusable de ceux qui ne savent pas donner au sport son sens réel.<sup>535</sup> »

Le président du Real se plaint donc de la dimension extra-sportive que l'on donna à son club alors qu'il s'en félicitait lorsque celle-ci symbolisait un pas en faveur de l'amitié entre les peuples. Heureusement, le jeu séduisant du Real lui permettait au moins de s'attirer l'admiration de tous, au-delà des considérations politiques qui pouvaient parfois interférer. S'il représentait un pays mal connu, et pas vraiment en odeur de sainteté, le Real Madrid a cependant joué un rôle indiscutablement favorable pour l'image de l'Espagne

---

<sup>534</sup> En réalité, il n'y avait pas de Constitution au sens propre du terme sous le régime franquiste, mais une série de « lois fondamentales » qui régissaient le fonctionnement de l'Etat et les droits des citoyens. Sur ces conflits, voir MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Op. Cit.*, p. 112-120.

<sup>535</sup> ABC, 26 avril 1957, p. 56. «*Es evidente – dijo el Sr. Bernabéu – que en el fútbol, algunas personas no suficientemente preparadas creen que debe ponerse en práctica una lucha al margen del deporte. Pero nosotros no podemos dar importancia a esto. Hemos tenido la gran alegría de venir al país creador del fútbol para estrechar los lazos de amistad que ya nos unían con ustedes, y este contacto nos proporciona un conocimiento más perfecto y nos obliga a estimarnos mutuamente, por encima de la disculpable actitud de quienes no saben dar al deporte su autentico sentido.*»

auprès des populations européennes. Ainsi, après la mort de Bernabéu en 1978, *ABC* pouvait rappeler dans sa nécrologie son rôle fondamental en termes de politique extérieure et d'ouverture de l'Espagne à l'Europe : « Bernabéu fut le géant de cette autre œuvre : [...] l'intégration du football espagnol dans le Marché Commun du football. [...] et il obtint six titres continentaux en football, en étant le porte-drapeau espagnol dans des pays qui avait l'air bizarre vus d'ici.<sup>536</sup> »

Le Real fut donc un outil bien opportun de la politique d'ouverture de l'Espagne dans un contexte favorable de construction européenne et de mondialisation du football. Nous allons voir que les politiques n'ont pas tardé pour essayer de tirer parti de cette ambassade footballistique.

---

<sup>536</sup> GILERA, Ventura. *ABC*, 2 juin 1978, p. 43. « Bernabéu, además, fue el gran gigante de otra obra: [...] el ingreso del fútbol español en el Mercado Común del fútbol, [...] y consiguió con ellos seis títulos continentales en fútbol, siendo bandera española en países que desde aquí sonaban a raro. »

## *La récupération des résultats par le monde politique*

Le régime franquiste ne fit pas grand-chose pour favoriser les succès du Real mais il fit tout ce qu'il put pour profiter de ses bons résultats sur la scène européenne. Le club, de son côté, s'est bien gardé de tout soutien aveugle au régime, tout comme de montrer une forme d'opposition.

Il y avait un grand nombre de ministres et de hauts dignitaires du régime franquiste qui furent *socios* du Real Madrid dont les plus influents étaient Manuel Fraga, ministre de l'Information et du Tourisme, Fernando María Castiella, ministre des Affaires Etrangères, José Solís, ministre du Mouvement National, Gregorio López-Bravo, plusieurs fois ministre... En plus de tous les militaires et fonctionnaires qui n'étaient pas *socios* mais qui ont affirmé leur madridisme, comme Camilo Vega, Muñoz Grandes ou même Luis Carrero Blanco<sup>537</sup>. Le soutien officiel et public au club se fit jour très clairement à partir du moment où le Real Madrid prit sa dimension internationale, c'est-à-dire durant les années 50. Dès 1952, après une tournée du Real au Venezuela, le ministre des Affaires Etrangères envoya une lettre au club, qui fut publiée dans le *bulletin du Real Madrid* : « Le comportement des membres du Real Madrid, du premier dirigeant au dernier joueur, a été irréprochable sous tous les aspects et l'impression qu'ils ont tous laissée ici par leur correction impeccable, leur classe, sportivité et patriotisme a été inoubliable.<sup>538</sup> » Ainsi, le Real Madrid a souvent été jouer à l'étranger devant des représentants politiques, toujours disposés à faire rejaillir sur l'Espagne toute entière les succès sportifs. Le Real disputa toutes ses finales de Coupe d'Europe devant l'ambassadeur espagnol du pays accueillant la finale. Par exemple en 1958, à Bruxelles, c'est l'ambassadeur espagnol en Belgique qui est en photo dans les pages sportives d'*ABC*, il fait part aux journalistes de sa satisfaction dans un article largement mis en valeur par le journal<sup>539</sup>. L'année suivante, lors de la finale jouée en RFA, à Stuttgart, ce ne sont pas moins de trois ambassadeurs qui vinrent assister au triomphe *merengue*, les ambassadeurs en France, en RFA et en Belgique, déclarèrent à

---

<sup>537</sup> SHAW, Duncan. *Op. Cit.*

<sup>538</sup> Cité dans FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *Op. Cit.*, p. 154. "El comportamiento de los componentes del Real Madrid, desde el primer directivo hasta el último jugador, ha sido irreprochable en todos los aspectos y la impresión que han dejado aquí todos ellos por su corrección impecable, su caballerosidad, deportividad y patriotismo, ha sido inmemorable."

<sup>539</sup> *ABC*, 29 mai 1958, p.58-59.

ABC leur « satisfaction<sup>540</sup> » de voir le football agir comme « manifestation sportive de la relation entre les peuples<sup>541</sup> ». Quelques jours plus tard, le même ambassadeur à Paris effectuera un discours similaire lors de la remise de la Légion d'Honneur à Bernabéu<sup>542</sup>.

Mais c'est surtout lors de la réception du Real Madrid par la Jeunesse du Luxembourg en octobre 1959, que le ministre du Mouvement National José Solís fit le discours le plus célèbre :

« Vous autres, avez fait plus que bien des ambassadeurs dispersés auprès de tous les peuples. Des gens qui nous détestaient, aujourd'hui nous comprennent, grâce à vous, parce que vous avez rompu les murailles [...] Vos victoires constituent une fierté légitime pour tous les Espagnols, dans et en dehors de notre patrie. Lorsque vous rentrez aux vestiaires après chaque match, sachez que tous les Espagnols sont avec vous et vous accompagnent, fiers de vos triomphes, qui portent si haut le pavillon espagnol.<sup>543</sup> »

La répétition de telles déclarations et la présence répétée de Franco et de ses ministres au stade Bernabéu a eu vite fait de créer cette image d'« équipe du gouvernement ». L'apogée de cet amalgame se fit logiquement en 1960, après que le Real a été proclamé meilleur club du monde. Le club disputa un match amical contre la sélection espagnole devant Franco en décembre 1960, puis la Fédération Royale de Football Espagnol (RFEF) donna un banquet en l'honneur du club en présence de José Solís et du ministre des Affaires Etrangères Fernando María Castiella, ce dernier déclara que le Real était : « La meilleure ambassade que l'on ait envoyée à l'étranger<sup>544</sup> ». Le 7 décembre, les dirigeants et les joueurs du Real Madrid furent reçus au Palais du Pardo par le *Caudillo* Franco qui remit à Bernabéu une distinction pour son rôle dans le prestige de l'Espagne<sup>545</sup>.

---

<sup>540</sup> ABC, 4 juin 1959, p.59. Déclaration de l'ambassadeur espagnol à Bonn

<sup>541</sup> ABC, 4 juin 1959, p.59. Déclaration de l'ambassadeur espagnol à Paris « *manifestación deportiva de la relación entre los pueblos.* »

<sup>542</sup> ABC, 6 juin 1959, p.60.

<sup>543</sup> Déclaration de José Solís, ministre du Mouvement National, citée dans *Boletín del Real Madrid*, septembre 1952. Et dans FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *Op. Cit.*, p. 154. « *Vosotros habéis hecho más que muchos embajadores despegados por esos pueblos de Dios. Gente que nos odiaba ahora nos comprende, gracias a vosotros, porque rompisteis muchas murallas [...] Vuestras victorias constituyen un legítimo orgullo para todos los españoles, dentro y fuera de nuestra patria. Cuando os retiráis a los vestuarios, al final de cada encuentro, sabed que todos los españoles están con vosotros y os acompañan, orgullosos de vuestros triunfos, que tan alto dejan el pabellón español.* »

<sup>544</sup> Cité dans ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 194. « *Mejor embajada que hemos enviado al extranjero.* »

<sup>545</sup> ABC, 8 décembre 1960, p.71.

Cette avalanche d'éloges et de médailles discernées par le monde politique espagnol au cours des années de gloire du Real a été bien accueillie par le club, qui n'a jamais montré aucune réticence à être considéré comme le porte drapeau de l'Espagne franquiste. Ainsi, le *bulletin du Real Madrid* de novembre 1959 se réjouissait que le club soit la fierté du monde politique :

« Aujourd'hui quand les mots d'un ministre de l'Espagne démontrent toute l'importance nationale de l'œuvre sportive du Real Madrid, la décrivant comme un grand événement dans la vie et l'espérance quotidienne de tous les Espagnols, nous croyons pouvoir nous sentir fiers de tout ce qui a été réalisé jusqu'à maintenant<sup>546</sup> »

On ne peut pas dire pour autant que le Real Madrid ait véritablement revendiqué de manière officielle un soutien au régime et une adhésion aveugle au *Caudillo*, disons que les dirigeants ont toujours fait preuve d'un grand respect vis-à-vis de l'autorité politique et militaire établie. Le club a pris acte de la nouvelle donne après la guerre civile et il s'est adapté au nouvel ordre espagnol. De la même manière, il prendra acte de la Transition à la fin des années 70 et donnera toute son allégeance au roi, nouveau chef de l'Etat, avec, certes, un peu plus d'enthousiasme. En tout cas, il est bien certain que les joueurs et les dirigeants étaient tous parfaitement conscients de « représenter quelque chose » lorsqu'ils jouaient en Coupe d'Europe. Plus que le régime franquiste, c'est l'image de l'Espagne que le club entendait réhabiliter, comme on le comprend à travers les mots du président Bernabéu lors de la réception devant Franco en 1960 :

« Excellence : Les mots si aimables de notre délégué national des Sports nous emplissent de satisfaction, car en toute humilité, notre club apporte, comme nous apportons tous, sa plus profonde affection et son devoir pour la patrie, et en notre conscience est profondément gravée l'idée de rechercher et de trouver, par tous les moyens, quelque chose qui soit efficace pour la gloire et le prestige de l'Espagne<sup>547</sup> »

La loyauté absolue à l'autorité est l'une des constantes du Real Madrid, ce qui contribue à l'opposer au Barça, réputé plus subversif en raison de son identité catalane. Il est indéniable que le Real a permis d'améliorer substantiellement l'image extérieure de l'Espagne. En ce sens, il a rendu un peu involontairement un grand service à un régime politique isolé. C'est en échange de ce service que le club a reçu tant de distinctions de la part des différentes institutions. Mais il est faux d'affirmer que le club était « aux ordres »

---

<sup>546</sup> *Boletín del Real Madrid C.F.*, n° 112, septembre 1959. Cité dans SHAW, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

<sup>547</sup> *Boletín del Real Madrid CF*, n° 128, janvier 1961. Cité dans SHAW, Duncan. *Op. Cit.*

du régime. Dans le cadre de ses recherches sur l'histoire du football espagnol, Duncan Shaw interviewa, en 1985, Enrique Gil de la Vega, plus connu sous le pseudonyme de « Gilera » en tant que journaliste sportif d'*ABC* des années 60. Il avait été aussi chef de presse au sein de la DND. Shaw le questionna sur le rôle politique du Real vis-à-vis de l'étranger, sa réponse résume très simplement l'œuvre du Real Madrid tout en repoussant la thèse d'un militantisme politique madridiste :

« Il n'y a absolument aucun doute sur le fait que le Real Madrid en gagnant la coupe d'Europe six fois, améliora l'image de l'Espagne franquiste à l'étranger. Pas seulement pour les résultats qu'il obtint, mais aussi par son style de jeu : spectaculaire et ambitieux, un style qui provoquait des files d'attente pour obtenir des entrées dans les stades où il jouait... Je suis complètement sûr que le club était conscient de son rôle d'ambassadeur de l'Espagne, et probablement aussi qu'il en était fier. Mais vous (Shaw) me semblez penser qu'il y a quelque chose de mal à ça, quelque chose qui signifierait que le club était franquiste, et avec cela je ne peux pas être d'accord. Le Madrid se serait comporté exactement de la même manière sous n'importe quel type de gouvernement. [...]

C'est ce qui s'est toujours produit avec les équipes à succès, dans le monde entier. Le Madrid était fier d'améliorer l'image de l'Espagne en général, bien plus que celle du régime de Franco, et c'est le point important que vous devez prendre en compte.<sup>548</sup> »

Les intentions sont toujours difficiles à mesurer *a posteriori*. En ce qui concerne *ABC*, le discours entourant l'épopée européenne du Real Madrid était très patriotique, mais pas véritablement politique. Le Real n'a jamais été présenté comme un élément de la propagande phalangiste, il s'agissait simplement d'une grande fierté nationale, que l'on exhibait avec orgueil, et dont on accueillait les louanges venues de l'étranger avec plaisir. Il n'y a guère que lors de la finale de la Coupe d'Europe 1957 qu'*ABC* a très clairement utilisé le prétexte d'un succès européen du Real pour entretenir le culte de la personnalité du *Caudillo*, le quotidien fit sa *une* sur une photo de Franco tenant la Coupe d'Europe dans les mains et la tendant vers un joueur du Real Madrid<sup>549</sup>. Il est toutefois très probable que la mise en *une* de cette photo ait été vivement recommandée par la Direction Générale de la Presse du ministère de l'Information.

---

<sup>548</sup> Interview de Enrique Gil de la Vega par Duncan Shaw, le 28 novembre 1985. Cité dans SHAW, Duncan. *Op. Cit.*

<sup>549</sup> Annexe 5 et page de couverture.

## *Le club représentant de l'Espagne auprès des communautés d'émigrés*

Le dernier point qui mérite notre attention vis-à-vis de l'image du Real Madrid en Europe est le lien qu'il a créé entre l'Espagne et les Espagnols émigrés. La première vague d'émigration qu'a connue l'Espagne contemporaine est une émigration économique au début du XX<sup>e</sup> siècle. La France a toujours été la principale destination des émigrés, bien que l'Amérique Latine (Argentine, Chili et Mexique en priorité) ait aussi accueilli nombre d'entre eux. Entre 1900 et 1930, on estime qu'il y a presque un million d'Espagnols qui ont quitté leur pays<sup>550</sup>. Ensuite, la deuxième grande vague fut l'exil politique des émigrés de la guerre civile. Il est très difficile d'évaluer le nombre d'Espagnols qui ont fui, d'autant plus que la majorité d'entre eux est rentrée en Espagne après le conflit, ou plus tard. Cependant il y aurait eu environ 150.000 exils à titre définitif<sup>551</sup>.

Pour ces émigrés, le prestige du Real Madrid fut un motif de grande fierté que rappelait souvent Santiago Bernabéu. Le président madrilène attachait beaucoup d'importance aux liens que le club entretenait avec ses supporters en dehors du territoire. Après la victoire à Paris lors de la première Coupe d'Europe, il exprima dans *ABC* en juin 1956 sa joie que « les nombreux spectateurs espagnols qui assistèrent au match sortent pleinement satisfaits. Cela nous satisfait pleinement nous aussi.<sup>552</sup> » *ABC* accorda même une interview à une Espagnole émigrée en Yougoslavie lors du match de Belgrade de janvier 1956. Cette dernière fut rencontrée par hasard alors que les journalistes espagnols se rendaient à une messe dans une église jésuite le dimanche avant le match.

«- C'est vous les Espagnols qui sont venus pour le match de football ?

- Oui – dit Matias Prats – Nous sommes des journalistes de Madrid.

La dame contint un sanglot.

---

<sup>550</sup> H J. « L'émigration espagnole au XX<sup>e</sup> siècle », *Population*, 27<sup>e</sup> année, n°2, 1972 pp. 301-305.

<sup>551</sup> MARÍN, José María ; MOLINERO, Carme ; YSÁS, Pere. *Op. Cit.*, p.17. Consulter sur le sujet DREYFUS – ARMAND, Geneviève. *L'exil des républicains espagnols en France*, Paris, Albin Michel, 1999.

<sup>552</sup> *ABC*, 14 juin 1956, p. 57. «*Los muchos espectadores españoles que asistieron al partido salieron plenamente satisfechos. Eso, de pasada, nos satisface plenamente a nosotros.*»

- De mon Madrid – dit-elle.

Et elle se mit à pleurer. [...] La veuve de Miñana compte toujours les heures qui la séparent de Madrid duquel elle est absente depuis plus de dix-huit ans. Beaucoup de choses se sont passées depuis lors. Mais peut-être rien de plus émouvant pour elle que le fait d'entendre de nouveau de jeunes et authentiques voix espagnoles dans une église de Belgrade.<sup>553</sup> »

Cette anecdote émouvante permet de saisir à la fois la douleur de l'exil et l'importance pour les émigrés de trouver quelque part des signes de la patrie abandonnée. Lors de ses voyages en Europe, le Real Madrid a souvent joué ce rôle de lien entre les communautés d'émigrés et l'Espagne. C'est avec fierté que les mineurs espagnols de Belgique déployèrent des banderoles dans le stade du Heysel lors de la finale de la Coupe d'Europe 1958, *ABC* transmettait ensuite les messages dans la péninsule ibérique : « Les mineurs espagnols saluent le Real Madrid<sup>554</sup> » ou encore « Coucou des Espagnols de Liège<sup>555</sup> ». A chaque fois que le Real Madrid jouait à l'extérieur, *ABC* se plaisait à signaler la présence de ces émigrés dans le stade. Le journal monarchiste fit toutefois une exception, comme nous l'avons déjà dit, lors de la présence du roi en exil et de son fils Juan Carlos, au match de Genève en 1955, certainement sur ordre de la censure officielle. Dans le monde entier, le Real allait ainsi à la rencontre de ses frères espagnols émigrés, et jusqu'au Etats-Unis en 1959, ou même en Uruguay l'année suivante, le Real Madrid « ravivait l'esprit patriotique de milliers d'Espagnols.<sup>556</sup> »

Le club recevait également du monde entier des milliers de lettres. En 1959, l'Institut National de l'Emigration signala au Real Madrid qu'environ 15% des lettres<sup>557</sup> qui arrivaient en Espagne depuis l'outre-mer étaient des demandes de souvenirs en l'honneur du Real. Le Real Madrid était devenu au même titre que le flamenco ou la

---

<sup>553</sup> *ABC*, 31 janvier 1956, p. 41.

- *“Son ustedes los españoles que han venido para el partido de fútbol?”*

- *Sí – dijo Matias Prats -, somos periodistas de Madrid.*

*La dama enlutada contuvo un sollozo.*

- *De mi Madrid – dijo.*

*Y se echó a llorar. [...] La viuda de Miñana cuenta las horas que le esperan todavía de Madrid del que está ausente hace más de dieciocho años. Muchas cosas pasaron desde entonces. Pero quizá ninguna tan emotiva para ella como volver a oír en una iglesia de Belgrado jóvenes y auténticas voces españolas.”*

<sup>554</sup> *ABC*, 29 mai 1958, p. 58.

<sup>555</sup> *Idem.*

<sup>556</sup> *ABC*, 5 juillet 1960, p. 58. *“millares de españoles aquí afincados reavivaban su espíritu patriótico.”*

<sup>557</sup> ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 458.



tauromachie un symbole de la culture espagnole. C'était une fierté qui donnait aux émigrés un nouvel estime pour leur patrie, souvent décriée par ailleurs. Un témoignage symbolise parfaitement la force de ce que signifiait le club *merengue* auprès de ceux qui avaient dû fuir et qui trouvaient en le Real un motif d'orgueil et une certaine nostalgie réconfortante. Dans son *Histoire du Real Madrid*, Bartolomé Escondell cite une lettre reçue par le club en 1962 envoyée d'Allemagne par un vieil homme qui racontait, après la cuisante défaite en finale de la Coupe d'Europe contre Lisbonne, ses souvenirs des grandes victoires des années 50. Il fit un parallèle touchant entre les grandes dates du club et les grandes batailles de sa vie personnelle. La lettre, adressée directement à Santiago Bernabéu, s'achève ainsi : « nous, les Espagnols qui marchons dispersés partout en Europe, nous ne vous oublions pas, PARCE QUE VOUS ET VOTRE ÉQUIPE, VOUS NOUS RENDEZ HEUREUX.<sup>558</sup> »

---

<sup>558</sup> Lettre du 17 mai 1962, citée dans ESCONDELL, Bartolomé (dir.). *Op. Cit.*, p. 458. (En majuscule dans le texte original)

## Conclusion

Le Real Madrid a construit sa notoriété dans un contexte politique singulier. Par ses victoires et sa popularité, il a sans aucun doute permis de donner une image favorable de l'Espagne à l'étranger au moment où le régime franquiste cherchait une reconnaissance en Europe. *ABC* a largement propagé cette image de club-ambassadeur, fierté des diplomates espagnols et des émigrés aux quatre coins du monde. Il semble cependant incorrect d'affirmer que le Real Madrid était « l'équipe du régime »<sup>559</sup>, comme s'il avait bénéficié de faveurs obscures de la part de la dictature, ou comme s'il avait soutenu le régime franquiste de manière ostentatoire. L'environnement politique n'a pas avantagé le Real Madrid. Le club n'a même pas pu compter sur l'appui des pouvoirs publics lors de la construction de son stade. Si les liens de connivence entre certains dirigeants du club et les hautes sphères du régime sont évidents, il est faux de croire que le club a été le centre d'une politique visant à créer un grand club dans la capitale. Dès 1940, les phalangistes ont envahi tous les comités directeurs de tous les clubs, ce qui s'inscrivait dans une volonté de contrôle de toute la société et de ses acteurs. Le Real Madrid n'a pas fait exception.

La réussite du Real est bien davantage le fruit du travail de ceux qui l'ont sauvé de la disparition après la guerre civile. C'est le succès de la stratégie ambitieuse de Santiago Bernabéu qui a permis l'ascension du Real Madrid au sommet du football européen. Tout a commencé avec la construction d'un grand stade, et la hausse des recettes aux guichets a permis de financer la croissance du club. Sa popularité s'est ensuite étendue de manière exponentielle avec l'arrivée des bons résultats. C'est à ce moment-là que le régime a jugé opportun de s'associer à cette image positive, en utilisant le Real Madrid comme un symbole de la réussite espagnole. Le contexte d'ouverture de l'Espagne est important pour entendre cette volonté de faire bonne figure sur le continent européen. Il faut donc mettre en parallèle les victoires en Coupe d'Europe et le rôle des dirigeants du Real lors de sa

---

<sup>559</sup> GONZALEZ CALLEJA, Eduardo. Le Real de Madrid, 'équipe du régime' ? : Football et enjeux politiques pendant la dictature de Franco. In : GASTAUT, Yvan ; MOURLANE, Stéphane. *Le Football dans nos sociétés. Une culture populaire 1914-1998*, Paris, Éditions Autrement, 2006.

création, avec les balbutiements de la Communauté Européenne et la volonté de l'Espagne de s'intégrer dans le concert des Nations.

A l'échelle nationale, nous avons détaillé la nouvelle donne imposée par l'Etat franquiste au niveau de la politique sportive. Les moyens investis furent relativement réduits, en dépit des déclarations grandiloquentes des premières années d'un régime qui semblait décidé à imiter le modèle fasciste. Finalement, les clubs ont dû s'adapter et les dirigeants du Real Madrid ont mieux réussi que les autres dans cet exercice. Les relations entre le club et le régime ont toujours été assez cordiales, sans toutefois être comparables avec l'affection que Bernabéu entretenait avec les Bourbons, et notamment Don Juan. Il est à peu près certain que le président madridiste était lui-même monarchiste. Il n'a toutefois jamais exprimé en public ses opinions personnelles sur le sujet. Il n'a pas davantage manifesté la moindre défiance à l'égard de Franco ou de la dictature comme ce fut le cas de la part de certains clubs des périphéries. Bernabéu a essayé de contenir l'influence du monde politique sur son club, dans la mesure du possible. Il semble que le Real et ses dirigeants se soient conformés à la situation dictatoriale, sans la condamner ni l'appuyer démesurément. Le club a toujours été loyal vis-à-vis du régime politique établi comme le résuma Raimundo Saporta :

« Le Real Madrid a été et est un club politique. Il a toujours été un puissant élément au service de la colonne vertébrale de l'Etat. Quand il a été fondé en 1902 il respectait Alfonse XIII ; en 1931, la République ; en 1939, le Généralissime Franco, et aujourd'hui son respect va à Sa Majesté Juan Carlos. Parce que c'est un club discipliné qui se conforme avec loyauté à l'institution qui dirige la Nation.<sup>560</sup> »

On ne trouvera pas meilleure définition des liens qui ont uni le Real Madrid avec le monde politique. C'est un club « discipliné » et obéissant, qui ne saurait professer un quelconque message politique au-delà de son symbolique patronage royal. En fait, l'histoire du Real Madrid, c'est un peu l'histoire de cette « troisième Espagne », celle qui n'était ni « bleue », ni « rouge » pendant la guerre civile. Cette « troisième Espagne » a

---

<sup>560</sup> *El País*, 3 décembre 1978. Cité dans FERNANDEZ SANTANDER, Carlos. *El fútbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, Editorial San Martín, 1990, p. 157. «*El Real Madrid es y ha sido apolítico. Ha sido siempre tan poderoso por estar al servicio de la columna vertebral del Estado. Cuando se fundió en 1902 respectaba a Alfonso XIII; en 1931, a la República; en 1939, al Generalísimo Franco, y ahora respecta a S.M. el Rey Juan Carlos. Porque es un club disciplinado y acata con lealtad a la institución que dirige la nación.*»

traversé le siècle en subissant les conflits, les crises, l'isolement, mais elle n'aspire qu'à survivre au milieu de ce contexte violent.

La rivalité entre le Real Madrid et le Barça s'est affirmée pendant notre période, avec la stabilisation des deux clubs au plus haut niveau grâce notamment au recrutement des Hongrois. Le feuilleton du transfert de Di Stefano, qui a largement alimenté les pages sportives d'*ABC* pendant l'été 1954, est un épisode-clé de l'histoire de ce désamour<sup>561</sup>. Ce transfert à rebondissements a, d'une part, contribué à entretenir le mythe selon lequel le Real aurait bénéficié de l'aide occulte des autorités, et d'autre part, attisé la rancœur des Barcelonais face au club de la capitale. Cette rivalité a nourri les conversations dans les foyers et dans les bars tandis que le football devenait la première passion des Espagnols.

Cette culture populaire espagnole qu'est le football est devenue à partir de 1956 un produit culturel d'exportation. La Coupe d'Europe a permis à l'Espagne d'exhiber son joyau, le Real Madrid, sur toutes les pelouses du continent. Le jeu léché des *merengues*, avec Alfredo Di Stefano en chef d'orchestre, a suscité l'admiration du monde entier. Il est toujours difficile de créer des hiérarchies en comparant des performances anachroniques, mais les cinq Coupes d'Europe consécutives remportées par le Real sont toujours inégalées, et on peut dire que ce fut sans aucun doute l'une des meilleures équipes de club de l'histoire du football.

*ABC* a permis à des millions d'Espagnols qui n'avaient pas la possibilité d'aller au stade de vivre par procuration les exploits *madridistes*. Le journal plutôt monarchiste s'est par ailleurs plié à la censure en n'évoquant pas, par exemple, la visite des joueurs à Don Juan en exil en Suisse en 1955. Il a diffusé scrupuleusement la propagande franquiste lorsque le Généralissime venait au stade, en développant dans les grandes longueurs l'ovation reçue par le chef d'Etat, avec le plus souvent une photo à l'appui. Finalement, cette étude nous donne une vision de la vie quotidienne à l'intérieur du régime franquiste.

---

<sup>561</sup> GARCIA-GANDAU, Julián. *Madrid/Barca, Historia de un desamor*, Madrid, 1996.

L'autocensure était la norme, tandis que la dictature s'appuyait sur une base sociale relativement ample, en dépit des mouvements de contestation brutalement étouffés<sup>562</sup>.

En étudiant les enjeux du sport et son instrumentalisation, ce travail de recherche met en perspective de nouvelles pistes de réflexion. Il serait par exemple intéressant de se pencher sur les équipes qui symbolisent la lutte contre le franquisme, à commencer par l'équipe basque qui a parcouru le monde pendant la guerre civile pour récolter des fonds au profit du camp républicain. On pourrait aussi analyser comment le F.C. Barcelone a exacerbé son identité catalane, et même nationaliste, jusqu'aux limites de la loi durant les années 70. Enfin, on pourrait se pencher sur le nouvel usage géopolitique et économique du sport<sup>563</sup> dans le contexte de mondialisation, tandis que l'organisation des Coupes du Monde 2018 et 2022 vient d'être attribuée respectivement à la Russie et au Qatar. Alors que nombre de milliardaires russes ou issus des pays du Golfe s'offrent des clubs européens à coups de milliards d'euros<sup>564</sup>, on peut s'interroger sur les véritables intentions de ces nouveaux riches qui injectent des sommes pharamineuses dans le football. Cela nous amène à nous demander quelle est aujourd'hui la place du football dans les stratégies de développement des pays pétroliers. Ces problématiques ouvrent la voie à de nouveaux travaux de recherche sur le sport et ses enjeux.

---

<sup>562</sup> TUSELL, Javier. *La oposición democrática al franquismo, 1939-1962*. Barcelona, Planeta, 1977.

<sup>563</sup> ARNAUD, Pierre. *Sport et relations internationales*, Paris, L'Harmattan, 1998.

<sup>564</sup> On peut citer notamment Roman Abramovitch à Chelsea depuis 2003, Khaldoon Khalifa Al Mubarak à Manchester City depuis 2008, Abdullah Bin Nasser Al-Thani à Malaga depuis 2010, et enfin un fonds souverain du Qatar a pris possession du Paris Saint Germain en juin 2011.

## Sources

Nous avons dépouillé les archives du quotidien *ABC* qui sont consultables en ligne dans leur intégralité à l'adresse : <http://hemeroteca.abc.es/>

Nous avons consulté tout particulièrement les pages sportives du quotidien entre mai 1943 et mai 1961. Nous nous sommes surtout centrés sur l'actualité sportive des week-ends qui paraissait dans l'édition du mardi. Et à partir de 1955, nous en avons fait de même avec les jeudis puisque la Coupe d'Europe se jouait les mercredis.

Par ailleurs, nous avons eu recours à un certain nombre d'articles parus en dehors de ce cadre dans la mesure où ils nous étaient utiles, comme par exemple la présentation du projet sportif franquiste en 1939, ou la nécrologie de Bernabéu en 1978.

## Bibliographie

### Ouvrages sur le franquisme et la Transition espagnole :

- BAÓN**, Rogelio. *La cara humana de un Caudillo*, Ed. San Martín, Madrid, 1976.
- BENNASSAR**, Bartolomé. *Franco*, Paris, Perrin, 1995.
- BENNASSAR**, Bartolomé. *Franco, Enfance et adolescence*, Paris, Éditions Autrement, 1999.
- BOTTI**, Alfonso. *Cielo y dinero. El nacionalcatolicismo en España (1881–1975)*, Madrid, Alianza Editorial, 1992.
- CIERVA**, Ricardo de la. *Francisco Franco, un siglo de España*, Madrid, Edición Nacional, 1973.
- DEFORNEAUX**, Marcelin. *L'Espagne de Franco pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- DULPHY**, Anne (Dir.). *De la dictature à la démocratie : voies ibériques*, Bruxelles, Presses interuniversitaires européennes - Peter Lang, 2003.
- FONTANA**, Josep. *España bajo el franquismo*, Barcelone, Edición Crítica, 1986.
- FRANCO**, Pilar. *Nosotros, los Franco*, Barcelona, Planeta, 1980.
- FUSÍ**, Juan Pablo. *Franco, autoritarismo y poder personal*, Madrid, ediciones El País, 1985.
- GARCÍA PEREZ**, Rafael. *Franquismo y tercer Reich*, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1994.
- GIL**, Vicente. *Cuarenta años junto a Franco*, Barcelona, Planeta, 1981.
- JULIÁ**, Santos (Dir.). *Memoria de la Guerra y del Franquismo*. Madrid, Taurus, 2006.
- LINZ**, Juan. An Authoritarian Regime: The Case of Spain. In : **ALLARDT**, Eric ; **LITTUNEN**, Yrjö. *Cleavages, Ideologies, and Party Systems. Contributions to Comparative Political Sociology*, Helsinki, The Academic Bookstore, 1964, p. 291-341.
- MOLINERO**, Carme. *La Transición, treinta años después*, Barcelone, Península, 2006.
- MORENTE VALERO**, Francisco. *La Depuración del magisterio nacional (1936-1943): la escuela y el Estado nuevo*. Valladolid, Ambito, 1997.
- PAYNE**, Stanley. *Falange. Historia del fascismo español*, Paris, Ruedo Ibérico, 1965.
- PAYNE**, Stanley. *El régimen de Franco*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.
- PORTERO**, Florentino. *Franco aislado. La cuestión española 1945-1950*, Madrid, Aguilar, 1989.
- PREDÁ RODRIGUEZ** Javier, *La España masacrada. La represión franquista de Guerra y posguerra*, Alianza, Madrid, 2010.
- TREVOR-ROPER**, Hugh. The Phenomenon of Fascism. In: **WOOLF**, Stuart (dir.). *Fascism in Europe*, Londres, Methuen, 1981, p.26-28.
- TUSELL**, Javier, *La dictadura de Franco*, Alianza, 1988, 1996.
- TUSELL**, Javier. *Franco, España y la Segunda Guerra mundial*, Madrid, Ediciones Temas de hoy, 1995.
- TUSELL**, Javier. *Historia de la transición, 1975-1986*, Madrid, Editorial Alianza, 1996.

### Autres ouvrages sur l'Espagne :

- BENNASSAR**, Bartolomé. *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, 2004.
- BLANCO RODRÍGUEZ**, Juan Andrés ; **RIESCO ROCHE**, Sergio ; **RUIZ FRANCO**, M<sup>a</sup> del Rosario. *La Guerra Civil (1936-1939). Bibliografías de Historia de España*, vol. I, Madrid, Centro de Información y Documentación Científica (CINDOC), 1996.
- CARBALLO**, Roberto. *Crecimiento económico y crisis estructural en España 1959-1980*, Madrid, Akal, 1981.
- CASANOVA**, Julián. *El pasado oculto. Fascismo y violencia en Aragón (1936-1939)*, Madrid, Siglo XXI, 1992.
- CERCAS**, Javier. *Anatomie d'un instant*, Arles, Actes Sud, 2010.
- CHULÍA**, Elisa. *El poder y la palabra*, Madrid, Editorial Biblioteca nueva, 2001.
- CIERVA**, Ricardo de la. *Don Juan de Borbón: por fin toda la verdad*, Madrid, Fénix, 1997.
- CONSEJERÍA DE CULTURA DE MADRID**. *Madrid en la sociedad del siglo XIX*, Madrid, Edición de la Comunidad de Madrid, 1986.
- DREYFUS – ARMAND**, Geneviève. *L'exil des républicains espagnols en France*, Paris, Albin Michel, 1999.
- DULPHY**, Anne. *La politique de la France à l'égard de l'Espagne de 1945 à 1955. Entre idéologie et réalisme*, Paris, Ministère des Affaires étrangères, collection Diplomatie et histoire, 2002.
- IGLESIAS**, Francisco. *Historia de una empresa periodística, "prensa española editora de ABC y Blanco y negro"*, Madrid, Editorial Prensa Española, 1980.
- MARTÍN PALLÍN**, José Antonio ; **ESCUADERO**, Rafael (dirs). *Derecho y memoria histórica*, Madrid, Editorial Trotta, 2008.
- MOA**, Pío. *Los mitos de la Guerra Civil*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2003.
- MOLINERO**, Carme ; **YSÁS**, Pere. *Patria, pan y justicia. Nivel de vida i condicions de treball a catalunya 1939-1951*, Barcelona, La Magrana, 1985.
- PAREDES**, Javier. *Félix Huarte 1896-1971*, Barcelone, Ariel Historia, 1997.
- PRESTON**, Paul. *L'Holocauste espagnol*, Barcelone, Debate, 2011.
- TUSELL**, Javier. *Historia de España en siglo XX : vol.2*, Madrid, Taurus, 2006.

### Ouvrages sur l'histoire du football espagnol :

- ALCAIDE HERNANDEZ**, Francisco. *Fútbol, fenómeno de fenómenos*, Madrid, LID, 2009.
- BOTINES**, Alex. *La gran estafa del fútbol español*, Barcelona, Amaïka, 1975.
- CEGIGAL**, José María. *El deporte en la sociedad actual*, Madrid, Prensa Española, 1975.
- FERNANDEZ SANTANDER**, Carlos. *El fútbol durante la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, San Martín, 1990.
- GARCÍA CANDAU**, Julián. *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalón, 1980.
- GARCIA CANDAU**, Julián. *Madrid/Barca, Historia de un desamor*, Madrid, 1996.
- MARTIALAY**, Félix. *La implantación del profesionalismo en el fútbol español y el nacimiento accidentado del torneo de liga*, Madrid, RFEF, 1996.



**MARTIALAY**, Félix ; **SALAZAR**, Bernardo de. *Las grandes mentiras del fútbol español*, Madrid, Fuerza Nueva, 1997.  
**SHAW**, Duncan. *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

### Ouvrages sur l'histoire du Real Madrid :

**BAHAMONDE MAGRO**, Ángel. *El Real Madrid en la historia de España*, Madrid, Taurus, 2002.

**BELLÓM**, Ángel. *Real Madrid*, Universo Editorial, Madrid, 1990.

**ESCANDELL**, Bartolomé ; **GONZALEZ CALLEJA**, Eduardo ; **VILLACORTA**, Francisco (dirs.). *Historia del Real Madrid, 1902-2002. La entidad, los socios, el madridismo*, León, Everest, 2002.

**GARCIA CANDAU**, Julián. *Bernabéu, el presidente*, Madrid, Espasa, 2002.

**GONZALEZ CALLEJA**, Eduardo. Le Real de Madrid, 'équipe du régime' ? : Football et enjeux politiques pendant la dictature de Franco. In : **GASTAUT**, Yvan ; **MOURLANE**, Stéphane. *Le Football dans nos sociétés. Une culture populaire 1914-1998*, Paris, Éditions Autrement, 2006.

**SAINZ DE ROBLES** (dir.). *Libro de Oro del Real Madrid C. de F.*, Madrid, Ediciones del Real Madrid, 1952.

**SALAZAR**, Bernardo de. *Cien años del Real Madrid*, Madrid, Diario As, 15 vol., 2002.

**SEMPRUN**, Martin. *Santiago Bernabéu, "la causa"*, Ediciones B, Barcelone, 1984.

### Autres ouvrages sur le sport :

**BONIFACE**, Pascal. *Géopolitique du football*, Paris, Editions complexes, 1998.

**BROMBERGER**, Christian. *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard, 1998.

**CAGNACCI**, Astolfo. *Pays du foot : une passion et des styles*, Paris, Autrement, 1998.

**DANET**, Benjamin. *Football et politique - les jeux dangereux*, Solar, 2001.

**DÁVILA**, Luis (pseudonyme de **VÁZQUEZ MONTALBÁN**, Manuel). *Deporte y política*, Barcelona, Andorra, 1972.

**ELIAS**, Norbert ; **DUNNING**, Eric. *Sport et civilisation - la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1986.

**MIGNON**, Patrick. *La Passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998.

**RIORDAN**, James. *Sport soviétique*, Paris, Vigot, 1980.

**SEGUROLA**, Santiago. *Fútbol y pasiones políticas*, Madrid, 1999.

**VASSORT**, Patrick. *Football et politique*, Paris, L'Harmattan, 2003.

**WAHL**, Alfred. *La balle au pied. Histoire du football*, Paris, Découvertes Gallimard, Gallimard-Jeunesse, 1990.

### Revue, articles et publications en ligne sur le sport :

**AUGÉ**, Marc. "Football : de l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse", *Le Débat*, n°19, février 1982.

**AUGÉ**, Marc et al. « Football et passions politiques », *Manière de voir*, n°39, mai-juin 1998.

**BOURDIEU**, Pierre. « L'Etat, l'économie et le sport », *Sociétés et représentations*, n°7, Paris, CREDHESS, décembre 1998.

**CERECEDO**, Francisco. « Sociología insolente del fútbol español », *Posible*, Madrid, n°13, 15 décembre 1974.

**DIETSCHY**, Paul. « Les matches du Stadio Mussolini : sport, football et politique à Turin sous le fascisme », *Cahiers d'histoire*, tome XXVIII, 1993, n° 2, pp. 153-174.

**DIETSCHY**, Paul. « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 55-3, juillet-septembre 2008, pp. 61-84.

**DURAN FROIX**, Jean Stéphane. "Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante)", *Du loisir aux loisirs dans l'Espagne du XVIII au XXème siècle*, 2006, Les travaux du CREC en ligne, n°2. (Article consulté en février 2011) <<http://crec.univ-paris3.fr/loisirs/03-duran.pdf>>

**GARCÍA CANDAU**, Julián. « Cuarenta años de nacionalfutbolismo », *El País Semanal*, Madrid, 27 février 1977.

**MILZA**, Pierre. « 1896-1996 : Sport, guerre et politique. La face noire des Jeux Olympiques », *L'Histoire*, n° 199, mai 1996, pp. 77-84.

**ROUQUETTE**, Cédric. « Le foot n'est plus ce qu'il sera », *L'Equipe.fr*, 7 janvier 2010. (consulté en janvier 2011) <[http://www.lequipe.fr/Football/breves2010/20100107\\_190526\\_le-foot-n-est-plus-ce-qu-il-sera.html](http://www.lequipe.fr/Football/breves2010/20100107_190526_le-foot-n-est-plus-ce-qu-il-sera.html)>

**SALAZAR**, Bernardo de. "El día de la Saeta", *As*, 17 février 2008. (Consulté en décembre 2010). <[http://www.as.com/futbol/articulo/dia-saeta/20080217dasdaifb\\_48/Tes](http://www.as.com/futbol/articulo/dia-saeta/20080217dasdaifb_48/Tes)>

**ZARAGOZA**, Ángel. « El ocio en España », *Sistema*, Madrid, n° 89, mars 1989.

### Revue, articles et publications en ligne sur l'histoire de l'Espagne :

**ARÓSTEGUI**, Julío. «La historiografía sobre la España de Franco. Promesas y debilidades », *Historia Contemporánea*, n° 7, Universidad del País Vasco, 1992.

**CASANOVA**, Julián. " Mensonges convaincants ", *El País*, 14 juin 2005, p. 14.

**DEMANGE**, Christian. « La Transition espagnole : grands récits et état de la question historiographique », *ILCEA*, mis en ligne le 30 novembre 2010. (Article consulté le 10 février 2011) <<http://ilcea.revues.org/index874.html>>

**HERMET**, Guy. « Autoritarisme, démocratie et neutralité axiologique chez Juan Linz », *Revue internationale de politique comparée*, janvier 2006, pp. 83-94.

**H. J.** « L'émigration espagnole au XXe siècle », *Population*, 27e année, n°2, 1972 pp. 301-305. (Article consulté en mai 2011) <[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop\\_0032-4663\\_1972\\_num\\_27\\_2\\_15025](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop_0032-4663_1972_num_27_2_15025)>

**MARTÍNEZ ALIER**, Joan. « Crítica de la caracterización del franquismo como régimen 'autoritario' de 'pluralismo limitado' », *Cuadernos de Ruedo Ibérico*, Paris, N° 43-45, 1975, pp. 67-75.

**MEYER**, Jean. « Mémoires et histoires : la nouvelle guerre civile espagnole », *Esprit*, juillet 2006.

**MOLINERO**, Carme. «La política social del régimen franquista. Una asignatura pendiente de la historiografía», *Ayer*, n° 50, Madrid, 2003.

**MONROY ANTÓN**, Antonio. “Franco y Mussolini, deportistas”, *Aportes*, n°71, Madrid, mars 2009, pp.108-114.

**PRADO HERRERA**, María Luz de. “La historiografía de la Guerra Civil y del primer franquismo: reflexiones y nuevos planteamientos en el setenta aniversario”, *Studia Historica, Historia contemporánea*, n°25, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 2007, p. 303-321.

**PRESTON**, Paul, Encuentros digitales, *El Mundo*, 24 juin 2003. (Article consulté en mai 2011) <<http://www.elmundo.es/encuentros/invitados/2003/06/774/>>

**SÁNCHEZ RECIO**, Glicerio. “Líneas de investigación y debate historiográfico”, *revista Ayer*, n° 33, 1999, (page consultée en janvier 2011), <<http://www.ahistcon.org/docs/ayer/AYER33-02.pdf>>

**TUSELL**, Javier. « El revisionismo histórico español », *El País*, 8 juillet 2004.

### **Travaux de recherche :**

**BOJIDAROVITCH**, Romain. *Berlin, des Jeux comme les autres ?*, Grenoble, UPMF, 2004.

## Table des annexes

<b>Annexe 1 : Franco fait la une lors de la finale de la <i>Copa del Generalísimo</i>.....</b>	<b>221</b>
<b>Annexe 2 : Franco remet la <i>Copa</i> au champion 1948.....</b>	<b>222</b>
<b>Annexe 3 : Souscription publique pour la construction du stade en 1953 .....</b>	<b>223</b>
<b>Annexe 4 : Nouvelle souscription publique pour la cité sportive en 1957 .....</b>	<b>224</b>
<b>Annexe 5 : Franco remet la seconde Coupe d'Europe au Real Madrid.....</b>	<b>225</b>
<b>Annexe 6 : La mort de Santiago Bernabéu en 1978 : Le monde du sport est en deuil.....</b>	<b>226</b>

# Annexe 1 : Franco fait la une lors de la finale de la *Copa del Generalísimo*

DIARIO ILUSTRADO DE INFORMACION GENERAL.  
25 CENTIMOS

# ABC

DIARIO ILUSTRADO DE INFORMACION GENERAL.  
25 CENTIMOS

FUNDADO EN 1905 POR D. TORCUATO LUCA DE TENA



S. E. EL JEFE DEL ESTADO PRESIDIO, ANTEAYER, LA FINAL DEL TORNEO DE FUTBOL, COPA DEL GENERALISIMO

En el Estadio Metropolitano se jugó por el Real Madrid y el Atlético de Bilbao la final de este campeonato. El Caudillo fué aclamado con delicante entusiasmo por los 50.000 espectadores, que le tributaron imponentes ovaciones a su llegada, durante el partido y en el momento de entregar el trofeo al equipo vencedor. Reproducimos en esta página a Su Excelencia saludando a la inmensa muchedumbre que le vitoreaba, un aspecto del campo durante el juego y el instante de la entrega de la Copa. (Fotos Zegri y Muro.)



ABC (Madrid) - 22/06/1943, Página 1  
Copyright (c) ABC S.A., Madrid, 2009. Queda prohibida la reproducción, distribución, puesta a disposición, comunicación o transformación de esta obra, en cualquier forma o modalidad, sin previa, expresa y escrita autorización, incluyendo, en particular, su explotación económica y comercial. No está autorizada la transformación de esta obra en forma de audios (audiolibros), ebooks, etc. Queda permitida la impresión en su totalidad o parcialmente.  
Como resúmenes, reseñas o revistas de prensa con fines culturales o educativos o indirectamente lucrativos, a la que se manifiesta oposición expresa, a salvo del uso de los productos que se contratan de acuerdo con las condiciones existentes.

## Annexe 2 : Franco remet la *Copa* au champion 1948

MADRID, DIA 6 DE  
JULIO DE 1948.  
DIARIO ILUS-  
TRADO

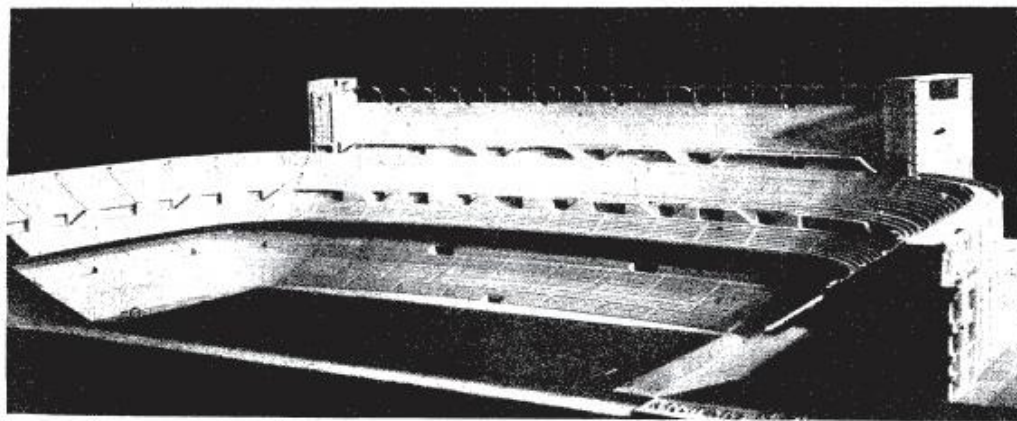
# ABC

DIARIO ILUS-  
TRADO DE IN-  
FORMACION  
GENERAL

FUNDADO EN 1905 POR D. TORCUATO LUCA DE TENA



## Annexe 3 : Souscription publique pour la construction du stade en 1953



# REAL MADRID CLUB DE FÚTBOL

Emisión de Bonos de Tesorería  
12.000.000 DE PESETAS

con destino al pago de las obras de ampliación del Estadio de Chamartín

**INTERES: 5,75 % anual**

(Impuestos a deducir)

Desde 1.º de julio de 1953, a pagar en los ocho vencimientos que van desde 1.º de julio de 1954 a 1.º de julio de 1961

**AMORTIZACION: En ocho años**

de un octavo del capital, a pagar en los vencimientos que van desde 1.º de julio de 1954 a 1.º de julio de 1961

**TIPO de emisión; 99 %**

o sea 99 pesetas por cada Bono de 100 pesetas, y 990 pesetas por cada Bono de 1.000 pesetas

Se solicitará la admisión a cotización en las Bolsas Oficiales de Contratación de Valores

La suscripción comenzará el

# 15

# DE ABRIL

en la Casa Central y Sucursales del

## BANCO MERCANTIL E INDUSTRIAL

**Suscribiendo los Bonos del Real Madrid, contribuyes a la grandeza deportiva de España**



## Annexe 4 : Nouvelle souscription publique pour la cité sportive en 1957

**HOY!**  **REAL MADRID C. DE F.**  
 ZONA DEPORTIVA PARA TODOS LOS QUE QUIERAN HACER DEPORTE



ESTADIO SANTIAGO BERNABEU, PARA 125.000 ESPECTADORES

**EL REAL MADRID TE OFRECE LA OPORTUNIDAD DE AYUDAR A CONSTRUIR LA ZONA DEPORTIVA**  
 EN LA PROLONGACION DE LA CASTELLANA

PISTAS DE ATLETISMO, TENIS, CICLISMO, PISCINAS, CAMPOS DE FUTBOL, DE HOCKEY, DE BALONCESTO, DE "BEISBOL", INSTALACIONES COMPLEMENTARIAS, ETC.

UN GRAN RECINTO DEDICADO A LA SALUD, AL DESARROLLO Y AL DEPORTE DE LOS NIÑOS, LOS JOVENES Y LOS ADULTOS

**SUSCRIPCION PUBLICA**  
**de 25.000 Bonos de Construcción, de 1.000 pesetas**  
 nominales cada uno, con destino a la CONSTRUCCION DE LA "CIUDAD DEPORTIVA" DEL REAL MADRID C. DE F., y obras de iluminación del Estadio «SANTIAGO BERNABEU», AMORTIZABLES EN VEINTE ANUALIDADES, mediante sorteos, que se celebrarán el 1 de abril de cada año, a partir de 1958 inclusive.

**TIPO DE EMISION** 98 por 100, O SEA 980 PESETAS EFECTIVAS, LIBRE DE GASTOS PARA EL SUSCRIPTOR, a desembolsar en el momento de la suscripción, por cada 1.000 nominales.

**INTERESES** 6,75 por 100 con cupones semestrales, vencimiento 1 de octubre y 1 de abril de cada año, abonándose el primer cupón en 1 de octubre de 1957. El impuesto de negociación será a cargo del Real Madrid C. de F.

**RENTA LIQUIDA** 5,13 por 100 al año, más una prima de amortización de 1 por 100, acumulativo en función de los años transcurridos desde la fecha de emisión hasta el día de la amortización, lo que representa 10 PESETAS MAS (DEDUCIDOS LOS IMPUESTOS) DE REEMBOLSO POR CADA BONO Y AÑO TRANSCURRIDO, a cobrar en el momento de la amortización. Independientemente del interés y de la prima indicados, el Real Madrid C. de F. sorteará en 1 de abril de cada año, entre los tenedores de estos títulos, 50 abonos de Grada de Preferencia, al portador, valederos para una temporada, con derecho a presenciar gratuitamente todos los partidos de fútbol que se celebren en el Estadio «Santiago Bernabéu» a beneficio de las Cajas del Club. Se solicitará la admisión de estos títulos a la cotización oficial.

**SUSCRIPCION** En el BANCO MERCANTIL E INDUSTRIAL, domicilio central, Alcalá, 31, Madrid, y en sus Agencias y Sucursales, DESDE EL DIA 2 DE ABRIL PROXIMO, quedando cerrada tan pronto como se cubra el importe de la emisión.

## Annexe 5 : Franco remet la seconde Coupe d'Europe au Real Madrid



## Annexe 6 : La mort de Santiago Bernabéu en 1978 : Le monde du sport est en deuil



# Table des matières

Avertissement .....	4
Remerciements .....	5
Sommaire .....	6
Introduction .....	7
<b>PARTIE 1 - LE PREMIER FRANQUISME : LA PHASE DE CONSOLIDATION DU REGIME .....</b>	<b>20</b>
CHAPITRE 1 – L'ESPAGNE DE L'APRES GUERRE CIVILE.....	21
Qu'est-ce que le franquisme ? .....	22
Quelle Espagne au sortir de la guerre civile ? .....	30
Que reste-t-il du football et du Real en 1939 ?.....	35
CHAPITRE 2 – LE FOOTBALL SOUS LA DICTATURE FRANQUISTE.....	40
La vision franquiste du sport .....	40
Le football : une drogue sociale ou un exutoire ?.....	48
Une pratique culturelle sans équivalent.....	53
L'administration du sport franquiste : La démocratie organique appliquée au sport.....	57
Le football : un moyen de contestation privilégié pour les nationalismes .....	63
Le recrutement des Hongrois en 1956 : un moyen de propagande politique pour le régime .....	69
Les mauvais résultats de l'équipe nationale .....	76
<b>PARTIE 2 - LE REAL MADRID C.F. : LE MEILLEUR CLUB DU XX<sup>E</sup> SIECLE .....</b>	<b>78</b>
CHAPITRE 3 – LA DIRECTION ET LE FONCTIONNEMENT DU CLUB .....	79
L'ère Bernabéu (1943 – 1978) : une trajectoire similaire à Franco .....	79
Un fonctionnement administratif calqué sur le régime ? .....	93
La place du monde politique et des militaires dans le club .....	99
Les ressources et les finances du club .....	104
Un soutien politique spécial pour le Real ? .....	116
Des conflits entre le club et les institutions franquistes (DND, RFEF) ?.....	124
CHAPITRE 4 – COTE SPORTIF : LE REAL MADRID, UNE MACHINE A GAGNER DES TITRES .....	126
1943-1960 : La constitution d'une équipe redoutable grâce au recrutement des meilleurs joueurs.....	126
Les succès en championnat et en Copa : La rivalité avec les grands clubs espagnols .....	137
Les succès en Coupe d'Europe. Une invincibilité de 5 ans .....	140
La construction d'un mythe de l'âge d'or du club (56-60).....	148
<b>PARTIE 3 - UN CLUB SYMBOLE DE L'ESPAGNE DES ANNEES 40 – 50.....</b>	<b>153</b>
CHAPITRE 5 – LE CLUB DANS LA VILLE.....	154
Une identification longue et difficile avec la capitale .....	154
La rivalité avec l'autre club de Madrid .....	160
Le Real Madrid dans l'espace de la ville.....	165
CHAPITRE 6 – L'IMAGE DU CLUB EN ESPAGNE : INCARNATION DU POUVOIR CENTRAL ? .....	170
Le club de la capitale du régime.....	170
Franco et le football, une passion ? .....	175
Le club et son lien avec la monarchie.....	178
ABC un journal madridiste ?.....	182
CHAPITRE 7 – L'IMAGE DU CLUB EN EUROPE : LE REAL MADRID, DIPLOMATE DU FRANQUISME PENDANT L'ISOLEMENT .....	187
L'image de l'Espagne en Europe entre 1943 et 1960. La condamnation, l'isolement, puis la rédemption .....	187
La création de la coupe d'Europe.....	194
La Coupe d'Europe qui permet la rencontre avec le monde extérieur.....	199
La récupération des résultats par le monde politique.....	202
Le club représentant de l'Espagne auprès des communautés d'émigrés.....	206

Conclusion.....	209
Sources .....	213
Bibliographie.....	214
Table des annexes.....	220
Table des matières .....	227

## RÉSUMÉ

Le Real Madrid est un club chargé d'histoire et de légendes. L'une d'elles veut que le régime franquiste ait favorisé le club et instrumentalisé ses victoires pendant la dictature. A travers les archives du quotidien *ABC*, et avec l'appui d'une ample bibliographie, nous avons mené une étude sur ce club qui dominait l'Europe du football durant les années 50. Nous nous sommes penchés sur l'histoire du club et ses liens, parfois fantasmés, avec Franco entre 1943 et 1960. Durant la période la plus dure du franquisme, le Real Madrid s'est hissé au sommet du football espagnol, puis européen, grâce à une politique ambitieuse menée par Santiago Bernabéu dès son arrivée à la tête du club madrilène. La construction d'un grand stade et le recrutement des meilleurs joueurs de l'époque ont permis au Real de se créer un palmarès toujours inégalé. La popularité mondiale du Real Madrid fut ensuite une opportunité pour un régime à la recherche d'une reconnaissance internationale. L'actualité sportive fournie par *ABC* nous offre la vision qui était donnée aux Espagnols de l'épopée glorieuse des joueurs de la *Maison Blanche*. La politique sportive du nouvel Etat franquiste a fortement influencé le fonctionnement des clubs espagnols mais Bernabéu a tenté de limiter les intrusions politiques non désirées au sein de son club dans la mesure du possible. Toutefois, sur la scène européenne, le Real Madrid représentait l'Espagne, et c'est bien Franco qui remit en personne la Coupe d'Europe 1957 au capitaine du Real Madrid, dans le stade Santiago Bernabéu...

## RESUMEN

El Real Madrid es un club lleno de historia y de leyendas. Una de estas es que el régimen franquista habría dado ventajas al Madrid e instrumentalizado sus victorias durante la dictadura. A través de los archivos del diario *ABC*, y con el apoyo de una amplia bibliografía, hemos hecho una investigación sobre este club que dominaba la Europa del fútbol durante los años 50. Estudiamos la historia del club y sus vinculaciones, a veces exageradas, con Franco entre 1943 y 1960. Durante el periodo más duro del franquismo, el Madrid escaló hasta lo más alto del fútbol español, y luego del europeo, gracias a una política ambiciosa dirigida por Santiago Bernabéu, apenas había llegado al frente del club madrileño. La construcción de un gran estadio y el fichaje de los mejores jugadores de aquella época permitieron al Madrid crearse un palmarés nunca igualado. La popularidad mundial del Madrid fue después una oportunidad para un régimen en busca de reconocimiento internacional. La actualidad deportiva escrita por *ABC* nos proporciona la visión de la epopeya gloriosa de los jugadores merengues que se daba a los españoles. La política deportiva del nuevo Estado franquista influyó mucho en el funcionamiento de los clubs españoles, pero Bernabéu intentó limitar las intrusiones políticas dentro de su club cuando era posible. Sin embargo, en la escena europea, el Madrid representaba a España, y es el propio Franco quien entregó personalmente la Copa de Europa de 1957 al capitán del Real Madrid, en el estadio Santiago Bernabéu...

**MOTS CLÉS** : Real Madrid, Franquisme, Franquismo, Espagne, España, Football, Fútbol, Bernabéu.

Illustration de couverture : Franco remet la Coupe d'Europe à Miguel Muñoz, capitaine du Real Madrid, *ABC*, 31 mai 1957, page 9.